UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

POÉSIES CHOISIES

DE

J.-A. DE BAÏF

112

Il a été tiré soixante-quinze exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, avec le portrait sur Chine.

EXEMPLAIRE N° 44

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

de Baif

de Baif

POÉSIES CHOISIES

DE

J.-A. DE BAÏF

SUIVIES DE

POÉSIES INÉDITES

PUBLIÉES

AVEC UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE BAIF
DES APPENDICES BIBLIOGRAPHIQUES
DES SPÉCIMENS DES ÉTRENNES ET DES CHANSONNETTES
UN TABLEAU DE LA PRONONCIATION AU XVIe SIÈCLE
DES NOTES ET DES INDEX

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR M. ADRIEN FEART

28446
1/8/93.

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE, 28

1874

Tous droits réservés.

PQ
1665
A6
1874

AVERTISSEMENT

Il serait excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, de réunir dans une bibliothèque l'œuvre complète de Baïf. Quelques éditions sont introuvables ; toutes ont atteint des prix exagérés, inabordables pour les bibliophiles. Aussi de tous les poètes de la Pléiade, Baïf est le moins accessible et le moins lu, par conséquent le moins connu. Il tient cependant une place considérable dans l'histoire de la littérature française, non-seulement par le mérite réel de ses vers, mais encore par ses tentatives de réformes alphabétiques et prosodiques, qui bien qu'infructueuses attestent un esprit fécond et novateur.

Nous espérons donc que les lecteurs accueilleront avec faveur ce volume. Nous n'avons rien négligé d'ailleurs pour satisfaire sur plusieurs points leur légitime curiosité.

Après avoir retracé la vie de Baïf et porté sur ses œuvres un jugement que nous ne croyons pas exagéré, nous avons, dans un appendice, dressé une bibliographie de ses œuvres aussi complète qu'il nous a été possible, et décrit les manuscrits que conserve la Bibliothèque de Paris.

Les *Poësies choisies* de Baïf se divisent naturellement en deux parties : les œuvres anciennement imprimées et les œuvres inédites. Pour ces dernières nous avons résisté à l'attrait de la nouveauté et limité le nombre et l'étendue des pièces. Après un choix des psaumes, nous avons donné quelques chansonnettes en vers mesurés, mais seulement celles dans lesquelles le poëte a tenu compte du nombre des syllabes : pour nous ce sont plutôt des vers blancs que des vers mesurés.

Les œuvres imprimées sont nombreuses. Nous avons suivi l'ordre et les divisions de l'édition de 1573 : les *Poëmes*, les *Amours*, les *Jeux*, les *Passe-Temps*. Les *Mimes* n'ont pas été publiés entièrement du vivant de Baïf; nous nous sommes servi de l'édition de 1581 pour les deux premiers livres et de l'édition de 1619 pour les deux derniers.

Nous avons partout reproduit l'orthographe des éditions du seizième siècle. Quant aux accents, dont Baïf se servait assez volontiers, nous en avons placé régulièrement sur l'*é* final (*beauté*, *prée*) et sur l'*e* précédant une autre voyelle quand il doit se prononcer (*béant*, *préau*) ; dans tous les autres cas la présence ou l'absence de l'accent est du fait de Baïf ou du moins de ses imprimeurs. Ajoutons d'ailleurs que l'orthographe et l'accentuation des éditions sont à peu de chose près celles des manuscrits. Toutefois Baïf conservait presque toujours l's finale au lieu de la changer en *x* ou de l'adoucir en *z*.

Après les *Mimes* vient un spécimen des *Étrènes de poëzie francoëze*, contenant quelques pièces en vers mesurés et l'alphabet particulier dont Baïf s'est servi dans cet ouvrage, ainsi que dans les deux premières versions manuscrites des psaumes et dans les chansonnettes. Nous sommes heureux à cette occasion de remercier M. Simon Raçon,

l'habile et libéral imprimeur, qui honore aujourd'hui cet art qu'ont illustré les maîtres du seizième siècle. Nous avons pu, grâce à lui, non-seulement donner un spécimen des *Étrènes de poézie fransoèze*, mais encore composer le *Tableau de la prononciation française* qui suit les poésies de Baïf. Ce tableau, que nous avons dressé d'après les *Étrènes* et le manuscrit 19140 de la Bibliothèque nationale, pourra servir utilement, nous l'espérons, à ceux qui étudient l'histoire de la langue française ; il confirme certains faits et en produit quelques nouveaux.

Pour les notes, nous avons suivi le système déjà adopté dans notre édition des *Poésies choisies de Ronsard ;* courtes, aussi concises que possible, elles reproduisent les mêmes abréviations [1]. Quand nous citons Joinville, c'est toujours l'édition publiée dernièrement par M. Natalis de Wailly. Enfin l'astérisque indique qu'un mot a déjà été l'objet d'une explication dans ce volume ou dans celui de Ronsard. Dans ce dernier cas l'astérisque est conservé à l'Index

Le portrait placé en tête de ce volume a été gravé par M. Adrien Féart, d'après le médaillon de la Bibliothèque. Ce médaillon, qui mesure soixante à soixante-deux millimètres, est l'œuvre d'un graveur de mérite de la fin du seizième siècle, nommé Primavera.

Ce portrait fut fait en 1584 ; Baïf avait cinquante-trois

[1] Nous rappelons les principales : Acc. Rim. (Des Accords, *Dict. des rimes*) ; Amp. Form. (Ampère, *Form. de la langue franç.*); Bart. Chr. (Bartsch, *Chrestomathie*) ; Brach (Brachet, *Gram. et Dict.*); Burg. (Burguy, *Gram. de la langue d'oïl*); Chev. (Chevallet, *Orig. de la langue franç.*); Gén. Var. (Génin, *Variations*); J. Gl. (Jaubert, *Glossaire du centre*); L. (Littré); Liv. Gr. (Livet, *Gram. du* XVI*e siècle*); N. (Nicot); Palsg. (Palsgrave, *Éclaircissement de la langue franç.*); Quich Vers (Quicherat, *Versific. franç.*); R. de la R. (*Rom. de la Rose*); R. du R. (*Rom. du Renard*); Roquef. (Roquefort, *Gloss. de la langue romane*), etc.

ans. Il devait être ressemblant, si nous en jugeons par celui que le poète a tracé de lui-même dans la dernière pièce des *Poëmes :*

> J'eu les membres grelles, alegres,
> Forts assez, bien qu'ils fussent megres,
> Pour gaillard et sain me porter,
> De hauteur moyenne et non basse...
> J'eu large front, chauve le feste,
> L'œil tané creusé dans la teste,
> Assez vif, non guiere fendu ;
> Le nez de longueur mesurée ;
> La face vive et colorée,
> Le poil chatein droit étandu.

La signature de Baïf est, croyons-nous, excessivement rare. Celle dont nous avons placé un *fac-simile* au-dessous du portrait nous a été complaisamment indiquée par un correspondant de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Elle se trouve sur le titre d'un livre ayant appartenu à Baïf, et aujourd'hui conservé à la bibliothèque Mazarine, sous le numéro 28687 : *Traité du Ris*, par Laurent Joubert; Paris, Nicolas Chesneau, 1579. La signature de Baïf, dont l'écriture est facilement reconnaissable, se trouve à l'angle droit supérieur du titre. A l'angle gauche inférieur est une autre signature, que nous pensons devoir être celle de son fils Guillaume de Baïf.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

SA VIE ET SES ŒUVRES

I

« Les sieurs de Bayf, famille ancienne d'Anjou, dit M. Hauréau[1], habitaient le château des Pins, près la Flèche, et possédaient, au Maine, les terres seigneuriales de Verneil-le-Chetif et de Mangé. » Lazare de Baïf, le père de Jean-Antoine, naquit aux Pins vers 1490. Il vint à Paris à l'âge de vingt ans; mais, désireux de se perfectionner dans l'étude des langues et des littératures anciennes, il partit bientôt pour Rome où il reçut les leçons de Marc Musurus, natif de l'île de Candie[2]. A son retour, bien accueilli de François Ier, il occupa les fonctions de protonotaire; mais il passa la plus grande partie de son temps en Anjou, cultivant les lettres et livré à des travaux d'érudition.

Nommé à l'ambassade de Venise, le 25 juin 1529[3], il partit, non pas en décembre 1531, comme le dit M. Hauréau, mais dans les premiers mois de cette année. Sa correspondance avec l'évêque d'Auxerre en témoigne[4]; et, ce qui en est une preuve certaine, c'est la naissance de son fils naturel, Jean-Antoine de Baïf, à Venise, au mois de février 1532.

1. *Histoire littéraire du Maine*, par M. B. Hauréau, Paris, 1845-1852, in-8. Voy., tome III, la biographie de Lazare de Baïf.

2. Voy., p. 2 et suiv., le *Discours au roy*, où Baïf a retracé la biographie de son père et la sienne.

3. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*.

4. Dans la lettre datée du 10 décembre 1531, on lit, en effet, cette phrase : « Monseigneur, ce que j'ay esté long temps sans vous escrire, ce a este pource que Ses Seigneurs depeschent bien peu souvent à Rome. »

Cette dernière date a été controversée; cependant elle peut être déterminée avec certitude. Dans une pièce qui est au livre IX des *Poëmes* (p. 91), Baïf s'est complu à nous tracer son portrait au physique et au moral; et ce passage, composé et imprimé en 1572, se termine par ces vers qui paraissent avoir jusqu'ici échappé à ses biographes :

> Oust dans Paris vit le carnage,
> Le fevrier davant mon âge
> L'an quarantieme acomplissoit.

Ainsi, Baïf accomplissait sa quarantième année au mois de février 1572, qui précéda la Saint-Barthélemy : il était donc né au mois de février 1552. Il fut baptisé à l'église Saint-Moïse et reçut de ses parrains les noms de Jean-Antoine.

Lazare de Baïf resta à peu près deux années à Venise. Une partie de sa correspondance avec l'évêque d'Auxerre, alors ambassadeur à Rome, existe encore à la Bibliothèque nationale[1]. Il y est parlé à diverses reprises du capitaine Rincon, attaché à l'ambassade de Venise, et qui avait été un des parrains de Jean-Antoine. On y trouve quelques renseignements personnels au sujet de l'abbaye dont le roi avait gratifié son ambassadeur, et de nombreux témoignages des préoccupations que causaient alors les Turcs aux nations occidentales de l'Europe.

Lazare de Baïf revint en France, en 1553, et fut nommé conseiller au parlement.

A peine Jean-Antoine fut-il hors de sa première enfance que son père le mit entre les mains des professeurs les plus distingués de son temps. Charles Étienne l'instruisit des premiers éléments de la langue latine et le célèbre Ange Vergèce le forma à la prononciation et à l'écriture du grec.

En 1540, l'*année désastrée que Budé trepassa*, Lazare de Baïf fut envoyé en Allemagne en qualité d'ambassadeur; il allait représenter la France à la diète de Spire. Ce fut dans ce

1 Manuscrit 263, fonds Dupuy, fol. 1 à fol. 41. Ces lettres, au nombre de vingt, signées de Baïf, mais écrites par un secrétaire, ont été presque toutes publiées par Nic. Camusat, dans ses *Mélanges historiques de* 1580 *à* 1580 (Troyes, 1619, in-8). A ces lettres il faut en joindre deux autres inédites, datées de la même époque et aussi adressées à l'évêque d'Auxerre, qui appartiennent M. Feuillet de Conches. Écrites de la même main, elles sont suivies, comme plusieurs de celles de la bibliothèque, de quelques lignes autographes de Lazare de Baïf.

voyage diplomatique qu'il emmena avec lui Charles Étienne et Ronsard, à peine alors âgé de seize ans.

Avant de s'éloigner, plein de sollicitude pour son fils auquel il témoigna toujours une affection très-vive, il le remit entre les mains d'un professeur nommé Tusan. Baïf passa quatre ans dans cette maison où il contracta de précieuses amitiés. « Là, ajoute-t-il lui-même,

> Là quatre ans je passay façonnant mon ramage
> De grec et de latin ; et de divers langage
> (Picard, parisien, touranjau, poitevin,
> Normand et champenois) mellay mon angevin.

Dès son retour en France, en 1541, Lazare, nommé maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, s'était établi à Paris, s'adonnant à l'étude des lettres et à l'éducation de son fils.

Celui-ci avait douze ans quand son père le confia aux soins du célèbre Daurat, qui vint s'établir auprès de son élève dans la maison qu'habitait Lazare de Baïf dans le quartier de l'Université. Une circonstance heureuse décida de la carrière et de la vocation de cet enfant. Ronsard, qui avait alors vingt ans, après avoir un peu couru le monde et perdu auprès des grands un temps précieux pour l'étude, avait pris la résolution de se remettre aux lettres. La mort de son père, survenue en 1544, lui rendit à cet égard toute sa liberté, et il obtint (à cette époque, il demeurait aux Tournelles) de venir prendre part chaque jour aux leçons que le jeune Baïf recevait de Daurat.

« Depuis, Ronsard (dit Claude Binet) ayant sceu que Dorat alloit establir une academie au college de Coqueret, duquel on lui avoit baillé le gouvernement, ayant sous sa charge le jeune Baïf, il delibéra de ne perdre une si belle occasion et de se loger avec luy ; car ayant esté comme charmé par Dorat du phyltre des bonnes lettres, il vid bien que pour sçavoir quelque chose, et principalement en la poésie, il ne falloit puiser l'eau és rivières des Latins, mais recourir aux fonteines des Grecs. Il se fit compagnon de Jean-Antoine de Baïf et commença par son emulation à estudier : vray est qu'il y avoit grand difference, car Baïf estoit beaucoup plus avancé en l'une et l'autre langue, encore que Ronsard surpassast beaucoup Baïf d'âge. Néantmoins la diligence du maitre, l'infatigable travail de Ronsard et la conference amyable de Baïf, qui à toutes heures luy desnouoit les plus fascheux commencements de la langue grecque, comme Ronsard, en contre echange, lui apprenoit les

moyens qu'il scavoit pour s'acheminer à la poésie française, furent cause qu'en peu de temps il récompensa le temps perdu. Et n'est à oublier que Dorat, par un artifice nouveau, luy apprenoit la langue latine, sçavoir est par la grecque. Nous ne pouvons oublier de quel desir et envie ces deux futurs ornements de la France s'adonnoient à l'estude ; car Ronsard, qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures apres minuict, et se couchant reveilloit Baïf qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. »

Ce fut ainsi, comme le dit Claude Binet, sous l'influence de Ronsard, que se développa le génie poétique de Baïf. On ignore combien de temps il suivit l'enseignement de Daurat, auprès duquel Ronsard demeura sept années ; la mort de son père, en 1547, interrompit peut-être le cours de ses études. En perdant son père, Baïf perdit un protecteur qui lui avait aplani les difficultés premières de la vie et de l'étude, un conseiller sage et sévère qui eût tempéré son ardeur juvénile et maintenu jusqu'à sa maturité un talent précoce et plein de promesses.

Lazare de Baïf était à la fois un lettré, un érudit et un poëte. Il a laissé trois traités sur des sujets d'archéologie grecque et romaine[1] ; et a traduit en vers l'*Electre* de Sophocle (Paris, 1537, in-8) et l'*Hécube* d'Euripide (Paris, 1550, in-8). Il a composé, en outre, un assez grand nombre de poésies diverses, d'épitaphes, de ballades, restées inédites, et, ajoute-t-on, *le Ravissement d'Europe;* mais cet ouvrage posthume, qu'on lui attribue à tort, n'est autre, il nous semble, que le petit poëme composé par Jean-Antoine et publié en 1552.

Lazare de Baïf, en mourant, laissa quelques biens à son fils, des terres en Anjou et cette maison qu'il habitait à Paris et que devait illustrer l'Académie de musique fondée en 1570.

Se trouvant sinon riche, du moins assez à l'aise pour se donner aux lettres, Baïf vécut dès lors dans la compagnie des plus charmants esprits de son siècle, vouant, comme eux, sa vie à l'art et à l'amour, et poursuivant les Muses jusqu'au sommet de leur saint coupeau. Mais, le plus jeune parmi ses compagnons, il n'avait encore rien produit, lorsqu'en 1549 parut l'*Illustration de la langue françoise*. Ce cri de guerre, poussé par un des chefs de la jeune école, éveilla en lui un vif désir

1. *De re vestiaria* (*Antiquités romaines*, de Grævius, tome VI); *de re vascularia* (*Antiquités grecques*, de Gronovius, tome IX); *de re murali* (*Antiq. grecques*, de Gron., tome XI).

de la gloire et la légitime ambition de forcer l'avenir par ses labeurs poétiques. Il a marqué lui-même ce moment dans une pièce adressée à M. de Villequier (p. 77) :

> Quand jeune encore et sans barbe au menton,
> Lors desireux d'aquerir un beau nom,
> Me hazardé sous Henri prince humain,
> Au deuziesme an qu'il tient le sceptre en main,
> Par mes labeurs à me faire connoitre.
> Vingt et trois ans continus j'ay fait croistre
> De mes travaux d'an en an le monceau...

A la première lecture de ces vers, on pourrait être tenté de croire qu'il fait allusion à quelque publication; il n'en est rien. Il s'agit de l'ensemble de son œuvre poétique, dont il donna une édition complète en 1572. En effet, dans la dernière pièce des *Passe-Temps*, il dit, en parlant de son livre :

> Quatre fois cinq et trois années
> Se sont par les ans retournées
> Depuis que je l'ai commencé.

Ce qui, de 1572, nous reporte en 1549, à la deuxième année du règne de Henri II.

Les premiers vers qu'il publia furent les quatrains traduits de distiques latins qui, avec une ode et une épitaphe, parurent en 1551, dans le *Tombeau de Marguerite de Valois*. Mais ce n'était là qu'un jeu de sa muse naissante. Il aspirait à chanter ses amours; il lui fallait aussi sa Cassandre et son Olive. Du doux nom de Méline il décora l'amante imaginaire qui lui inspira d'amoureux sonnets et de lascives chansons; et il prit soin de dater exactement cette première heure d'éclosion poétique (p. 98) :

> ... Pour l'amour d'un doux cruel visage
> J'alloy chantant sur les rives de Seine
> Lorsque neuf mois je contoy sur vingt ans.

Lui-même nous a dévoilé le secret de cette fiction amoureuse : « Paravant, » nous dit-il (p. 120), c'est-à-dire avant d'aimer la belle Francine,

> . . . . . Je chantois affranchy de sa peine
> L'enfant sous un nom feint...

C'est ainsi, dans le courant de l'automne de l'année 1552,

qu'il laissait un peu négligemment tomber ses premiers vers de sa plume facile. Pressé de jouir de la gloire poétique et de ceindre son front d'un *chapeau de laurier*, il ne se donna guère le temps de revoir et de polir ses jeunes chansons, dont quelques-unes, même parmi les plus gracieuses, auraient gagné à quelques suppressions. Les *Amours de Méline* parurent sans retard : l'impression était achevée le 10 décembre 1552.

Bientôt un amour véritable ranima sa muse. C'était au commencement de 1554, nous laisse-t-il entendre (p. 120),

> J'atteigny l'an deuziesme apres une vingtaine
> . . . . . quand Amour m'atisa
> Un feu par le bel œit d'une douce inhumaine.

Ce fut dans un voyage qu'il fit avec Tahureau, à Poitiers, que cette nouvelle passion éclata dans son cœur. Les deux poëtes firent connaissance de deux sœurs : la belle Marie, que Tahureau chanta sous le nom de l'Admirée, et la fière et inhumaine Francine, pour laquelle Baïf soupira trois ans. On a dit qu'elle s'appelait Francine de Gennes[1] ; mais ce n'est là, après tout, qu'une ingénieuse conjecture. En tout cas, ainsi que Baïf nous l'assure (p. 94), Francine ne fut point, comme Méline, une maîtresse imaginaire :

> . . . . . Là je fus pris soudain
> Par les attraits d'une fille sçavante
> Que sous le nom de Francine je chante,
> Nom qui n'est feint et sous qui le soucy
> Que j'ay chanté n'étoit pas feint aussy.

Les *Amours de Francine* parurent en 1555 et vinrent attester de nouveau la fécondité souvent heureuse de Baïf.

Pendant les quinze années qui suivent, peu d'événements remplissent la vie du poëte. Nous savons, sans pouvoir préci-

1. C'est M. Prosper Blanchemain, dans son édition des *Odes, sonnets, etc., de Tahureau* (Genève, 1869). Il fait remarquer un certain nombre de passages où Baïf semble mettre une intention dans l'emploi des mots *genne, genner*, etc., entre autres ce vers tiré des *Amours de Francine :*

> Rien que *genne* et tourment ton nom ne me promet.

(Cf. dans ce volume, p. 130, v. 27, p. 135, v. 27, p. 164, v. 3.) Il cite ensuite des vers de Guy de Tours (*Le paradis d'amour*, Paris, 1598), où est célébrée mademoiselle de Gennes et qui se terminent par un souvenir accordé à Baïf.

ser la date, qu'il se rendit au concile de Trente (p. 250), et, de là, descendit en Italie.

Vers 1567 ou 1569, un grave événement vint bouleverser sa vie. Le royaume était profondément troublé et agité par les soulèvements des calvinistes. Leurs compagnies tenaient campagne dans l'ouest et dans le centre de la France. Baïf fut une des victimes de leurs excès ; il vit ses biens tomber entre leurs mains. Il put faire face d'abord à cette perte de revenu ; mais au bout de trois ans, ayant épuisé ses ressources, il se vit dans l'obligation de s'adresser à la libéralité du roi (p. 240) :

> Car trois ans sont coulez que, banny de mon bien,
> Je mange du passé quelque peu de réserve ;
> Tandis le huguenot fait son propre du mien.
> Avoir recours ailleurs qu'à mon roi je ne puis,
> Puis que j'ay perdu tout, etc...

Charles IX aimait les lettres ; il fut touché de la situation du poëte et lui accorda quelques secours avec une générosité que célébra Baïf. Celui-ci avait supporté impatiemment cette ruine. L'églogue intitulée *Damet* pourrait bien avoir été écrite pendant la première heure de découragement et de désolation. Mais les libéralités du prince et le poste de secrétaire du roi réparèrent en partie la brèche faite à sa fortune. Il semble, en effet, qu'il y ait quelque exagération à se représenter un Baïf pauvre et besogneux. Les poëtes de l'époque se font volontiers pauvres auprès des rois et des grands, mais il ne faut les croire qu'à demi. Cette mendicité poétique était dans les mœurs du seizième siècle, et, plus tard, Malherbe la pratiqua encore sans scrupules, en véritable Normand. Dans le cas actuel, sans doute, la situation de Baïf était digne d'intérêt ; mais il ne faut pas transformer en pauvreté cette gêne momentanée et l'étendre à toute sa vie, puisque, de l'aveu du poëte, il put, bien que privé de ses revenus, vivre trois ans sur ses économies !

Pendant cette période, Baïf avait perdu plusieurs de ses compagnons d'étude et de plaisir : Tahureau, avec lequel il était lié d'une étroite amitié, La Péruse, Olivier de Magny et Joachim du Bellay. La brigade poétique voyait ses rangs s'éclaircir, mais elle ne perdait ni l'enthousiasme ni la confiance ; Ronsard et Baïf soutenaient l'ardeur de la jeune école.

Baïf, autant que Ronsard, par sa connaissance des langues anciennes, par la facilité de son talent et par son goût, initiait la France aux grâces légères de la poésie grecque. Comme

André Chénier, il possédait l'art d'associer à sa pensée une odelette ou une épigramme antique, et de rajeunir, par une touche délicate et moderne, quelque tableau ravi à Méléagre ou à Anacréon. Visant plus haut, il essaya de faire monter sur la scène le vers à la fois majestueux et simple de Sophocle ; et sa traduction d'*Antigone* mérite encore qu'on la cite précisément pour la sobriété et la dignité de l'expression. En même temps il traduisait *l'Eunuque*, de Térence, en 1565 ; et, le 28 janvier[1] 1567, faisait représenter *le Brave*, imité de Plaute, en l'hôtel de Guise et devant le roi, s'élevant avec plus de succès que Remy Belleau au style tempéré de la comédie.

Mais nous arrivons à la plus audacieuse de ses tentatives littéraires, à celle qui, jusqu'à nos jours, a attiré sur lui les dénigrements peu justifiés de la critique française. Ce fut lui qui, sinon le premier, mais avec le plus de persévérance et de suite, s'ingénia à introduire dans la poésie française le système métrique des Grecs et des Latins.

Cette tentative n'était pas isolée ; elle s'associait à une réforme orthographique presque en tous points semblable à celle de Ramus. Échafaudant toute une poétique française sur la quantité syllabique, il lui était nécessaire de ramener l'orthographe à ses plus simples éléments, représentant, par des signes convenus, les sons longs ou brefs du langage. Et cette double tentative n'avait d'autre but que d'obtenir une alliance plus intime et plus étroite entre la musique et la poésie française, en les soumettant l'une et l'autre aux mêmes lois mélodiques. Or, c'est pour réaliser ses idées sur l'union nécessaire, et poursuivie encore de nos jours, de ces deux arts, qu'il forma un projet qui restera pour lui un long titre d'honneur. Échauffant de son zèle quelques esprits novateurs, il conçut la création d'une académie de musique et de poésie, qui fut à la fois comme le type primitif de l'Académie française et du Conservatoire de musique.

C'est vers la fin de 1567 que Baïf avait conçu la première idée de cette académie ; il s'était adjoint un musicien nommé Joachim Thibault de Courville, et tous deux avaient fait des essais, Baïf composant des vers mesurés et Thibault de Courville les mettant en musique. Ils dressèrent en outre le plan et le règlement de leur académie.

Enfin, après s'être assurés des bonnes dispositions de

1. Beauchamp, dans ses *Recherches sur le théâtre* (I, p. 456-459), se trompe lorsqu'il dit que cette représentation eut lieu le mardi 18 janvier, jour de la Saint-Charlemagne.

Charles IX, ils lui adressèrent une requête en y joignant un projet de règlement ainsi conçu[1] :

« Afin de remettre en usage la musique selon la perfection, qui est de representer la parole en chant accomply de son harmonie et melodie, qui consistent au choix, regle des voix, sons et accords bien accommodez pour faire l'effet selon que le sens de la lettre le requiert, ou resserrant ou desserrant, ou accroississant l'esprit, renouvellant aussi l'ancienne façon de composer vers mesurez pour y accommoder le chant pareillement mesuré selon l'art metrique ; afin aussi que par ce moyen les esprits des auditeurs accoustumez et dressez à la musique par forme de ses membres, se composent pour estre capables de plus haute connoissance, après qu'ils seront repurgez de ce qui pourroit leur rester de la barbarie, sous le bon plaisir du roy nostre souverain seigneur, nous avons convenu dresser une academie ou compagnie composée de musiciens et auditeurs sous les loix et conditions qui ensuivent.

« Que tant les musiciens que les auditeurs ne contreviendront en rien dans l'academie aux lois publiques de ce royaume.

« Les musiciens seront tenus tous les jours de dimanche chanter et reciter leurs lettres et musique mesurées, selon l'ordre convenu par entr'eux, deux heures d'horloge durant en faveur des auditeurs escrits au livre de l'academie, où s'enregistreront les noms, surnoms et qualitez de ceux qui se cottisent pour l'entretien de l'academie, ensemble la somme en laquelle se seront de leur gré cottisez ; et pareillement les noms et surnoms des musiciens d'icelle et les convenances sous lesquelles ils seront entrez, receus et appointez.

« Nul des musiciens à part ne fera entrer aucun, sinon du consentement de toute leur compagnie.

« Seront tous tenus, sinon qu'il y eust excuse raisonnable, tous les jours à certaines heures qu'ils adviseront, se trouver à la sale pour concerter ce que chacun d'eux à part aura estudié, qui leur aura esté baillé par les deux entrepreneurs de l'academie, lesquels ils seront obligez de croire, pour ce qui sera de la musique, et ne pourront refuser de leur obeyr en cela.

« Jureront les musiciens ne bailler copie aucune des chansons de l'academie à qui que ce soit sans le consentement de toute leur compagnie. Et quand aucun d'eux se retirera, ne pourra emporter ouvertement ou secretement aucun des livres de l'academie, ne copie d'iceux, tant de la musique que des lettres.

1. Le projet de statuts, les lettres-patentes du roi, la requête de Baïf, etc., sont extraits de l'ouvrage de du Boulay (Bulæus), *Historia Universitatis parisiensis*, Paris, 1665-1675, 6 vol. in-fol. Ces pièces se trouvent au tome VI, p. 715 et suiv. Elles ont été publiées dans la *Revue rétrospective*, t. I, p. 102. Goujet en avait fait un résumé succinct et fidèle dans sa *Bibliothèque française*, t. XIII p. 347.

« Ne pourra aucun des musiciens se departir de la compagnie, sans que deux mois auparavant il eust adverty les entrepreneurs, ou que ce fust du consentement d'iceux, ou qu'il eust achevé le temps qu'il avoit accordé d'y demeurer.

« Advenant que aucun des musiciens tombast malade, il sera secouru et soigneusement traitté jusques au recouvrement de pleine santé.

« Si aucun d'eux n'estoit au gré de toute la compagnie pour quelque occasion que ce fust, elle le pourra licencier en lui payant les gages pour le temps qu'il aura servy.

« Sera fait un medaillon marqué de la devise qu'adviseront ceux de l'academie, portant lequel des auditeurs entreront.

« Advenant qu'aucun des auditeurs aille de cette vie en l'autre, les heritiers du defunct seront tenus rendre et rapporter le medaillon à l'academie, et à faute de ce faire dans le mois aprés le deceds, payeront cent livres tournois au commun de l'academie.

« Nul ne fera entrer un autre avec luy ny sans luy par le moyen de son medaillon qu'il ne prestera, sinon que pour quelque merite de marque il eust privilege des entrepreneurs de ce faire.

« Les auditeurs, durant que l'on chantera, ne parleront ny ne s'acousteront ny feront bruit, mais se tiendront le plus coy qu'il leur sera possible, jusques à ce que la chanson qui se prononcera soit finie ; et durant que se dira une chanson, ne fraperont à l'huis de la sale qu'on ouvrira à la fin de chaque chanson pour admettre les auditeurs attendans.

« Les auditeurs escrits au livre de l'academie avanceront ce à quoy se seront cottisez de leur gré par demy années, commençantes et finissantes selon le jour pris et arresté pour commencer l'auditoire.

« Quand aucun, aprés avoir ony un ou deux concerts de l'academie, auroit regret à son argent qu'il auroit avancé, luy sera rendu et sera son nom effacé du livre. Mais s'il avoit transgressé aucune des lois de l'academie, perdra ce qu'il auroit avancé, exclus entierement d'icelle.

« Nul auditeur ne touchera, ne passera la barriere de la niche, ne autre que ceux de la musique ny entrera, ne maniera aucun livre ou instrument, mais se contenant au dehors de la niche, choyera tout ce qu'il verra estre pour le service ou l'honneur de l'academie, tant au livre qu'aux personnes d'icelle.

« S'il y avoit querelle entre aucuns de ceux de l'academie, tant musiciens qu'auditeurs, ne s'entre demanderont rien, ne de parole, ne de fait, à cent pas prés de la maison où elle se tiendra.

« Il sera à la discretion des entrepreneurs de recevoir et reluser tels que bon leur semblera, soit pour estre escrits au livre, soit pour estre admis aux auditoires, tant ordinaires que extraordinaires.

« Qui fera faute à quelqu'une des lois cy-dessus, soit musicien ou auditeur, sera exclus de l'academie pour ne plus y entrer, sinon

que ce fust du gré et consentement de ceux de l'academie, après avoir reparé la faute et perdra ce qu'il aura avancé pour l'entretien de l'academie.

« Ainsi signé : DE BAÏF et THIBAULT. »

Le roi accueillit favorablement cette demande, approuva le projet de statuts de la nouvelle compagnie, et, au mois de novembre 1570, il accorda à Baïf et à Thibault de Courville des lettres-patentes par lesquelles il autorisait l'érection de cette académie, et s'en déclarait même le protecteur et le premier auditeur. La teneur de ces lettres-patentes est remarquable et fait honneur à Charles IX.

« CHARLES PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE. A tous presens et à venir, salut. Comme nous avons tousjours eu en singuliere recommandation à l'exemple de très-bonne et louable memoire, le roy François nostre ayeul, que Dieu absolve, de voir par tout celuy nostre royaume les lettres et la science florir, et mesmement en nostre ville de Paris, où il y a un grand nombre d'hommes qui y travaillent et s'y estudient chacun jour Et que l'opinion de plusieurs grands personnages, tant legislateurs que philosophes anciens, ne soit à mespriser, à sçavoir qu'il importe grandement pour les mœurs des citoyens d'une ville que la musique courante et usitée au pays soit retenue sous certaines loix, doutant que la pluspart des esprits des hommes se conforment et comportent, selon qu'elle est, de façon que où la musique est desordonnée, là volontiers les mœurs sont dépravez, et où elle est bien ordonnée, là sont les hommes bien morigenez. A ces causes et ayant veu la queste en notre privé conseil, presentée par nos chers et bien amez Jean Antoine de Baïf et Joachim Thibault de Courville, contenant que depuis trois ans en çà ils auroient avec grande estude et labeur assiduel unanimement travaillé pour l'advancement du langage françois, à remettre sus, tant la façon de la poësie, que la mesure et reglement de la musique anciennement usitée par les Grecs et les Romains, au temps que ces deux nations estoient plus florissantes, et que dés cette heure pour le peu qu'ils y ont employé, ils auroient desja parachevé quelques essays de vers mesurez mis en musique, mesurés selon les loix à peu prés des maîtres de la musique du bon et ancien âge. Et qu'aprés l'entreprise louable, menée jusques à tel point, ils n'ayent pû penser ny trouver meilleur moyen de mettre en lumiere l'usage des essays heureusement reussis, desirans non seulement retirer fruict de leur labeur, mais encore suivant la pointe de leur premiere intention multiplier la grace que Dieu leur auroit élargie, que dressans à la maniere des anciens, une academie ou compagnie composée, tant de compositeurs, de chantres et joueurs d'instrumens de la mu-

sique, que des honnestes auditeurs d'icelle, que non seulement seroit une eschole pour servir de pepiniere, d'où se tireront un jour poetes et musiciens, par bon art, instruits et dressez pour nous donner plaisir, mais entierement profiteroient au public, chose qui ne se pourroit mettre en effet sans qu'il leur fust par les auditeurs subvenu de quelque honneste loyer pour l'entretien d'eux et des compositeurs, chantres et joueurs d'instrumens de leur musique, ny mesme entreprendre sans notre advenu et permission. Sçavoir faisons, que nous aprés avoir mis cette affaire en deliberation et eu sur ce l'advis de la reine nostre tres-chere et tres-honorée dame et mere, de nos tres-chers et tres-amez freres les ducs d'Anjou et d'Alençon, princes de notre sang et autres grands et notables personnages de nostre conseil, avons suivant iceluy pour l'établissement de l'academie ou compagnie susdite, permis et accordé, permettons et accordons auxdits de Baïf et de Courville pour eux, leurs supposts et successeurs en icelle ce qui s'ensuit : qu'ils puissent dresser leur academie de musique, et pour cet effet choisir et prendre ceux qui de leur bon gré voudront y entrer pour subvenir à l'entretenement de la dite academie. Et comme nulle société ne peut estre maintenue sans reglement et certain ordre, ainsi lesdits de Baïf et de Courville nous ayant fait entendre l'ordre et police qu'ils desirent estre observez par eux, par les articles signez d'eux cy-attachez, sous le contresceel de nostre chancellerie, avons en approuvant iceux articles, aprés les avoir fait voir en nostre conseil privé, et par l'advis d'iceluy, voulu statué et ordonné, voulons, statuons et ordonnons par ces presentes estre suivis, gardez et observez par ceux qui seront de ladite société et academie de poinct en poinct et selon leur forme et teneur et sans y contreveuir en aucune façon et maniere que ce soit et sur les peines y contenues. Et pour ce que aprés qu'ils auroient mis peine d'apprendre et dresser des enfans et des chantres en leur musique, il y auroit danger que par aucuns malins ils fussent soustraits et débauchez : nous avons fait et faisons defenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient d'y attenter aucunement. Enjoignons à tous nos justiciers de faire garder, chacun en son détroit et juridiction, les conventions et conditions sous lesquelles seroient lesdits chantres et enfans, entrez en ladite academie. Et pour davantage favoriser et autoriser ladite academie et louable entreprise desdits de Baïf et de Courville, les avons, ensemble les compositeurs, chantres et joueurs d'icelle, avouez et avouons jusques au nombre de six pour nostres, desquels le roole sera par chacun au signé de nous, leur donnant et octroyant par ces présentes tels et semblables privileges, franchises et libertez dont jouissent nos autres domestiques, pourveu qu'ils n'en abusent à nostre prejudice, auquel cas d'abus par aucun d'eux commis, entendons que celuy qui le commettra demeure privé des susdits privileges. Et à ce que à notre intention ladite academie soit suivie et honorée des plus grands, nous avons liberalement accepté et

acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle, parce que nous voulons et entendons que tous les exercices qui s'y feront soient à l'honneur de Dieu, et à l'accroissement de nostre Estat et à l'ornement du nom du peuple françois. Si donnons en mandement à nos amez et féaux les gens tenans nos cours de parlement, chambre de nos comptes, cours de nos aydes, baillifs, seneschaux et autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, que celuy nostre present establissement, ils fassent lire, publier et enregistrer en leurs cours et juridictions, et icelle entretenir, garder et observer de poinct en poinct et du contenu en icelles laisser jouir et user lesdits supplians, leurs supposts et successeurs en ladite academie plainement et paisiblement, cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. En témoin de ce, nous avons signé ces presentes de nostre main et à icelles fait mettre et apposer nostre sceel. Donné au faux-bourg saint Germain au mois de novembre 1570. Et de nostre regne le 10. » Ainsi signé CHARLES. Et sur le reply. Par le roy. DE NEUFVILLE.

Ces lettres furent envoyées au parlement pour y être vérifiées et enregistrées, ce qui rencontra quelques difficultés. Baïf et de Courville, prévenus des dispositions peu bienveillantes du parlement, lui adressèrent une requête dans laquelle ils mettaient en quelque sorte l'académie sous la surveillance des membres du parlement. Ce fut dans la séance du 15 décembre qu'il fut donné lecture des lettres-patentes du roi, du projet de statuts et, enfin, de la requête suivante :

A NOSSEIGNEURS DU PARLEMENT.

« S. H. Jean Antoine de Baïf et Joachim Thibault, entrepreneurs de l'academie et compagnie de poësie et musique, sous l'authorité et protection du roy, requerans la verification et publication des lettres obtenues de Sa Majesté pour cette fin que, devant que passer outre à opiner sur la verification desdites lettres, plaise à la Cour deputer douze de messieurs qui font plus de difficulté d'approuver telle entreprise, craignant qu'elle tende à corrompre, amolir, effrener et pervertir la jeunesse, pour se trouver dimanche prochain en la maison où se tiendra l'auditoire de l'academie sur les fossez S. Victor au faux-bourg, à telle heure qu'il leur plaira choisir. Et pour, assistans à une espreuve de la poësie et musique, dont est question, en faire rapport à la Cour, afin que selon icelny soit procedé à la verification et publication des lettres de l'academie. Et particulierement prient messeigneurs les premier president et tel des plus anciens conseillers de la Cour qu'il luy plaira nommer, avec monseigneur le procureur general, et l'un des deux advocats du roy, accepter d'estre de nom et de fait reformateurs de l'acade-

mie, pour avoir l'œil à ce que rien ne s'y fasse à l'advenir qui soit contre les loix et bonnes mœurs : chose qui adviendroit entierement contre l'intention desdits entrepreneurs qui desirent et pourchassent que tout s'y fasse pour réunir à l'honneur de Dieu, et du roy, et du nom françois, à l'établissement des bonnes mœurs, sous les loix du royaume et au contentement de vous messeigneurs.

« Signé : THIBAULT et DE BAÏF. »

Sur les conclusions que, dans la séance du 15 décembre, donna la cour à l'examen de ces lettres-patentes et requêtes, nous avons l'extrait, ainsi conçu, des registres du parlement :

« Veues par la Cour les lettres patentes du roy, en forme d'édict, données au Faux-bourg S. Germain, au mois de novembre dernier, soubs-signées CHARLES Et sur le reply. Par le roy. DE NEUFVILLE, contenant les privileges octroyez par iceluy seigneur aux entrepreneurs et auditeurs de l'Academie ou compagnie de poésie et musique et leurs successeurs, avec mandement à ladite cour de procéder à la verification d'icelles et des status de ladite compagnie et société, signez desdits entrepreneurs, attachez sous le contresceel de la chancelerie ; les conclusions du procureur general du roy, la requeste presentée par lesdits entrepreneurs à ce qu'il pleust à ladite Cour deputer certains des presidens et conseillers de ladite Cour, avec le procureur general du roy ou l'un des advocats d'iceluy seigneur pour accepter le nom et fait de reformateurs de ladite academie et avoir l'œil à ce que à l'academie il ne s'y fasse chose prejudiciable au desir du roy declaré par ses lettres ; et tout consideré : Ladite Cour, avant que proceder à la verification desdites lettres et enterinement de la requeste, ordonne que tant lesdites lettres que requeste seront communiquées aux recteurs et supposts de l'Université de Paris, pour eux ouïs, en ordonner. Fait en Parlement le 15, jour de décembre 1570.

« Signé : LE PREVOST. »

En conséquence, le 30 décembre 1570, à une assemblée générale de l'Université, il fut donné connaissance d'une supplique de Baïf, tendant à l'érection de cette académie. Les lettres royales furent lues, ainsi que les articles du règlement et la requête de Baïf; et le procureur général demanda que ces pièces fussent communiquées aux différentes facultés et qu'on s'assurât, en interrogeant Baïf, s'il voulait se séparer de l'Université ou se soumettre à ses lois. Gui du Faur et Augustin de Thou, avocats du roi, après avoir examiné les lettres et statuts, avaient consenti à la vérification, à condition que, dans cette académie,

il ne serait rien chanté contre l'honneur de Dieu et du roi et contre le bien public[1].

Dans la séance du 22 janvier 1571, le recteur exposa que l'archevêque de Paris, avec lequel il en avait conféré, avait promis de se joindre à l'Université si elle produisait de bonnes et valables raisons contre une telle institution. Il fut donc décidé que chaque faculté examinerait cette affaire séparément ; et, le 15 février, chacune donna son avis par écrit. Mais le roi coupa court à cette interminable discussion en ordonnant la création et l'ouverture de cette académie.

Comme il est dit dans les lettres-patentes, la maison de Baïf, dans laquelle il installa son académie, était située sur les fossés Saint-Victor-aux-Faubourgs, c'est-à-dire dans la rue qui, jusqu'à ces derniers temps, a porté le nom de rue des Fossés-Saint-Victor[2]. Mais ici nous laisserons la parole à Colletet, dont nous citerons deux fragments empruntés au manuscrit de la bibliothèque du Louvre, malheureusement brûlé en 1871 :

« Le roi Charles IX, dit-il[3], qui aimoit Baïf comme un excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignoit pas de l'honorer de ses visites jusque en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvoit toujours en la compagnie des Muses et parmi les doux concerts des enfants de la musique qu'il aimoit et qu'il entendoit à merveille. Et comme ce prince libéral et magnifique lui donnoit de bons gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création et de certaines confiscations qui procuroient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa d'établir en sa maison une académie des bons poëtes et des meilleurs esprits d'alors, avec les-

1. Félibien, *Histoire de Paris*, t. II, p. 1112.

2. Lorsque la rue s'appelait rue des Fossés-Saint-Victor, cette maison portait les numéros 23 et 25. Après Guillaume de Baïf, le fils de Jean-Antoine de Baïf, elle avait été occupée par les dames Augustines anglaises, qui la firent rebâtir en 1639. C'est dans ce couvent qu'a été élevée madame Sand. Voy. Ed. Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, t. VIII, p. 51 et suiv ; G. Sand, *Histoire de ma vie*, t. VI, p. 105.

3. Ce fragment a été publié par Sainte-Beuve, art. sur Desportes, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, 2e éd., p. 420.

quels il en dressa les loix, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être et obliger ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'institution écrite sur un beau vélin, signée de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis, sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeoient par le même acte de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse académie. »

Dans ce fragment, Colletet confond quelque peu les dates; mais ce qu'il dit des *offices de nouvelle création* et de *certaines confiscations* nous semble particulièrement curieux. On voit que Baïf menait une fort joyeuse existence et que la subvention royale fournissait au luxe d'une table nombreuse plus qu'aux nécessités quotidiennes de sa vie. Dans sa maison du faubourg, Baïf jouait un peu le rôle de protecteur des lettres et d'intendant royal des beaux-arts[1]. Sans doute, plus tard, les calamités de la guerre s'appesantissant de plus en plus sur ce malheureux royaume, la gêne vint compliquée de la maladie, et Baïf finit tristement une vie longtemps heureuse, mais toute cette existence de poëte, considérée dans son ensemble, n'est pas faite pour exciter la commisération.

Au sujet de la maison de Baïf, Colletet fils a ajouté la note suivante[2] au manuscrit de son père : « Il me souvient, étant jeune enfant, d'avoir vu la maison de cet excellent homme que l'on montroit comme une marque précieuse de l'antiquité; elle étoit située (sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet) à l'endroit même où l'on a depuis bâti la maison des religieuses anglaises de l'ordre de Saint-Augustin, et, sous chaque fenêtre de chambre, on lisoit de belles inscriptions grecques en gros caractères, tirées du poëte Anacréon, de Pindare, d'Homère et de plusieurs autres, qui attiroient agréablement les yeux des passants. »

C'est là que régulièrement s'assemblaient chaque dimanche toute une compagnie de doctes et beaux esprits. Charles IX avait favorisé la création de cette académie, Henri III lui con-

1 Jal. *Dict. crit. de biographie et d'histoire*, a relevé la mention suivante dans les comptes conservés aux Archives : « A Me Jehan Anthoine de Baif, poëte dudit seigneur, 300 l. pour ses services en son dict estat. 2 décembre 1572. » On peut encore relever, dans Colletet, une somme de douze mille livres comptant, que Ronsard et Baïf reçurent pour les vers composés à l'occasion des noces du duc de Joyeuse. Voy. Sainte-Beuve, art. sur Desportes, p. 421.

2. Sainte-Beuve, art. sur Desportes, p. 422.

tinua sa protection et la défendit même contre quelques envieux et faiseurs d'épigrammes[1]. Tous deux venaient souvent assister à ses séances et à des concerts pour lesquels Baïf paraît avoir composé un nombre considérable de stances ou chansons spirituelles en vers mesurés. A un moment, vers 1576, dit d'Aubigné[2], ce fut dans le cabinet même du roi que se tinrent régulièrement deux fois par semaine les séances de l'académie. A l'exemple des rois, les grands du royaume honoraient de leur présence ces concerts dans lesquels on vit même se produire un commencement d'opéra[3]. Bientôt l'éloquence et la philosophie alternèrent avec la musique et la poésie; c'est du moins ce qu'on peut conclure du second fragment de Colletet[4], au sujet des discours philosophiques d'Amadis Jamyn, « lesquels, selon toute apparence, dit-il, furent prononcés en présence du roi Henri III, dans l'académie de Jean-Antoine de Baïf, établie dans le voisinage du faubourg Saint-Marcel. Car je sais par tradition qu'Amadis Jamyn étoit de cette célèbre compagnie, de laquelle étoient aussi Iny de Pibrac, Pierre de Ronsard, Philippe des Portes, Jacques Davy, du Perron et plusieurs autres excellents esprits du siècle. A propos de quoi je dirai que j'ai vu autrefois quelques feuilles du livre manuscrit de l'institution de cette noble et fameuse académie entre les mains de Guillaume de Baïf, fils d'Antoine de Baïf[5], qui les avoit retirées de la boutique d'un patissier, où le fils naturel de Philippe des Portes, qui ne suivoit pas les glorieuses traces de son père, les avoit vendues avec plusieurs autres livres manuscrits doctes et curieux; perte irréparable et qui me fut sensible au dernier point, et ce d'autant plus que, dans le livre de cette institution, qui étoit un beau vélin, on voyait ce que le roi Henri III, ce que le duc de Joyeuse, ce que le duc de Retz, et la plupart des seigneurs et des dames de la cour, avoient promis de donner pour l'établissement et pour l'entretien de l'académie, qui prit

1. Sainte-Beuve, *Tableau*, etc., p. 84, note.

2. Dans son *Histoire universelle*, II, xx, citée par Sainte-Beuve, art. sur Desportes, *Tableau*, etc., p. 421.

3. Selon le Père Menestrier, cité par Sainte-Beuve, *Ibid.*

4. Sainte-Beuve, *Tableau*, etc., p. 85, note.

5. Ce Guillaume était-il un enfant naturel de Baïf? Nous ne le pensons pas. Nous croyons que Antoine de Baïf se maria, mais nous n'en pouvons donner que de faibles preuves, entre autres un sonnet fort élogieux qui se trouve au livre III des *Passe-temps*, fol. 65, et qui est intitulé : *Anagramme de Madeleine de Baïf*. Cf. un sonnet des *Amours diverses*, p. 170 de ce volume.

fin avec le roi Henri III et dans les troubles et les confusions des guerres civiles du royaume. Le roi, les princes, les seigneurs et tous les savants qui composoient ce célèbre corps, avoient tous signé dans ce livre, qui n'étoit après tout que le premier plan de cette noble institution, et qui promettoient des choses merveilleuses, soit pour les sciences, soit pour notre langue. »

Jusqu'à quelle époque dura cette académie? Le moment où elle cessa tout à fait paraît difficile à préciser. Pendant plus de vingt ans les séances eurent lieu à peu près régulièrement; mais bientôt les guerres civiles détournèrent l'attention, et l'académie languit, puis s'éteignit, faute de moyens d'existence, un peu avant 1584. C'est ce que dit formellement un contemporain, La Croix du Maine : « Il (Baïf) florit à Paris cette année 1584, et a dressé une académie, laquelle est fréquentée de toutes sortes d'excellents personnages, voire des premiers de ce siecle, laquelle a été discontinuée pour quelque temps, mais lorsqu'il plaira au roi de favoriser cette sienne et louable entreprise et frayer aux choses nécessaires pour l'entretien d'icelle, les étrangers n'auront point occasion de se vanter d'avoir en leur pays choses rares qui surpassent les nôtres. » Après la mort de Baïf, il y eut quelques essais de réorganisation. « Mauduif, greffier des requêtes, dit Sauval[1], la continua après la mort de Baïf et la transporta à la rue des Juifs, dans la maison où il logeait. Quelque temps après, il fit le projet d'une autre académie de musique, qu'il appeloit confrérie, société et académie royale de sainte Cécile, vierge et martyre. » De l'institution de Baïf, la partie musicale seule avait survécu.

Au moment où il avait créé son académie, Baïf était en pleine possession de sa renommée littéraire. Grâce à la libéralité de Charles IX, il put alors songer à réunir ses œuvres et à en donner une édition complète. Il publia, en quatre volumes formant deux tomes, toutes les poésies composées antérieurement à 1572, sous les titres divers de *Poëmes*, *Amours*, *Jeux* et *Passe-temps*. Deux ans après, il donna les *Etrènes de poézie fransoèze*, imprimées luxueusement suivant le système orthographique qu'il avait adopté pour les vers mesurés. Enfin, dès 1570, il avait conçu la première idée des *Mimes*, dont deux livres parurent en 1576.

Ses dernières années furent les moins heureuses de sa vie. Vers l'âge de quarante ans, il avait été atteint d'une maladie

1. Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 504, liv. IX.

longue et douloureuse, dont il souffrit pendant plus de dix-huit ans et à laquelle il succomba. Nous en trouvons le pénible témoignage dans la préface du volume des *Mimes :* « lequel à diverses fois, depuis cinq ou six ans, j'ay composé ne pensant qu'à rien moins qu'à faire quelque chef d'œuvre en le faisant, mais seulement me proposant de tromper les douleurs qui me travailloyent au commencement d'une indisposition, laquelle se venoit emparer de moi pour le reste de mes jours. »

Enfin, Baïf mourut à Paris, le 19 septembre 1589[1], âgé de cinquante-huit ans et sept mois. Nous ne pouvons contrôler le quantième, mais cette date nous paraît probable quant au mois et certaine quant à l'année. Cependant c'est un point sur lequel, jusqu'ici, ses biographes ne se sont pas mis d'accord. Nous pensons qu'il n'y a là qu'un malentendu qui provient de la date même de sa naissance[2]. Mais un témoignage nous paraît décisif, c'est celui de son propre fils, de ce Guillaume de Baïf dont parle Colletet et dont M. Ed. Fournier a retrouvé et publié, dans ses *Variétés hist. et litt.*, un petit pamphlet en vers, daté de Fontainebleau, le 14 juin 1609, et intitulé : *Le faict du procez de Baïf contre Frontenay et Montguibert*. Or, dans cette courte satire, Guillaume de Baïf nous donne assez exactement la date de la mort de son père.

> Environ l'an quatre vingts neuf,
> Que j'étois barbu comme un œuf,
> Ce brave Pathelin m'emmaine
> Tout droit au païs d'Aquitaine...
> Après survint le coup du moine
> Et la mort du bon Jan Antoine.

On voit qu'il nous présente comme deux faits consécutifs *le coup du moine* et *la mort du bon Jan Antoine*. Par le coup du moine il désigne l'assassinat de Henri III par Jacques Clé-

1. *Biographie Michaud.*

2. On sait que, jusqu'à l'édit de Charles IX (ann. 1564), l'année, en France, commençait à Pâques. Par conséquent, Baïf, pendant plus de trente ans, s'était dit né en février 1551. Tous ceux donc qui avaient retenu cette date, sans lui faire subir la correction nécessaire depuis l'édit de 1564, donnèrent à Baïf, mort à la fin de septembre 1589, cinquante-neuf ans sept mois, c'est-à-dire soixante ans en nombre rond. Ceux qui, par la suite, acceptèrent le chiffre de soixante ans pour son âge, sans le contrôler, ou bien, en partant de 1552, reportèrent sa mort en 1592, ou bien, en partant de 1589, reculèrent sa naissance jusqu'en 1529.

ment le 1er août 1589. Jean-Antoine de Baïf a donc dû mourir peu de temps après, en septembre 1589.

Les vers de son fils contiennent un dernier renseignement, relatif à la maison des Fossés-Saint-Victor. Faisant allusion aux déprédations commises par la garnison, en partie africaine, qui occupait Paris au nom de Philippe II, et à l'entrée d'Henri IV à Paris, le 22 mars 1594, il s'exprime ainsi :

Je trouve d'un autre côté
Que la puissante majesté
D'un roy le plus grand qui se treuve
Arriva par la porte Neufve
Dans Paris, sa bonne cité,
Où je l'avois bien souhaitté ;
Car ceste négrite canaille
S'attaquoit même à la muraille,
Abattant sans droit ni raison
Jusques au grec de ma maison.

Ne plaignons donc pas l'excellent et sensible Baïf d'être mort sans avoir vu profaner la maison qui avait été le théâtre de sa renommée et comme un temple des Muses.

II

La grande renommée littéraire de Baïf ne lui survécut pas ; et quelques-uns mêmes de ses contemporains devancèrent à son égard les sévérités de la postérité. Sauf le petit volume des *Mimes*, qui eut quatre éditions dans les trente années qui suivirent, ses œuvres ne furent jamais réimprimées.

Baïf ne méritait pas l'oubli dans lequel il est tombé, et il nous semble avoir été la victime d'une exécution sommaire. Du Perron disait fort cavalièrement de lui : « Le Baïf est un fort bon homme, mais un très-mauvais poëte. » Quant à Colletet, il le regardait comme un des plus savants hommes de son siècle, mais il ajoutait « qu'il n'estoit poëte françois que par estude et par contrainte. » Or, Baïf était, en effet, un excellent homme, un érudit et un lettré ; mais c'était tout le contraire d'un très-mauvais poëte, et, ce qui lui a manqué, c'est précisément de ne pas avoir soumis son génie poétique à un peu plus d'étude et de contrainte.

On l'a encore accusé de s'être efforcé d'introduire dans la

langue française des termes latins et surtout des mots grecs; et les biographies les plus répandues ajoutent encore à ce reproche celui d'avoir voulu naturaliser en France les comparatifs et les superlatifs[1]. En fait de néologismes, on en rencontre excessivement peu dans Baïf, et la plupart des mots qui arrêtent au premier abord sont presque tous des vocables provinciaux, français par conséquent, que conservent encore les patois picard, parisien, tourangeau, poitevin, normand, champenois, etc. Quant aux comparatifs et aux superlatifs, c'est tout simplement une bévue de quelques-uns de ses biographes. Joachim du Bellay et lui, au temps de leur jeunesse, eurent un jour la fantaisie d'échanger un sonnet bourré de comparatifs en *ieur* et de superlatifs en *ime;* Baïf même avait sans façon intitulé le sien : *Gosserie contre le sonnet de du Bellay.* Et c'est uniquement cet innocent badinage qui a donné naissance à l'accusation capitale qui pèse sur la mémoire de Baïf depuis trois cents ans.

Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la littérature française au seizième siècle,* ainsi que dans l'article étendu qu'il a publié sur Desportes, a accordé à Baïf une juste part d'éloges et lui a restitué la place et le rang qu'il mérite dans l'histoire de la littérature française. Il a cité quelques-unes de ses meilleures pièces, vanté la grâce et la lasciveté de ses chansons, sa naïveté qui, en certains endroits, ne le cède point à celle de la Fontaine, et il a loué avec raison le mécanisme de sa versification, la facture de son vers et enfin l'habileté avec laquelle il manie les vers de dix syllabes.

Baïf, certes, a des défauts, et il serait aisé de les faire ressortir. Quelques-uns, comme la prolixité, sont communs à tous les poëtes du seizième siècle, et Ronsard n'y échappe pas plus que Baïf; d'autres lui sont personnels et proviennent d'une facilité dont il ne se défiait pas assez. Presque toutes les pièces qu'il a composées sont venues du premier jet, sans tâtonnements comme sans retouches : de là des rimes faibles, des incorrections de langage, des constructions obscures, des négligences de style. « Qui desire vivre en la memoire de la posterité doit, comme mort en soy-mesme, suer et trembler mainte fois, » a dit du Bellay dans son *Illustration de la langue*

1. C'est Falconet qui, le premier, je crois, lui a fait ce reproche, dans une note de la *Bibliothèque française* de La Croix du Maine, éd. de 1772. Il a encore été traité de ton dans le *Pithæana,* « avec quelque raison, » dit Falconet.

française. Eh bien, c'est cette sueur laborieuse qui a manqué à Baïf; il s'est trop tôt abandonné à son naturel et a trop souvent compté sur les qualités brillantes que la nature lui avaient départies. Aussi, de tous les poëtes du seizième siècle, de tous ceux, du moins, qui se disputent le premier ou le second rang, il est certainement le plus inégal et celui qu'on trouve le plus souvent inférieur à lui-même. Ce n'était point, du reste, chez lui ignorance ou mépris des règles saines de l'art, mais plutôt mollesse de nature, laisser-aller plein de bonhomie et prodigalité poétique. Ses débuts littéraires avaient été précédés de fortes études, commencées dès l'enfance et poursuivies avec persévérance sous la direction des plus doctes esprits de l'époque. Possédant la langue grecque comme la langue latine, rompu à toutes les difficultés de la versification métrique, ayant de bonne heure enrichi sa mémoire de tous les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, il aborda, comme en se jouant, la poésie française, s'abandonna à sa veine poétique qu'on a justement qualifiée de *fluide*, et ce fut sans effort qu'il atteignit à cette renommée qui ne devait point lui survivre. Lui-même se rendait compte de la nonchalante inclination de sa muse et il s'avouait de ceux

Qui à se repolir sont un peu paresseux.

C'était là un genre de défaut pour lequel il ne devait point trouver d'indulgence en ce siècle qu'allait inaugurer Malherbe et auquel Boileau allait donner des lois. Cependant Baïf avait mérité de vivre, et il est facile d'énumérer brièvement les titres qu'il avait à l'estime de la postérité.

Au milieu d'un grand nombre de pièces qu'il a composées, dont plusieurs sont absolument mauvaises, dont beaucoup sont médiocres, il s'en rencontre quelques-unes qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre de pensée, de grâce et de style. Ces pièces sont de celles qui, dans toutes les littératures, suffisent à sauver un nom de l'oubli : beaucoup de poëtes ont des titres moins certains et un renom plus grand.

Baïf eut en outre le mérite peu commun d'avoir trouvé du premier coup le véritable ton du dialogue de la scène. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la *Cléopâtre* de Jodelle et *la Reconnue*, de Remy Belleau, avec *l'Antigone* et *l'Eunuque*, de Baïf. Dans la pièce traduite du grec[1], le langage est à la fois

1 M. Egger, dans son *Histoire de l'hellénisme*, a cité avec éloges plusieurs passages de l'*Antigone*.

simple et élevé, noble sans emphase et familier sans trivialité, digne enfin de Sophocle en plus d'un passage; dans la comédie de Térence, on remarquera avec quelle aisance il conduit le dialogue, avec quelle franchise il aborde sans effort le ton de la bonne comédie et avec quelle légèreté il manie le mètre rapide qu'il a choisi.

Dans les *Mimes*, Baïf a fait preuve d'un véritable génie poétique. Sous un titre antique et bien qu'ils rappellent les *Sentences de Théoguis* par leur caractère d'effusion personnelle, les *Mimes* sont une œuvre d'une contexture bien plus variée et d'un sentiment plus humain et moins amer. Jamais la tristesse n'y atteint le désespoir farouche du poëte de Mégare; et les plaintes contre les sévérités du sort ou les rigueurs d'une époque troublée trahissent une âme qui a souffert, mais qui n'a jamais connu la haine. C'est une création originale dans laquelle le poëte a ajouté au mérite de l'invention celui de la diversité. Dans cette suite de petits discours, l'élégie alterne avec la satire, avec l'épître, avec l'ode; une morale, digne d'une âme chrétienne, tantôt s'y développe librement et souvent avec éloquence, tantôt s'y dérobe habilement sous l'allégorie et sous la fable, avec une grâce légère et une bonhomie dignes de la Fontaine. Quelques parties, en outre, brillent par la concision et par la sobriété ou le pittoresque de l'expression.

Baïf était un novateur et il se laissa séduire à des tentatives qui furent moins heureuses : nous voulons parler des vers baïfins et des vers mesurés, qui sont, quoi qu'on ait dit, deux sortes de vers parfaitement distincts.

Le vers baïfin est construit d'après le système syllabique; il est de quinze syllabes et est divisé en deux hémistiches, le premier de sept, le second de huit syllabes. Nous en avons donné un court spécimen (p. 23). L'essai ne fut pas heureux.

Quant aux vers mesurés, dont il a composé un nombre considérable, nous devons nous y arrêter un instant, car on s'est montré peu juste envers Baïf en ne lui tenant pas compte du but qu'il poursuivait. Ceux qui ont tourné en dérision ses essais infructueux n'avaient aucune idée des problèmes complexes qui se rattachent à la construction du vers syllabique français. Aujourd'hui même ses lois harmoniques n'ont point encore été formulées, bien que nous sachions sur quels fondements elles reposent et bien que nous admirions les vers où les grands poëtes les ont instinctivement observées. Il est d'abord nécessaire de

bien mettre en évidence le point de départ de Baïf. Il nous l'a indiqué clairement lui-même dans la dernière pièce de ses *Poëmes* (p. 92), où il s'adresse ainsi à son livre :

> Dy que cherchant donner la France
> Je prins de cour vile accointance
> Maistre de l'art de bien chanter,
> Qui me fit, pour l'art de musique
> Reformer à la mode antique,
> Les vers mesurés inventer.

Ainsi, la réforme qu'il tentait avait pour but la concordance harmonique du vers et de la phrase musicale, concordance longtemps poursuivie et qui est l'essence même de la poésie lyrique et de la poésie dramatique.

Malherbe, qui très-certainement avait fort peu d'estime pour la tentative de Baïf, n'avait lui-même aucune idée de cette concordance harmonique. Parmi les quelques chansons qu'il a composées pour être mises en musique et qui l'ont été, il n'y en a pas une qui était susceptible de l'être. Il ne suffit pas, en effet, pour qu'une phrase musicale puisse s'adapter successivement à plusieurs stances, que ces stances soient identiques quant au nombre des vers, quant au mètre de ces vers, il faut, ce qui est bien différent, que, dans toutes, les accents soient identiquement placés ; et, ici, nous ne parlons pas des signes grammaticaux, nous désignons par accents les temps forts que, dans la lecture des vers, la prononciation fait entendre naturellement et qui doivent concorder avec les temps forts ou frappés de la phrase musicale.

Ce que nous venons de dire suffira pour faire comprendre en même temps la pénétration naturelle de Baïf et le genre d'erreur dans lequel il tomba. Il eut conscience de l'union intime qu'il était désirable d'obtenir entre les deux arts, mais il se trompa sur les moyens qui seuls pouvaient y conduire. Dans les considérants des statuts de son académie, il déclare que son but est de renouveler « l'ancienne façon de composer vers mesurez pour y accomoder le chant pareillement mesuré selon l'art metrique. » Ainsi, il ne vit dans la phrase musicale que des brèves et des longues, et, par similitude, c'est la quantité des syllabes qu'il prit pour but de son système prosodique, tandis qu'il aurait dû porter ses efforts sur l'identité à obtenir entre le rhythme de la phrase musicale et celui des vers, par la distribution méthodique et réfléchie des accents.

Une fois lancé sur une fausse route, il s'égara de plus en plus; et il mit le comble à son erreur en écrivant des vers mesurés, indépendants de la musique. Il dépensa ainsi des années en efforts stériles. Entrevit-il au moins son erreur? Peut-être; car il revint au système syllabique, et tenta de nouveau, vers la fin de sa vie, une troisième traduction, en vers rimés, de tous les psaumes.

En résumé, quelle place occupe Baïf parmi les poëtes de son temps? Très-supérieur dans tous les genres à cette foule brillante de poëtes tels que Tahureau, Olivier de Magny, Amadis Jamyn, Guillaume des Autels, Jean de la Péruse, etc., auxquels le temps, les circonstances, les rencontres heureuses ou le souffle peut-être manquèrent pour se pousser au premier rang, il doit encore être mis au-dessus, non-seulement de Jodelle, dont le génie ne répond pas à la renommée, mais de Remy Belleau, auquel a souri la gloire. Par contre, il doit être placé bien au-dessous de Ronsard, qui demeure sans contestation le maître, celui auquel la muse a remis l'archet divin et qui surpasse tous les poëtes de son temps par le style, par l'ampleur de l'inspiration, par la fraîcheur de ses pensées et par la musique enchanteresse de ses vers. Quant à Joachim du Bellay, Baïf ne lui cède ni pour la science des vers, ni pour la grâce des images, ni surtout pour l'invention et la variété des compositions; mais Baïf n'a pas, ce qui fait le mérite suprême de du Bellay, l'accent qui s'élève et le coup d'aile inattendu.

APPENDICES

I

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE BAÏF.

Liste des ouvrages imprimés de Baïf, en suivant l'ordre chronologique :

Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, faict premierement en distiques latins par les trois sœurs princesses en Angleterre, depuis traduicts en grec, italien et françois par plusieurs excellents poëtes de la France, avec plusieurs odes, hymnes, cantiques, epitaphes sur le même sujet. Paris, de l'imprimerie de Michel Fezandat et Robert Granjon, au mont Saint-Hilaire, à l'enseigne des grands joncs, et au palais en la boutique de Vincent Sartenas, 1551. — Les distiques sont traduits en quatrains de vers heptasyllabes. Baïf a composé quarante-quatre quatrains, plus une imitation d'une ode latine de Dorat, et une épitaphe, en plusieurs strophes, de la reine de Navarre.

Le Ravissement d'Europe par J. Ant. de Baïf. A Paris, chez la veuve Maurice de la Porte, au clos Bruneau, à l'enseigne Sainct-Claude, 1552. — In-8° de 16 pages non-foliotées.

Les Amours de Ian Antoine de Baïf. A Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, 1552. Avec privilége du roy. — In-8 de 104 pages, foliotées au recto et au verso. Le privilége pour six ans est daté du 10 décembre 1552. Le volume se termine par la mention : « Achevé d'imprimer le dixiesme jour de décembre mil cinq cents cinquante deux. » Ce sont *les Amours de Méline*.

Quatre livres de l'Amour de Francine, par Ian Antoine de Baïf, à Jaques de Cottier, parisien. Premiere impression. A Paris, de l'imprimerie de André Wechel demourant rue Sainct Jean Beauvais à l'enseigne du cheval volant, 1555. *Avec privilege du roy pour dix ans.* — In-8 de 110 ff. numérotés au recto, plus

8 ff. non numérotés. Ce volume, très-beau d'impression, contient une table alphabétique des sonnets et des chansons. Après la table vient une pièce de Jacques Tahureau, intitulée « *Contre l'envieux.* »

Chant de joie du jour des espousailles de François roi daufin et de Marie royne d'Écosse. Paris, André Wechel, 1558. — In-4 de 8 pages.

Le premier des météores de J.-A. de Baïf. Paris, Robert Estienne, 1567. — In-4.

Le Brave, comedie de Jan Antoine de Baïf, jouée devant le roy en l'hostel de Guise à Paris, le XXVIII de janvier 1567. *A Paris, par Robert Estienne, imprimeur du roy*, 1567. *Avec privilege.* — In-8, composé du titre et de 106 ff. non numérotés. Entre les actes de la comédie sont répartis cinq chants : le premier de Ronsard, le second de Baïf, le troisième de Desportes, le quatrième de Filleul, le cinquième de Remy Belleau.

Imitation de quelques chans de l'Arioste par divers poëles françois, nommez en la quatrieme page suyvante. A Paris, pour Lucas Breyer, marchant libraire, tenant sa boutique au second pilier de la grand salle du palais, et en sa maison au bout du pont Sainct Michel en allant au Marché neuf, 1572. *Avec privilege du roi.* — In-8, de 72 ff. Le privilege est du 29 avril 1572. — Table : « Roland furieux, Rodomont (sa mort), deux complaintes de Bradamant, le premier livre d'Angelique, par Philippe Desportes; Genevre, le commencement par Saingelais, et la suyte par I. A. de Baïf; Fieurdépine par I. A. de Baïf; Renaud par Loys d'Orléans. » — Cf. *L'Arioste françois*, par J. de Boessières. Lyon, 1580, in-8.

Œuvres en rime de Baïf, 1572-1573. Forment en réalité quatre volumes in-8, dont le premier imprimé fut celui qui contient *les Amours*. Chacun de ces quatre volumes, réunis en deux, a un titre particulier :

1° *Euvres en rime de Jan Antoine de Baïf, secretaire de la chambre du roy. A Paris, pour Lucas Breyer, marchant libraire, tenant sa boutique au second pilier de la grand'salle du palais*, 1573. *Avec privilege du roy.* — Ce titre général sert de titre particulier aux *Poëmes*.

2° *Les Amours de Jan Antoine de Baïf. A monseigneur le duc d'Anjou, fils et frère de roy. A Paris, pour Lucas Breyer*, 1572. *Avec privilege du roy.*

3° *Les Jeux de Jan Antoine de Baïf. A monseigneur le duc d'Alençon. A Paris pour Lucas Breyer marchant libraire*, 1573. *Avec privilege du roy.*

4° *Les Passe-temps de Jan Antoine de Baïf. A monseigneur le grand Prieur A Paris, pour Lucas Breyer...* 1573. *Avec privilege du roy.*

Le privilége pour dix ans est à la fin des *Amours*, c'est-à-dire du premier volume; il est daté de Fontainebleau le 26 juillet 1571. Baïf a transmis son privilège à Lucas Breyer, dans la teneur sui-

vante : « Le dict de Baïf a permis à Lucas Breyer, marchant libraire, d'imprimer ou faire imprimer ses œuvres en rime, un livre de psaumes et chansons spirituelles, le manuel d'Épictète, deux traitez de Plutarque, de l'Imagination et de la Superstition, et deux dialogues de Luc an. Et ce jusques au temps contenu en son dict privilege. »

Complainte sur le trespas du feu roy Charles IX, par Ian Antoine de Baïf, secretaire de la chambre du roy. A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel, imprimeur du roy, 1574. — In-4 de 6 ff.

Étrènes de poëzie fransoèze an vers mezurés. Au roë, à la reine mère, au roë de Poulogne, à monseigneur duk d'Alanson, à monseigneur le grand Prieur, à monseigneur de Nevers é autres. Les Bezognes é Jours d'Éziode, les vers dorés de Pitagoras. Ansègnemans de Faukilidès. Ansègnemans de Naumache aus filles à marier. Par Jan Antoëne de Baïf, segretère de la chanbre du roë. A Paris, de l'imprimerie de Denys du Val, rue S. Jan de Beauvais, au cheval volan, 1574. *Avec privilege du roy.*

In-4, divisé en deux parties. La première, de 16 ff. non numérotés, comprend, après le titre, les pièces suivantes en vers mesurés : Au Moqueur (après vient le privilége), au roy, aux secretaires d'estat (ici sont intercalés : l'abc du langage français et brève raison des mètres de ce livre), en l'honneur de très-auguste et très-respectueuse princesse Catherine de Médicis, mère du roy, au roy de Pologne, à monseigneur de Nevers, aux seigneurs du Gast et Desportes, à la vertu, au peuple françois, à monseigneur duc d'Alençon, aux poëtes françois, à monseigneur le grand prieur, à messieurs de Fites et Garraut, trésoriers de l'épargne, aux liseurs. La seconde partie de 20 ff numérotés comprend les traductions : les Besognes et Jours d'Hésiode, les vers dorés de Pitagoras, les enseignements de Phocilidès, les enseignements de Naumake aux filles à marier. — Les caractères de ce volume sont fort beaux. Il existe des exemplaires sur vélin.

Premiere salutation au roy sur son avenement à la couronne de France, par J. Antoine de Baïf. A Paris, par Federic Morel, imprimeur du roy, 1575. — In-4 de 8 ff.

Seconde salutation au rôy entrant en son royaume, par Jan Antoine de Baïf. A Paris, par Federic Morel, imprimeur du roy, 1575. — In-4 de 8 ff.

Epistre au roy sous le nom de la royne sa mere, pour l'instruction d'un bon roy, par J. Antoine de Baïf. A Paris, par Federic Morel, imprimeur du roy, 1575. — In 4 de 7 ff.

Les Mimes, enseignements et proverbes, par Jan-Antoine de Baïf. Paris, Lucas Breyer, 1576. — In-16. Je n'ai pas rencontré cette édition

Carminum Jani Antonii Baifii liber I. *Lutetiæ, apud Mamertum Patissonium, in officina Rob. Stephani*, 1577. — Ce petit

volume, de 32 ff., contient des odelettes, des élégies, des épigrammes, des distiques.

Vers recités, en musique, devant le roy, au festin de Messieurs de la ville, le 6 ferrier 1578, auxquels deux bons anges de la ville entreparlent, imprimés in-4° par Federic Morel. — Je n'ai pas vu ces vers, dont je trouve l'indication dans la *Bibliothèque française* de du Verdier.

Les Mimes, enseignements et proverbes de Jan-Antoine de Baïf. A monseigneur de Joyeuse, duc et pair de France. A Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du roy, chez Rob. Estienne, 1581. *Avec privilege.* — Ce volume in-12 contient, outre le titre, une préface signée de Baïf de 4 ff. et 108 ff. numérotés au recto. Cette édition ne donne encore que les deux premiers livres des *Mimes*.

Les Mimes, etc. Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du roy, chez Rob. Estienne, 1597. — Cette édition contient, comme la précédente, les deux premiers livres des *Mimes*, occupant 108 ff.; mais elle est augmentée de 3 et 56 ff., comprenant les deux derniers livres. C'est la première édition parue après la mort de Baïf.

Les Mimes, etc. Tolose, Jean Jagourt, 1608. — In-12. Je n'ai pas vu cette édition, citée dans la *Bibliothèque poétique* de M. Viollet-le-Duc.

Les Mimes, etc. Jean Jagourt, 1612. — Petit in-12, avec un frontispice gravé ; édition donnée par le fils de l'auteur.

Les Mimes, etc. A Tolose, pour Jean Jagourt, 1619. — Cette édition in-12 contient 4 et 164 ff. Elle offre un portrait de Baïf gravé sur bois, une préface, un sonnet « sur *les Mimes* du sieur de Baïf, » signé I. A. D. G., un sonnet à Jean Jagourt sur l'impression des *Mimes*, signé E. M. T., et un quatrain sur le portrait de Baïf.

Mercier de Saint-Léger, dans ses notes manuscrites de la *Bibliothèque française* de La Croix du Maine, signale une autre édition des *Mimes* : « M. Jamet, dit-il, a une édition rare des *Mimes*, faite à Tournon en 1619, in-32 de 327 pages. Cette édition est intitulée : *Les Mimes, enseignements et proverbes de Jean-Antoine de Baïf, revus et augmentés, à Tournon, pour Guillaume Linocier.* L'épître dédicatoire de G. Linocier à Estienne Empereur, sieur de la Croix, auditeur des comptes à Grenoble, porte qu'il a ajouté à cette édition quelque pièce qui n'a encore cy-devant été vue, l'ayant recouvré naguères après l'avoir laissé échapper, lorsque son ouvrier de Baïf la lui donna pour l'imprimer environ trente ans auparavant. » Nous nous contenterons de remarquer que les 327 pages de cette édition correspondent exactement aux 164 folios de celle de Toulouse.

Du Verdier cite encore comme ayant été imprimés : *Des chansons spirituelles*, imprimées en musique par Adrian-le-Roy; la traduction d'un chant d'allégresse, pris des vers latins de Léger du Chesne sur la naissance de François de Gonzague, fils de monsieur de Nevers, insérés au commencement de l'*Histoire de Calcondile*,

traduite par Vigenere et imprimée par Nicolas Chesneau, avec un autre chant sur la même naissance, traduit des vers latins de Camille Falconnet par ledit Baïf; la traduction en prose du *Traité de l'Imagination*, écrit en latin par Jean-François Pic de la Mirande, imprimée à Paris, in-8, par André Wechel, en 1557. La Croix du Maine lui attribue encore la traduction de l'*Advertissement saint et chretien touchant le port des armes*, écrit en latin par Jacques Charpentier, jurisconsulte de Tolose, et imprimé à Paris chez Sebastien Nivelle, l'an 1575. Il ajoute que Baïf a écrit, en outre, quelques fort doctes œuvres en mathématiques imprimées dans sa jeunesse. Il serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, de controler aujourd'hui ces assertions diverses de La Croix du Maine et de du Verdier.

II

ŒUVRES INÉDITES ET MANUSCRITS.

La Croix du Maine ne cite comme inédits, au moment où il écrit (1584), que deux traités, l'un *de la Prononciation française* et l'autre *de l'Art métrique ou de la façon de composer en vers*. Ces deux traités, qui sont en effet restés inédits, avaient été annoncés par Baïf lui-même, en 1574, dans ses *Etrènes de poëzie fransoèze* : « Ami lekteur, contante toé de sesi, attandant plus esprès avertisemant ki t'ét préparé, tant sur la pronousiasion fransoèze ke sur l'art métrik. » Nous ignorons ce que sont devenus les manuscrits.

Du Verdier indique un nombre considérable d'œuvres demeurées inédites. En voici la liste telle qu'il la donne : « Quatorze psaumes en rime non encore imprimés; plusieurs discours moraux et sentencieux non encore imprimés, qui sont en rime, faisant un gros tome qu'on pourra voir bientôt mis en lumiere et que j'ai vu entre ses mains; deux gros tomes d'odes, elegiaques, iambiques, chansons et chansonnettes metriques pour la musique, non encore imprimés; tous les psaumes du roi et prophète David, non encore imprimés; *la Medée* d'Euripide; *les Trachinies* de Sophocle; *le Plutus* d'Aristophane; *l'Heautontimorumenos* de Térence; tout cela prêt à imprimer comme je l'ai vu parachevé et écrit de sa main. »

L'ouvrage de du Verdier étant de 1585, nous pensons que les discours moraux et sentencieux en rime dont il parle ne sont autres que *les Mimes*, dont deux livres seulement avaient paru à cette époque et dont deux autres livres furent publiés après la mort de Baïf, en 1597. Du Verdier n'indique que quatorze psaumes rimés; c'est que Baïf continua cette traduction, qui ne fut terminée qu'en 1587, comme on le verra ci-après. Quant aux psaumes en vers mesurés et aux chansonnettes, ils existent encore; et le manuscrit est

conservé à la bibliothèque de Paris. Les seules œuvres en vers qui soient inédites et dont les manuscrits soient à retrouver sont *la Médée, les Trachiniennes, le Plutus* et *l'Heautontimorumenos.*

Il faut ajouter à ces diverses œuvres inédites le *Manuel d'Épictète*, que citent La Croix du Maine et du Verdier et qui figure parmi les ouvrages dont il céda le privilège, en 1571, à Lucas Breyer.

Nous passons à la description des manuscrits que possède la Bibliothèque nationale et que nous avons examinés. Ils sont au nombre de cinq : trois de différentes écritures, contenant des poésies diverses du seizième siècle et portant les numéros 1662, 1665, 1718; deux écrits tout entiers de la main de Baïf et catalogués sous les numéros 867 et 19140.

Manuscrit n° 1662. Recueil de poésies satiriques sur Henri III et son époque. Au folio 6 *b*, se trouve une pièce intitulée : « Baïf à Fortia. » Au fol. 27 *b*, une autre pièce qui porte en tête cette mention : « Chanson faicte par Lancelot Carles, evesque de Riés, contre les docteurs et ministres assemblés à Poissy, 1561. Ronsard et Baïf y ont aussi besogné. »

Manuscrit n° 1665 : Recueil de poésies latines et françaises du seizième siècle. Les pièces de Baïf sont : fol. 8 *b*, un dialogue ; fol. 19 *b*, des vers latins ; fol. 51 *b*, un quatrain sur *les Rimes* de Menestrier; fol. 82 *a* et fol. 91 *a*, deux pièces adressées au roi; fol. 91 *b*, des vers sur un départ; fol. 92 *a*, des vers latins; fol. 102 *b* et 105 *a* et *b*, une série de sept pièces « sur la devise de M. de Villeroy qui est un sapin croissant sur les roches : *Per ardua surgo!* » ; fol. 101 *a*, un sonnet, épitaphe des cœurs de messieurs de l'Aubespine père et fils; fol. 101 *b*, un sonnet sur le couronnement de la reine. Parmi ces pièces, les unes sont inédites, les autres se trouvent dans les *Œuvres de Baïf*, quelques-unes même dans ce volume (p. 252, 265).

Manuscrit n° 1718 : Recueil de poésies du seizième siècle. Au fol. 111 se trouve une « ode de Bayf rithmée [rimée] à la françoise et mesurée à la grecque et latine. » On la trouvera dans ce volume, p. 373.

Le manuscrit 867 (anc. 7229[3], Colbert 1291), entièrement de la main de Baïf, contient « *l'Eunuque* de Terence, par Bayf » ; il a 52 ff. et se termine par la mention : « Achevé lendemain de Noël devant jour 1566. »

Le manuscrit 19140 (anc. 1217 Saint-Germain) est le plus important. Il comprend en réalité deux manuscrits, écrits tout entiers de la main de Baïf, sur des cahiers de format différent et réunis ensemble sous la même couverture. Il contient : 1° une traduction en vers français mesurés de tous les Psaumes ; 2° une seconde traduction en vers français mesurés des soixante-huit premiers Psaumes; 3° une troisième traduction en vers rimés de tous les Psaumes; 4° trois livres de Chansonnettes, formant un cahier d'un format plus petit. Les deux premières versions des Psaumes et les Chansonnettes sont écrites avec les caractères particuliers dont il a fait usage dans les *Etrènes de poëzie fransoëze*. Cependant, dans

les Psaumes, il fait usage du *ch* au lieu du signe alphabétique des *Etrènes;* mais il reprend ce dernier dans les Chansonnettes. Enfin, au lieu du signe qui, dans les *Etrènes,* remplace l'*o* long et la diphthongue *au*, il s'est servi partout de l'*oméga*. Ce manuscrit est d'ailleurs très-bien écrit, les caractères sont fermes et nets.

Il se divise en quatre parties distinctes :

1° Les Psaumes de I à CL, comprenant 120 folios. A la dernière page, on lit cette note: « Gloère à Dieu. Sautier de David profète é roê bienémé de Dieu Dieu mersi. Achevé de revoèr pour la troêziéme revue, transkrit juskez isi par moê Jan Antoène de Baïf, de ma propre mein. Composé au vers mezurés fransoès pour lès premises de tèle nouveauté ki soèt an l'oneur de notre Dieu a jamès. Le XXIII jour de novanbre, à XI eures davant midi, l'an de notre signeur jésukrit MDLXXIII. Τῷ θεῷ δόξα εἰς αἰῶνας τῶν αἰωνων. » Cette note est suivie d'une seconde dans laquelle il rend compte des versions hébraïques et des traductions dont il s'est servi.

2° Une nouvelle version de Psaumes, allant seulement jusqu'au Psaume LXVIII et comprenant 62 folios. On lit cette note en tête : « Psaultier commencé en intention de servir aux bons catholiques contre les psalmes des heretiques. Il fut commencé l'an 1567, au mois de juillet. » Plus tard, Baïf a ajouté au-dessous la mention suivante : « Achevé en novembre 1569. » Chaque psaume est précédé de l'indication du système métrique employé.

3° Les Psaumes en vers rimés, de I à CL, écrits avec l'alphabet commun et comprenant 123 folios. Cette traduction est ainsi datée : « Anno Christi 1587 Januarii vicesima. »

4° Trois livres de Chansonnettes en vers mesurés, écrits sur un plus petit format et comprenant 72 folios, dont les 8 premiers manquent. Le livre I contient soixante-dix-sept pièces, le livre II soixante et une, le livre III soixante-quatre.

Ce manuscrit est terminé par un projet de privilége chargé de ratures et un tableau des différents pieds employés par Baïf dans ses vers mesurés.

Ajoutons enfin que, en tête de ce manuscrit, on a ajouté cette note qui en indique la provenance : « Ex bibliotheca mss Coisliniana, olim Segueriana, quam Illust. Henricus du Cambout, dux de Coislin, par Franciæ, episcopus Metensis, etc., monasterio S. Germanis a Pratis legavit. An. MDCCXXXII. »

POÉSIES CHOISIES

DE

J.-A. DE BAÏF

AU ROY[1]

Puis que vostre faveur, ô mon grand roy, m'inspire
Les graces de la Muse, et ma Muse respire
Sous vostre liberale et bonne royauté,
Qui la traite et nourrit en gaie liberté,
C'est à vous que je doy tout ce que j'ay d'ouvrage,
A vous qui me donnés et moyen et courage,
Ouvrant[2] de mon métier, faire ce cabinet[3]
De mes vers assemblés : tel comme un jardinet
Planté diversement, où sont bordures vertes,
Chasseurs, chiens, animaux, où tonnelles couvertes,
Où les fonténes sont, où plaisans espaliers
De lierre dur au froid et de tendres loriers ;
Orangiers soleillez fleurissans y fruitissent ;
Là parterres dressez tondus se compartissent,
Raportés par bel art ; là, closes de verdeurs[4],
Diverses planches sont produisant mille fleurs.

1. Charles IX.
2. Travaillant (L.).
3. Au fig., recueil.
4. Verdures (L., hist.)

Ainsi divers sera ce présent que j'aporte
De mes vers assemblez de diferante sorte,
De style diferant, de diferant suget,
Que par mes ans passez, sans me tenir suget
A rien que j'usse élu pour un œuvre[1] poursuivre,
Seulement composay pour inutil[2] ne vivre,
Mais couvant genereux un louable desir
D'oser quelque grand œuvre à mon aise et loisir ;
Car nul ne pense faire un grand œuvre qui plaise
Pour durer à jamais sans le loisir et l'aise.
Ce que l'on dit est vray, qui se trouve en effét,
Que l'homme soufreteux onque ne fit beau fait.
Soit que cela me vint de l'instint de nature,
Ou soit que l'usse apris avec ma nourriture,
Ou soit que tous les deux m'aient conduit ainsi,
Les Muses ont esté de tout tems mon soucy.
Sire, graces à Dieu, je nasqui fils d'un pere,
Serviteur bien aimé du roy vostre granpere,
De ce grand roy Francois à qui seul nous devons
Tout cela que d'humain et gentil nous avons
Des livres du vieil tems ; mais à vous debonaire,
Qui les entretenez d'un loier ordinaire
Nous les devons encor : luy pere et créateur,
Et vous, serez nomé des arts conservateur.
Ce mien pere, angevin, gentilhome de race,
L'un des premiers François qui les Muses embrasse,
D'ignorance ennemi, desireux de sçavoir,
Passant torrens et mons jusqu'à Rome alla voir
Musure[3], candiot, qu'il ouït pour aprendre
Le grec des vieux auteurs et pour docte s'y rendre :
Où si bien travailla què, dedans quelques ans,
Il se fit admirer et des plus sufisans.
Docte il revint en France, et, comme il ne desiré
Rien tant que le sçavoir, en Anjou se retire
Dans sa maison des Pins, non guiere loin du Loir,

1. Subst. masc. (N.; L., rem.).
2. Inutile (L., Ex. de Desportes; Amp., Form., p. 105).
3. Marc Musure, de Candié; enseigna le grec à Venise et à Rome.

A qui Ronsard devoit si grand nom faire avoir.
Le bon Lazare, là, non touché d'avarice,
Et moins d'ambition, suit la muse propice ;
Et rien moins ne pensoit que venir à la court,
Quand un courier expres à sa retraite court
Le sommer de la part du grand roy, qui le mande
Et le venir trouver sans refus luy commande.
Qu'ust[1]-il fait ? Devoit-il au repos s'amuser
Où vivoit si content ? Pouvoit-il refuser
Son roy qui le mandoit ? C'est un pauvre heritage
De croupir[2] au sçavoir sans le mettre en usage.
Il se range à son roy, qui ne le renvoia,
Mais l'ouït et cherit, et bien tost l'employa.
L'emploie ambassadeur aux seigneurs de Venise,
Afin que, né de luy, sur les fons saint Moïse
Je fusse battizé. Des noms de mes parreins,
Justinian et Rincon, tenant mes foibles reins,
Jan Antoine nomé, qui de telle naissance
Porté deça les mons dés ma flouete enfance,
Par le soin de tel pere aux lettres bien instruit,
Pour la France devoy raporter quelque fruit.
Je ne fu pas si tost hors de l'enfance tendre
La parole formant, qu'il fut soigneux de prendre
Des maistres les meilleurs pour déslors m'enseigner
Le grec et le latin, sans rien y épargner.
Charle Etiene premier, disciple de Lazare,
Le docte Bonamy, de mode non barbare
M'aprint à prononcer le langage romain ;
Ange Vergece[3], grec, à la gentile main
Pour l'écriture grecque, ecrivain ordinére
De vos grandpere et pere et le vostre, ut salére
Pour à l'accent des Grecs ma parole dresser,
Et ma main sur le trac[4] de sa lettre adresser.
En l'an que l'Empereur Charle fit son entrée

1. *Ust*, forme normande de l'imp. du subj. du verbe avoir (Burg., I, 248 ; Nisard, *Patois de Paris*, p. 231).
2. Croupir (L., hist.).
3. Célèbre calligraphe grec, natif de l'île de Crète.
4. Trace*.

Receu dedans Paris, l'année desastrée
Que Budé trepassa [1], mon pere qui alors
Aloit ambassadeur pour vostre ayeul dehors
Du royaume en Almagne et menoit au voyage
Charle Etiene et Ronsard qui sortoit hors de page
(Etiene medecin qui bien parlant étoit,
Ronsard de qui la fleur un beau fruit promettoit),
Mon pere entre les mains du bon Tusan me lesse,
Qui chés luy nourrissoit une gaie jeunesse
De beaux enfans bien nez, de soir et de matin
Leurs oreilles batant du grec et du latin.
Là les de Beaume étoyent, qui leur belle nature
Y ployerent un tems sous bonc nourriture,
Pour estre quelque jour vos loyaux conseilliers,
Faits evesques tous deux et tous deux chanceliers,
L'un du duc d'Alençon, l'autre de vostre mere.
Là venoit Robertet qui vostre secretére
Sieur de Fresne mourut, et là d'autres assez
Qu'aujourd'huy regretons la plus part trepassez.
Là quatre ans je passay façonnant mon ramage
De grec et de latin; et de divers langage
(Picard, parisien, touranjau, poitevin,
Normand et champenois) mellay mon angevin.
De là (grand heur à moy) mon pere me retire,
Me baille entre les mains de Dorat pour me duire [2],
Dorat qui studieux du mont Parnasse avoit
Reconnu les detours, et les chemins savoit
Par où guida mes pas. O Muses, qu'on me donc
De lorier et de fleurs une fréche courone
Dont j'honore son chef! Il m'aprit vos segrets
Par les chemins choisis des vieux Latins et Grecs [3].
C'est par luy que, sortant de la vulgaire trace,
Dans un nouveau sentier moy le premier je passe,
Ouvrant à vos François un passage inconu,
Que nul paravant moy dans France n'a tenu.

1. En 1540. Roquef.; Burguy, II, 255).
2. Dresser, instruire (L., hist.;
3. Prononcez Grés.

Nul poete ne s'est vu tant osé d'entreprendre
D'y entrer seulement. Par où m'y doy-je prendre?
Je n'y voy rien frayé, je n'y voy rien ouvert;
Je voy tout de haliers et de buissons couvert.
Laisseray-je d'aller? La force et le courage
Ne me faudront jamais : j'ouvriray le passage,
A la peine endurcy tout je traverseray,
Et brosses[1] et rochers hardi je passeray.
D'achever ce beau fait rien qui soit ne m'engarde,
Pourvu que Dieu benin et mon roy me regarde
En ma haute entreprise, et ses freres aussi
Et la royne leur mere en aint[2] quelque soucy.
Si bien eguilloné de ma vive nature,
Si bien acoutumé suis de ma nourriture,
Si bien encouragé de royalle faveur,
Que de tant beau dessein l'envieuse rancueur[3]
Ne me detournera; ny la creinte honteuse
D'honorable travail mon âme valeureuse
Abatre ne pourra, tellement que, laissant
L'œuvre qu'ay pris en main, je m'aille aparessant[4],
Où j'ayme mieux oysif me sauvant de l'envie
Trainer apoltroni[5] le reste de ma vie,
Plustost qu'en illustrant le langage et le nom
Du François m'honorer d'un immortel renom.
Je suis trop avancé pour retourner arriere :
Avanson plus avant. Quand la Parque meurtriere
(O Dieu detourne-la) mon âge trencheroit,
Le chemin est ouvert, qu'un autre acheveroit
Non sans mon grand honeur. Qui premier s'achemine
Par un sentier nouveau sous la faveur divine
Gangne[6] le premier los : c'est facile vertu
D'entrer dans le chemin par un autre batu.

1. Broussailles (L.; Chev., I, 216), encore usité dans le centre (J. Gl.).

2. Ai'nt, pour aient, qui eut compté pour deux syllabes (Quicherat, *Versif.*, p. 433).

3. Haine, rancune[7].

4. Devenant paresseux, comme plus bas *apoltroni*.

5. Rendu poltron (Pougens).

6. Prononciation nasale qu'on retrouve dans le Berry (J. Gl.).

O mon roy, dés le temps que ma raison premiere
S'épanit au rayon de la vive lumiere,
Pourpensant[1] des humains l'estre et le naturel,
Je conu que dans nous l'un étoit corporel
Et l'autre de l'esprit. La masse corporelle
Et tout ce qui la suit nous avons naturelle
Avec le genre brut; l'esprit industrieux
Nous anime, commun avecque les hauts dieux.
Le cors est pour servir ; l'ame comanderesse
Doit tenir le timon come vraye maistresse.
Pourtant je resolu quelque los aquerir
Par l'employ de l'esprit qui ne doit pas perir,
Plustost que par la force et caduque et flouëte[2]
Du cors, dont la nature à la mort est sugéte.
Or, pour la brieveté[3] de nos jours, nous devons
Laisser un soûvenir le plus long que pouvons
De nous et de nos faits : pource la poësie
Dés ma grande jeunesse ardemment j'ay choisie,
Come enclin que j'y suis. Qui enclin n'y seroit
D'en aquerir louange en vain s'efforceroit ;
Come font la plus part qui, sans avoir pesée
Leur naïve vigueur, serviront de risée,
Ou d'un siecle ignorant leur credit merité
Ne se pourra sauver à la posterité.
J'ay tousjours desiré, dedaignant le vulgaire,
Aux plus rares esprits et servir et complaire ;
Et j'ay (graces à Dieu) lorsque je l'ay voulu
A vostre jugement, ô grand prince, complu.
Car tel est mon devoir : pourvu que je vous plaise,
Jape des envieux la race qui, mauvaise,
Creve de l'heur d'autruy. Vostre faveur sera
Mon heur et mon honeur : l'envie en crevera.

1. Méditant (L.; Roquef.; Palsg., p. 455)
2. Fluette ; prononc. du XVIe s. (L., étym.).
3. Trissyllabe à cette époque; l'*i*, intercalé et ne provenant pas de la racine *brevis*, ne comptait pas (Quich., *Versif*, p. 289).

LES POËMES

LIVRE PREMIER[1]

LE PREMIER DES METÉORES[2]

Je chante la saison, le lieu, la cause et l'estre
De tout ce que l'on voit en mille formes nestre,
De diverses vapeurs, sur terre et dans les cieux,
Créé differemment (grand' merveille à nos yeux!),
Les grand's pointes de feu, les poutres flamboyantes,
Les lances et les dards; et les fosses béantes
Dans le ciel crevassé; les longs dragons fumans,
Jusqu'aux ardans folets sur les eaux s'alumans;
Les astres chevelus, presages execrables
De meurdres et de peste aux mortels miserables;
Et doù vient que voyons cette blanche clarté
Traverser tous les cieux d'un grand chemin laitté.
Puis je diray l'humeur[3] dont la terre arosée
Produit tant de beaux fruits, la pluye et la rosée,

1. Le 1er livre contient 4 pièces.

2. C'est-à dire le premier livre d'un poëme intitulé *les Météores* et qu'il n'a pas achevé. Voy. les derniers vers. Il est dédié à Catherine de Médicis.

3. L'humidité *.

Douce mere des fleurs du printemps amoureux ;
Et la manne, du ciel le sucre savoureux ;
La nege et le frimas ; et come les nuages
Paroissent enflamez de meslez peinturages :
L'arc en ciel piolé[1] ; les aires dont le tour
Enceint or le soleil or la lune alentour.
Apres je chanteray come l'air et la terre
Prennent un nouveau jour sous l'éclair du tonnerre ;
Pour quoy se redoublant il devance le bruit ;
Coment le foudre aigu dans les nues se cuit ;
L'origine des vents, leurs demeures certaines,
Les tourbillons ronans[2], les borasques[3] soudaines ;
Doù sont les branlements de terre suscitez,
Qui souvent ont perdu citoyens et citez ;
Pourquoy la mer profonde a ses vagues salées ;
Doù coulent les ruisseaux par les basses valées,
Les sources, les bouillons, les étans et les lacs,
Les fleuves qui jamais de courir ne sont las.
Et pourray dire apres les venes des perrieres,
Et des metaux fouillez les maudites minieres,
Ce que la soif d'avoir ne pouvant s'étancher
Nous a fait aux boyaux de la terre chercher...[24]
. . . . . .[56]
Pres du premier mouvant[4] la grand'sfere estoilée
Va d'un contraire tour par son ange ébranlée.
Ne pouvant se hâter pour le cours violent
Qui luy est trop voisin et le fait le plus lent
De tous les autres cieux. Son allure est si tarde[5]
Que l'homme ingenieux (combien qu'il y prinst garde),
Vivant plus que Nestor, ne s'aviseroit pas
Au dernier de ses ans qu'il avance d'un pas.
Mais, quoy qu'il soit tardif, les estoiles qu'il porte

1. Peint de diverses couleurs (L.; R. de la R., 18223)

2. Tournoyants *.

3. Bourrasques. Né au XVIe siècle (Brachet Dict.) ; l'*o* était étymologique (L., étym.).

4. Les astrologues comptaient plusieurs cieux. Baïf, après avoir décrit le ciel des planètes, celui qu'il appelle le premier mouvant, passe à la description de la sphère étoilée ou firmament. Après venait l'empyrée.

5. Lente *.

Commandent icy bas en mainte et mainte sorte
Sur les quatre elements, varians dedans l'air
La pluye et le beau-tems, le tonnerre et l'éclair.
En ce rond, parsemé d'images diferantes,
Est merqué[1] le chemin des estoiles errantes,
Qui en écharpe ceint le cartier du midi,
Et tranche de biais tout le ciel arrondi.
Le vieil Saturne aupres du ciel estoilé torne[2]
Le froid et sec rayon de son estoile morne,
Et va comme les cieux des terres alentour[3],
En six lustres entiers parachevant son tour.
Plus bas regne en son rond Jupiter le bon pere,
Qui des hommes heureux la naissance tempere,
Jupiter, l'heur des roys, astre doux et benin
Qui en six fois deux ans acomplit son chemin.
Sous luy de Mars guerrier le planete[4] flamboye,
Sec, ardent et malin, qui n'a plus grande joye
Que voir de sang humain un large fleuve teint;
Et son terme prefix en l'an deuxieme ateint.
Aupres l'alme[5] soleil, le flambeau de l'année,
Doux pere nourricier de toute chose née,
Roy des quatre elements, borne l'an de son cours
En six heures trois cent et soissante et cinq jours.
Prochaine du soleil, puis devant, puis derriere,
De la molle Venus l'estoile semenciere
En dix et sept jours moins à son tour donne fin,
Dicte Vesper au soir, et Phosphore au matin.
Mercure va sous elle, en douteuse inconstance,
Chaud et froid, moite et sec, prenant son influance
De l'astre qui le joint; et legier il parfait
Son voyage en neuf jours moins que Venus ne fait.
Plus bas la claire Lune à nos manoirs prochaine
Entretient la moiteur, tantôt se montrant pleine,

1. Marque (Palsg., p. 633). Confusion fréqu., surtout à Paris, des sons de l'*a* et de l'*e* (Nisard, *Pat. de P.*, p. 131 et 157).
2. Tourne (L., hist.).
3. Inversion.
4. Masc. comme en grec et en latin.
5. Père de la nature, *alnus* (N., ex. de Ronsard).

Puis demie, et soudain comme aparoissant,
En huit heures vingt jours avec neuf recroissant...[16]
La lune sur l'humeur[1] exerce son empire :
La mer luy obéit, qui déborde et retire
Son flot et son reflot, se reglant à son cours,
Selon qu'elle est entiere, en croissant, ou decours...[16]
Par elle le paisant[2], quand son croissant éclere,
Cognoist pour tout le mois quel tems c'est qu'il doit faire :
S'il est rouge, le vent; s'il est blesme, de l'eau;
S'il est clair argenté, le tems serein et beau.
Elle, en son char tiré par la course legiere[3]
De deux chevaux tou-b'anes, d'une flame estrangiere
Sa face embellissant, çà puis là se fait voir,
Et de mere nourrice exerce le devoir,
Come compagne et sœur du pere du bas monde,
Le soleil nourricier, qui dardant à la ronde
Ses rayons sur la terre et sur la grande mer
En tous les animaux vient la vie alumer.
Ceux, et qui dans le bois, et qui par les campagnes
Et qui ont leur repaire aux caveins[4] des montagnes,
Et qui rampent en bas, et qui nagent sous l'eau,
Et qui volent en l'air, vivent par son flambeau.
C'est luy qui conduisant les couples attelées
De ses chevaux ardents (qui non jamais foulées
Tirent son char doré par le tortu chemin)
Voit finir toute chose et jamais ne prend fin.
C'est luy qui maintenant nos manoirs illumine,
Donant couleur à tout de sa clarté divine,
Qui maintenant sous terre à l'autre monde luit :
Et chacun a son tour a le jour et la nuit.
C'est luy qui alongeant la nuit et la journée
Départit aux humains les saisons de l'année.
Quand il tient enflamé de l'hrixe le mouton,
Et le toreau de Crete, et le signe besson,

1. L'eau *.
2. Paysan (L., rem.; Quich., *Versif.*, p. 320).
3. L'*i* est intercalé; il indiquait la valeur de l'*e* (Génin, *Var.*, p. 115). Cependant au XVIe siècle on le faisait entendre.
4. Cavité (N.).

Lors sous les soliveaux l'aronde[1], messagere
Du printemps gracieux, vient maçoner son ére;
Le chantre rossignol d'un frais ombre couvert
Gringotte sa chanson dans le bocage vert.
Tout s'échauffe d'amour, et la terre amoureuse
Pour plaire au beau soleil prend sa robe odoreuse
De fleurons damassée; aux vignes le bourgeon
Defourre le grapeau[2] de son tendre coton,
Et l'herbe par les chams reverdit arosée
En ses brins vigoureux de la douce rosée;
De la manne du ciel le doux sucre dessant[3]
Dessus les arbres verds, les feuilles blanchissant.
Puis quand dedans le Cancre il aura faict entrée
Pour passer au Lyon et dans la vierge Astrée,
La cigale enrouée assise par les bois
Choquant ses ailerons crie d'une aigre voix;
La verdure jaunist et Ceres espiée
Trebuchera bien tost par javelles ciée
Sous l'outeron[4] hasté, pour emplir le grenier
De ses presens dorez au joyeux mestayer.
Lors le gay pastoureau dessous un frais ombrage
Retire son bestail, contre l'ardente rage
Du fievreux Syrien, pres le bruyant ruisseau
Qui de la vive source amene sa claire eau.
Là remplissant de vent sa douce chalemie[5]
Va jouer sa chanson de l'amour de s'amie,
Autant pour adoucir l'ennuyeuse chaleur
Come pour rafreschir la flamme de son cœur.
Les tourbillons rouans, les pierres et la poudre
Font le gast[6] par les chams : souvent l'horrible foudre
Rompt la nue orageuse et la flambante main
De Jupiter tonant palit[7] le genre humain.

1. Hirondelle*. — Il se souvient de Virgile, *Géorg.*, IV, 307).
2. Ote la fourrure de coton qui enveloppé sa petite grappe.
3. Descend.
4. « Aousteron, est celuy, dit N., qui se loue à soyer (scier) les bleds. »
5. Chalumeau (N.; Roquef.).
6. Dégât (L., étym.; Palsg. p. 287).
7. Fait pâlir.

Quand Febus de la Vierge en la Balance passe,
Puis entre au Scorpion, punisseur de l'audace
D'Orion violeur, et de là dans l'Archer,
En ce tems la chaleur comance à se lascher.
Par les chams despouillez le portefruit Autonne
Montre son chef orné d'une riche couronne
De fruitages divers, quand le mage epès
Des étourneaux goulus mange l'honeur des cèps.
Le jeu lors et le ris, les libres chansonetes
(Car tout est de vendange), et les gayes sornetes
Regne entre les garsons, qui aux filles meslez
Emplissent les hoteaux de raisins grivelez ;
Qui entone du vin la liqueur écoulée
Sous le pié du fouleur de la grape foulée,
Qui trepigne dessus, qui d'un bruit enroné
Fait geindre sur le marc le pressoir escroué [1]...[28]
Tel est le cours des ans que le soleil nous borne...[105]
Un brandon dans le ciel te pourroit aparoistre
Par une belle nuit et le voyant tel estre
Qu'une chandele ardente, et luire clair et beau,
Tu voudrois luy donner le surnom de flambeau.
« Possible que l'enfant à la belle Cyprine
(Las de genner les cœurs de la race divine
Et de l'humaine gent) a planté dans les cieux
Son flambeau, le vaincueur des homes et des dieux, »
Ce dira quelque amant, lorsque levant sa veue
Ceste flamme il aura dans le ciel apercene,
Allant veoir sa maistresse ; et croira dans son cœur
Qu'Amour par ce flambeau lui preste sa faveur :
« O tres puissant Amour, propice favorise
Par l'ombre de la nuit ma segrete entreprise ;
Eclaire moy, propice, ô gratieux flambeau.
La Lune ne luit point, montre toy clair et beau.
Si par l'obscure nuit je me suis mis en voye
Ce n'est pour dérober, ce n'est que j'eusse joye
D'outrager le passant, c'est que suis amoureux,

1. Tenu au moyen d'un écrou.

Et si j'ay ta faveur me voyla trop heureux[1] ! »
L'amant diroit ainsi ; le sage qui a cure
De chercher par raison les segrets de nature
Sçaroit[2] qu'une vapeur. . . . . .[5]
Formeroit ceste flame. . . . . .[89]
Mais par l'ombreuse nuit, ou soit que tu te jettes
Aux perils de la mer, ou soit que tu te mettes
Aux hazards de la guerre, si tu veilles dehors,
Possible estant de garde à l'écoute, ou du cors,
Levant les yeux là sus d'une crevasse ardante,
Parfois tu cuideras voir la voûte béante
Du ciel qui s'ouvrira, l'autre fois dedans l'er
Un long dragon fumant te semblera voler,
Ou tu verras là haut une flame courante
Tantôt estre cachée et tantôt aparante,
Ou des ardans folets deçà delà tourner :
Ecoute les raisons pour ne t'en estoner...[18]
On a veu maintefois des flammeches lechantes,
Qu'on nomme des Ardans, flamboyer s'atachantes
Aux piques des soudars, ou quand ils sont de guet,
Ou quand le capitaine en embusche les met.
Souvent on les a veu sur le somét s'éprendre
De ceux qui vont la nuit, mesme on les a veu pendre
Alentour de leur barbe, et par flambeaux épars,
Come larmes de feu, briller de toutes pars...[8]
De cheval en cheval, de l'home dessus l'home
Saillant de place en place, ils volent ainsi come
Les petits oisillons encor nouveaux à l'er
Qu'on voit de branche en branche à leur mere voler...[24]
Tantôt elle s'assied come une double étoile
Sur le mast du navire ou saute sur la voile ;
Quelquefois elle est seule ; ah ! ce n'est sans danger

1. Imité de Bion, XVI. Cf. Ronsard, p. 141 ; A. Chénier, p. 70 ; Ste-Beuve, *Tabl. de la poés. fr.*, p. 458, 2e éd. Voy. dans les *Amours diverses*, liv. II, une autre imitation plus connue de la même pièce.

2. Anc. forme contractée de *sçaveroit*, qui cependant avait déjà donné, par la syncope de l'*e*, la forme moderne *sauroit* (Burg., II, p. 64).

De faire le tillac sous les vagues plonger...[4]
Quand seule elle aparoist, c'est la mauvaise Helene,
Qui toujours malencontre aux pauvres nafs[1] amene
Si Castor et Pollux, les jumeaux bien-heureux,
Ne viennent rassurer les matelots poureux[2].
Que tousjours sur la mer ceste flame jumelle
Alors que la tourmente y sera plus cruelle
Et les vents plus hideux, se montre à mon ami!
Que la seule tousjours luise à mon ennemi!...[48]
Nous somes ainsi faits : nul des mortels n'admire
La beauté du grand ciel, qui tous les jours se vire
Sur deux gons afermis, rouant[3] tant de flambeaux
Qui luisans eternels sont des astres si beaux...[8]
Si tost que dans le ciel quelque étoile aperçue
Luisante alongera sa flamme chevelue,
Les peuples tu verras se troubler pleins d'effroy,
S'enquerir, la montrer et palir pour le roy...[12]
On craint par la cherté que la pale famine
D'une triste langueur les habitans ne mine,
Ou que la peste affreuse, épandant ses poisons
Dedans l'air infecté, ne vuide les maisons;
L'horrible guerre on craint des meres execrée,
Par qui la terre aux chams ne soit plus labourée,
Et le peuple fuitif[4] par les villes errant
De maison en maison son pain aille querant;
On craint que les citez, dedans elles émues,
De sang, las! fraternel ruisselant par les rues
N'empourprent le pavé. Quelles justes rancueurs
Allument, citoyens, telle rage en vos cœurs?...[148]
Mais devant que descendre, ô déesse Uranie,
La fille du grand dieu, devers le ciel manie
Les resnes à clous d'or de tes chevaux ælés,
A fin que dans ton char à rayons étoilés
Je soy porté là sus, et ravy je contemple
Les hauts faits de ton pere en son celeste temple :

1. Nefs (L., hist.).
2. Peureux. — Horace, *Od.*, I, III).
3. Faisant tourner circulairement*.
4. Fugitif*.

J'ay desir dessus tout par raison de sçavoir
Le grand cercle laité qui le fait tel à voir.
Bien qu'on ne puisse pas sans longue experience,
Qu'on acquiert avec ceux qui sçavent la science,
Cognoistre les cerceaux qui partissent [1] les cieux,
Cestuy-ci [2] promptement se presente à tes yeux.
Ne le cherche long tems, car sa blanche lumiere
Coupe le ciel en deux, come une double orniere
Merque [3] à travers les chams un long chemin rayé,
Du charroy des rouliers à toute heure frayé;
Come en la grande mer une fuyte chenne [4]
D'écume blanchissant longue se continue
Derriere un galiot, qui souflé d'un bon vent
Depart [5] les flots rouflans et s'en vole en levant :
Ce long chemin aussi de sa lumiere blanche
En deux egales parts tout ce grand monde tranche,
Et claire aparoissant par une noire nuit
Dans le ciel étoilé sa longue bande luit...[56]
Les uns vont racontant que, quand la bone Rhée
La pierre presentoit pour estre devorée
A son cruel mari qu'elle aloit decevant,
L'ayant emmaillotée au lieu de son enfant,
Le pere l'éprouva : comande qu'elle alétte
Son enfant devant luy; elle presse sa tette [6]
Feignant de la doner au poupard, et soudain
Une oudée de lait luy echape du sein.
Il coula par le ciel : la tache depuis l'heure,
Qui blanchit ce cartier, pour jamais y demeure.
Les autres vont disant que c'est encore du lét,
Dont Junon aleta Hercule enfantelet...[148]

. . . . . .

Je chantay jusqu'ici, meu de gloire louable
A m'ombrager le front d'une branche honorable,
Dessous Charle neuviesme ; et j'avois entrepris
Achever la chanson, quand d'orage surpris

1. Partagent (L., étym.).
2. Pron. démonst., celui-ci.
3. Marque*.
4. Blanche (L., hist.).
5. Sépare, coupe (L., hist.)
6. Sa mamelle (N.).

(De l'orage civil forcenant par la guerre)
Je perdi cœur et voix, come sous le tonerre
Eclatant dedans l'air le rossignol des bois
En la verde saison tronque sa douce voix.
Que puisse mon bon roy de faveur liberale
Ranimer ma parole, et sa vertu royale,
Croissant avec ses ans, tenir ses ennemis
En aussi grand'frayeur qu'en seurté ses amis.

VIE DES CHAMPS

. . . . . .[86]
O trop heureux ceux qui par les champs vivent
S'ils conoissoyent tous les biens qui les suivent[1] !
De son bon gré la bone et douce terre,
Bien loing, bien loing des troubles de la guerre,
Tout ce qu'il faut pour leur vie raporte.
Tous les matins s'ils n'ont devant leur porte
De courtisans une importune presse,
S'ils n'ont maisons d'excessive richesse
Qui soyent dedans et dehors reparées
D'euvres[2] exquis et moulures dorées
Et de tableaux et de tapisseries;
S'ils n'ont abits couverts de broderies
De chaisnes d'or et pierres precieuses,
Ils ont pourtant les delices heureuses
Du doux repos, loin d'ennuy, loin de peine.
La vie ils ont que sans fraude on demeine,
Qui par les chams de divers biens abonde...[19]
Mais tout premier[3] les Muses amiables
Dont je poursui les segrets venerables,

1. Toute cette description du bonheur de la vie champêtre est imitée de Virgile, *Géorg.*, II, 458
2. Souvent masc. au XVIe siècle.
3. D'abord; est adverbe (L., 24e).

Etant épris d'une afexion grande,
Degnent surtout m'avouer de leur bande,
Et m'enseigner les astres et la voye
Des cieux tournans. . . . . .[12]
Mais si, mon sang tenant trop de la terre,
L'esprit grossier me detenoit en serre,
Tant qu'il ne peust ces beaux discours aprendre,
Ny les raisons de nature comprendre,
Sur tout les champs et, dedans les valées,
Je chercheroy les sources recelées.
Loin, loin de bruit, j'aimeroy les rivieres
Et les forests, et ne me chaudroit guieres
Des grands honneurs. O qui, dans les campagnes
Où court Sperchie, ô qui, dans les montagnes
Où folatrant les Lacenes [1] pucelles
Au chaud du jour hâlent leurs faces belles,
Me viendra metre, et dans un verd bocage
Me couvrira d'un large et frais ombrage !
  Heureux celuy qui a bien peu conoistre
De chaque chose et les causes et l'être ;
Qui foule aux pieds toute peur effroyable,
Et le destin qui n'est point exorable,
Et le vain bruit d'Acheron qui sçait prendre
Tout ce qui vit pour jamais ne le rendre.
Heureux aussi celuy là qui revere
Les dieux des chams, Pan, Sylvain le bon pere,
Palés, Pomon, les brunes Oréades,
Les fraiches seurs et les moites naiades.
De voir les rois celuy là ne s'effroye,
Ny de leur guerre et discord ne s'émoye[2],
Ny du grand Turc, ny de ses entreprises,
Ny des citez qu'aux Hongres il a prises.
Il n'a douleur voyant la triste vie
Du soufreteux, et si [3] ne pôrte envie

1. Laconiennes.

2. Ne se met en émoi, du verbe esmoyer (R. de la R., 10169), esmaier (Bartsch, Chr.).

3. *Si* est une copule renforçant la conj. *et* (Burguy, II, 392), et pourtant, et encore, et de plus, etc. (N.).

A un plus riche. Aise, il se reconforte
Cueillant les fruits que son vergier raporte
Et que ses chams de leur bon gré luy donnent...[85]

LE LAURIER[1]

. . . . . .[40]
O gaye, ô bien verte plante,
L'honneur des bois, je te chante ;
Sur tous arbres des forests
Ta gloire d'autant je vante
Qu'un pin passe les genests.
Toi maintenant plante ornée
De verds rameaux, ô Daphnée,
Verdoyante icy, jadis
Fille au[2] Thessalois Penée
Tous amans tu escondis[3],
Bien que ta beauté contraire
Maint amant te puisse attraire,
Qui tes nopçailles poursuit,
Et bien que ton benin pere
A l'alliance ne nuit...[5]
Mais toy, comme un grand outrage
Haïssant le mariage,
Ton doux pere tu blandis[4] ;
Et, vermeillant ton visage
De grand simplesse[5], luy dis :
« Donne moy pere amyable
D'une chasteté durable
Pouvoir jouir ; de ce bien

1. Imité d'Ovide, *Métam.*, I, 455 et suiv.
2. A pour *de*, très-fréqu. jadis et encore auj. (N.; L.; J. Gl.).
3. Tu éconduis (Roquef.; Palsg., p. 697).
4. Du verbe blandir, flatter *.
5. Simplicité *.

Ma Diane inviolable
Ne fut dédicte du sien... »[5]
  Daphné ayant sa demande
Se combla de jove grande,
Et, son destin ne pensant,
En la dianine bande
Par les forests va chassant.
  D'un nœud ses crins elle lie ;
D'une blanche surquenie[1]
Hault troussée elle se vest ;
L'arc au poing elle manie,
Brossant[2] dedans la forest.
  Un jour la nymphette lasse
Du long travail de la chasse
D'un cerf long temps maumené[3],
Des nymphes perdit la trace
Dans un vallon détourné.
  Là, sous une roche vive,
Une fontaine naïve
Avec doux bruit ondoyant
Avigouroit sur la rive
D'herbe un tapis verdoyant...[10]
  Quand Daphné suante et vaine,
Cherchant repos à sa peine,
Le ruisseau vint approcher,
Et dans la fresche fontaine
Son aspre soif estancher.
  Là, prend d'un coudre une branche,
S'agenouille et puis se panche,
Sa bouche adjoustant sur l'eau ;
Et la soif à mesme estanche
Au clair coulant du russeau[4].

1. Ou surquanie (Roquef.) ; « souquenie ou roquet, du N., ancien genre d'habillement de femme qui estoit estroit et de lin. »
2. Courant à travers les taillis. V. p. 5, note 1.
3. Malmené. Al = au.
4. Bief se sert aussi de ruisseau (7 vers plus haut), l'un formé sur *ru* (Roquef.; Joinville), l'autre sur *ruy* (L.).

Quand la soif elle eut esteincte
Cuidant[1] estre en lieu sans craincte
De tout dommage estranger,
Dormant elle fut contraincte
D'attendre là son danger.
Son arc du long elle pose,
Son chef sur son bras repose ;
Son carquois sert d'oreiller.
Bien tost sa paupiere close
Va doucement sommeiller...[5]
Ainsi dormoit la nymphette
Sous la verdure fraichette,
Quand Apollon, de son œil
Qui voit tout, ardent la guette
Souspirante un doux sommeil.
Peu-à-peu il s'en approche :
Sur une voisine roche
Premier[2] il surattendit[3] ;
Puis la desirant, plus proche
Jusques au val descendit.
Daphné par l'ombre fueillue
Il apperçoit estendue ;
Et si tost qu'il l'apperçoit
Dans sa poictrine esperdue
D'amour la fleche reçoit.
De plus en plus dans son ame
S'accroist l'amoureuse flame
Qu'à peine il peult[4] maistriser,
Tant de graces de sa dame
Viennent son cœur attiser...[90]
Aussi tost qu'elle l'advise
Se leve, à courir s'est mise,
Franchit russeaux et s'enfuit,
Gagne le bois. Son emprise[5]

1. Pensant, s'imaginant *.
2. D'abord *.
3. Il attendit plus qu'il ne voulut (Roquef.).
4. Forme qui n'est pas commune (L., hist., ex. de Montaigne).
5. Entreprise *.

Le dieu forcené poursuit.
  Il la suit, mais la chetive
Haste sa course fuitive.
En vain Diane appellant
D'une clameur, las ! oisive
Contre un dieu si violant...[5]
  « Nymphe, demeure (il lui crie)
Demeure, tu n'es suivie
D'un qui te soit ennemy.
Hé ! demeure, je te prie ;
Ne me fuy, moy ton ami... »[35]
  D'en dire bien plus il pense ;
Mais la nymphe, qui s'élance
Comme un chevreul bondissant,
De loing son chasseur devance,
Halliers à bonds franchissant...[10]
  Le vent qui contre elle donne
Dans sa vesture s'entonne,
Laquelle au fuitif mouvoir
Les jarrêts nuds abandonne,
Sa chair blanche laissant voir.
  Ceste gracieuse fuitte
Encourageoit à la suitte
Le jeune dieu chaleureux,
Hastant sa course conduicte
Sous l'esperon amoureux...[35]
  Quand sa force fut faillie
Soudain la nymphe blesmie
(Tournant les yeux vers les flots
De son pere) à voix demie
Hors de soy tire ces mots :
  « O pere, ô aide moy, pere !
Ma beauté qui trop seu plaire,
O terre, en m'endommageant,
Ou dans toy vien la retraire,
Ou la pers en me changeant. »
  A peine de sa priere
S'achevoit la voix derniere,

Que ses membres alourdis
De roideur non coustumiere
Daphné sentit engourdis...[15]
Ses bras en branches s'estendent,
Ses doigts en rameaux se fendent,
Ses blonds cheveux separez
En des fueilles vertes pendent
Et ne sont plus si dorez.
Elle est laurier. Le dieu baise
Les rameaux, et son mesaise,
La vaine écorce accollant,
Pour lors comme il peut appaise,
Avec dueil ainsi parlant :...[10]
« Tousjours, laurier, ta fueillée
Ma perruque[1] environnée
De sa branche honorera,
Et ma harpe entortillée
Et ma trousse parera.
« Tu seras de la victoire
Et la couronne et la gloire,
Quand le vainceneur pour guerdon[2]
De solennelle memoire
Recevra ta fueille en don.
« La brigade Pieride
Des sœurs, dont je suis le guide,
Qui tes rameaux aimera
De la source Pegaside
Les eaux encourtinera[3] ;
« Et qui de ta branche verte
N'aura la teste couverte,
Voulant boire de leur eau,
Ne trouvera pas ouverte
La sente au divin russeau... »[40]

1. Sens de chevelure au XVIe siècle*.
2. Récompense*.
3. Ombragera* (Pougens).

LIVRE SECOND[1]

L'HIPPOCRENE

VERS BAÏFINS[2]

. . . . . .[8]
Muse, royne d'Elicon, fille de memoire, ô déesse,
O des poetes l'appuy, favorise ma hardiesse.
Je veu donner aux François un vers de plus libre accordance
Pour le joindre au luth sonné d'une moins contrainete cadance.
Fay qu'il oigne[3] doucement des oyans les pleines oreilles,
Dedans degoutant flateur un miel doucereux à merveilles.
Je veu d'un nouveau sentier m'ouvrir l'honorable passage
Pour aller sur vostre mont m'ombroyer[4] sous vostre bocage,
Et ma soif desalterer en vostre fonteine divine
Qui sourdit du mont cavé dessous la corne Pegasine...[557]

LES MUSES

. . . . . .[124]
O bien heureux qui d'une main certaine
Des Muses sœurs la belle coche[5] meine!

1. Le liv. II contient 6 pièces.

2. Nous n'en donnons qu'un spécimen. Ce ne sont pas des vers mesurés, comme on l'a dit. Baïf, outre les vers mesurés dont il a composé un grand nombre, voulait fonder un mètre nouveau, un vers de quinze syllabes, formé de deux hémistiches, l'un de sept, l'autre de huit syllabes.

3. Caresse[v].

4. Me mettre à l'ombre (R. de la R., 13888).

5. Char[v].

Le nom de luy, ny de ceux qu'il conduict
Ne souffrira la sommeilleuse nuict !
Vertu n'est pas la vertu, dont la gloire
Vive ne luit en durable memoire.
Autant vaudroit n'avoir faict jamais rien
S'il n'en est bruit quand on a faict le bien.
Celle[1] vertu qu'on ne voit apparente,
D'oysiveté de bien peu differente
Naissante meurt, si le poëte sainct
Pour tout jamais sa memoire n'empreint...[164]
Quel bastiment, quelle masse asseurée
D'œuvre cousteux égale la durée
D'un monument dont l'ouvrier des neuf sœurs
Sçait maçonner les fondemens plus seurs ?
Et quoy plus beau pourroit échoir à l'homme
Grand de tout bien qu'avoir qui le renomme
Et qui d'un bruit aux hommes épandu
Chante partout son renom entendu ?
Ce bien seul reste aux Atrides de Troye,
Troye la grand' apres dix ans leur proye,
Et tout le bien par Priam detenu
Apres leur mort à rien est devenu.
Mais les beaux chants qu'en a sonnez Homere
Vivent encor, restez pour le salaire
Et seul guerdon de mille maux divers,
Que les Gregeois souffrirent dix yvers.
O pere sainct, ne soit dit que je passe
Ta saincteté sans qu'honneur je luy face.
Je te salue, eternel guerdonneur[2]
Des preux guerriers ; par toy leur bel honneur
Florit encor, et non fany par l'âge
De jour en jour florira davantage[3] ;
Et des vieux ans les siecles reverez
Tes chants rendront tousjours plus averez.
Je te salue, ô lumiere divine,

1. Emploi fréquent alors du pronom démonstratif pour l'adj. démonst.

2. Qui dispense la gloire, le prix des travaux guerriers.

3. Beaux vers, dignes de vivre.

Qui, luysant clair, tous poëtes illumine ;
O vif sourgeon[1], qui par mille ruisseaux
Tous écrivans abbreuves de tes eaux !
Quand Alexandre alloit par la Phrygie,
Menant son ost[2] contre le roy d'Asie,
On lui monstra le sepulchre d'Achil.
« O jouvenceau trop heureux (ce dit-il)
O valeureuse, ains heureuse jeunesse,
Que d'avoir eu de ta noble prouesse
Un tel chanteur ! » Ce disant, de ses yeux
Il larmoya noblement envieux...[92]
Mais nul Auguste en ce malheureux âge,
Nul Mecenas ne nous donne courage
D'employer bien la grace et les beaux dons,
O belles sœurs, que de vous nous avons.
Ronsard oysif son Francus abandonne ;
Ronsard, combien que tout chacun luy donne
L'honneur premier qu'il a bien merité,
Ne sent encor la liberalité
D'aucun Auguste. Et que fait de Jodelle
L'esprit divin, pour l'ame qui excelle
En luy si rare ? O Jodelle tu n'as
Pour t'animer aucun bon Mecenas,
Qui dignement ta vertu recompence
Pour luy bastir un œuvre d'excellence
Contre la mort, tel que sçaurois choisir ;
Mais, ô pitié ! lou[3] te laisse moisir.
Quant est de moy, ô miserable Muse,
Si quelquefois à tes dons je m'amuse,
C'est seulement pour tromper les ennuis
De la fortune où trop pauvre je suis ;
Et je veux bien que l'âge à venir sçache,
Bien que vos dons, ô Muses, je ne cache,
Que nul seigneur qui en ait le moyen
Jusques icy ne m'a faict aucun bien.

1. Source *.
2. Armée (L.).
3. Presque jamais Baïf (suivant en cela l'usage) ne marque l'apostrophe dans les mots *l'on*, *d'où*, *à l'écart*, *à l'envers*, etc

Mais soit qu'un jour la largesse je sente
D'un grand seigneur, soit que jamais absente
Ne soit de moy la triste pauvreté,
Tant que vivray comme je l'ay esté
Je seray vostre, et vos merveilles grandes
Me raviront entre vos gayes bandes :
Tousjours partout avec vous je seray
Et de vos dons je m'accompagneray
Tousjours partout, et lairray[1] tesmoignage
Que j'ay veseu en ce malheureux âge.
Mais guidez-moy, mais venez m'asseurer
Puisque sans vous rien ne peut pardurer[2]...[16]

AMBASSADE DE VENUS

. . . . . .[280]
Voiez, quand le soleil sur nos testes remonte,
Et que tout le païs de verdure est couvert,
Si la vigne n'a rien où son pampre elle monte,
Pour dessus apuier son beau cepage vert,
Ni du jardin ni d'elle on ne fait point de conte[3],
Et son ombre et son fruit toute sa grace perd;
Mais quand ou quelque treille ou quelque orneau l'apue
Le soleil à veu-d'œil la fait croistre et la pluye.
La brebiette[4] paist la verdure nouvelle,
Et voit pour son amour les beliers se hurter[5].
Dans le milieu des eaux le gay daufin sautele,
Qu'on voit humainement sa compagne acoster.
On voit le passereau dessus la passerelle
En une heure cent fois lassivement monter;

1. Je laisserai. Futur formé, avec syncope de l'*e* (Palsg., p. 401), sur le simple laier (Burg., 1, 307).
2. Durer toujours*.
3. Compte.
4. Petite brebis (Pougens)
5. Heurter* (Joinville).

Et vous prenez plaisir de rendre vôtre vie
Solitaire alécart[1] de toute compagnie !
Que sert d'avoir à soi beaucoup de grands domaines,
Et lever des chateaux au ciel pour se loger ?
Que sert d'or monoié tenir cent chambres pleines,
Et les tapis velus par la place ranger ?
Braver et s'orgueillir en richesses mondaines,
S'abiller de drap d'or, en or boire et manger,
Estre autant en beauté que le soleil parfete
Pour dedans son lit froid se morfondre seulette ?
Mais combien plus il sert avoir amis fidelles
Et leur communiquer ce qu'on a sur le cœur,
Et desirs et courroux, simplesses et cautelles[2],
La douleur, le plaisir, l'esperance et la peur ;
Et par mille moiens de blandices[3] nouvelles
Convertir tout l'amer de la vie en douceur...[58]

LIVRE TROISIÈME[4]

AMYMONE

A PIERRE DE RONSARD

Desja l'astre tempesteux
D'Arcture l'yver amene ;
Desja parmi l'air moiteux
La rage des vents forcene,
Qui la branlante forest

1. A l'écart. V. p. 26, note 3.
2. Ruses *.
3. Flatteries (L.).
4. Contient 6 pièces.

De son fueillage devest.
  Du renouveau florissant
L'arondelle messagere
Ne volera plus froissant
Nostre air de plume legere,
Fors quand elle annoncera
L'autre printemps qui sera.
  A Dieu les plaisirs des champs;
Plus à l'abri de l'ombrage
Des oyselets aux doux chants
On n'oit le caquet ramage;
Les tristes prez ne sont plus
De verdeur[1] gaye vestus...[6]
  Plus la nymphete n'ira
Piller les fresches herbettes;
Plus elle n'en ourdira
Des chapelets[2] de fleurettes
Pour en couvrir honorez
En rond ses cheveux dorez...[24]
  Mais, doux Ronsard, ny du tems
La trop faschense inconstance
Ny des amis t'attendans
L'attrayable souvenance,
N'ont encore le pouvoir
Dehors des chams te ravoir...[6]
  Ronsard, la nouvelle amour
D'une simple païsante
Te regentant à son tour,
A ta joue rougissante
Ne face le sang monter
S'elle[3] t'a bien peu domter...[12]
  Cupidon un jour lassé
De meurdrir la gent humaine,
Apres un cerf pourchassé
Avoit mis toute sa peine,

1. Verdure*.
2. Couronnes, guirlandes*,
3. Pour se (si) elle, élision fréquente.

De Diane ayant les chiens
Qui pour un jour furent siens...[6]
  Amour, apres grand labeur,
Ayant mis à chef[1] sa chasse
D'un chaud degout de sueur
Arrosoit sa tendre face
Quand il alla de Cypris
Se rafreschir au pourpris[2]...[18]
  Dans ce cyprien jardin
Amour vint trouver sa mere,
Comme, pour son chef divin,
Avecque sa troupe chere
Un tortis[3] elle tissoit
Des fleurs qu'elle choisissoit,
  Les triant dans un monceau,
Qui en son giron éclate;
Mais de son ouvrage beau
Le doux soucy tant la flate
Que plustost se voit tenir,
Qu'elle ne le sent venir...[24]
  « D'où viens-tu, mauvais garçon,
Qui devrois estre mes joyes?
Mais, faux petit enfançon,
Tout le rebours tu m'envoyes;
Par toy pour quelque bon heur
Je n'ay que tout deshoneur.
  « Bien que, petit effronté,
Tu m'ays tousjours fait du pire,
Si faisant ma volonté
Tu veux mettre à chef mon dire,
Je te promets desormais
De t'aimer mieux que jamais.
  Et si, mon fils Cupidon,
Le plaisir que je demande
Tu ne feras sans guerdon[4],

1. Etant venu à bout de sa chasse. Chef pour bout (N.; L., 15e; Palsg., p. 813).
2. Enclos, jardin*.
3. Guirlande*.
4. Récompense*.

D'une recompense grande
Si le gain ne te suffit,
L'honneur suivra le proffit...[42]
« Je te donray[1] le jouet
Qu'à Jupiter Adrastée[2],
Bien fait, beau, riche à souhait,
Donna sous la roche Idée,
Lorsque petit il tétoit
La nymphe qui l'aletoit.
« C'est un petit moulinet,
De ce grand monde l'image,
Que j'ay dans mon cabinet,
Un des plus exquis ouvrage
Construit de cerceaux divers
Mis de long et de travers...[56]
« Ce joyau, tel que Vulcain
Un plus beau ne pourroit faire,
Je te donneray demain
Si tu daignes me complaire.
Si de Neptune vainqueur
Tu luy sagettes[3] le cœur. »...[48]
Au col il pend son carquois
De son écharpe dorée,
Il prend au poing l'arc turquois[4]
Et, sans longue demourée[5],
Passant les manoirs des dieux
Va droit aux portes des cieux...[186]

(Amour lance une flèche dans le cœur de Neptune et d'Amymone et remonte aux cieux chercher la récompense promise. Le lendemain Neptune aperçoit Amymone au moment où elle sortait d'Argos pour aller puiser de l'eau dans l'Inachus.)

D'une cruche se chargeant
Amymone estoit venue

1. Syncope pour je donnerai* Palsg., p. 401; Joinville).
2. Imité d'Apollonius de Rhodes, *Arg.*, III, 131.
3. Sagetter, frapper d'une sagette (N.; Pongens).
4. Turc*.
5. Demeurée, retard.

Au bord, et se soulageant
De sa cruche, à jambe nue
Recoursant[1] son simple habit
Au gay d'Inache se mit...[24]
  Comme un loup, quand un troupeau
Il voit dans un paturage,
Se traine tout beau[2], tout beau,
Costoyant quelque bocage,
Et du pastoureau le soin
Trompe, s'aprochant de loing :
  Ainsi le dieu se mussoit
Pendant que la pauvre fille,
Que l'eau clair-coulant deçoit,
Sur le bord se deshabille,
Ne sçachant le danger prest
Dont Neptune fait l'aprest.
  Ains[3] se pensant à seurté[4]
De tout estranger dommage
Des eaux foule la clairté
A nu de son blanc corsage,
Froissant les eaux de son flanc
Plus que fresche neige blanc.
  Un poil plus qu'un or bruny
Sous le soleil étincelle,
Luisant sur le lis uny
Du beau sein de la pucelle,
Tel que l'or resplendissant
Sur un satin blanchissant.
  Ores[5] à coup étendant
Bras et jambes elle noue[6],
Ores haut se suspendant
Alenvers[7] sans mouvoir joue,

1. Relevant, retroussant (Roquef.; R. de la R.) — J.-B. Rousseau (*Cantate* V) a traité le même sujet, mais avec bien moins de grâce et de naïveté.
2. Sans bruit, à la sourdine.
3. Mais, au contraire.
4. Sureté (Joinville).
5. Ores... ores, tantôt... tantôt.
6. Nage, de noer, nouer (Joinville).
7. A l'envers.

Ores dedans l'onde fond
Se plongeant jusques au fond...[12]
Elle lasse de nouer
S'en revint prendre sa buie[1]
Et faisant fin[2] de jouer
Dans le courant l'a remplie,
Puis de la riviere sort
Pour se rabiller au bord.
Amymone se vestoit
Encore de sa chemise
Quand du dieu qui la guettoit
Elle se sentit surprise,
Ayant et les yeux bouchez
Et bras et mains empeschez.
Neptune au cors la surprend
Et de ses bras forts l'enserre,
Sous soy la baisse et la rend,
La renverse contre terre :
La vierge rebelle geint
Sous le grand dieu qui l'estreint...[6]
Mais l'amoureux jouissant
De son joly pucelage
Cueult[3] le fleuron verdissant
Sur le verdoyant rivage,
Où pressant la nymphe en bas
D'amour l'aprit aux ébas...[12]
La fillette cependant
Son pucelage regrette,
Et, deux ruisseaux répandant
De pleurs, ceste plainete a faicte,
Hors son estomac declos
Poussant de piteux sanglots :
« O moy pauvrette, ô mon heur
Perdu avec moy chetive !
Faut il qu'en tel deshonneur

1. Cruche à anse ; encore usité dans le centre (J., Gl.)
2. Faisant semblant.
3. Cueille (L., ex. de Rabelais).

Toute ma vie je vive?
Las, un joyau j'ay perdu
Qui ne peut m'estre rendu !
« J'ay perdu le beau fleuron
De ma jeunesse honorée !
O pleust aux dieux qu'au giron
De la riviere azurée
Davant[1] le somme oublieux
De mort eust sillé[2] mes yeux !... »[42]
La vierge se plaint ainsi
Bagnant de larmes sa face
Quand le dieu marin voicy
Qui flateusement l'embrasse,
Et meslant un doux baiser
Va de ces mots l'appaiser :
« Mê fin à tes tristes plaints[3],
O la Danaïde race
Apaise tes sanglots vains,
Essuie ta morte face ;
En ton heur ne te deçoy
Et plus gayment le reçoy.
« Chetive, tu ne sçais pas
Que tu es femme à[4] Neptune ?
Tes regrets mê doncque bas
Pour bien veigner[5] ta fortune,
Espouse d'un des grands rois
Qui ne sont qu'au monde trois. »...[56]

1. Avant, auparavant.
2. Fermé *.
3. Le masculin, ancien (Palsg., p. 207) et encore usité (J., Gl.).
4. A pour de *.
5. Accueillir (Roquef.).

AMOUR VANGEUR[1]

. . . . . [12]
Dames, oyez un conte lamentable
D'un pauvre amant et d'une impitoyable,
Qui, pour n'avoir voulu le secourir,
Sentit combien on doit craindre encourir
L'ire des dieux, en se monstrant cruelles
Contre la foy des serviteurs fidelles.
De cet exemple, ô dames, apprenez
De faire grace à ceux que vous gennez ;
Et n'irritez la divine vengeance,
Qui de bien pres accompagne l'offence.
Si vous sçavez quelcune de bon cœur,
Apprenez d'elle à fuir la rigueur.
Si d'autre part vous en sçavez quelcune
Qui contre Amour s'emplisse de rancune,
Remonstrez lui et la faites changer,
Lui racontant cet exemple estranger,
Afin qu'à voir ceste avanture grande,
Chacune ait peur de forfaire, et s'amande,
M'en sachant gré : bienheureux est celuy
Qui se fait sage à la perte d'autruy.
Au temps jadis, en un païs de Grece,
Un jeune amant servit une maistresse,
Bien accomplie en parfaite beauté,
Mais endurcie en toute cruauté.
De son amant elle estoit ennemie,
Et n'avoit rien de douce courtoisie,
Ne cognoissant Amour, quel dieu c'estoit,
Quel estoit l'arc qu'en ses mains il portoit,
Ny comme grief[2] par les fleches qu'il tire

1. Pris de Théocrite, *Idyl.* XXIII; cf. La Fontaine, *Daphnis et Alcimadure* (*Fab.* XII, XXVI). V. Sainte-Beuve, *Tabl. de la poés. au* XVI*e siècle*, 2e éd., p. 90

2. Funeste, *gravis*. Jadis monosyllabique (Genin, *Var.*, p. 155). Cf. p. 6, note 3.

Aux cœurs humains il donne grand martyre;
Mais de tous points dure en toute rigueur,
Ne luy monstroit nul semblant de faveur,
N'en[1] doux parler, n'en douce contenance;
Ne lui donnant d'amour nulle allegeance,
Non un clin d'œil, non un mot seulement,
Non de sa levre un petit branlement,
Non le laissant tant approcher qu'il touche
Tant soit petit à sa main de sa bouche,
Non lui laissant prendre un petit baiser
Qui peust d'amour le tourment apaiser.
Mais tout ainsi que la beste sauvage
Fuit le chasseur, se cachant au boccage,
Elle, farouche et pleine de soupçon,
Fuioit cet homme en la mesme façon.
Luy cependant, cuidant[2] venger l'injure
Que lui faisoit cette cruelle et dure
Par un courroux, chagrin et despiteux,
Contre soi-mesme, helas! fut impiteux :
Car en un rien ses deux levres tant belles
Se vont secher; il rouoit[3] ses prunelles
Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
Jusqu'à la mort. Il perdit son beau teint;
Une jaunisse environna sa face.
Mais cependant pour tout cecy l'audace
De sa cruelle en rien n'adoucissoit,
Tant qu'à la fin ayant son ame outrée
De desespoir, il s'en vint où l'entrée
On lui avait refusé tant de fois,
Ne lui faisant qu'un visage de bois,
Et, devant l'huis maudit de sa meurdriere,
Il sanglota sa complainte derniere,
Et, larmoyant, donne un baiser dernier
A l'huis ingrat; puis se met à crier :
« Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,

1. Elision fréqu., pour ne en, ni en.
2. Pensant.
3. Il roulait.

D'une lionne ô fière nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puis que tu as en horreur la pitié.
Je suis venu devers toy pour te faire
Le dernier don d'un cordeau dont j'espere
Plus de confort que de toy : car l'ennuy
Que j'ay par toy se guerira par luy.
Je ne veu plus doresenavant estre
Tant importun, parlant à ta fenestre;
Mais je m'en vas où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil que tu m'as ordonné,
Par le sentier qu'on dit qui acheminé,
Là où se prend la seule medecine
Qui reste plus [1] aux amans langoureux,
Dedans le lac de l'oubli bienheureux.
Mais, las, j'ai peur (tant d'une amour extrême
Je brusle tout) que, bien qu'estant à mesme
J'eusse en boivant tout ce lac épuisé,
Mon chaud desir n'en soit point apaisé.
Je vas mourir; par la mort desirée
Ma bouche ira bientost estre serrée;
Je te dirai, devant que m'en aller :
« La rose est belle et soudain elle passe;
Le lis est blanc et dure peu d'espace;
La violette est bien belle au printems,
Et se vieillist en un petit [2] de tems;
La neige est blanche, et d'une douce pluye
En un moment s'écoule evanouie;
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.
« Le temps viendra (si le destin te laisse
Jouïr un tems de ta belle jeunesse),
Le tems viendra qu'aprement à ton tour
Tu languiras comme moi de l'amour.
Je va mourir, et de ma mort cruelle
Tu n'entendras par autre la nouvelle.

1. Encore (L., 18e). 2. Un peu (J. Gl.).

Mort à ton huis ici tu me verras,
Et sur moi mort tes yeux tu souleras[1].
Puis qu'en vivant je n'ai pu si bien faire
Qu'en un seul point je t'aye pu complaire,
Quelque plaisir, je crois, je te feray
Quand pour t'aimer tué je me seray.
Au moins, au moins, si mon trespas t'apporte
Quelque plaisir, si en ouvrant ta porte,
Pour ton amour si tu m'avises mort,
Que j'ay' de toi ce dernier reconfort.
De ce cordeau dont tu me verras pendre
Deslie-moi, aide[2] à me descendre.
Au moins des yeux repan moi quelque pleur,
Quelque soupir tire moi de ton cœur.
Si ta rigueur se peut faire tant molle,
Pers à moi sourd quelque douce parolle,
Et donne moi, pour ton deuil apaiser,
Et le premier et le dernier baiser.
Non, ne crains point qu'il me rende la vie,
Ne laisse pas d'en passer ton envie,
Et si tu as de moi quelque soucy,
Sur mon tombeau fays écrire cecy :
Amour tua celui qui se repose
Ici dessous ; une belle en fut cause,
Demesurée en grande cruauté
Comme l'amant le fut en loyauté. »
Quand il eut dit, une pierre il amene
Au seuil de l'huis, et la dresse à grand peine :
Monta dessus, et la corde attacha
A un crampon que bien haut il ficha ;
D'un nœud coulant son gosier il enserre,
Puis de ses pieds il rejette la pierre,
Et se debat demeurant là pendu,
Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.

1. Tu rassasieras*.

2. Aide, prononciation du XVIe siècle (L., étym.; Joinville.) Toutefois Des Accords, dans son *Dict. des rimes* (1587), range *aide* dans les rimes en *aide*, *ède*, et non dans celles en *ide*. Cf. Nisard, *Pat. de Paris*, p. 168.

Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à sa jeunesse forte
Se débattoit, un servant qui sortit
Vit ce mechef[1], et la dame avertit,
Qui venant là sans estre en rien emme,
Eut bien le cœur de repaistre sa vue
Du pauvre cors qui pour elle estoit mort,
Et ne monstroit en avoir nul remord ;
Nulle douleur sa dure ame ne perce,
De ses yeux fiers une larme ne verse,
Un seul soupir ne tire de son cœur,
Tant la meurdriere est pleine de rancœur[2].
Ce mesme jour cette femme inhumaine,
Qui ne devoit bien loing traisner la peine
De son forfait, afin qu'il fust vengé,
Vint droit au dieu qu'elle avait outragé :
Car, en passant aupres d'une coulonne
(Dessus laquelle, en beau marbre, Diane
Tenoit la main de sa fille Venus,
Qu'accompagnoyent Plaisir et Desir nus),
Plaisir s'ebranle et chet[3] sur la cruelle,
Et de son pois ecrazant sa cervelle,
La terrassa : la pauvre sous le coup
Perdit la vie et la voix tout à coup.
Riez, amants, puisque cette ennemie
De tout amour est justement punie ;
Filles, aimez, puisque pour n'aimer point
Une cruelle est traittée en ce point.

A JAN DORAT

. . . . . .[24]
A peine estant hors du berceau
Je ne teray qu'en mon enfance

1. Malheur *.
2. Inimitié *.
3. Choit; forme encore usitée (J., Gl.).

Au bord du chevalin ruisseau
J'allay voir des Muses la dance,
Par toy, leur saint prestre, conduit
Pour estre à leurs festes instruit.
  Là tour à tour les saintes sœurs,
Qu'ainsi comme Apollon leur guide,
Sous tes ravissantes douceurs
Du long de l'onde qui se ride,
Tu conduis, cueillans des rameaux
En leurs lauriers tousjours nouveaux,
  En vindrent aplanir mon chef,
Deslors m'avouant pour leur prestre
Que, guaranti de tout mechef,
Faict grand depuis je devois estre ;
Car puis le temps que je les vy
Autre mestier ne m'a ravy.
  Tousjours franc depuis j'ay veseu
De l'ambition populaire,
Et dans moy s'est tapy vaincu
Tout ce qui domte le vulgaire :
Et constant aupres de leur bien
Je n'ay depuis estimé rien.
  Pres de leurs dons j'ay méprisé
Tout ce que le commun honore,
L'honneur et le bien tant prisé
Et tout ce que le monde adore ;
Pauvre et libre, j'ay mieux voulu
Poursuivre leur mestier eslu...[6]
  Et que sert monceaux amasser
D'or et d'argent, quand nostre vie
Fresle et verrine[1] à se casser
N'en permet jouyr? Quelle envie,
Aveugles avaricieux,
Vous ronge vos cœurs vicieux ?
  Ah ! chetifs ! ne sentés-vous pas
La pale mort[2] triste-riante

1. De verre. 2. Horace : *Pallida Mors*

Qui vous talonne pas à pas,
Et de tous vos biens vous absente ?
Et que portrez-vous au cercueil
Fors un miserable linceuil ?...[6]
O que l'homme est bien plus heureux
Qui tient à mépris vos richesses,
Et jouït du bien doucereux
Qu'élargissent[1] les neuf déesses.
Tandis que du jour jouïssez
Semblables à l'or palissez.
Mais nous pendant que nous avons
Respit de la Parque gloutonne,
Vaincueurs malgré les ans larrons,
Nous nous tordrons une couronne
Dont le fueillage verdissant
Pour l'âge n'ira fletrissant.

LIVRE QUATRIÈME[2]

SALMACI[3]

. . . . . .[4]
Les Naiades jadis dessous les caves d'Ide
Nourrirent un enfant, que la belle Cypride
Et Mercure avoyent fait ; dans sa face le trait
De la mere et du pere estoyent en un portrait :
Des deux il eut le nom[4]. Apres que cinq années

1 « Eslargir, dit N., signifie autant que donner largement. »
2 Contient 6 pièces.
3. Imité d'Ovide, *Métam*, IV, 285).
4. Hermaphrodite.

Furent au jour natal par trois fois ramenées,
Les lieux de sa naissance, ardant, abandonna
Et le de sa nourrice ; et du tout [1] s'adonna
A courir le païs par terres inconnues
Et passer mons nouveaux et rivieres non vues,
Le desir et plaisir qui de voir luy venoit
Amoindrissant tousjours le travail qu'il prenoit.
Il va par les citez de Lycie, et tant erre
Qu'il arrive en Carie, une voisine terre
Du labour Lycien, où il avise une eau
Claire jusques au fond argenté, net et beau.
Là ny le jonc pointu, ny la canne estulée [2],
Ny le gresle roseau de l'onde reculée
N'entoure le bassin ; l'étang est découvert,
Et le jet est pavé d'un gazon tousjours verd.
Une nymphe s'y tient, mais qui le temps ne passe
Ny à tirer de l'arc, ny à suivre la chasse,
Ny à courre à l'envy. Seule naiade elle est
Qui de Diane viste en la court ne se plaist.
On dit que bien souvent ses sœurs l'ont avertie :
« Salmaci, pren le dard, prend la trousse garnie,
« Pren l'arc dedans le poing ; le loisir que tu as
« Employ'-le de la chasse aux honnestes ébats. »
Mais étant, Salmaci, de tes sœurs avertie
Tu n'as pris ny le dard, ny la trousse garnie,
Ny l'arc dedans le poing, ny ton loisir tu n'as
Employé de la chasse aux honnestes ébats.
Mais tantost dans son eau son beau cors elle baigne,
Tost d'un buys dentelé sa chevelure peigne ;
Parfois en se mirant au transparent sourjon
S'y conseille que c'est qui luy sied bien ou non.
Puis de crespe subtil sur le nu habillée
S'étend sur l'herbe drue ou l'épesse fueillée.
Souvent cueille des fleurs ; et lors mesmes avint
Qu'elle cueilloit des fleurs quand le garçon y vint.

1. Tout à fait*.
2. Néologisme, qui pousse une tige en forme de colonne, formé de σπῦλος ; l'e est prosthétique

Elle le voit venir ; et, le voyant, sur l'heure
Desire d'en jouïr ; mais quelque tems demeure
(Bien que bouillant d'amour) à ses cheveux tresser,
Agencer sa vesture et sa face dresser,
Tant qu'elle merita vraiment de sembler belle.
« Beau fils, pour ta beauté tresdigne (ce dit-elle)
Que sois estimé dieu, ou soit que dieu tu sois,
Le beau dieu Cupidon tu peux estre et le dois ;
Ou soit que sois mortel, heureuses les personnes
De qui fus engendré pour l'aise que leur donnes ;
Bien heureuse ta mere, et ta sœur si en as,
Et la nourrice à qui les mammelles suças ;
Mais sur toutes la mieux et la mieux fortunée
Celle qui te sera pour épouse donnée,
Celle que daigneras combler de tant d'honneur
Que de lui departir[1] de ton lit le bon heur.
Or s'aucune[2] est déja de tant d'honneur comblée
Qu'au moins le don d'Amour je reçoive à l'emblée ;
Ou si nulle ne l'est, que celle là je soy,
Et dans ton lit nossal seul à seul me reçoy. »
Ce dit, elle se tent ; une honte naïve
Les joues du garcon peignit de couleur vive,
Qui les ruses d'Amour encor ne comprenoit[3] ;
Toutefois le rougir ne lui mesavenoit.
Une telle couleur sur les pommes éclatte
Qu'à demy le soleil a teint en ecarlatte... [90]

(Le jeune garçon s'enfuit. La nymphe l'épie. Se croyant seul, il se dépouille de ses vêtements et se baigne. La nymphe se précipite dans l'onde et enveloppe de ses bras l'enfant qui se débat. Sur la prière de Salmacis, leurs deux corps, à jamais unis, se confondent : ce n'est plus qu'un corps ayant les deux sexes.)

1. Partager* (Joinville).
2. Se (si) aucune, si quelqu'une.
3. Ce voluptueux tableau se retrouve encore dans l'Idylle de *Lydé* d'André Chénier.

LES ROSES

. . . . . .[8]

Au mois que tout est en vigueur,
Un jour que la blanche lumiere
Poignoit, comme elle est coustumiere,
Soufflant la piquante frescheur
D'un petit vent qui devançoit
Le char de l'aube ensafranée,
Et devancer nous avançoit
Le chaud prochain de la journée,
L'un chemin puis l'autre prenant
Autour des planches compassées,
A travers les sentes dressées
Je m'en alloy'[1] me pourmenant,
Au point du jour m'étant levé,
A fin que me regaillardise
Dans un jardinet abreuvé
De mainte rigole fetisse[2].
Je vy la rosée tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les simes verdissantes
Se concréer et contenir.
Je vy dessus les choux fueillus
Jouster les gouttes rondelettes,
Qui de l'eau toulbant de là-sus
Se faisoyent déja grosselettes.
Je vy les rosiers s'éjouir
Cultivez d'une façon belle ;
Je vy sous la clarté nouvelle
Les fresches fleurs s'épanouir ;
Des perles blanches qui pendoyent

1. J'alloye, conjugaison picarde qu'aimait Ronsard (*Abrégé de l'art poét.*).

2. Fetis, se, faitis, faictiz, bien fait, artistement (Roquef ; N L. : Factice ; J. Gl.)

Aux raincelets[1] rosoyans[2] nées
Leur mort du soleil attendoyent
A ses premieres rayonnées.
Les voyant, vous eussiez douté
Si l'Aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'Aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle étoile et la fleur
Venus pour dame est ordonnée,
Une rosée, une couleur,
Et une mesme matinée...[s]
Entre peu d'espace de tems
Les fleurons des roses naissantes
Diversement s'épanissantes,
Par compas se vont departans[3] ;
L'un de l'étroit bouton couvert
Se cache sous la verte fueille,
L'autre par le bout entrouvert
Pousse l'écarlatte vermeille.
Cetui-cy[4] plus au large met
La haute sime de sa pointe
Et l'ayant à demy déjointe
Decouvre son pourprin sommet ;
Cetuy-là se desafubloit
Le chef de sa tendre coiffure
Et déja tout prest il sembloit
D'étaller sa belle fueillure.
Bien tost apres il a declos
Du bouton riant l'excellence
Decelant la drue semence
Du saffran qu'il tenoit enclos.
Luy qui tantost resplendissant
Monstroit toute sa chevelure,

1. Diminutif de rainceau, petit rameau (N.; L., étym. de Rinceau).
2. Couverts de rosée *.
3. Se vont partageant, ouvrant par compas, régulièrement (Burg. Gl.).
4. Celui-ci. Cettui, qu'on trouve encore dans La Fontaine, est l'ancienne forme du cas régime.

Le voicy palle et fletrissant
Qui perd l'honneur de sa fueillure.
  Je m'emerveilloys en pensant
Comme l'âge[1] ainsi larronnesse
Ravit la fuitive[2] jeunesse
Des roses vieilles en naissant,
Quand voicy l'incarnate fleur
Ainsi que j'en parle s'esveille ;
Et couverte de sa rougeur
La terre en éclatte vermeille.
  De toutes ces formes l'effet,
Et tant de soudaines nuances
Et telles diverses naissances
Un jour les fait et les defait.
O nature, nous nous pleignons
Que des fleurs la grace est si breve
Et qu'aussi tost que les voyons
Un malheur tes dons nous enleve.
  Autant qu'un jour est long, autant
L'âge des roses a durée ;
Quand leur jeunesse s'est montrée
Leur vieillesse accourt à l'instant.
Celle que l'étoille du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle-mesme au soir de retour
A veu la mesme vieillissante.
  Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps perissent.
Par succés[3] elles refleurissent
Et leur saison plus longue font.
Fille, vien la rose cueillir
Tandis que sa fleur est nouvelle :
Souvien-toy qu'il te faut vieillir
Et que tu fletriras comme elle.

1. Souvent fém. au XVIe siècle.
2. Fugitive.
3. En se succédant les unes aux autres (L., ex. de Rabelais).

A NICOLAS NICOLAÏ[1]

J'ay grand pitié de nôtre race humaine,
Nicolaï, quand je pense à la peine
Dont nous troublons nous mesmes nostre vie,
Faits malheureux, soit par nostre folie,
Soit par destin, auquel dés la naissance
Nous a soumis la divine ordonnance.
Mais je ne puis que je ne m'esmerveille
Considerant cette ame nompareille
Qui de tant d'arts nous a fait ouverture
En renforçant nostre foible nature.
Lon a domté mainte beste farouche,
Mettant à l'une un mors dedans la bouche,
A l'autre on a sous le joug qu'elle porte
Lié le front d'une courroye forte :
L'une nous sert en tems de paix et guerre,
L'autre d'un soc ouvre la bonne terre.
Lon a trouvé le soigneux labourage,
Et du fourment[2] et des vignes l'usage ;
Lon a cherché dans le terrestre ventre
Le dur acier ; dessus la mer on entre
Dans les vaisseaux, et à rame ou à voile
L'on vogue ayant l'œil fiché sur l'etoile
S'il fait serein ; s'il fait nuble[3], en la carte
Par le quadran lon voit si on s'écarte.
Mais de cecy rien si fort je n'admire,
Ny de cent ars que je delaisse à dire,
Comme je suis ravy de l'escriture
Que tu as jointe avecque la peinture,
Quand ayant vu tant et tant de contrées
Tu nous en as ces figures monstrées,

1. Voyageur et Géographe.
2. Baïf a aussi fromment. (N. a les deux formes ; Joinville) ; cette double prononciation est fréquente.
3. Nébuleux, *nebulosus*.

Où ton burin et ta plume naïve
Nous font de tout voir la nature vive...[72]
Mais, las ! j'ay peur qu'à la peine bien grande
Que tu as pris, dignement on ne rende
La recompense. O siecle detestable !
Auquel on voit la vertu miserable
Sans nul honneur, sans loyer mesprisée
Estre du peuple et des grands la risée.
Age pervers, qui se veautre en ordure !
Une putain, un monstre de nature,
Un nain, un fou, un matassin emporte
Tout ce qu'il veut ; la vertu demi-morte
Pleure et se plaint de voir trainer leur vie
En pauvreté à ceux qui l'ont suivie.
Age pervers ! ny vertu ny justice
Ne regnent plus : tout ploye sous le vice.
Que pleust à Dieu ou qu'il nous eust fait estre
Devant ce siecle, ou long tems apres naistre !

L'AURORE

. . . . . .[18]
Déesse avant-couriere
De la belle lumiere,
De qui le teint vermeil
Et le rosin visage
Devance du soleil
Le grimpant attelage ;
Il me plaist, ô déesse
(Puis qu'avec toy je laisse
Le somme paresseux,
A fin que me recrée
Dedans l'antre mousseux
De la muse sacrée),

Il me plaist, aube amie,
De ma Muse endormie
Reveiller la chanson
Pour celebrer ta gloire.
Çà depen-moy, garçon,
Ma guiterre [1] d'yvoire,
Afin que je la sonne,
De la déesse bonne
Entonnant les honneurs,
Et que ma chanterelle
Sous mes doigts fredonneurs
Fredonnent de la belle.
Mais quoy premier diray-je?
Par où commenceray-je?
Celuy qui va bucher
Dans un toffu [2] bocage,
Devant que rien toucher
Desseigne [3] son ouvrage... [50]
[C'est] toy, dont la rosée,
Par la terre arrosée
De ta douce liqueur,
Rafreschit les herbettes
Et de gaye vigueur
Restaure les fleurettes.
Les paupieres oysives
Du lourd somme tu prives,
Somme image de mort;
Sous ta clarté benine,
A l'œuvre l'homme acort [4]
Gayement s'achemine.
Le voyager [5] deplace [6]
Quand tu montres ta face;
Et les gais pastoureaux

1. Guitare*.
2. Touffu.— Cf. Ronsard, *Hymnes*, p. 296.
3. Figure, limite (Roquef.). Désigner et dessiner, jadis dessiguer (L., rem.), sont le même mot.
4. Accort, ingénieux*.
5. Qui est en voyage (L.).
6. Se déplace.

Leur betail menent paitre ;
Sous le joug les toreaux
Vont au labeur champêtre.
  Chacun tu dessommeilles,
Mais sur tous tu reveilles
Celuy qui ardant suit
Le mestier des neuf Muses,
Languissant toute nuit
Quand tardive tu muses.
  Déesse vigoureuse,
Qui te fait paresseuse ?
Ton vieillard[1] ne vaut pas
Que, de nous desirée,
Tu te caches là-bas
Si longtemps retirée.
  Vien donc, et favorise
Ma petite entreprise
D'ecrire des chansons,
Qui facent immortelles
Mes amours de leurs sons
Et mon nom avec elles.

LIVRE CINQUIÈME[2]

L'HYMNE DE LA PAIX

A LA ROYNE DE NAVARRE

. . . . . .[28]
Je veux louer la Paix ; c'est la Paix que je chante,
La fille d'amitié dessur tous excellante...[36]
Tout bien et tout plaisir par ses graces fleurit ;

1. Tithon.

2. Contient 6 pièces.

Les arts sont en honeur, la vertu se nourrit,
Le vice est amorty. Lors, sans peu de domage
De meurdre et de danger, le marchand fait voyage;
Alors le laboureur au labeur prend plaisir
Quand le champ non ingrat répond à son desir.
L'ennemy fourageur son bestial [1] n'emmene,
Et pillant ne ravit le doux fruit de sa péne ;
Le vin est à qui fait des vignes la façon ;
Et qui fait la semaille enleve la moisson.
Et Ceres et Bacchus et Palés et Pomone
Font que parmy les chams grande planté [2] foisone
De fruits et de betail. Par tout regne le jeu,
Et le gentil Amour chaufe tout de son feu.
Par tout roullent les fruits du plein cor d'abondance ;
Sous l'ombrage lon voit s'égaïer en la dance,
Trepignant pelle melle et filles et garcons,
Tantost au flageolet et tantost aux chansons [3].
Quand Saturne fut roy sous une saison telle
La Paix avoit son regne et le nom de querelle
Pour lors n'etoit connu, ny l'homicide fer
N'avait esté tiré des abysmes d'enfer...[24]
O la pitié de voir la flamme qui sacage
Devorant sans mercy les maisons d'un vilage!
De voir dans le faubourg le pauvre citoyen
Qui ne pardonne pas au logis qui est sien !
O la pitié de voir les meres desolées,
De leurs piteux enfans tendrement acolées,
S'en aler d'huis en huis leur vie quemander,
A qui bien peu devant lon souloit [4] demander!
O la pitié de voir labourer une ville!
O la pitié de voir la campagne fertile
Faite un hideux desert! O pitié, mais horreur
De voir l'exploit cruel d'une chaude fureur!
De voir en sens rassis un horrible carnage
De morts et demi-morts cacher un labourage,

1. Bétail *. V. six vers plus loin.
2. Au fig. abondance (Roquel.; L.; étym. de Plantureux).
3. Cf. Ronsard, *Od.* I, 1; Tibulle, I, x; etc.
4. L'on avait coutume de *.

Ouïr les tristes cris, voir hommes et chevaux
Pesle-mesle entassez, voir de sang les ruisseaux !
Et quel plaisir prens-tu, race frelle, chetive,
De te hâter la mort, qui jamais n'est tardive,
Sinon quand, te donnant mille maux ennuieux,
Tu fais le vivre tel que le mourir vaut mieux?...[8]
Aveugle, ouvre les yeux ; regarde, miserable,
Que ta condition est pauvre et peu durable.
Où vont les plus grands rois et plus grands empereurs ?
Mais que sont aujourd'huy les plus grands conquereurs,
Qui par force ont donté, rangeans sous leur puissance
Les trois parts de la terre en serve obéissance ?
Ils ne sont plus que poudre et n'en reste sinon
(S'il nous en reste rien) que le son de leur nom,
Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommée,
Qui n'est apres la mort qu'une ombre de fumée.
Mais qui veut en ce monde un bon bruit aquerir
Qui soit loué de tous et ne puisse perir,
Guerdonne[1] la vertu, face punir le vice,
Maintienne le bon droit, exerce la justice,
Detourne du forfait les courages pervers
Leur proposant la peur de châtiments divers...[8]
Que droiturier, prudent, liberal, debonnaire,
Ne mefaisant à nul, tâche à tous de bien faire,
Rigoureux aux plus fiers, aux humbles gracieux,
Qu'il ait tousjours l'honeur de Dieu devant les yeux
(Qui sont euvres de paix) : son renom et sa gloire
Seront dignes alors d'immortelle memoire,
Et sera mieux famé que quand il aroit[2] mis
En route[3] le pouvoir de cent rois ennemis...[40]

1. Récompense (Joinville). Cf. guerdon, p. 22, note 2, et guerdoneur, p. 24, note 2.

2. Aurait. Forme en a pur, usitée surtout en Bourgogne et dans l'Ile de France conjointement avec la forme airait (Burg., I, p. 250; Nisard, *Pat. de Paris*, p. 250; J. Gl.).

3. Péroute. « Roupte, dit N., *id est* rompure. En guerre c'est deffaicte. »

AU ROY

Sire, si vous souvient de la bonne journée
Que le mois de fevrier nous avoit amenée
Lors premier commençant ; o mon roy, vous disniez,
Et disnant sobrement audience doniez.
Il vous pleut de m'ouïr : Sire, je vous ren comte
Du tems de vostre absence, et du long vous racomte
Que c'est que nous faisions. Je di premier comment
En vostre academie [1] on euvre incessamment
Pour, des Grecs et Latins imitant l'excellence,
De vers et chants reglez decorer vostre France
Avecque vostre nom ; et quand il vous plairoit
Que vous orriez [2] l'essay qui vous contenteroit.
Je di qu'estant piqué de la faveur plaisante
Des Muses, plus d'un chant en vostre honeur je chante,
Declarant le desir qui d'une douce ardeur
Brusle mon cœur devost envers vostre grandeur.
Je di que j'essayoy la grave tragedie
D'un stile magestueux, la basse comedie
D'un parler simple et nét ; là suivant Sophoclés,
Auteur grec qui chanta le decés d'Hercules ;
Icy donnant l'abit à la mode de France
Et le parler françois aux joueurs de Terence,
Terence, auteur romain, que j'imite aujourd'huy
Et, comme il suit Menandre, en ma langue j'ensuy ;
Ce que j'ay fait m'étant commandé de le faire
Afin de contenter la royne vostre mere,
Qui de sur tout m'enjoint fuïr lassiveté
En propos offensant sa chaste magesté.
Apres je vous disoy comment je renouvelle
Non seulement des vieux la gentillesse belle
Au chansons et aux vers ; mais que je remettoys
En usage leur dance ; et comme j'en estoys

1. V. la notice biogr. 2. Condit. du verbe ouïr.

Encores en propos vous contant l'entreprise
D'un ballét que dressions, dont la demarche est mise
Selon que va marchant pas-à-pas la chanson
Et le parler suivi d'une propre façon,
Voicy dessous la table une rumeur emue
De chiens s'entregrondans qui à coup se remue.
Vous levastes soudain. Là finit mon propos
Des chiens entrerompu[1]. Vous, gaillard et dispos,
Avecque le baston, qu'entre les mains vous pristes
Du maistre qui servoit, cesser alheure fistes
Le gronder de ces chiens, qui sans plus rechigner
En repos et en paix vous laisserent disner.
  Sire, ce di-j'en moy, tout à mon avantage
A l'honeur de mon roy je prens ce bon presage.
Les chiens s'entregrondans ce sont mes envieux,
Qui jettent devant vous des abbois ennuieux
A Vostre Majesté contre mon entreprise
Qu'en vostre sauvegarde, ô bon prince, avez prise.
Le baston avez pris; le baston vous prendrez
Et contre le malin la vertu deffendrez.
Soudain les menassant vous les avez fait taire;
Aussi nos envieux (car vous le pouvez faire)
Ferez taire tout coy, quand les menasserez.
Ainsin[2] imitateur d'Hercules vous serez
Qui tira des enfers le Cerbere à trois testes.
Et qu'est-ce l'assemblage en un cors de trois bestes
Sinon que l'Ignorance, et l'Envie et l'Erreur...[5]

COMPLAINTE DE LA ROYNE DE NAVARRE

. . . . . .[4]
  Pour Dieu cessez, n'essayez par raison
  Au mal que j'ay d'apporter guerison;

1. Ancienne forme de interrompu *.

2. L'*n* euph. est fréqu. dans Baïf (Génin, *Variations*, p. 95).

Je vous sçay gré de vostre bon vouloir,
Mais je ne puis laisser à me douloir [1]...[20]
Tel est l'amour, tel le dueil, et l'amant
N'est guiere plaint qu'on aime froidement ;
Celuy aussi n'est guiere attaint au cœur
Qui peut borner à son gré sa douleur...[12]
Qui que soyez vostre conseil n'ay pris,
O trop heureux, ô non encore apris
Aux hurts [2] cruels de fortune, celuy
Qui donne loy aux tristesses d'autruy...[36]
O mon doux roy, seul amy, cher époux,
Pour qui davant [3] le vivre me fut doux,
Maintenant m'est plus que la mort amer,
Perdant l'amy que seul voulois aimer !
Tu m'es ravy, la mort t'a devancé
A peine ayant ton printems commencé ;
Tu m'es ravy, ravis sont avec toy
Tous les espoirs, las ! que je projettoy !
Tu m'as laissée, et rien apres ta mort
Ne m'est resté qu'un piteux deconfort
Rien que de toy le triste souvenir
Que je te jure à jamais retenir...[8]
Or si du temps j'espere quelque bien,
Non, ce n'est pas qu'il me donne moyen
De t'oublier, ne [4] qu'il puisse guerir
Mon cœur dolent, sans me faire mourir ;
Ce sera lors que ce long medecin
M'approchera de mon heureuse fin,
En me faisant quelque jour concevoir
L'espoir certain de bien-tost te revoir.
O ame heureuse, ô si là haut d'icy
Jusques à vous monte quelque soucy,
Pren bien à gré ces pleurs et vrais ennuis,
Le seul present que donner je te puis.

1. Lamenter *.
2. Heurts. Cf. Hurter.
3. Avant, auparavant.
4. Ni.

AMOUR FUITIF[1]

. . . . . .[8]
Contre son fils un jour Venus la belle
Se courrouça : s'enfuit d'avecques elle,
Et, tout dépit, vagabond se pourmeine,
Seulet, sans garde, où son plaisir le meine.
Elle, durant le feu de sa colere,
N'en faisoit cas. apres, comme sa mere,
Le regretta d'un doux desir atteinte,
Qui de chercher son cher fils l'a contreinte.
Elle courant de village en village
Alla chercher son petit dieu volage.
Quelque chemin que Venus puisse prendre
Rien de certain elle n'en peut entendre.
A la parfin[2], non du tout refroidie
De son courroux, à voix haute elle crie
« Qui me dira de mon fuyart nouvelle
(C'est Cupidon que mon fuyart j'appelle)
Il recevra de Venus pour sa peine,
Non un baiser seulement s'il l'ameine,
Mais plus encor qu'un baiser amiable.
« Ce garçonnet est bien fort remarquable :
Tu le pourras entre vingt reconoistre.
Il n'est point blanc; son teint tu verras estre
Comme de feu ; ses yeux comme chandelles
Brillent autour d'ardentes étincelles ;
D'autant qu'il a la parolle benine,
Dedans son cœur sa pensée est maline.
Il dit de l'un lors que de l'autre il pense ;
Ce n'est que miel le parler qu'il avance ;
Son cœur est fiel ; il est impitoyable,
Fier, dedaigneux, abuseur, variable,
Menteur, trompeur ; qui, lorsqu'il joue, brasse

1. Imité de Moschus. 2. A la fin (N.; Palsg., p. 808)

Ses cruautez. Sa teste est frizotée
De beaux cheveux ; sa face est affrontée [1].
Il ha [2] les mains petites, et ne laisse
D'en fraper loin quelque part qu'il s'adresse :
Témoin sera que bien loin il en tire
Le roy Pluton, qui d'enfer ha l'empire.
Son cors est nu, mais son ame, vestue
De traïsons et fraude, n'est pas nue.
Comme un oiseau il vole, ayant des aisles,
De cœur en cœur des masles et femelles.
Son arc petit, et petite est sa fleche,
Dessus l'arc preste à faire tousjours breche ;
L'arc est petit, mais il ha grand'portée,
Car jusqu'au ciel la fleche en est portée.
Sa trousse d'or il a dessous l'aisselle,
Et dedans est mainte fleche cruelle,
Dont bien souvent il me blesse moy-mesme.
Tout, tout est plein d'une amertume extreme ;
Mais par sur tout une torche qu'il porte
Qui est petite et de sa flamme forte
Ard [3] le soleil. Si tu peux me le prendre,
Vien sans mercy garroté me le rendre ;
Et si tu vois que de larmes il use,
Garde toy bien, garde qu'il ne t'abuse ;
Et s'il te rit, amene et ne le laisse ;
Si te voulant baiser il te caresse,
Son baiser est dangereux, ne l'attouche :
C'est tout venin, ses levres et sa bouche ;
Et s'il te veut toutes ses armes rendre,
Te les rendant, garde bien de les prendre ;
N'y touche point : qui les touche, il s'allume
D'un feu cruel qui sans pitié consume. »

1. Effrontée.
2. L'*h* initial latin se trouve souvent à la 3e p. du sing. (Ampère, Form, p. 148 ; Bartsch, Chr.).
3. De ardre*, brûler (Joinville).

LIVRE SIXIÈME[1]

EPITHALAME

A MONSIEUR D'ASSERAC, SEIGNEUR DE LA FUEILLÉE

Asserac, à qui de la bouche
Peithon[2] fait le doux miel couler,
Qui par l'oreille glisse et touche
Les cœurs d'un gracieux parler,
Tu auras (ce croy-je) à plaisir
Lire ton nom dedans mon livre.
Mais quel vers pouvoy-je choisir
Plus digne pour t'y faire vivre,
Que ce chant dont fut honoré
Ton mariage bien heuré...[10]
Amour est de ce jour le maistre,
Et tout cela qui l'amour suit,
Tout le bon et beau qui peut estre
Pour aider l'amoureux deduit :
Le jeu, la joye, le plaisir,
La paix, les graces, la concorde,
Ce qui trouble le doux desir
Soit loing d'icy, loing la discorde,
La jalouzie et la rancueur,
Loing tout soucy, loing toute peur...[40]
Quoi ? voicy la sainte journée
Que desiriez de si long tems :
A voir vostre grace estonnée,
Encor n'estes vous pas contens ;
Vous avez le jour desiré,

1. Contient 7 pièces.
2. La Persuasion

Mais non celle[1] nuit desirée;
Ce jour sera tost expiré,
Voicy la nuit tant esperée :
Soyez prests, amants bien-heureux ;
Armez-vous au choc amoureux...[10]
  Pucelle, tu trembles creintive,
Et celle nuit, que tu soulois
Dire trop lente, est trop hastive :
Tu crains le bien que tu voulois.
Oste cette honteuse peur,
Oste la honte dommageable,
Qui te fait prendre à contrecœur
Ce qui t'estoit plus agréable.
Vierge, en horreur le bien tu as
Qu'étant femme tu aimeras.
  Sus, Amour, choisy dans ta trousse
Une sagette au fer doré,
Trempé de la trempe plus douce,
Toute de miel tresepuré[2].
Le fût[3] soit d'un rouseau[4] trié
Entre les roseaux de Madere,
Droit, rondelet et delié,
A qui sa manne encor adhere ;
Je voudroy que les enpannons[5]
Fussent deux pannes de pigeons.
  Cette fleche d'élite encoche
Sur le nerf de ton arc tendu.
Entese[6] l'arc et la decoche.
J'oy, j'oy le son qu'il a rendu,
La fleche prompte j'oy voller :

1. Au XVIe siècle on employait généralement *celle* pour *cette* (Amp., Form., p. 415).

2. Dans Baïf, comme dans l'ancienne langue, le mot *très* est toujours lié à l'adjectif

3. Le bois*.

4. Double pron. fréqu. alors dans beaucoup de mots.

5. Ou empennons, les endroits où sont fichées les pannes ou pennes, c. à d. les plumes (Roquef.; Palsg., p. 219); ce mot s'est conservé dans l'art du charpentier (Littré).

6. Ajuster, bander (Roquef.; R. de la R., 1698; R. de T., 12282 ; Gachet, Gl.).

Tranche le vent et le traverse ;
Elle sifle et sillonne l'air.
Deux cœurs d'un beau coup elle perce,
Deux cœurs de deux amants heureux,
Autant aimez comme amoureux.
  Vivez en concorde amiable,
Exercez vous au jeu d'amour ;
Un baiser longuement durable
Soit l'approche de tel etour [1].
La prouesse de tes ayeux,
Ryeux, en ce combat oublie,
Pour d'un courage gracieux
Debeller [2] ta douce ennemie :
Tu l'auras la priant bien fort ;
Tu la vaincras d'un doux effort.
  Toy aussi, la belle épousée,
Ne sois trop rude à ton époux.
Souffre, si tu es avisée,
Qu'il te gaigne en ce combat doux ;
Et, n'usant de toute rigueur,
En son endroit soy gracieuse :
Croy moy, quand il sera vaincueur,
Tu seras la victorieuse.
Vostre plus grand debat sera
Faire à qui plus s'entraimera.
  Piquez de si louable envie,
Menez ce debat bien-heureux
Au dernier soupir de la vie,
Tous deux aimans comme amoureux.
Cueillez les vigoureuses fleurs
De vostre gaillarde jeunesse ;
Joignez l'amitié de vos cœurs
Jusques à l'extreme vieillesse,
Et plus vos âges vieilliront
Plus vos amours rajeuniront.

1. Pour estour, combat (N.; Roquef.; Gachet, Gl.).

2. Combattre, vaincre, *debeliare* (N.; Palsg., p. 742; Pougens).

LIVRE SEPTIÈME[1]

LE MARIAGE DE FRANÇOIS ROY DAUFIN

ET DE MARIE ROINE D'ECOSSE

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE GUISE

Rien de ferme, ô prelat ; le temps fuit comme l'onde.
Combien de changements depuis que suis au monde,
Qui n'est qu'un point du tems ! J'ay vu le grand François
Lorsque l'au quatorzième à peine je passois[2].
Je vy regner Henri ; je vy celle[3] aventure
Le ravir au tournoy ; je vy sa sepulture.
Je vy sacrer son fils roy daufin paravant,
Dont les noces je chante : il passa comme vent.
Puis Charles mon grand roy vint enfant à l'empire.
Rien ne peut avenir en l'état qui soit pire
Pour le peuple et le roy qu'estre en enfance pris
Apelé pour regner. De là sourd[4] le mépris :
Le mépris aux malins engendre l'oubliance
Du devoir, les mouvant à toute outrecuidance,
Comme ces deloyaux et turbulens pervers
Qui ont voulu jetter ce royaume alenvers[5].
Mais sans guiere tarder Charles vangeur et sage
N'a pas si tost atemt d'home le premier âge
Qu'il a vangé le tort à son enfance fait,
Faisant mordre la terre au rebelle defait.

1. Contient 15 pièces.
2. A son arrivée en France au commencement de 1545.
3. Cette *.
4. Surgit, du verbe sourdre *.
5. Jonction de mots fréquente avec suppression d'apostrophe. Cf. p. 25, note 3.

Or à fin que le tems la memoire[1] n'éface
Par l'oubly paresseux de chose que l'on face,
Voicy come François, qui tost se reposa,
La roine vostre niece à Paris épousa...[36]
Sus, que toute la terre, en cette saison douce,
Les dons du beau printems en grande planté[2] pousse,
Pour fester ce beau jour. Le ciel serein et beau
Temoigne le bon heur de ce doux renouveau.
Sus, ninfes de la Sene, allez en vos prairies
Cueillir de vos beaux doigts les herbettes fleuries
Des meilleurs odeurs, et sur les flots aimez
De vostre fleuve verd les fleurettes semez.
Tien-toy le vent marin ; l'auton[3] moite s'apaise ;
La galerne soit coye et la bize se taise ;
Nulle aleine de vent ne souffle en nulle part,
Si ce n'est de zefir le ventelet mignard.
Que l'Océan, qui bat le rivage d'Ecosse,
Soit calme celebrant cette royale nosse...[6]
Que le ciel etoilé favorisant la feste
En l'honneur de nos roys astres nouveaux apreste
A fin qu'il n'y ait point, ne soit et n'ait esté
Un jour de toutes parts plus saintement festé...[100]

A JAN POISSON GRIFIN

Mon Grifin, non, ny toy ne moy
N'endurons le rongeard émoy
De ce qui palist le vulgaire :
Car bien autres joyaux, que ceux
Qui s'assoupissent paresseux,
Nos libres cœurs peuvent attraire.
De nostre heur nous tenir contans

1. Le souvenir.
2. En grande abondance*.
3. Ou austre, *auster*, le vent du midi.

Et plus rien n'aller souhaittans,
A faict que plus riches nous sommes
Que ceux qui tiennent sous leur main
L'empire gregois ou romain,
Seigneurs des terres et des hommes.
Bien que de soldats cent milliers,
Bien que vingt mille chevaliers
Autour remparent ta personne,
O grand empereur, si[1] n'es-tu
Libre ne franc, si ta vertu
A convoitise s'abandonne.
Elle est maistresse de ton cœur.
Que vaut d'autruy estre vainqueur
A qui n'est vainqueur de soy-mesme?
Des enfers le courroux des dieux
Ne poussa jamais en ces lieux
Un pire que ce monstre blesme.
Convoitise, ô de quels travaux,
O de quels ennuis, de quels maux
Tu combles nostre triste vie!
De la paix tu romps les ébas,
Et de toy naissent les debas,
Les rancueurs, les guerres, l'envie.
Par toy l'ingrat et traistre fils
Haste devant le jour prefix
La mort à son pere; et le pere,
Mechamment avaricieux,
En son fils mort soule ses yeux;
Et le frere meurdrit son frere.
Par toy la marastre sans foy
Mesle la poison[2]; et par toy
L'hoste en son hoste ne s'asseure.
Par toy la veuve son mary,
La mere de son fils meurdri,
La trop hastive mort depleure...[12]
O qu'heureux est qui ne te suit,

1. Pourtant*.

2. Féminin à cette époque*.

O tristre monstre ! Heureux qui fuit
Ceste porte-peste chimere !
Puisset elle en mes ennemis,
D'envie amaigris et blesmis,
Degorger sa poison amere !
Mais que sert par mille dangers,
Domteur des peuples estrangers,
Se bobancer[1] en leurs richesses,
S'il faut aussi bien que tout nu
Comme tu es au jour venu,
Au pauvre egal, tes biens tu laisses !
Nous donc, Grifin, peu convoiteux
De ces grands palais somptueux,
Reparez de marbre et de cuivre,
Béans ne les admirerons,
Ains[2] sans rien plus desirerons
Autant qu'il nous suffise à vivre.
Et sur la rive retirez
Verrons de loing les flots irez[3]
S'élever au ciel par l'orage,
Les vents tempester sur la mer,
La mer blanchissante écumer,
Nous a seurté[4] de grand naufrage.

LES BACCHANTES

. . . . . [38]
J'ay vu Bacche alecart en des bocages verds[5]
(Croy-le posterité) come il chantoit des vers :
Les nymphes l'écoutoyent par les boys épandues.

1. Bombancer.
2. Mais.
3. Furieux (N.; Roquef.).
4. Sûreté *.
5. Imité d'Horace, *Odes*, II, XIX.

Le bon Silen estoit sur la mousse couché,
Et son asne paissoit pres son maistre attaché ;
Les chevre-piés [1] tendoyent leurs oreilles pointues...[72]

A MONSIEUR GARRAUT

TRESORIER DE L'EPARGNE

. . . . . .[12]
Vraiment, ô Garraut, il est beste,
Qui au façon des bruts s'arreste,
Dont nature baissa les yeux.
Pour ne se perdre en long silance
L'home fuye [2] la nonchalance,
Puisque le front il leve aux cieux.
C'est pourquoy dés ma grand' jeunesse,
Aidant ma naturele adresse,
Mon courage aux Muses j'ay mis,
Pour honorer de renomée,
Par le monde en mes vers semée,
Mon nom et celuy des amis.
Laisseray-je pas témoignage,
Que nous véquimes [3] d'un mesme age,
O Garraut, moy de mon métier,
Toy, qui pour ta vive prudence
Gardas les tresors de la France,
Affable, doux, loial, entier...[18]
Mon amy, sans la poësie,
Ta douceur et ta courtoisie
D'icy à cent ans se tera ;
Mais de ma muse bien traitée
En vain tu n'auras meritée

1. Satyres *.
2. C'est le subjonctif.
3. Vivre, je vesquy, j'ay vescu (N. Gr., p. 30; Burg., II, 233).

La grace qui te chantera.
  Car si je dy chose qui vaille
Qu'on l'ecoute, si je travaille
En œuvre qui passe les ans,
De ma voix la part la meilleure
D'un renom durable t'asseure,
Qui florira mille printans.
  Quelque autre de plus longue aléne
Volera d'æle plus hauténe,
La gloire de nos roys sonant,
Aussi haut s'elevant de terre
Que l'aigle roial qui enserre
Le foudre du grand dieu tonant;
  Moy, laborieux, je voléte
Come une industrieuse avéte[1],
Qui va cueillant de fleur en fleur
La moisson qu'elle scait élire
Diligente, pour en confire
Une savoureuse liqueur[2].
  Ainsi, d'une plaisante peine
Dessur les rives de ma Seine
Par les saussayes m'ébatant,
Petit que je suis, je compose
Des vers élaborés que j'ose
A mes amis aller chantant.

A MONSIEUR DE PIMPONT

. . . . . .[8]
  Maint mestier exerce les hommes[3],
Où nez miserables nous sommes;
L'un qui par don, ou par achat,

1. Abeille *. Cf. A. Chénier, p. 200.
2. Imité d'Horace, *Odes*, IV, II.
3. Imité d'Horace, *Odes*, I, I.

Se feignant roy du populaire,
Se sera pourveu d'un estat;
L'autre dedaignant le vulgaire
Qui à la variable court[1]
Ambitieux court et recourt...[8]
Le marchant qui fuit la tourmente
De l'auton[2] qui par la mer vente,
Pour un tems s'aime en sa maison;
Mais si tost que la mer bonasse
Se calme en la neuve saison,
Attiré du gain qu'il embrasse,
Commet ses calfretez[3] vaisseaux
Au plaisir des vens et des eaux.
Un autre riche, estimant vaine
En ceste vie toute peine,
N'ha soing que d'avoir des bons vins,
Soit d'Orléans, ou soit de Beaulne,
Ou soit des cousteaux angevins;
Et paresseux de sous un aulne,
Ou prés d'un sourjon, à sejour[5]
Passera souvent tout un jour.
Plusieurs suivans le train des armes
Se plaisent d'ouïr aux alarmes
Bondir clerons, tonner canons,
Et ne craignent coucher en terre
Entre leurs soldats compagnons,
Flatez de l'honneur de la guerre,
Dans les batailles s'agréant
Que les femmes vont maugréant.
De son gré le chasseur endure
De l'yver la rude froidure
D'un travail plaisant harassé,
Soit que davant ses chiens fidelles
Il poursuive un lievre élancé,

1. Cour. V. Malherbe, éd. 1874, p. 126.
2. L'auster*.
3. Calfeutrés, calfatés (L., étym. de Calfeutrer).
5. A loisir, en toute liberté*.

Soit qu'apres les perdrix isnelles[1]
Il delonge[2] son espervier
Pour franchir maint ronceux hallier.
Quant à moy, si le verd lierre,
Guerdon[3] des doctes fronts, enserre
Mes temples[4] d'un chapeau[5] gaillard,
Je suis faict dieu : les frais ombrages
Me tirent du peuple alecart,
Et parmy les forests sauvages,
Des nymphes le bal et les jeux
Avec les satyrs outrageux.
Mais cependant que Polymnie
Son luth doux bruyant ne m'envie
Et que mon Euterpe parfois
Joigne au plaisant luth que je sonne
De ses douces flustes la voix.
Et si, vaillant, place on me donne
Entre ceux qui chantent le mieux,
Du front je toucheray les cieux.

A MONSIEUR DE MAURU

Maurn, si quelque Promethée,
Avec la puissance arrestée
Pac le conseil de tous les dieux,
De tels mots venoit me poursuivre :
Quand seras mort, te faut revivre :
Il est conclu dedans les cieux ;

1. Promptes, légères. « Le mot n'est tant usité à présent, dit Nicot, qu'il estoit par les anciens François, comme il se voit és anciens romans. Nos poëtes françois en usent encores communément. »

2. Terme de fauconnerie, ôter la longe (L.).

3. Récompense.

4. Tempes.

5. Couronne. Encore avec ce sens dans Malherbe, éd. 1874, p. 285.

Et quand tu viendras à renaistre,
Tu seras lequel voudras estre,
Bouc, ou belier, ou chat, ou chien,
Homme, ou cheval, ou autre beste ;
Choisi-la sans plus, et l'arreste,
Et, tel que tu voudras, revien.
Tu n'en pourras estre delivre [1],
Car de rechef il te faut vivre :
C'est du destin la dure loy.
Choisi donc ce que tu veux estre.
— Ma foy, je lui diroy : Mon maistre,
Tout, pourveu qu'homme je ne soy.
Car, de tous les animaux, l'homme
Est le plus misérable, comme
Tu l'entendras par mes raisons.
Plus injustement il se tréte
Que nulle beste à luy sujéte,
Malheureux en toutes saisons.
Le cheval le meilleur on pense
Avecque soin et diligence,
Plus tost que celuy qui moins vaut ;
On l'espoussete, on le bouchonne ;
Avéne, foin, paille on luy donne,
Et jamais rien ne luy défaut.
Si fusses un bon chien de chasse,
D'un seigneur tu aurois la grace,
Qui t'estimant t'honoreroit
Plus qu'un autre qui seroit pire ;
Et sçachant ta valeur élire,
Hors du chenil te tireroit.
Un coc, s'il a de l'excellance
De sa race ou de sa vaillance
Est mieux qu'un lâche coc traité
Que l'on egorge ou que l'on donne :
Au bon la court on abandonne,
Où l'orge à plein poing est jetté.

1. Affranchi (N.; L., étym. de Délivré; Roquef.; Joinville).

Mais l'homme, tant bon qu'il puisse estre,
Sage, vaillant, sçavant, adestre,
Pour cela n'est plus haut monté.
Car soudain sur luy court l'envie,
Et traisnant sa maudite vie
Gist par sa vertu rebouté.
Un flateur davant tous se pousse,
Qui, traistre, de sa bouche douce
Pipe par un langage doux.
Le medisant après s'avance.
Un bon artisan de mechance [1]
Se fait rechercher entre touts.
J'aime donc mieux, s'il faut revivre,
Estre asne, que d'avoir à vivre
Homme, dont la vertu n'a pris [2] ;
Pour voir devant mes yeux le pire
Avoir tous les biens qu'il desire,
Et le meilleur vivre à mépris.

LIVRE HUITIÈME [3]

A MONSEIGNEUR DE LANSAC

Debonaire Lansac, disons-nous mal-heureux
D'estre nais en ce siecle ! ô mille fois heureux
Ceux qui sont morts devant et ceux qui sont à naistre,
Pour ne voir les mal-heurs qu'entre nous voyons estre !
Nous, qui du sang de Christ nous vantons rachetez,
Qui ne croyons qu'un dieu, quelles mechancetez
Ne se font entre nous ? Hé ! le fils à son pere

1. Malheur (Roquef.; Palsg., p. 215; Joinville).
2. Comp. avec Boileau, S. VIII.
3. Contient 13 pièces.

Va machinant la mort et le frere à son frere,
Le voisin au voisin ; il n'y a plus de foy,
On ne craint plus un dieu, l'on foule aux piés sa loy.
Comme un jeune cheval, qui sans bride et sans selle
Echappé de l'étable, où son desir l'appelle,
Puis deçà, puis delà leger se remuant,
Trotte, galope, court, bondissant et ruant :
Ainsi le peuple fol se mocquant de la bride
S'égare vagabond où son plaisir le guide[1]. .[40]
Lors que Francois paya le devoir des humains,
Et qu'il mit des Gaulois le sceptre dans les mains
Du bon Henri son fils, quittant cette demeure
Pour passer plus heureux en une autre meilleure,
La bonne paix regnoit ; et la belle saison
De jeux et de plaisirs nous combloit à foison ;
Les canons ne s'oioient[2], ny le bruit des alarmes,
Et la rouille déja mangeoit les dures armes,
Et l'iregne[3] tessiere[4] alentour des goussets[5]
De sa toile maillée ourdissoit les filets[6] ;
Des dagnes se forgeoient les faucilles courbées[7],
En des faux se changeoient les meurdrieres épées.
Ce royaume paisible opulent fleurissoit,
Regorgeant de tous biens ; le peuple jouissoit
Des beaux dons de la paix ; la terre labourée
Rendoit planté[8] de fruits au seigneur assurée.
Tout estoit plein de joie et rien ne se faisoit
Que noces et festins et tout jeu qui plaisoit[9]...[38]
Cependant que Henri du Piémont visitoit
Les villes et les forts, et qu'il ne se doutoit
Ny d'assaut d'étranger, ny de trouble en la France,

1. Cf. Ronsard, *Discours sur les misères du temps*, p. 355.
2. Imparfait du verbe ouïr.
3. Araignée (L., hist. et étym.; J. Gl.).
4. Fém. de tessier, tisserand (L.; J. Gl.) : « Tissiere, fem., est le même que tisserande, » dit Nicot.
5. Pièce de l'armure qui permet le mouvement du bras tout en garantissant l'aisselle.
6. Imité du fragment de Bacchylide *sur la Paix*.
7. Souvenir de Virgile, *Géorg.*, I, 508.
8. Abondance.
9. Cf. ci-dessus, p. 50

Cuidant tenir son peuple en paisible assurance
(Car ny l'Anglois pour lors les armes ne prenoit
Et Charles l'empereur en paix se contenoit)
Voicy sortir d'enfer la rage échevelée.
D'aspics et coulevreaux sa criniere est meslée ;
Une torche flambante elle branle en son poin,
Qui répand dedans l'air une fumée au loin...[6]
C'est celle là qui fait les amis ennemis,
C'est celle-là par qui les grans princes sont mis
Dehors de leurs grandeurs, et leur couronne ostée
Sur le chef étranger en triomphe est portée.
Encontre les sujets elle anime les rois,
Leur faisant imposer des tailles et des lois
Qu'ils ne peuvent porter ; les cœurs elle mutine
Des peuples à brasser des seigneurs la ruine ;
Elle-mesme contraint les libres citoyens
Au joug de servitude ; elle ouvre les moyens
Aux hommes asservis de rentrer en franchise,
Changeant des nations les estats à sa guise.
Elle sortant un jour par la France courut,
Par où elle passoit toute l'herbe mourut,
Et les fruits avortez et les fleurs violées
Churent de toutes parts sur les terres bruslées.
Soudain le mem peuple elle pousse en fureur,
Et luy troublant le sens pour ne voir son erreur,
Contre le prince emplit les cœurs de felonnie,
Et toute reverence en a dehors bannie.

A JOACHIM TIBAUD DE COURVILLE[1]

Bien que tout autre estat mondain
Par faveurs ou par dons s'acqueste[2],

1. C'est celui qui fonda avec Baïf l'académie de musique.

2. Du verbe acquester, acquérir (Palsg., p. 565).

Ou soit pour se couvrir la teste
D'un chapeau de riche escarlatte,
Ou pour avoir dessur le sein
L'honneur du colier qui eclatte,
On n'a point vu que le poete
Par ce moyen sa gloire achette.
Mais, Tibaud, aussi tost qu'il naist
Il faut que d'une douce œillade
Des Muses la chaste brigade
L'enfant bien-astré favorise ;
Dés l'heure desirant il n'est
De poursuivre une autre entreprise ;
Il ne veut acroistre sa gloire
Par une sanglante victoire.
Il ne veut se voir en honneur,
Comme un magistrat qui preside
Tenant aux rudes lois la bride ;
De mille arpens de labourage
Il ne veut estre le seigneur ;
Il ne palira sous l'orage,
Qui la mer vagueuse menace
Ny ne rira s'elle est bonace.
La tromperesse ambition
Un vray poete n'enveloppe,
Ny des traistres soucis la troppe [1]
Qui l'homme convoyteux tenaille
Ne donte son affection ;
Ny aux richesses il ne bâille [2].
Ravy des Muses il prend peine
D'aller boire dans leur fonteine,
Qui sourd sur la sime d'un mont ;
Et celuy se trompe, qui pense
Ravir sa riche recompense
Sans l'avoir devant desservie
Par noble sueur, comme font
Ceux qui, s'enflans sur nous d'envie,

1. Troupe *. 2. Baye. Confusion (L., rem.).

Taschent nous desrober la gloire
D'une tant penible victoire.
Avec peine et sueur il faut
Grimper la montagne fascheuse,
Aspre, rude, roide, espineuse ;
Il faut froisser dix mille aspresses[1]
Devant que monté sur le haut
Tu sois receu par les déesses :
Car qui n'a point dés son enfance
Leur faveur, de rien il n'avance.
Car bien qu'aucun[2] eust surpassé
Le plus perilleux du voyage
Forcé d'un obstiné courage,
S'elles ne l'ont pris dés le lange,
D'elles il n'est point embrassé ;
Mais, repoussé loing sans louange
Du surjon divin de l'eau claire,
Dans l'eau trouble se desaltere.
Du premier sourjon maint ruisseau
Par maint conduit d'en haut derive,
Mais l'onde n'y coule si vive
Comme dans la premiere source ;
Ains[3] fangeuse roule son eau,
Qui, plus loin du chef prend sa course,
Tant plus s'en alant trouble et sale
Par le pendant du mont devalle.
Tel de petit cœur paresseux
Regarde la haute montagne,
Et sans partir de la campagne
Boit de l'eau qui coule fangeuse,
Qui, effronté, se ment[4] de ceux
Qui d'une peine courageuse
Ont osé jusqu'en haut atteindre
Et leur soif dans l'eau vive esteindre.
Tel de cœur en chemin se met

1. Apretés, au fig. (Palsg., p. 198).
2. Quelqu'un.
3. Mais, mais bien plutôt.
4. Se dit mensongèrement de ceux qui...

Qui soudain recreu[1] du voyage
A mi-chemin rompt son courage
Et boit dans le ruisseau moins sale,
Mais en vain si sur le sommet
A longs traits soiveux il n'avale
De celle[2] source clair-coulante,
Où l'onde pure est bouillonnante,
Au pied des lauriers vigoureux
Qui sus la liqueur argentine
Voutent une verte courtine,
Couvrans les eaux d'un frais ombrage
Heureux, ô mille fois heureux
A qui les sœurs font l'avantage
De luy declorre leur fonteine
Qui adoucit toute leur peine.
Depuis partout le monde en l'air
Il est porté dessus les aisles
Des doctes Muses immortelles;
Et parmy la bouche des hommes[3]
Se sent bien renommé voler;
Et parmy nous, qui mortels sommes,
Renouvelle, tousjours presente,
Sa memoire à jamais vivante.
Il faut aussi que nostre nom,
Tibaud, tousjours vive et revive
Maugré la Parque, qui chetive
En vain presentera sa darde[4]
Contre nostre noble renom,
Si des sœurs la bande mignarde
Donna faveur à nostre enfance
Dés nostre premiere naissance.
Sus, vainqueurs, la Parque domtons,
Dechassons de nous la paresse,
Et, picquez de promte allegresse
Tirons au haut de la montagne.

1. Fatigué*, épuisé.
2. Cette*.
3. *Per ora virum.* Virgile.
4. Son dard (L., hist. de Dard).

Au lieu plus esleué montons,
A fin qu'en la basse campagne,
De là, pleins de gaye assurance,
Sous nous dedaignions l'ignorance.

A REMY BELLEAU

Quel autre bien plus grand
Console nostre vie,
Que la joye qu'on prend
D'une amitié qui lie,
Belleau, les mesmes cœurs
D'un nœu de mesmes mœurs ?
Parmy tant de travaux
Qui troublent notre race,
Le seul confort des maux
Que le malheur nous brasse,
C'est l'amy qui segret
Entend nostre regret.
Mais, ô rare joyau,
Joyau presqu'aussi rare
Qu'est rare cet oyseau
Qui au païs barbare
De sa cendre renaist,
L'oyseau qui plus d'un n'est.
Maint de feinte amitié
Trompe l'humaine vie
De fausse mauvaistié,
Et de traitresse envie,
Et d'obscure rancœur
Ayant enceint le cœur.
Maint, par mainte moisson
D'une apparence belle,

Fuyant toute tançon [1]
Te fera du fidelle,
Tirant sous bonne foy
Tout le secret de toy.
Mais si tost qu'il sçaura
Le fond de ta pensée,
Et que preste il aura
Sa traison [2] pourpensée [3],
Traistre (si le peut bien)
T'ostera de ton bien.
L'autre durant ton heur
Suivira [4] ta fortune :
Si tost que le malheur
Menacera ta hune,
Debarqué de ta nef
Fuira de ton mechef.
Et comme le daufin
Qui suit la nef qui nage
L'abandonne à la fin
Où l'eau faut [5] au rivage :
Ainsi l'amy flateur
Delaisse où cesse l'heur.
Un autre cependant
Que des biens la balance
Egalement pendant
Plus à l'un ne s'elance
Qu'à l'autre te suivra
Et ton amy vivra.
Mais si tost que le bien
Haussera sa richesse,
Adieu le beau lien
Qui pareils vous empresse :
D'un saut avec son heur

1. Contrarieté, querelle (Roquef.; Palsg., p. 200; R. de la R.; Joinville).
2. Baïf, selon la mesure du vers, écrit et prononce tantôt traison, tantôt traïson
3. Méditée *.
4. Futur formé sur l'infinitif suivir *.
5. Manque.

Il éleve son cœur ;
Et du tout[1] oublieux
De sa fortune basse
Ne daigne glorieux
Baisser sa fiere face
Vers son compagnon bas,
Qu'il ne recognoist pas...[56]

A MONSEIGNEUR DE VILLEQUIER

O Villequier, aux afaires adroit,
Juge des vers, quand aucun demandroit
De mes écris le premier que jamais
Je mis au jour, le viene lire, mais
Marquant le tems excuse le bas âge
Où j'étoy lors et loura le courage :
Quand jeune encor et sans barbe au menton,
(Lors desireux d'aquerir un beau nom)
Me hazardé sous Henri prince humain
(Au deuziéme[2] an qu'il tint le sceptre en main)
Par mes labeurs à me faire conoistre.
Vingt et trois ans continus j'ay fait croistre
De mes travaux d'an en an le monceau,
Où j'emploiay de mes jours le plus beau,
Mon doux printems, puis, apres, mon æté,
Sans recueillir nul loyer merité.
Mais le roy Charle et sa mere tresbonne
Feront porter du fruit à mon automne,
Ou le vaillant et sage duc d'Anjou
Me tirera du miserable jou
De pauvreté. Gentil duc d'Alençon

1. Entièrement *.
2. Il faut lire *deuzieme* et non *douzieme* que donne fautivement l'éd. de 1573.

Tu me donras [1] d'une gaie chanson
Digne argument, alors que ma fortune
Vous aiderez de faveur oportune.
Et l'atendant à tous je feray voir
Que je n'auray delaissé mon devoir ;
Car paresseux je n'ay perdu mes ans,
Ny je ne cache aux seigneurs mes presens :
Honeur à moy, pour eux reproche et honte
Si de moy pauvre il ne font autre conte.

LIVRE NEUVIÈME [2]

LE RAVISSEMENT D'EUROPE [3]

. . . . . .[66]
. . . . . L'aube au rosin atour
Les cieux voysins bigarroit alentour,
Les parsemant de safran [4] et de roses ;
Et le soleil, ses barrieres descloses,
Mit sous le joug ses chevaux souflefeux,
Enflammant l'air de ses épars cheveux.
Lors se levant la pucelle s'apreste,
Nue en chemise, à fin que rien n'arreste
Son partement [5], quand sa pudique bande
Frapa son huys, qui deja la demande.
La bande estoit de douze damoiselles,
L'elite et fleur d'entre mille pucelles

1. Donneras*.
2. Contient 12 pièces.
3. Imité de Moschus. Baïf a donné au récit du poëte grec quelques développements qui ont beaucoup de grâce et animent la scène.
4. V. Malherbe et la remarque d'A. Chénier, p. 25.
5. Départ (L.).

Des environs, toutes de haut lignage,
De mesmes ans et de mesme courage.
Avecques soy tousjours la belle Europe
Souloit mener cette gentile trope,
Fust pour chasser par les monts caverneux,
Ou se baigner aux fleuves arceneux,
Fust pour cueillir par les vertes prairies
Le bel esmail des herbettes flories.
Ja [1] tu tenois, Europe, à la fenestre
Pour te pigner [2] l'yvoire dans ta destre,
Lorsque voicy des filles la brigade
Aux crins nouez, en simple vertugade [3],
Portant chacune un panier en ses doits,
Et te pignant accourre [4] tu les vois.
Mais tant te tient de jouer le desir,
Qu'à peine adonc [5] tu te donnes loisir,
Ny d'agenser ta blonde chevelure,
Ny d'aviser à ta riche vesture;
Ains [6] tu troussas en un neu simplement
Tes crins espars, et pour abillement
Sur toy tu mis une cotte de soye
Rayée d'or, qui luysamment ondoye
Parmi l'éclat d'un serien [7] satin.
Puis, te chaussant, un bienfaitis [8] patin,
A ribans [9] d'or à ta jambe lié,
Hativement tu prens à chaque pié.
D'un ceinturon à doubles chesnons d'or
Desus les flancs tu te ceignois encor,
Quand les voicy : tu leur ouvres ta porte,
Les bien veignant [10] la premiere en la sorte :

1. Déjà *.
2. Peigner *.
3. Jupon (Roquef.).
4. Inf. ancien, accourir (Roquef.; L.).
5. Alors *.
6. Mais au contraire.
7. De soie, soyeux, *sericus*. Néologisme.
8. Bien fait, bien ajusté, avec art (Roquef.; J. Gl.). Le patin était un soulier de femme (J. Gl.; Lab., Gl.).
9. Rubans *.
10. Accueillant *. — La description précédente et les paroles suivantes d'Europe sont de l'invention de Baïf.

« Bon jour mes sœurs, bon jour mon cher soucy[1],
Las ! que sans vous il m'ennuyoit icy
Vous attendant. Compagnes partons ores[2]
Que la fraischeur est rousoyante[3] encores,
Ores que l'air n'est encore cuisant
Sous le rayon du soleil doux luysant,
Or que sa flamme espargne les campagnes
Dardant ses rais aux simes des montagnes.
Mais allon doncq, allon ma chere trope ;
Suivez les pas de vostre chere Europe. »
Ainsi disant, en sa main elle prit
Un panier d'or, ouvré de grand esprit
Et grand façon, en qui se montroit l'euvre
Et l'art parfait de Vulcan le dieu feuvre[4]...[36]
Ce paneret chargeoit la main d'Europe
Quand elle saute au milieu de sa trope,
Et, se meslant parmy elles, s'avoye[5]
Par un sentier qui dans les prez convoye[6],
Où de coutume elles souloyent s'ébatre,
Au bruit du flot qui la coste vient batre...[16]
Tandis[7] la vierge au milieu du troupeau,
Tenant en main de roses un houpeau[8],
Ores courbée avoit basse la teste,
Les mains aux fleurs, ores elle s'arreste,
Encourageant ses compagnes hastives,
Courbes en bas à la prée ententives[9] :
Là tout luy sied, ou soit qu'elle se baisse,
Ou soit encor que haute elle se dresse.
Mais tu ne dois, pauvre, tu ne dois pas
Long tems aux prez joüir de tels ébats;
Or que tu as ta bande et le loisir,
Or soule toy, soule toy de plaisir :

1. C'est le *cura* des latins.
2. Tandis.
3. Humide de rosée *.
4. Ou fevre, febvre, forgeron, *faber* (Roquef ; N.; L., étym. de Fabrique).
5. « C'est se mettre en voye et en chemin, » dit Nicot.
6. Conduit (Joinville).
7. Cependant *.
8. Houppe, bouquet (Pougens)
9. Attentives *.

Voicy venir Jupiter qui t'apreste
Bien d'autres jeux et bien une autre feste.
Ce dieu tonant revenoit de Cyrenes,
D'une hecatombe à luy faicte aux arenes
Du vieil Ammon, par l'air prenant la voye
Pour retourner à son temple de Troye...[10]
Comme il la vit, aussitôt fut épris
Du feu cuisant du brandon de Cypris,
Qui seule peut sous sa maistresse destre[1]
Donter des dieux et le pere et le maistre...[18]
Voulant tromper une nice[2] pucelle,
Il se deguise et sous un bœuf se cele :
Non sous un bœuf qui à penible aleine
D'un contre aigu va sillonnant la plaine,
Ny sous celuy qui des vaches mary
Pour un troupeau dans l'estable est nourry.
Son poil luisant eust bien de sa blancheur
Eteint le teint de la plus blanche fleur ;
De son front lé[3] deux cors étinceloyent,
Deux cors orins, qui l'or mesme exceloyent[4].
Son blanc fanon, et, plus que neige blancs,
D'etoiles d'or estoyent semez ses flancs...[10]
Quand desja pres les vierges l'apercurent
Loing du troupeau de frayeur ne s'émeurent ;
Ains[5] son doux flair les attire et convie
Et sa douceur donne à toutes envie
En l'abordant de plus pres l'approucher
Et ce toreau tant aymable toucher.
Mais il s'arreste aux jambes de sa belle,
Qui, à son dam[6] ne luy estant rebelle,
De son amant enhardie s'approuche
Luy essuyant l'écume de la bouche,
Non pas écume, ainçois[7] une ambrosie
Passant la gomme au mont Liban choisie.

1. Droite, main droite.
2. Novice (L.; N.).
3. Large (L., hist. et étym.).
4. Surpassaient.
5. Mais bien plutôt.
6. A son préjudice, pour son malheur (N.; L.).
7. Mais bien plutôt.

Sa douce aleine éteint, ravit et emble[1]
L'odeur des fleurs de tous les prez ensemble;
De ses naseaux le safran chét[2] menu
Tel qu'on l'eust dit de Cilice venu...[16]
« O cheres sœurs, mais onques vistes vous
Un autre bœuf, ou plus bel ou plus doux?
Mais, je vous pri', voyez un peu sa grace
Et la douceur qui se montre en sa face.
Aprivoisé, son echine il nous tend :
Voyez, voyez, il semble qu'il attend
Qu'une de nous dessus le dos luy monte.
Qu'attendez-vous? Montons brigade pronte,
Car de façon c'est un homme à le voir,
Si de parler il avoit le pouvoir.
Non ne craignés qu'il vous face un faux pas;
Avés-vous peur qu'il vous renverse à bas?
Compagnes, sus, aidez moy à monter,
Je le veux bien la premiere donter. »
Ces mots finis, sur le dos elle monte
De ce toreau, non sçachant qu'elle donte
Le dos courbé sous soy premierement
D'un qui la doit donter bien autrement :
Et qui, chargeant en crope[3] son desir,
Sur piés se leve, et marchant à loisir
Va, va tousjours jusqu'à ce qu'il arrive,
Portant sa proye, à la marine rive.
Et dés qu'il fut sur le rivage il entre
Dedans la mer jusqu'à mouiller son ventre;
Puis perd la terre et va tant qu'à la fin
L'eau le porta nouant[4] comme un daufin.
Elle, pleurant, crioit à ses compagnes,
Qui la suivoyent à travers les campagnes :
Et ses bras nus devers[5] elles tendoit;
Mais leur secours en vain elle attendoit...[12]
Europe, estant dessus le bœuf assise,

1. Derobe*.
2. Ind. prés. de cheir, choir (Burguy, II, p. 19; J. Gl.).
3. Croupe*.
4. Nageant*.
5. Vers (L.).

D'une des mains une corne tient prise,
D'une, craignant les flots de la marine,
Elle troussoit sa vesture pourprine [1].
Dessus son dos dans un guimple [2] de toyle
Le vent s'entonne ainsi qu'en une voyle,
Dont la roideur d'une aleine assez forte
Sur le toreau la pucelle supporte.
Incontinent les fleurettes qui furent
En son panier dans la marine churent,
Et rien si fort elle ne regrettoit,
Telle simplesse [3] en la pucelle estoit.
Quand le beuf l'eut du rivage distraite
En haute mer d'une si longue traite
Qu'elle n'eust sceu choisir nulle montagne
Ny bord aucun que la marine bagne,
Quand l'air en haut se voioit seulement,
En bas la mer partout egallement,
Lors la creintive au toreau dit ainsi :...[15]
« O lasse [4] moy ! moy comble de misere,
Qui và quittant païs, et pere et mere,
Et tous amis, pour ce beuf qui me meine
D'un train nouveau par le moyte domaine.
Roy de la mer, ô grand prince Neptune,
Ayde moy, dieu, et guide ma fortune
Sous ta faveur, par qui vraiment j'espere
Bien achever ce voyage prospere.
Car sur ce beuf ces ondes je ne passe
Sans le secours d'une divine grace. »
Ainsi, dit-elle, et les pleurs, qui coulerent
De ses doux yeux, par ses joues roulerent
Dedans son sein : quand le beuf adultere,
Meu de ses pleurs, plus long tems ne sceut taire
Ce qu'il estoit, ains [5] luy dit : « Pren courage,

1. Cf. A. Chénier, p. 110.
2. Guimpe *; plus généralement employé au féminin comme dans Nicot et Palsgrave.
3. Simplicité *.
4. Laisse-moi. La forme *lasser* pour *laisser* est angevine (Burguy, I, p. 304); elle existait dans l'anc. italien (L.).
5. Mais.

Ne crein, ne crein des flots marins l'orage,
Tendre pucelle ; autre chose je suis
Que je ne semble, autre chose je puis
Qu'un beuf muglant, dont la forme j'ay prise
Pour ton amour dedans mon cœur éprise,
Qui m'a forcé de vestir cette face
Et de passer de tant de mers l'espace,
Moy Jupiter, moy le pere des dieux,
Moy le seigneur sous qui branlent les cieux,
Pour apaiser de ma flamme segrette
La chaude ardeur en cette isle de Crete
Ma nourriciere : icy faut que tu ailles,
Icy seront tes saintes epousailles,
Icy de moy tu auras des enfants
Roys sur la terre, en gloire triomphans. »
Ainsi dit-il ; et tout comme il disoit
D'ordre arresté par apres se faisoit.
Il vient abord [1], et dans Crete venu
Le toreau feint n'a long tems retenu ;
Ains sa figure au rivage a reprise,
Puis accomplit son amour entreprise :
Et denouant le viergeal demiceint
Qu'Europe avoit pour l'heure encore ceint,
Ensemble fit et femme et mere celle
Qui jusqu'alors avoit esté pucelle.

LA NINFE BIEVRE

. . . . . [12]
Moi qui dans mon giron ameine
De cent sourjons [2] l'eau nète et saine,
Gardant dés ma source mon nom,
Jusqu'à tant que mon ruisseau treuve

1. A bord, à terre *.

2. Sources, fontaines *.

Contre Paris le large fleuve
De vostre Sène au grand renom ;
Moi de qui l'eau fresche conduite
Par une rigole construite
De ciment, œuvre des Romains,
Souloit abreuver vostre ville,
Aujourd'huy je me traine vile
Pour des teinturiers inhumains...[56]
O dieu du fleuve de la Sène,
Tu vois comme je vas à péne,
Reculant par mille détours
En ma riviere tortueuse,
Tant je crein t'ofenser, honteuse
De mesler mon eau dans ton cours...[6]
Jadis non ainsi dédaignée,
Mais de tes mnfes bien veignée [1],
Mes eaux je melloy dans vos eaux,
Paravant que de leur teinture
Cette enjeance me fist l'injure
Qui deshonore mes ruisseaux.
Mais si mes eaux je vous aporte
Mon nom desja plus je ne porte,
Que ces Gobelins m'ont osté !
Ma honte je cache pauvréte ;
Et mon nom plus je ne regrete
Puis qu'ils m'ont toln[2] ma beauté.
O bande aux neuf Muses sacrée,
Que mon onde souvent recrée,
Soit au valon de Gentilly,
Soit d'Arcueil au peupleux[3] rivage,
Où des arcs est debout l'ouvrage
Par où sur les mons je sailly ;
Dorat, des poëtes le pere ;
Ronsard, à qui j'ay sceu tant plere ;
Des-Portes, Passerat, Belleau,

1. Accueillies *.
2. Part. passé de tollir, tolir, ravir (N.; Roquef.; Palsg., p. 747; Joinville ; L.. étym. de Tollé).
3. Populeux, se trouve aussi dans Ronsard (L., hist.).

Qui dois de ma piteuse plainte
Dautant plus avoir l'ame ateinte,
Que prens ton nom de la belle eau ;
Si jamais sur ma verde rive
Au murmure de mon eau vive
Vous printes quelque doux someil ;
Si de mes ondes argentées
Vos paupieres avez frotées,
Vous lavans à vostre reveil ;
Si jamais à vos amourétes,
Si à vos verves plus segrétes
(Quand vous soulassiez[1] à requoy[2]
En plus d'une cachéte ombreuse)
Témoin fidele et bien heureuse
J'ay presté mon rivage coy ;
Touchez de cette doléance
Venez embrasser ma vangeance
Contre la sacrilege erreur
Des mauvais qui me font outrage ;
Que vostre bande s'encourage
Contre eux d'une juste fureur...[6]

AU CHEVALIER BONET

Bien que plusieurs larges campagnes,
Bien que maintes hautes montagnes
Et longues traverses de mer,
Bonet, aujourdhuy nous separent,
Mon cœur entier elles n'égarent
Du vray devoir de bien aimer ;
Car je retien le mot du sage,
Que je mê souvent en usage

1. Forme neutre, se divertir (L. : Solacier; Palsg., p. 490).

2. Tranquillement, sans inquiétude* (N.), *otiose*.

(Et vers toy ne soit pas omis) :
Aye des amis souvenance
En absence autant qu'en presence ;
C'est le devoir des vrais amis.
En cette souvenance douce
Je discour, et je me courrouce
Des fadèzes du genre humain,
Qui pour un vain honneur aquerre [1]
Ou pour du bien, vagabond, erre
Ne sçachant s'il vivra demain.
Encore pour un tems j'excuse
Le jeune homme nouveau sans ruse,
Qui ne peut chez luy s'amuser,
Mais voit des hommes les manieres,
Meurs et façons particulieres,
Pour se façonner et ruser.
Epoint de si louable envie
M'avint une fois en ma vie
Les monts des Alpes repasser,
Pour voir Venise ma naissance.
Une fois desja dés l'enfance
On me les avoit fait passer.
Mais, fils de François, je me vante
François, et la France je chante
Que j'honore pour mon païs.
Autres que nos princes ne prise
Pour seigneurs ; autre foy n'ay prise
Pour tenir que la foy du lis.
Doncque, moy François, je repasse
Les monts, que l'eternelle glace
Et la nége couvre l'esté.
Passé, de là je considere
Tout tant que j'y voy fait ou faire,
Par bonne curieuseté.
Je n'y voy rien que des campagnes,
Torrents, rivieres et montagnes,

1. Ancien infinitif, pour acquérir (Joinville).

Couteaux, rochers, bois, vignes, eaux,
Prez, friches, pastis, paturages,
Bourgades, villes et vilages,
Chateaux, bordes [1] et des hameaux ;
J'y voy qu'on laboure la terre ;
On séme blés, puis on les serre ;
On met la vendange au pressoir.
On trafique, on plaide, on temogne ;
L'un perd, l'autre gangne ; on besogne.
Le matin y est et le soir.
Le soleil de jour y éclaire ;
De nuit, pourveu qu'elle soit claire,
La lune avec les astres luit.
Il y plent et gresle, il y tonne,
Il y nége. L'esté, l'autonne,
L'yver, le printems, s'entresuit.
J'y vois les humains enfans naistre,
Et puis garsons je les voy croistre [2] ;
Et d'autres hommes devenus
Qui à divers metiers s'adonnent.
J'en voy de barbus qui grisonnent,
Et d'autres desja tous chenus [3].
Et bien, ne verray-je autre chose ?
Ce di-je en moy-mesme ; et propose
Là plus long tems ne sejourner.
Mes desirs contents je ramasse,
Et soudain les monts je repasse
Pour en ma France retourner.
Puisque, sans bouger de ma terre,
Sans que dans mille perils j'erre,
J'y voy tout ce qu'on voit ailleurs,
Où ne sont fontaines plus saines,

1. Nicot : « Est, comme Jean le Maire dit, une logette ou maisonnete... et sont les bordes les habitacles des bergers aux champs... Mais il se prend aussi plus largement pour toute ville, casine, escartée emmi les champs. » Cf. Littré, Roquefort.

2. On prononçait *crêtre*, ainsi que le dit formellement Regnier Desmarais, ou *croètre*.

3. Blancs *.

Ny de vents plus saines alénes,
Ny cher, ny pain, ne[1] vin meilleurs,
Que me sert changer de contrée,
Que me sert d'avoir l'âme outrée
Pour mille vains et sots desirs,
Pour se perdre loin à la queste
De la chose qui pres et preste
Nous offre l'aise des plaisirs?...[60]

A SON LIVRE

. . . . . .[6]
Tu veux donque sortir, mon livre?
Que pusses-tu longuement vivre
De quelque bon ange conduit!
J'ay peur de ton outrecuidance,
Qui vas te mettre en evidance
En tems qui aux Muses ne duit[2].
J'oy canons, tambours et trompettes,
Escarmouches, assauts, deffettes,
Les fleuves vont le sang coulant.
Rien que guerre, famine, peste.
Ce qui d'elles echapé reste,
Le sac et gast[3] le va foulant...[6]
Que vois-tu que rage et turie?
Vois-tu la meurtriere furie
Qui hoche[4] ses cheveux épars,
Sa bave venimeuse crache,
Les serpents de son chef arrache,
Et les épand de toutes parts?
Les pauvres Muses dedaignées
Cherchent retraites eloignées

1. Ni.
2. Ne convient, de duire *.
3. Ruine, devastation *.
4. Secoue (L.).

En quelque desert écarté,
Tant que la barbare fumiere[1],
Qui cache la bonne lumiere,
Refuie davant la clarté.
Plus prompt à sortir devois estre,
Ou plus rétif encore à nestre
En quelque âge moins vicieux.
Mais souvent entre les epines,
Et parmy les ronces malines
Sortent fleurons delicieux... [24]
Les uns diront que tu es rude;
D'autres, que tu sens plus l'etude
Que la court, tant tu es divers.
Laisse toy blâmer et reprendre
A qui ne voudra point aprendre
De la lecture de tes vers.
Tel loura ce que moins je prise;
Et tel, ce que plus j'autorise,
En se moquant méprisera.
Jupiter ou pleuve ou ne pleuve,
Tousjours quelque facheux se treuve
Qui du tems se douleusera[2].
Dy que je suis du bon Lazare
Fils naturel, qui ne m'égare
De la trace de sa vertu,
A fin qu'autant qu'on me retranche
D'une part, à mon âme franche
Se rande l'honneur qui est du.
Dy que pauvreté ny l'envie
N'ont sçu tant abatre ma vie
Que mon los ne soit aparu;
Et que volant d'assez haute æle
Pour trouver la gloire immortelle
Davant les grands j'ay comparu.
Pour un qui, mené d'ignorance

1. Fumée (Gachet, Gl. : Fumire; R. du R., 3457; Palsg., p. 271).

2. Se plaindra. Se douleuser, se doulouser, comme se douloir (Roquefort).

Ou d'une maline méchance [1],
Voulut amoindrir mon renom,
Dix sçavants et francs de rancune
Ont dite ingrate ma fortune
Qui ne répondoit à mon nom.
J'eu les membres grelles, alegres,
Forts assez, bien qu'ils fussent megres,
Pour gaillard et sain me porter,
De hauteur moyenne et non basse.
Dieu m'a fait souvent de sa grace
Valeureux le mal suporter.
J'eu large front, chauve le feste,
L'œil tané creusé dans la teste,
Assez vif, non guiere fendu ;
Le nez de longueur mesurée ;
La face vive et colorée,
Le poil chatein droit etandu.
Dy leur que je fus debonére,
Souvent pensif, parfois colére ;
Mais soudain il n'y paroissoit.
Oust[2] dans Paris vit le carnage ;
Le fevrier davant, mon âge
L'an quarentiéme acomplissoit.
L'aspét de Mercure et Saturne
Me firent prompt et taciturne,
Inventif et laborieux.
Des Jumeaux la douce influance,
Au ciel montant sur ma naissance,
Des Muses m'ont fait curieux.
Venus d'un regard amiable,
Avec Jupiter favorable,
D'amour m'aprindrent les ébas,
Et sur le tard m'ont fait conoitre
Aux grands et davant eux paroitre,

1. Baïf donne ici à ce mot la signification de méchanceté qui est contraire à son sens. Méchance signifie malheur, rencontre facheuse (Barbazan ; Roquef.). Cf. p. 69, note 1.

2. Août. La Saint-Barthélemy qui eut lieu le 24 août 1572.

M'empeschant d'avoir le cœur bas
Mon livre n'oubly pas à dire
A quiconque te viendra lire
Que n'ay forvoyé de la foy ;
Dy que jamais dans ma cervelle
N'entra religion nouvelle
Pour oster celle de mon roy.
Dy que cherchant d'orner la France
Je prin de Cour vile acointance,
Maistre de l'art de bien chanter,
Qui me fit, pour l'art de musique
Reformer à la mode antique,
Les vers mesurez inventer.
Et si quelcun autre se vante
D'avoir pris le premier la sante[1],
Sans mentir nous nous vanterons
Davansant leur tardive course,
Que nous, des Muses en la sourse,
Les premiers nous des-alterons[2].

1. Le sentier.

2. Le n. pour la forme refl.

LES AMOURS

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU[1]

. . . . . .[200]
Bellay chanta, soit ou feinte ou naïve,
Sa prime ardeur sous le doux nom d'Olive,
Le choisissant de Petrarque alenvy[2]
Qui du bel œil de Laure fut ravy,
Pour élever sa teste reparée,
Ainsi que luy, d'une plante honorée
Par ses beaux vers. En plus hautes fureurs,
Tiard vagant d'amoureuses erreurs,
Va celebrer du nom de Pasithée
Celle beauté, dont son âme agitée
Vint deconvrir en solitude, apres
Le grand Platon, les plus divins segrets.
Ronsard depuis, dés sa jeunesse tendre
Portant gravé le beau nom de Cassandre
Dans sa memoire, en a sonné des vers
Hauts et bruyans ; puis en stile divers
(Possible[3] outré d'une flechade vraye
D'amour non feint) pour soulager sa playe,

1. Cette dédicace n'est pas dans l'édit. de 1552.
2. A l'envie.
3. Peut-être.

Va moderer en plus douce chanson
Son brave cœur sous un moins grave son :
Combien qu'adonque il ust dans sa pensée
Sa Franciade, une fleche élancée
Par l'archerot qui maitrise les dieux
Luy fit quiter son stile audacieux.
Belleau gentil, qui d'exquise peinture
Soigneusement imites la nature,
Tu consacras de tes vers la plus part
De Cytherée au petit fils mignard.
Et maintenant d'une chanson d'élite
Des-Portes dit les graces d'Hippolite,
Apres avoir en la fleur de ses jours
D'une Diane honoré les amours.
Moy paravant nourrisson de la France,
Qu'à peine encor je sortoy de l'enfance
Et ne portoy nulle barbe au menton,
Aux premiers traits que l'enfant Cupidon,
Non éprouvé, lâcha dans ma poitrine,
Je decouvri sous le nom de Meline
Mes premiers feux, tost dedans Orléans,
Tost dans Paris, coulant mes jeunes ans.
Fuyant depuis les assauts de l'envie,
Qui de tout tems a guerroyé ma vie,
Quitay ma Sene avec mon Tahureau
(Toujours le miel coule sur le tombeau
Du jeune amant [1] ! Que les vermeilles roses
Au doux printems y fleurissent écloses !)
Luy me tira sur les rives du Clain
Pour compagnon. Là je fu pris soudain
Par les attraits d'une fille sçavante,
Que sous le nom de Francine je chante,
Nom qui n'est feint, et sous qui le soucy
Que j'ay chanté n'étoit pas feint aussy.
Ce feu trois ans me dura dans mon âme.
Apres (ainsi que la fortune est dame

1. Tahureau mourut en 1555, à peine âgé de vingt-neuf ans.

Des faits mortels, qu'on ne peut assurer
Si fermement qu'ils puissent pardurer)
L'éloignement, avec la medisance
Des envieux, renverse la fiance
De ma maistresse et la met en dedain,
Et m'afranchist. Car son dedain soudain
Dedans mon cœur dépit et mépris jette
Qui refroidist mon ardeur et rejette
Tous les pensers de nos communs plaisirs,
Doux nourrissiers des amoureux desirs.
Quand je co_noy que l'amour que je porte
Est deplaisant, je luy ouvre la porte :
L'amour s'envole, et je n'en sois blâmé :
Aimer ne puis, si je ne suis aimé.
Sortant ainsi de telle servitude
Libre je vy, fuyant l'ingratitude
Tant que je puis. Sans desir mutuel
Quel amour peut estre perpetuel ?...[20]
Par tel chemin j'ay coulé mon jeune âge,
Diversement touché dans mon courage
Des traits d'amour, qui m'a fait en ces vers
Me decharger de pensements divers,
Que je décry selon que se presante
L'ocasion, que je pleigne ou je chante,
Soit que dans moy fust la joye ou l'ennuy,
Soit que souvent l'empruntasse d'autruy...[12]

AMOURS DE MELINE[1]

LIVRE PREMIER[2]

Maistresse, dont[3] te prend ceste cruelle envie
De priver ton servant de son plus grand soulas[4]?
Quel plaisir reçois-tu de ravir de mes bras
Le seul soutenement[5] de ma chetive vie?
Me sera donc ainsi celle[6] image ravie
En qui je reconoy l'ombre de ces beaux las,
Esquels si finement mon ame tu meslas,
Qu'elle t'est pour jamais prisonniere asservie?
Belle, si toutesfois tu as si grand desir
Que je ne jouisse plus de l'ombre de ta face,
La voilà, je la ren; fais en à ton plaisir.
Ce portrait aussi bien corrompre se pourra.
J'en garde un dans mon cœur, et ne crein qu'il s'efface,
Car tant que je vivray vif il y demourra.

Donc je n'auray de bien une seule heure?
Dueil dessus dueil tousjours me surviendra?

1. C'est une maîtresse fictive.
2. Contient 51 pièces, dont 39 sonnets et 12 chansons ou stances.
3. Pour d'ont, *de unde*, signifiait d'où (Burguy, II, 285; Joinville).
4. Plaisir (N.). Cf. Soulasser.
5. Soutien (N.).
6. Cette *.

Tousjours malheur sus malheur me prendra,
Desesperé de fortune meilleure ?
O mal certain, ô plaisance mal seure !
Jusques à quand tel destin me tiendra ?
Jamais, jamais le moment ne viendra
Que delivré de tant d'ennuis je meure.
Quel triste signe à ma nativité
Me desastra de tant d'aversité,
D'un regard trouble influant sa puissance ?
Quelle Clothôn ma vie devidant,
Et quel genie à tel sort me guidant,
Sous astre tel dresserent ma naissance ?

De mon cruel vaincueur Venus la douce mere
Voyant un jour l'orgueil de ta rare beauté,
Si rare que le pris tu luy eusses osté
De la fatale pome aux Troyens tant amere,
Te dit : O mon mignon, que veux-tu qu'on espere ?
C'est fét de nostre honeur, si ceste cruauté
D'une fille nous brave ! adieu la royauté
Sous qui flechist des dieux et le maistre et le pere.
Las ! quel arc ou quel trait (dit Amour soupirant)
Ay-je pour m'en ayder contre celle tirant
Qui sans arc, sans carcois et sans fleche me laisse.
Mon arc est son sourcil, et mon carcois ses yeux,
Ses œillades mes traits : des hommes et des dieux
Avecques ma depouille elle se fait maîtresse.

Peussé-je, ancau, revétir ta figure [1]
A mon souhét ! petit ancau, qui dois
De ta rondeur enceindre l'un des dois
Qui dans mon cœur se font aigre pointure.
Si dans ton sein Meline d'aventure

1. Imité d'Ovide, *Amours*, II, xv. Cf. A. Chénier, p. 224.

Metoit sa main, coulé je glisserois
Roulant en bas, tant qu'au val je serois,
D'où fin j'espere aux peines que j'endure.
Lors ta rondeur je ne voudroy garder ;
A peine alors pourroy-je retarder
L'ardant desir qui si fort me consomme[1] ;
Car je voudroy ma forme revestir,
Faisant tresbien à madame sentir,
Que d'un aneau je me seroy fait homme.

Sçavant Muret, apres les livres grecs
Que tu discours, recherchant la nature
Aux monumens de l'antique escriture,
Pour eclaircir les plus divins segrets,
Voudrois-tu bien d'amour les jeux aigrets
Lire en ces vers, que sa fole pointure,
Qui seme aux cœurs mainte épineuse cure[2],
Me fait ourdir pleins de tristes regrets,
Que pour l'amour d'un doux-cruel visage
J'alloy chantant sur les rives de Seine
Lorsque neuf mois je contoy sur vingt ans[3] ?
Mais quand viendra qu'oubliant avec l'âge,
Comme tu fais, ceste estude trop vaine,
J'employe mieux mon esprit et mon temps?

O douce peinture amiable,
Peinture toute pitoyable,
Qui me ris prometant le bien
Vers qui tout autre ne m'est rien ;
O seul confort à ma detresse,
Mais pourquoy ma fière maitresse,
Las! douce et fiere, mais pourquoy

1. Consume[r]. Confusion fréquente.
2. Souci, *cura*.
3. Dans l'année 1552.

Ne me rit elle comme toy,
D'un ris plein de misericorde,
Lorsque davant[1] toy je recorde
Une harangue de pitié,
Pour adoucir sa mauvaistié ?
O pleust à Dieu que davant elle,
Asseuré, je la fisse telle
Comme à toy je la fays ici,
Pour gagner le don de mercy !
Quoy que tu sois peinture morte,
Toutes fois ma pleinte est si forte,
Que tu me sembles t'en douloir
Et consentir à mon vouloir ;
Mais davant elle faut[2] ma langue
Au premier mot de sa harangue :
Tel est son œil éblouissant
Qui, hors de moy me ravissant,
Fait que plus ma langue s'essaye,
Plus engourdie elle begaye,
Sans qu'elle ait en rien le pouvoir
De faire pour moi son devoir...[40]
Heureux sois tu, et soit heureuse
La docte main industrieuse
Qui te peignit de ces couleurs,
O dous confort de mes douleurs.
Jamais ne soit que tu ne vives,
Portrait, et les couleurs naïves
De qui mon Denisot[3] t'a peint
Sans que l'âge t'oste le teint.
Vous vivrez et Baïf se vante
Que ceste chanson qu'il vous chante
Ny sa Meline ne mourra ;
Tant qu'Amour armé demourra
L'arc au poing, sous le bras la trousse,
Et tant que la flamme aigre-douce

1. Devant.
2. Manque, me fait défaut *.
3. Peintre ; cf. un sonnet de Ronsard, p. 3.

Que brandist la gaye Cypris,
Chauffera les jeunes esprits.

O doux accords, ô resonance douce,
Qui respondoit au toucher de tes doits ;
O chanson douce, à qui tu accordois
Tant gentiment les fredons de ton pouce ;
O charme doux, qui tout ennuy repousse,
Charme puissant d'une alechante voix
Par qui mon ame entiere tu pouvois
Me dérober d'une caute[1] secousse ;
Qui ja[2] desja, toute pleine d'esmoy,
Se promenoit au bord de mon oreille,
Par là taschant se departir de moy :
Ce qu'elle eust fait, sinon que tu cessas,
Et du coral[3] de ta bouche vermeille
La miene blesme à l'heure tu pressas.

Dans ce coral, la bouche de madame,
De rare odeur l'air voisin parfumant,
Venus riante a mis prodiguement
Ce qu'elle avoit dedans Cypre de bâme.
Dedans cest œil Amour a mis sa flâme,
Flame, qui vient mes forces consumant,
De qui le feu tout gent cœur allumant,
Des plus glacez le morne esprit enflame.
Amour ourdit ce rét éparpillé,
Or, du fuseau des trois graces pillé,
Pour me le tendre aux temples[4] de la belle ;
De ces coraux la douceur m'apasta,
Cet œil m'éprit et ce rét m'arresta,
Pris et bruslé par leur douce cautelle.

1. Rusée*. Cautelle, ruse, est dans le sonnet suivant.
2. Le mot jà, ici, n'est qu'un explétif (Chevallet, III, p. 501).
3. *Corail*.
4. Tempes*.

Haute beauté dans une humble pucelle,
Un beau parler plein de grave douceur,
Sous blonds cheveux un avant-chenu[1] cœur,
Un chaste sein où l'amour se recele;
En corps mortel une grace immortelle,
En douceur fiere une douce rigueur,
En sage esprit une gaye vigueur,
En ame simple une sage cautele[2];
En deus beaux yeux mouveurs de mes ennuis,
Deus beaux soleils qui font luire les nuits
Et font sentir aux plus transis leur flame,
Sont les larrons (et point je ne m'en deux[3])
Qui, me guettans au passage amoureux,
Au depourveu me volerent mon ame.

Mets moy dessus la mer d'où le soleil se leve,
Ou pres du bord de l'onde où sa flame s'éteint;
Mets moy au païs froid, où sa chaleur n'ateint,
Ou sur les sablons cuits que son chaud rayon greve;
Mets moy en long ennuy, mets moy en joye breve,
En franche liberté, en servage contraint;
Soit que libre je soy, ou prisonnier rétreint[4],
En assurance, ou doute, ou en guerre ou en treve;
Mets moy au pié plus bas ou sur les hauts somets
Des mons plus eslevés, ô Meline, et me mets
En une triste nuit ou en gaye lumiere;
Mets moy dessus le ciel, dessous terre mets moy,
Je seray tousjours mesme, et ma derniere foy
Se trouvera tousjours pareille à la premiere.

1. Vieux, c. à d. sage avant le temps. Sens figuré (L., ex. de Du Bellay).
2. Prudence *.
3. Deux pour deuls, présent de l'indicatif de se douloir.
4. Resserré dans ses chaînes. Cet ex. vient encore à l'appui de ce que dit M. Littré de la prononciation de ce mot.

Gentile fleur du mesme nom de[1] celle
De qui les yeux par les miens traitrement
Darderent lors en moy premierement
La douce ardeur que ma poitrine cele ;
Bien que l'honneur sus toute autre pucelle
De toute grace elle ait entierement,
Sois luy exemple à n'estre fierement
Encontre moy, qui l'adore, cruelle.
Comme en ces fleurs ton beau lustre vermeil,
Qui tost fani doit perdre sa vigueur,
Par son éclat leur violét efface ;
Ainsi le temps doit abbatre l'orgueil,
Qui de fiertez ores[2] enfle son cœur,
Ridant un jour le poli de sa face.

Pourra donq bien de ma bouche partir
Ce fascheux mot, mot qui desja me tue,
Quand seulement ma langue s'évertue
De l'essayer pour le faire sortir.
Tu devois, ciel, ma veue anéantir,
Ciel, tu devois plustost m'oster la veue,
Que de mes yeux la beauté fust cogneue
Qui doit causer si fascheux departir.
Puis que ce mot ma langue ne peut dire,
Sus, yeux meurdris, larmoyez chaudement ;
Jette sanglots, triste cœur, et souspire ;
Et toy, ma main, il te faut lourdement
Ce que je tais en ce papier escrire :
Adieu, pour qui tant me plaist le tourment.

1. *De* mis pour *que;* substitution fréquente (Burguy, I, p. 107).
2. Maintenant.
3. Cf. un sonnet de Ronsard, p. 9.

Quand le pilot[1] voit le nort luyre és cieux
La calme mer ronfler sous la carène,
Un doux zephyr soufler la voile pléne,
Il vogue, enflant son cœur audacieux.
Le mesme aussi, quand le ciel pluvieux
Des vents felons meut l'orageuse alene,
Qui bat les flancs de sa nef incertene,
Humble tapist[2] sous la merci des dieux.
Amour ainsi d'une assurance fiere
Haussa mon cœur, tandis que la lumiere
De tes doux yeux me pouvoit éclairer;
Las! aujourd'huy que je te pers de vue
Quelle ame vit d'amour plus esperdue
Quand fors la mort ne puis rien esperer?

Tasse, ô par trop heureuse tasse[3],
Qui reçois la plus grande grace
Que puisse desirer mon cœur,
Pour alegeance à sa langueur.
O tasse heureuse, quand la bouche,
Dont le desir au cœur me touche,
De son vif coral coloré
Baise si bien ton bord doré;
Quand, te levant en sa main blanche,
Ma Meline sa soif estanche,
O quel heur, si tu connoyssois
La grand'faveur que tu reçois!
Quel heur j'auroy, heureuse tasse,
Si je recevoy celle[4] grace
Qu'on te fait, quand mesme je voy
Que le vin qui rit dedans toy
Monstre avoir quelque conoissance
De ton heureuse jouissance,

1. Pilote (N.; L., hist.).
2. Se tapit.
3. Cf. *Anth.*, V, 295.
4. Cette *.

Lors qu'elle, qui sa soif esteint,
Du bout de sa levre l'ateint.
Heureux moy, s'une[1] force estrange
Me faisoit, ô dieux, faire échange
Du corps ensemble et de l'esprit
Avec l'or et le vin qui rit!
Si que[2] mon ame eust tant de grace
Que d'estre viu, et mon corps tasse,
Sans toutes fois aucunement
Perdre en ceci mon sentement[3];
Et que dessus les levres miennes
Ma Meline ajoutant les siennes
Beust, humant d'un long et doux trait,
Hors de moy mon esprit soutrait[4]...[36]
Sus, quitton toute ceste peine,
Quitton ceste esperance vaine,
Quitton ces propos sans effét
Songeant ce qui peut estre fait.
Puis que je n'ay pas si grand' aise,
Qu'à souhait ainsi je la baise,
Ainsi que toy (non envieux
Dessus ton bon-heur, se m'aist-Dieux[5],
Je di ceci) benine tasse,
Au moins de ses levres la trasse
Garde soigneuse sus tes bors...[17]

O douce Venus, native
Des flots marins inhumains,
O combien la flame est vive
Que ton fils porte en ses mains!

1. Si une.
2. De façon que*.
3. Sentiment (N.; L., hist.; Palsg., p. 219).
4. Soustrait. Pron du xvie s.
5. Si Dieu m'aide, m'assiste. Vieille formule (Burg., Gloss.; L., hist. de Aider et de Dieu; R. de la R., 1015). Dieux (Diex) est le nominatif singulier de l'ancienne langue. Baïf conserve l'x pour la rime. V. dans Génin, *Var.*, p. 74, l'ex. de Jean de Meun où *Diex* rime avec *vieux*.

Combien poignant la sagette
Que dans nos ames il jette ?...[26]
Des jeunes la bouillante ame
D'un feu plus chaud il ateint,
Et des vieillars il renflame
Le brazier presque éteint,
Et leur chaleur consumée
Forcene encor allumée.
Il ard[1] les vierges nicettes[2]
D'un brandon follement chaut ;
Voire et fait par ses sagettes
Les dieux descendre d'en haut,
Deguisez sous forme feinte,
Espoints d'amoureuse atteinte.
Apollon en Thessalie
Compagnon des pastoureaux,
Pris de la douce folie,
Mena paistre les toreaux,
Par amour contreint d'élire
La musette pour la lyre.
Et toy, qui hante Cylléne,
L'aile-pié courrier des dieux[3],
De ce feu l'ame ayant pleine
Aux mons tu changes les cieux,
Et à Dryope t'amie[4]
Des grands dieux la compagnie.
Voire et le dieu, dont la destre[5]
Fait les autres dieux bransler,
Maistre d'Amour ne peut estre,
Forcé des cieux devaller[6],
Quittant là son thresne digne,
Ores[7] satyre, ores cygne.
Le mauvais, sa mere mesme,

1. Brûle, du verbe ardre*.
2. Novices*.
3. Mercure.
4. Ta amie.
5. Il faut prononcer *dêtre*. Baïf, dans son manuscrit des Psaumes, écrit partout et toujours *dêtre*.
6. Descendre*.
7. Tantôt... tantôt.

Sa mere il n'espargne point ;
Ains[1] rendant sa face blesme
De l'œil d'Adonis la poind,
Adonis, que la pauvrette
Six mois l'an encor regrette.
Dieu puissant, je ne reculle
Au feu aigrement joyeux
De ton flambeau, puisqu'il brusle,
Mesme les plus braves dieux,
Et puisque Venus ta mere
Sent ta pointe douce-amere.
Voy, je t'ouvre la poitrine
Pour bute[2], pour but le cœur ;
Mais fiche une fleche orine
En celle dont la rigueur
Rit encor de ta puissance
Pour n'en avoir connoissance.
Elle par toy surmontée,
Mise nue en mes bras nus,
T'honorera plus dontée
Que ne fit onques Venus :
Car je chanteray la gloire
De tant superbe victoire...[36]

Il m'échape un jour de dire
Que jadis pour le beau pris
Venus eut bien eu du pire
Davant son juge Paris,
Si Meline eust esté là
Pour debatre ce qu'elle a.
La déesse par vengeance,
Oyant ce mien jugement,
D'heur me fit en recompense
Un trop cruel changement ;

1. Mais.
2. Le même mot est écrit de deux façons différentes pour la mesure du vers.

Car ses Amours assemblant,
D'une voix d'ire tremblant :
« Que me vaut, enfans (dit-elle),
Avoir emporté l'honeur
D'estre des trois la plus belle,
Un berger juge et doneur,
Si davant ce poete-cy
Meline me l'oste ainsi ?
Que chacun vuide sa trousse
De ses traits les plus ardans,
Que d'un roide arc on les pousse,
Qu'on les enfonce dedans
La poitrine et dans le cœur
De nostre beau blasonneur[1]... » [6]
Ainsi Venus depitée
Ses amoureaux[2] irrita :
Soudain la bande irritée
Contre moy se depita,
Et n'a pas cessé depuis
De me donner des ennuis...[56]

Sus, larmoyez, Amourettes[3],
O mignardises tendrettes,
Sus, larmoyez tendrement :
Criés, plaignés aigrement
Le passereau de m'amie.
Le pauvret n'est plus en vie,
Le pauvret qu'elle aymait mieux
Que la clarté de ses yeux...[22]
Que souvent, sans ton mesfait,
Sur ton heur durant ta vie
Je me suis enflé d'envie,
Pauvre oyselet, pour te voir[4]
Telles faveurs recevoir,

1. Detracteur (L.; Pougens).
2. Petits Amours.
3. Imité de Catulle, III.
4. En te voyant.

Dont si tant heureux je fusse
Que la moindre je reçusse,
Je me vanteroys heureux
Sus tous autres amoureux.
O que j'ay souhetté d'estre
Ce que Dieu t'avoit fait naistre,
Quand elle dans son giron
Te dressoit alenviron[1]
Des fleurs une molle couche ;
Quand du nectar de sa bouche
Ta soif mignarde etanchoit ;
Ou quand elle te cachoit
Entre ses blanches mamelles ;
Ou quand fretillant des ailes
Sur ses cheveux te branchois[2] ;
Quand friand tu te panchois,
Beccant[3] mon ame égarée
Dedans sa tresse dorée.
Mais qui d'entre tous les dieux,
Voyant ceci de ses yeux
N'eust bien souhetté le mesme ?
Toutes fois, hé ! la mort blesme
De ce dard, qui tout ateint,
Ta vie et ton heur éteint ;
Et tu prends la noire voye
Qui droit aux ombres convoye,
Dont[4] pour chose seure on tient
Que jamais on ne revient...[12]

A PIERRE DE RONSARD

Moi qui d'un vers enflé les changements divers
Des royaumes brouillez, sur la françoise scene,

1. A l'environ.
2. Te perchais *.
3. Pequant, becquetant (L.).
4. D'où *.

Vouloy dire, ô Ronsard, or ne puis-je qu'à peine
Ramper peu courageux par ces bien humbles vers.
Amour si griefvement est venu me blesser
Brisant d'un grand despit ma hautaine entreprise,
Comme quand il contreint la main de flame éprise
Du pere aux [1] dieux soudain son tonnerre laisser... [8]
Las ! Meline me tient dans un étroit lien,
Que ny les charmes forts de la voix Circienne
Ny les jus pressurez par une Atracienne [2]
Ne pourroyent denouer, tant Amour me fait sien !
Les autres descriront les guerres et combats
Des hardiz demi-dieux, en ayant ouy dire
Sans en avoir rien veu ; mais je di sur ma lire
De m'amie et de moy les éprouvez debats.
Bien qu'Homere ait chanté le camp d'Agamemnon,
Et Virgile l'erreur [3] du fils devost d'Anchise,
Apolloyne Jason, pource moins on ne prise
Ceux qui ont ennobli de leur flamme le nom.
Saphon encore vit, et Phaon son souci ;
Horace a jusque icy fait bruire sa Lalage,
Delie par Tibulle est maistresse de l'âge ;
Et Meline, je croy, ne mourra pas aussi.

LIVRE DEUXIÈME [4]

. . . . . [6]
Montre ton beau front d'albâtre,
Ton beau front que j'idolâtre ;
Montre, mignarde inhumaine
Tes sourcis de noir ebene ;

1. *Aux* pour *des*.
2. Thessalienne.
3. *Error*, πλάνη.
4. Contient 22 pièces, dont 2 sonnets et 20 chansons ou stances.

Montre tes yeux estoylez
De deux cieux tant bien voylez...[18]
Çà, tes épaules polies,
Çà, tes coudes, que tu plies,
Lorsque tu formes ton geste
D'un maintien plus que celeste ;
Çà, des mains l'ivoyre blanc
Qui m'osta le cœur du flanc...[18]
Ten-moy, ten-moy tost[1], Meline,
Ten ta bouche coraline ;
Baise-moy en colombelle :
Mon sang tu susses, rebelle ;
Tes baisers pleins de langueur
Me percent jusques au cœur !...[6]
De toy mille plaisirs partent,
De ton sein mille s'ecartent :
Cache ceste blancheur, cache,
Qui vif ainsi me dehache[2].
Ha ! mauvaise tu as tort
De me laisser demi-mort !
Baise moy tost et reserre
Tout ce qui me fait la guerre,
Ces beautez qui trop fleurissent,
Qui hors de moy me ravissent.
Las ! pour estre trop heureux,
(Quel heur ?) je suis langoureux !
Si le plaisir, non la peine,
Bien pres de la mort me meine,
Si, t'ayant aimable et douce,
Tels sanglots des flancs je pousse,
Et si, par estre content
A souhait, j'endure tant;
Que feroy-je, miserable,
Si tu m'estois mal traitable,
Si tu repoussois arriere

1. Vite, promptement (L.).
2. Au fig., me coupe en morceaux (N.; Roquef.; Palsg., p 484, 577).

Mon service et ma priere!
Que feroy-je, puis que l'heur
Me donne tant de douleur ?

. . . . . .[36]

Onq[1] une si belle rose
Aus rayons d'un beau soleil
Ne fut si fresche declose;
Œillet ne fleurit pareil
A ce vif sanguin vermeil
De ta bouche, qui éteint
Des fleurs tout le plus beau teint.
On ne suce point encore
Une si douce liqueur,
Par les doits rosins d'Aurore
Mise sur la tendre fleur,
Durant la verte vigueur
Du beau printemps odoureux,
Comme est ce miel savoureux.
J'ay sucé la fleur doucéte
Du buissonnier chevre-fueil,
Et de la soigneuse avéte[2]
Le laborieux recueil;
Mais ton baizer nompareil
Le chevre-fueil flétrira
Et le miel afadira...[7]

Vivons, mignarde, vivons,
Et suivons
Les ébats qu'Amour nous donne,
Sans que des vieux rechignez,

1. Jamais. 2. Abeille.

Renfrognez,
Le sot babil nous estonne ;

Les jours qui viennent et vont
Se refont,
Le soleil mort se releve ;
Mais une trop longue nuit,
Las ! nous suit
Apres une clarté bréve.

Tandis que nous la voyons,
Employons
Ce doux vivre, ô ma Meline :
Çà donq, mignonne, vien ten,
Et me ten
Ta bouchette coraline...[108]

Dieu gard[1] le bois, dieu gard l'ombre :
Dieu te garde aymé fouteau,
Sous qui loing de tout encombre
Je vy luire un jour tant beau,
Fait d'amoureux languissant
Un bien-heureux jouissant.
Sans blessure de coignée
Puisses-tu reverdoyer ;
Par mainte et par mainte année
Sous toy se puisse ombroyer[2],
Fuyant du chien le flambeau,
Le berger et son troupeau.
Jamais ne soit que j'oublie
Combien fidelle tu fus,
Quand à ma nymphe jolie
J'apry les jeux de Venus,

1. Au XVIe siècle on supprime souvent l'*e* à la 3e pers. sing. de l'ind. prés. (Ampère, Form., 419)

2. Ombrager.

Quand Amour sus toy branché
Nous aguignoit[1] my-panché...[6]
Jamais ne soit, chere plante,
Que, moy d'Amour le soneur,
En mes rymes je ne vante
Ton merite et ton honneur.
Soy, pour mes temples[2] lier,
Et mon myrte et mon laurier.
Je veux m'ombrager la teste
De tes rameaux bien-heureux,
Et que ma muse t'apreste
Un beau ditier[3] amoureux
Dont entailler je te doy,
Louant ma mignonne et toy...[84]
O graces, ô beautez saintes
Que j'emprain dans ce fouteau,
Vous estes bien mieux empraintes
Dans un bien autre tableau,
Tableau de mon ferme cœur,
Dont Amour fut le graveur.
Chanson, si par cest ombrage
Quelque passant amoureux,
Evitant du chaud la rage
S'adresse à ce tige[4] heureux,
Avec plaisir te lisant
De nous aille bien disant.
Et s'il le peut te retienne,
Au moins (s'il est tant pressé)
De ce verset luy souvienne
A la déesse adressé,
Qui brusle en pareil esmoy
Ma Meline avecque moy :
« Voicy l'ombre où de Meline[5]

1. Même signif. que guigner petite pièce poétique comme dans Froissard : *Le ditlié de la flour di la margherite.*
(J. Gl.).
2. Tempes*.
3. Dit, propos, maxime (Roquef.; Palsg., p. 214), mais ici
4. Masc. souvent alors*.
5. C'est le verset gravé.

J'en le present de mercy ;
A Venus douce et benine
Est sacré cet arbre-cy :
Bucheurs [1], qui le blessera,
La déesse offensera. »

-oo-

Ma petite Cytherée,
La seule image sacrée
A moy devòt idolâtre,
Assi toy sur mes genoux :
Au jeu des baisers, folâtre,
Comme hier remetton nous.
Voy, voy, du temps la carriere
Jamais ne tourner arriere ;
Voy, apres l'enfance, comme
La jennesse ores nous tient ;
De pres la suit l'age d'homme,
Et puis la viellesse vient.
Uson de ceste verdure
Cependant qu'elle nous dure ;
Trop, helas ! l'hyver est proche !
Employon ce bean printemps,
Et gardons nous de reproche
D'avoir fait perte de temps...[48]

-oo-

Trois et quatre fois heureux,
Meline, les amoureux,
Qu'Amour d'une couple [2] lie,
Qui ne se laschera pas
Non à l'heure du trespas
Quand tout autre bien s'oublie.

1. Bucherons, de bucher, abattre du bois (Pougens).

2. Lien, chaine, liaison, *copula* (N.; L., rem.; Roquef.).

Lors s'oublie tout desir,
Non pas l'amoureux plaisir.
Les flames bien alumées
En deux cœurs non vicieux,
Pour tout le lac oublieux
Ne se verront consumées.
Dans les champs Elysiens
Sont les amants anciens
A mesme mille amourettes;
Par-my les prez verdelets
Les dames des chapelets[1]
Leur vont tissant de fleurettes.
De tortis[2] environnez
Et de chapeaux[3] couronnez
Avec elles couronnées,
Main en main s'entretenans,
Et deux-à-deux se menans
Sans soing passent les journées[4].
Les uns dansent aux chansons,
Les autres aux plaisants sons
Des luts joints aux épinettes,
Les autres lassez du bal
S'écartent dedans un val
Avecques leurs mignonnettes.
Sous les myrtes ombrageux
Ils sont demenant leurs jeux
En toute joye assouvie :
Là, morts, nous serons ainsi,
Puis qu'à ces jeux dès icy
Nous employons nostre vie.

. . . . . .[6]
La rose durant l'aurore
De son vermillon honore

1. Diminutif de chapeaux *.
2. Guirlandes *.
3. Couronnes *.
4. Cf. Tibulle, I, III.

Ses raincelets [1] verdoyans :
Si tost que sur la fleurette
Le soleil du midy jette
Ses chauds rayons flamboyans,
La pauvrette languissante
Plaint sa gloire perissante,
Triste, penchant à costé ;
Tout le bouton en peu d'heure
Sans chevelure demeure
Nu de son honeur osté.
Ainsi florist la jeunesse.
Mais quand la courbe vieillesse
Nous prendra (quelle douleur !),
De la claire et belle face,
Que la laide ride trace [2],
Mourra la vive couleur...[6]
Quand les neiges de la teste
Ne permettront qu'on s'arreste
Aux mignardises d'amour ;
Que les ébats on oublie
De la jeunesse jolie ;
Que le soin regne à son tour.
Doux evantoir [3] de la flame
Qui est éprise en mon ame,
De tout chagrin mocquon-nous :
Jouon, folàtron, mignonne ;
Suivon la princesse bone
De qui les jeux sont si doux.
Devant que de la vieillesse
La trop severe sagesse
Rompe nos doux passetemps,
Comme nous faisons, ma vie,
Cueillon la rose épanie
De nostre fleury printemps.

1. Diminutif de rinceaux *.
2. Raye de traits.
3. Eventail (N.; L.; Roquef.), c. à d. qui attise.

. . . . . .[50]
Dea[1]! depuis que tu m'aymois,
Par neuf mois
La lune n'est retournée ;
Et (parjure mauvaistié)
L'amitié
De ton cœur lasche est tournée.

Mais moy, bien que j'aye esté
Tout l'esté
Sur les bords de la Charante,
Toy où la Marne se perd,
Au flot verd
De la Sene se meslante ;

Tant plus de toy j'estoy loin,
Plus le soin
De toy croissoit en mon ame ;
Et plus sans te voir j'estoy
Je sentoy
Dans mon cœur plus chaude flame.

Quelcun (que soit-il maudit)
T'a-il dit
Qu'ay fait maistresse nouvelle ?
Les Xantongeois arbrisseaux
Et ruisseaux,
Certe en tesmoings j'en appelle.

Maint nouailleux[2] chasteigner
Témoigner

1. Interjection qui ici exprime le reproche (Burg., II, 599 ; Palsg., p. 888 ; Gachet, Gl.) ; monosyllabique (L.), comme l'indique la mesure du vers ; prononcez *da*.

2. Plein de nœuds, *nodosus* (N.; Roquef.).

Pourra mon amour qui dure,
Là où ton nom engravé
Est cavé
En mainte et mainte écriture.

Les rocs, les antres, les bois,
De ma voix
Encor' aujourdhuy resonnent[1],
Dont avec les pastoureaux
Les toreaux
Aux rives du Tré s'estonnent...[48]

Mais, Meline, ô le bon heur,
O l'honneur,
O le joyau de nostre age,
En douceur change soudain
Ce dedain,
Change ce felon courage.

Et me fay changer aussi
Mon souci
En plaisir, ô ma déesse,
Et de mes tristes chansons
Les durs sons
En doux accents de liesse.

1. Virgile, *Egl.*, I 5.

AMOURS DE FRANCINE

LIVRE PREMIER[1]

A fin que pour jamais une marque demeure,
A l'age qui viendra, comme vostre je suis,
Je vous fay vœu du peu, mais du tout que je puis,
De peur que la memoire avec nous ne s'en meure.
Je vous donne de moy la part qui est meilleure :
C'est l'esprit et la voix, qui, menez et conduis
Sous le flambeau d'Amour, des eternelles nuits
Sauveront vostre nom paravant que je meure.
Et, si assez à temps je n'ay pas commencé
De m'employer pour vous, puis que la destinée,
Qui vous cachoit à moy, m'en a desavancé[2] :
Je feray, comme fait le devôt pelerin,
Qui s'estant levé tard, pour faire sa journée,
Regagne à se haster le temps et le chemin.

-oo-

Un jour, quand de l'yver l'ennuieuse froidure
S'attiedist, faisant place au printemps gracieux,
Lorsque tout rit aux champs, et que les prez joyeux
Peinguent de belles fleurs leur riante verdure ;

1. Contient 122 sonnets.

2. Empêché (Roquefort).

Pres du Clain tortueux, sous une roche obscure,
Un doux somme ferma d'un doux lien mes yeux.
Voyci en mon dormant une clairté des cieux
Venir l'ombre enflâmer d'une lumiere pure.
Voyci venir des cieux, sous l'escorte d'Amour,
Neuf nymphes qu'on eust dit estre toutes jumelles;
En rond aupres de moy elles firent un tour.
Quand l'une, me tendant de myrte un verd chapeau [1],
Me dit : Chante d'amour d'autres chansons nouvelles,
Et tu pourras monter à nostre saint coupeau [2].

J'atteigny l'an deuziesme apres une vintaine;
Et desja plus épais de barbe se frisa
Mon menton blondoyant, quand Amour m'atisa
Un feu par le bel œil d'une douce inhumaine :
Paravant je chantois afranchy de sa peine;
L'enfant sous un nom feint [3] écrivant m'avisa
De luy sans le cognoistre; et mes vers il prisa,
Et pour me faire sien à Francine me meine.
Soudain je fu surpris; soudain dedans mon cœur
D'un clin d'œil je senty s'allumer son ardeur;
Et de chanter de luy depuis je ne fay cesse.
Et si bien sa fureur sous soy me fait ployer
Que si m'égarant j'ose autre chant essayer,
Et le propos me faut et la voix me delaisse [4].

Ny la mer tant de flots à son bord ne conduit [5],
Ny de nége si dru ne se blanchist la terre,
Ny tant de fruits l'autonne aux arbres ne desserre,
Ny tant de pleurs au prez le printemps ne produit,

1. Couronne *.
2. Sommet *. — Inspiré d'Hésiode, *Theog.*, 22.
3. Meline.
4. Bion, IV; Anacréon, I.
5. Imité de Marulle. Cf. Ronsard, *Am.*, II, *Chanson* (Ed. Bl., I, p. 172); A. Chénier, p. 289.

Ny de tant de flambeaux la nuit claire ne luit,
Ny de tant de formils la formiliere n'erre,
Ny la mer en ses eaux tant de poissons n'enserre,
Ny tel nombre d'oyseaux traversant l'air ne fuit ;
Ny l'yver paresseux ne fletrist tant de fueilles [1],
Ny le thym ne nourrist en Hyble tant d'abeilles,
Ny tant de sablon n'est en Libye espandu,
Comme pour toy, Francine, et de pensers je pense,
Et je soulfre d'ennuis et de souspirs j'élance,
Et je respan de pleurs, ton amant éperdu.

O ma belle ennemie, et pourquoy tellement
Vous armez vous d'orgueil contre moy, dedaigneuse,
Contre moy qui parlant de façon gracieuse,
Autant comme je puis, m'offre à vous humblement ?
O si mon deconfort et mon cruel tourment,
Madame, tant soit peu vous peut rendre joyeuse,
La peine ny la mort ne m'est point ennmieuse :
Car pour l'amour de vous je m'ayme seulement.
Mais si par le labeur de mes œuvres ma vie,
Maistresse, vous peut bien quelque honneur aporter,
D'elle vous chaille [2] un peu qu'elle ne soit ravie.
Autrement celle [3] histoire à vostre nom vouée,
Si mon peu de loysir vous me venez oster,
Mourroit entre mes mains devant que d'estre née.

Si ce n'est pas Amour, que sent donques mon cœur ?
Si c'est Amour aussi, pour dieu quelle chose est-ce ?
S'elle [4] est bonne, comment nous mét elle en detresse ?
Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur ?
Si j'ars [5] de mon bon gré, dou [6] me vient tout ce pleur ?

1. Virgile, *Enéide*, VI, 309.
2. Subjonctif du verbe chaloir (L.; sa conjug. dans la Gram. de Du Guez, éd. Génin, p. 1006).
3. Cette *.
4. Si elle.
5. J'ard, je brûle *.
6. D'où. *V.* p. 25, n. 3.

Si maugré moy, que sert que je pleure sans cesse ?
O mal plein de plaisir ! ô bien plein de tristesse !
O joye douloureuse ! ô joyeuse douleur !
O vive mort, comment peus-tu tant sur mon ame,
Si je n'y consen point ? mais si je m'y consen,
Me plaignant à grand tort, à grand tort je m'en blame.
Amour bon et mauvais, bon gré maugré je soufre.
Heureux et malheureux et bien et mal je sen ;
Je me plain de servir ou moy-mesme je m'ouffre [1].

-oo-

Quelcun faisant parler le françois échauffant [2]
Pretande le chapeau [3] du tragique lierre ;
Un autre à fin qu'un roy son front de laurier serre
Chante les faits de Mars d'un vers bravement haut.
Le peuple ny les rois contenter ne me chaut :
Par mes vers je ne veux autre couronne aquerre [4],
Que plaisant à Francine avoir fin de la guerre
Que fait sa chasteté contre mon desir chaut.
Si je suis aymé d'elle, et si lisant ma rime
De son jugement docte elle en fait quelque estime,
Des poëtes amans je suis le plus heureux.
Mais si elle daignoit de sa belle main blanche
Me mettre sur le front du doux myrte la branche,
Je toucheroy le ciel de mon front amoureux.

-oo-

Rossignol amoureux, qui dans ceste ramée,
Ore [5] haut, ore bas, atrempant [6] ton chanter,
Possible comme moy essayes d'enchanter
Le gentil feu qu'allume en toy ta mieux aymée ;

1. Je m'offre. Forme fréqu.; v. Ronsard, p. 87.
2. L'échafaud *, la scène.
3. Couronne *. — Cf. Horace, *Odes*, I, VI.
4. Acquerir * (Acc. Rim.).
5. Tantôt .. tantôt.
6. Accorder, ajuster, moduler, *temperare* (Roquef.; R. de la R., 3906).

S'il y a quelque amour dans ton cœur allumée
Qui cause ta chanson, vien icy te jetter
Dans mon giron, à fin que nous puissions flater
La pareille douleur de nostre ame enflammée.
Rossignol, si tu l'es, aussi suis-je amoureux.
C'est un soulas bien grand entre deux malheureux
De pouvoir en commun leurs douleurs s'entredire.
Mais, oyseau, nos malheurs (je croy) ne sont égaux,
Car tu dois recevoir la fin de tes travaux,
Moy, je n'espere rien qu'à jamais un martyre.

Si je suis devant toi, prest à te raconter
Le mal de ton amour, je ne te puis rien dire ;
Mais mon cœur, gros d'ennuys, qui tristement souspire,
A mes yeux langoureux les larmes fait monter.
Francine, tu me viens alors solliciter
De deceler le feu de mon cruel martyre ;
Moy ne pouvant parler, le mal tu ne veux lire
Que mon cœur par mes yeux dehors cuide[1] jetter.
Ma langue sans mouvoir dans ma bouche est muette.
Que veux-tu qu'elle die? Elle ne pourroit pas,
Non, dire seulement un mot de sa harangue.
N'ois-tu point les sanglots que mon triste cœur jette?
Vois-tu pas en mes yeux le pleur qui roule à bas ?
Croy-les : les yeux sont plus à croire que la langue.

Conteaux verds d'arbrisseaux, de qui le pendant[2] bas
D'un contour recourbé la prairie enceinture,
Qui d'un train de serpent se traine en sa verdure,
Par detours recelez, des nymphes les esbas ;
Las ! oyrrez-vous sans fin les cris de mes helas ?
Vous seray-je ennuyeux des ennuis que j'endure,
Tousjours sans chanter rien que de ma peine dure,

1. Pense[r].
2. Penchant (Roquef.).

De laquelle chanter je ne suis soul mais las?
Ne viendra point le jour que sous vostre ramée
J'écarte à mon souhait, tout seul, ma mieux aymée,
Cueillant de mes travaux le beau fruit savoureux?
Ne viendra point le jour que plus je ne soupire?
Que je cesse ma plainte avecques mon martyre,
Vous chantant mille vers du plaisir amoureux?

Tousjours si pres ta douceur suit ton ire,
Ton ire suit de si pres ta douceur,
Que je ne sçay lequel m'est le plus seur[1]
Ou d'estre en joye ou me voir en martyre.
Si j'ay du bien, en ce bien je souspire,
Creignant bien tost ta voysine rigueur :
Si j'ay du mal, j'espere ta faveur
Qui doit flater le mal qui me martyre.
Si j'ay du bien je n'en jouis en rien,
Ayant le mal de creindre pour ce bien
Le mal prochain qu'il faudra que jendure.
En mon amour, le mal j'ayme donc mieux,
Puis en mon mal je me flate, joyeux
Du bien qui vient apres la peine dure.

Guiterre[2], doux confort de ma peine cruelle,
Qui romps tous mes soucis et trompes doucement
L'ennuy que je reçoy de l'amoureux tourment,
A la mienne joignant ta plainte mutuelle,
Que n'ay-je, moy chetif, pour donter ma rebelle
D'un Orphée la main, qui d'ébaïssement
Ravit les bois oyans, qui molit tendrement
Le dur cœur de Pluton, jusqu'à ravoir sa belle!
A ma piteuse voix j'attramperoy[3] tel son

1. Rime permise alors (Des Accords, Diet).
2. Guitare.
3. J'accorderais.

Que je pourroy gagner avecque ma chanson
Celle qui à grand tort contre moy se depite ;
Et si je la gagnoy, à mon dieu Cupidon,
Amour l'enfant archer, je t'apendroy pour don
Avec un écriteau témoin de ton merite.

Ny m'esloigner du long des plus lointains rivages,
Ny par les monts deserts, tout seulet, m'escarter,
Ny dans les bois obscurs tout le jour m'arrester,
Ny entrer dans le creux des antres plus sauvages,
Ne m'ostent tant à moy, que de toy mille images
Ne viennent à mes yeux partout se presenter,
Où que je soy caché, me venant tourmenter,
Navrans[1] mes yeux de peur, mon cœur de mille outrages.
Si l'œil je jette en l'eau, dedans l'eau je te voy ;
Tout arbre par les bois me semble que c'est toy ;
Dans les antres, aux monts, me recourt ton image.
Or il faut bien qu'Amour soit aisté comme on bruit[2],
Quand partout où je suy, leger, il me poursuit,
Tousjours devant mes yeux remetant ton visage.

Las ! ny pour moy les zefirs ne ventellent ;
Las ! ny pour moy ne gazouillent les eaux ;
Ny pour moy, las ! maintenant les oyseaux
Se degoisans plaisamment ne querellent ;
Ce n'est pour moy que les prez renouvellent ;
Ny de verdeur pour moy les arbrisseaux
Ne parent pas leur fleurissans rameaux ;
Aux champs pour moy les chevreaux ne sautelent ;
Ny le berger de ses gayes chansons
Sur son flageol ne reveille les sons,
Pour moy, chetif, que nul plaisir ne flate.

1. Blessant* (Joinville). 2. Comme on dit.

Mais sans avoir confort de mes douleurs
J'use ma vie en cris, souspirs et pleurs,
Fait serviteur d'une maistresse ingrate.

Songe heureux et divin, trompeur de ma tristesse,
O que je te regrette ! ô que je m'éveilloy,
Helas ! à grand regret, lorsque je dessilloy
Mes yeux, qu'un mol sommeil d'un si doux voile presse.
J'enserray bras à bras, nu à nu, ma maistresse,
Ma jambe avec sa jambe heureux j'entortillay,
Sa bouche avec ma bouche à souhet je mouillay,
Cueillant la douce fleur de sa tendre jeunesse.
O plaisir tout divin ! ô regret ennuieux !
O gracieux sommeil ! ô reveil envieux !
O si quelcun des dieux des amans se soucie,
Dieux, que ne fistes vous, ou ce songe durer
Autant comme ma vie, ou non plus demeurer
Que ce doux songe court ma miserable vie?

Bellay, d'Anjou l'honneur, ains[1] de toute la France,
A qui tout l'Helicon s'étale tout ouvert ;
Si en vers amoureux tu nous as decouvert
Quelque flamme d'amour d'une claire aparance ;
Si d'Olive[2] le nom metant en evidance,
Des branches d'olivier ton front tu as couvert,
Osant le faire egal au lorier tousjours verd,
Ne dedagne écouter ces souspirs que j'eslance.
Ne dedagne[3] œillader ces vers, que sur le Clain
Amour me fait écrire en l'honneur de Francine ;
Et, si quelque pitié touche ton cœur humain

1. Mais encore.
2. C'est le nom poétique de la maitresse chantée par du Bellay.
3. Dédaigne ; enc. dans Malh.

Sur les bords ou du Tibre ou de l'eau, dont l'humeur
Premiere m'abreuva, fay que ta voix divine
Les nymphes d'Italie émeuve en ma faveur.

-◇-

O moment trop heureux où je vy découverte
Sa chevelure d'or ! Mais, ô moment heureux,
Jouissant d'un tel heur, moy, bruslant amoureux,
J'ay dedans leurs filets de mon ame fait perte.
O qu'heureux je pâmai, baisant à bouche ouverte
Les liens de ma vie ! O plaisir doucereux,
Voir comme elle estendoit gentiment dessur eux
Un propre scofion[1] ouvré de soye verte !
O que je fus heureux de la voir recoifer,
De la voir gentiment son beau chef atifer,
De mordre le fin bout de sa mignarde oreille !
Non autrement Adon mignardant sa Venus
Se pâme de plaisir, lorsque ses cheveux nus,
Decoifée, elle agence en plaisante merveille.

-◇-

Mon Dieu, que c'est une plaisante peine,
Que se pancher sous le joug amoureux !
Mon Dieu, que c'est un tourment bien heureux,
Que de languir sous une dame humaine !
O que l'amant son vivre heureux demeine
Heureusement, qui du miel doucereux
(Ayant esté tout un jour langoureux)
D'un doux baiser comble sa bouche pleine !
Je le sçay bien, ce soir d'une faveur
Ma dame douce a guery la langueur
Où tout le jour m'avoit tenu sa grace.
Il faut pener d'un languissant desir
Pour mieux gouter tant savoureux plaisir :
Qui sçait le bien qui par le mal ne passe ?

1. Escoffion, coiffe de femme (L.; J. Gl.).

Ma dame en un jardin amassoit des fleurettes,
Pour en faire un bouquet, et, tapy sous les fleurs,
Amour elle trouva, qui versant tiedes pleurs
Seulet contre Venus poussoit plaintes aigrettes.
Ma mere, tu te dis mere des amourettes,
Mais la mere plustost tu es de tous maleurs,
Quand chagrine tousjours tu remés tes douleurs
Sur moy qui n'en puis més[1] et que si mal tu traittes,
Ce disoit Cupidon, de Venus se plaignant,
Quand de ses belles mains Francine l'empoignant
Le nicha dans son sein[2]. Amour dedans se joue,
Et s'escrie en ces mots : Ma mere tu n'es plus,
C'est Francine qui l'est; cherche, belle Venus,
Cherche un autre que moy qui ton enfant s'avoue.

Si je pouvoy vous deceler ma peine,
Vous lacheriez bien tost vostre rigueur;
Vrayment bien tost vous me rendriez mon cœur,
Ou pour le moins luy seriez plus humaine.
De tant d'ennuis ma triste vie est pleine,
Pour vous aymer, que d'un an la longueur
Me defaudroit à conter ma langueur,
Eusse-je encor de tous les vents l'aleine.
Grand est mon mal, grande est vostre rigueur,
Mais bien plus grande est ma chaude langueur.
O que je pusse à nu vous la décrire !
Je suis certain que mon mal moliroit
De sa rigueur la rigueur de vostre ire
Qui tel qu'il est vous le découvriroit.

1. Qui n'en puis plus.
2. Imité d'une epigr. grecque (*Anth. Pl.*, 388), rangée alors parmi les anacréontiques. Cf. Longepierre, *Bion et Moschus*, p. 15; A. Chénier, p. 152.

Sophistes, vous mentez, qui dites que l'amour
Est une passion dedans une ame oisive ;
Sophistes, vous mentez ; car est-il rien qui vive
Plus franc d'oisiveté, par tout ce bas séjour,
Que l'esprit d'un amant, qui, veillant nuit et jour,
N'évite nul travail, de tout repos se prive,
Vogue par mille mers, jamais ne vient à rive,
Mille perils divers essaie tour à tour ?
Au contraire dans moy, qui oisif souloy vivre,
Amour, depuis qu'il m'a commandé de le suivre,
Reveille mes esprits paresseux paravant;
Depuis éclercissant de sa luisante flâme
La sommeilleuse nuit, où languissoit mon ame,
Mille gentils pensers me fait mettre en avant.

Petis cousins aislez, ô d'Amour les trompettes,
Qui la nuit trompetans tout alentour de moy,
Me reveillez ensemble avecques mon émoy,
Allez, traversez l'air, déployez vos aislétes ;
Volez, et si d'Amour quelque conte[1] vous faites
Faites conte, oyselets, pour ma si rare foy,
De ce que je vous veu. Si tant d'heur je reçoy,
Les bons heraus d'Amour à tout-jamais vous estes.
Allez pres de Poytiers, sur un valon pierreux,
Droit au dos d'un conteau qui sur un champ regarde ;
Portez à ma Francine un message amoureux.
De ce mot dans son lit allez la reveiller
(Pour guerdon[2] baisez-la; ô quel malheur m'en garde !) :
Baïf pour ton amour ne sçaureit sommeiller.

Esperon mieux, mon cœur, puis que j'ay ce beau gage
De l'amour de Francine. O brasselets aimez,

1. Compte. 2. Récompense.

Ça, ça que je vous baise, ô cheveux embaumez,
Puis que vous me donnez ce bienheureux presage.
Mon cœur, esperon mieux d'un plus certain courage.
Par ceux qui sont d'amour vrayement enflammez,
Et qui d'un trait heureux ont les cœurs entamez,
Ne peut s'esperer tant qu'ils n'ayent d'avantage.
Esperon mieux, mon cœur. Qui est-ce qui dira
Que Francine ne m'ayme et qui d'avoir eu d'elle
Une telle faveur jamais s'orgueillira ?
Mon cœur esperon mieux : il est bien malheureux
Qui vit en desespoir obscurement fidelle :
Malheureux qui n'espere et qui est amoureux !

Pour hanter les combats je ne fay m'estimer,
Aux palais pleins de bruit je ne me mets en vente,
Je ne ven sur la mer blêmir pour la tourmente,
Ny en quelque autre estat me faire renommer.
M'en loue qui vaudra, ou m'en vienne blamer,
Une chose me plaist, dont l'honeur seul me tante,
C'est de pouvoir un jour, pour mon amour constante,
Me voir autant aymé comme je puis aymer.
Tout autre estat mondain il me déplaist de suyvre :
Si l'on m'oste l'amour, sans pouvoir faire rien,
Par force et nuit et jour oysif me faudra vivre.
Mais si j'ayme tousjours ma sçavante pucelle,
Je ne ven d'avoir bruit chercher autre moyen
Que d'exceller en foy, comme en grace elle excelle.

Nul je ne ven blamer d'écrire à sa façon,
Ou soit que trop enflé le langoureux il feigne,
Ou soit que son amour froidement il depeigne ;
Nul, ma Francine, aussi ne blame ma chanson.
Si je chantoy pour eux ils me pourroient blamer ;
Mais si je leur deplays, il me plaist leur deplaire.

Francine, en te plaisant. Qu'ay-je aux autres afaire[1] ?
J'ay tout ce que je veu si tu veux m'estimer.
Ce que j'écry te plaist, tu aymes bien mon stile :
Aussi j'écry pour toy, c'est pour toy que je chante.
Un autre au gré de tous se pène de chanter :
Moy qui brusle du feu de ton amour gentile,
D'avoir touché le but de mes vers je me vante,
Si mon chant amoureux est pour te contanter.

Si j'avoy le pouvoir, comme j'ay le courage,
De chanter ta valeur ainsi qu'elle merite,
En un style plus haut on la verroit écrite,
Qui d'icy à mille ans en portroit temoignage.
En vain je n'auroy vu ce beau jour de ton age ;
Amour n'auroit en vain, d'un de ses traits d'élite,
Pour toy navré[2] mon cœur, car ny la mort dépite
Ny le temps sur nos noms n'auroyent point d'avantage.
Mais lise qui voudra les livres pour aprendre
Des autheurs anciens la science immortelle,
D'æsles se garnissant pour voler à la gloire :
Quant à moy sans cela j'ose bien entreprendre,
Guidé de tes beaux yeux et de leur clarté belle,
Dresser de nostre amour assez longue memoire.

Pour gage d'amitié je te donne et dedie,
Mon Cottier, tout ceey qu'en moins d'un an l'ardeur
D'une gentile amour éprise dans mon cœur
M'a fait plaindre et chanter pour une belle amie.
Déesses, qui gardez la sainte Castalie,
Si de vostre bon gré vostre douce fureur
En moy vous avez jointe à la plaisante erreur,
Où m'égaroit d'Amour la divine folie ;

1. A faire. 2. Blessé.

Si mes vers amoureux de bon gré vous avez
Suyvis en vostre dance, et si dans vostre eau belle
Pour les rendre plus beaux vous les avez lavez;
Faites vivre en mes vers d'un louable renom,
Tant que l'on sentira d'amour quelque estincelle,
O Muses, mon Cottier, ma Francine et mon nom.

LIVRE DEUXIÈME[1]

En quels rochers pierreux, en quelle forest grande,
En quel bois écarté, en quel lointain rivage,
En quel antre d'effroy, en quel païs sauvage,
Pour me sauver d'Amour faut-il que je me rande?
Où plus cet œil ses traits dans mon cœur ne debande[2],
Où plus ces belles mains n'en facent un pillage,
Où plus je ne soy point[3] de l'amoureuse rage,
Où plus mort ou merci en vain je ne demande?
Hélas! si par la mort toute douleur se passe,
Ame, que tardes-tu te mettre hors de peine?
Que ne vas-tu chercher en la mort quelque grace?
Que vaudroit de fuïr au païs plus estrange?
Qui fuit au loin son mal et quant et soy[4] le meine,
Il change de païs, mais point il ne se change.

Aubert, à qui la Muse a versé dans la bouche
Un chant, dont la douceur feroit le miel amer,
Si quelquefois Amour ton cœur put enflâmer
De l'œil d'une maistresse à ton desir farouche;

1. Contient 125 sonnets.
2. Décoche.
3. Piqué, du verbe poindre*.
4. Mauvaise orthogr. (J. Gl.); quand et, en même temps que soi, c. à d. avec soi (L.).

Vien voir un pauvre amant : pren ton lut et le touche ;
Vien avec ta chanson d'un tel son l'animer,
Qu'alleger il me puisse et d'amour alumer
La rebelle qui m'est plus sourde qu'une souche.
Aubert, vien voir Francine ; si tu vois ses beaux yeux
Estinceler d'amour la lumiere divine,
Si tu oys [1] son parler, plus que miel savoureux,
Tu diras : ô beauté, beaute dine des cieux,
Jamais autre beauté entre nous ne fut dine [2],
Si cette-cy [3] ne l'est, d'un poëte amoureux.

En plus brave chanson si je n'écry, Boitie [4],
Les batailles des rois éclatantes d'acier ;
Si à vanter leurs faits je ne suis le premier ;
Si je n'enfle mon stile en grave tragédie ;
Qu'on ne pense pourtant que tout ce que je chante
Se doive prendre à fable. Il y a du profit
A cognoistre l'erreur qu'un misérable fit,
Afin de la fuir si elle se presante.
Servent donc mes écris, à qui se gardera
De tomber dans le piege, où je me laissay prendre.
Possible un plus heureux un jour s'en aidera,
Remontrant à sa dame : O cruelle beauté
(Dira-t il) voudrois-tu si fiere à moy te rendre
Pour gagner un renom de si grand' cruauté ?

Comme le papillon, par une clarté belle
Doucement convié à voler dans le feu,
Virevolte à l'entour de la beauté deceu [5],
Tant de fois qu'à la fin il meurt sur la chandelle ;

1. Entends, du verbe ouïr.
2. Digne. Ce mot se prononçait tantôt dine, tantôt digne.
3. Celle-ci. Pron. démonst. : cettuy-ci, cette-ci (Bourg., Gr.).
4. Prononcez Boëtie.
5 Bien que *deceu* sonnât *deçu*. les rimes en *eu* et en *u* rimaient facultativement toutes ensemble (Des Accords, Dict.).

Et bien qu'il ait senty la bruslure cuisante,
Si[1] ne laisse-t-il pas d'y revoler tousjours,
Cuidant vaincre à la fin par maints et maints retours
L'ardeur, pour y jouïr de la beauté plaisante.
Mais le pauvret y va par tant et tant de fois
Qu'il y demeure pris jusqu'à perdre sa vie.
Cruelle belle, ainsi desfaire tu me dois !
Ainsi me promettant jouïr de ta beauté,
Mon amour envers toy sera tant poursuivie
Qu'enfin j'y sentiray ta seule cruauté.

Quand je reçoy plus d'heur et de bien de madame,
Qu'entre mes bras je tien (peu durable plaisir),
Il semble que tousjours s'accroissant mon desir,
Tant plus je l'acomply plus mon vouloir s'enflame ;
Et quand plus mon malheur me tient loin de la belle,
Lors plus je me travaille et les nuits et les jours,
En mes pensers divers faisant mille discours,
Comme je pourroy bien me revoir avec elle.
Amour de vostre amour m'a peu si bien blesser,
Qu'estant avecque vous, dame, je me tourmente
Par un fâcheux regret creignant de vous lesser ;
Et si de vous apres je me trouve absenté,
Un desir importun dans moy la peine augmente :
Ainsin[2] et pres et loin pour vous suis tourmenté.

Or que tous animaux se reposent au monde,
Toute chose se taist, je travaille d'ennuis ;
Je veille de douleur, et taire ne me puis
De l'amour, qui bouillant dans mes veines abonde.
Que quelque doux someil me fist boire de l'onde
De l'estan oublieux des eternelles nuits,

1. Pourtant. 2. V. p. 55, note 2.

Me faisant oublier de l'amour, où je suis
Langoureux amoureux, la tristesse profonde !
Mais c'est folie à moy d'esperer le someil ;
De tels soucis cuisans, que l'amour aux siens donne,
Telle troupe en mon cœur me detient en éveil.
Soupsons, regrets, desirs, me font resoupirer.
Et, ne les pouvant vaincre, à eux je m'abandonne ;
Et par eux n'ay loysir non pas de respirer.

-◇◇-

Sus, debout, Arenis, allume la chandelle ;
Ça, l'encre et le papier, aporte tout icy :
Il me plaist à jamais écrire le soucy
Que j'ay pour le bel œil d'une maistresse belle.
Plus de mille papiers j'ay employez pour elle ;
Et plus de mille encore et mille outre ceux-cy,
Si je vi, j'employray, faisant vivre éclercy
Et son nom immortel et sa gloire immortelle.
J'ose bien, si je vi, bravement me vanter
De me voir honoré pour honorer sa gloire :
En si belles chansons j'espere la chanter !
Francine, plus que toy nulle on ne prisera,
De qui le poete ami dressera la memoire,
Ou bien mon Apollon ma voix dedaignera.

-◇◇-

Croyssez, heureux œillets, que ma maistresse arose
De sa belle main blanche à celle [1] heure du jour
Que le soleil lassé, metant fin à son tour,
S'en va chez l'Océan, où la nuit il repose.
Croyssez, heureux œillets, et vostre fleur declose
Heureux épanissez, à fin d'estre l'atour
De son sein, des Amours le trop chaste séjour,
Ains [2] la douce prison où ma vie est enclose.

1. Cette *.

2. Mais bien plutôt.

Ha, si le chaud midy vous ternist vostre fleur,
Au soir sa douce main vous rend vostre vigueur :
Mais sa main fiere, à moy, ma force m'a ravie.
De vostre heur, beaux œillets, je ne suis pas jaloux ;
Mais au moins montrez luy qu'elle peut comme à vous
Me remettre en vigueur ma languissante vie.

Bien qu'empesché tu sois en ta propre maison,
Mon Cottier, par les tiens, de lire ne refuse
Ce que j'ay recueilli sous ma petite muse,
Captif d'une maistresse en aymable prison.
Je sçais bien, tu donras[1] bien plus qu'à la raison
A la douce amitié, qui doucement t'abuse ;
Et, Cottier, il n'est pas que de la double ruse
D'Amour tu n'ais gouté quelquefois le poison.
Tu cognois comme il point et nous chatouille ensemble ;
Comme il se donne aux cœurs et nos cœurs il nous emble[2] ;
Comme il rit en mordant, amer et doucereux.
Vien doncques tes amours dedans les miennes lire,
Comme au port le nocher, t'ébatant à redire
Le peril, échapé des escueils dangereux.

O pas en vain perduz ! ô esperances vaines !
O trop puissant desir ! ô par trop foible cœur !
O trop flateuse amour ! ô trop âpre langueur !
O mes yeux, non plus yeux, mais de pleurs deux fontaines !
O soulas peu certains, tristesses trop certaines !
O pour si claire foy trop aveugle rigueur !
O graces, ô beautez, dont la belle vigueur
En vigueur entretient toujours fraiches mes peines !
O souhets, ô soupirs, ô pensers, ô regrets !
O prez, campagnes, eaux, ô roches, ô forets !

1. Tu donneras*. 2. Ravit*.

O déesses, ô dieux de la terre et de l'onde !
O ciel, ô terre, ô mer ! ô dieu qui luis le jour,
Déesse qui la nuit ! voyez vous autre amour
Qui face qu'en amant tant de tristesse abonde ?

Doncques on dit que mon amour est feinte,
Et que je fay de l'amoureux transi,
Et que les vers, que je compose ainsi,
Ne partent pas d'une ame au vif ateinte ?
O pleust à Dieu, que fausse fust la plainte
Qui va criant mon amoureux soucy !
Perdroy-je en vain ce que j'écris icy
Si d'amour vray n'estoit mon ame étreinte ?
Que pleust à Dieu que ceux qui font ce bruit
Un seul moment eussent au cœur la playe
Que mon œil traitre en mon cœur a conduit !
Ou pour le moins fussé-je tant heureux,
Que de leur bruit la fausseté fust vraye,
Comme je suis vrayement amoureux !

An heureux, heureux mois, et jour et soir heureux,
Quand Francine me dit : Doncques tu ne t'asseures
De mon amour, Baïf ? Tousjours donc tu demeures
De mon affection douteux et desireux ?
Baïf, tu seras bien incredule amoureux
Si tu ne le cognois par des preuves bien seures [1] ;
Et faudra que bien tost ou je meure ou tu meures,
Ou tu ne seras plus vainement langoureux.
Que peut faire esperer promesse si gentile [2] ?

1. Les mots en *eure* rimaient facultativement ensemble, qu'ils sonnassent *eure* ou *ure* (Des Accords, Dict. ; Quicherat, *Versif.*, p. 335).

2. Pour la rime il reprend l'usage de l'ancienne langue de ne pas mouiller les *ll* du féminin de gentille, qu'on écrivait *gentile* (Quicherat, *Versif.*, p. 334).

Nouvelle ne fut onc plus agréable à roy,
Ou de gain de bataille ou de prise de ville,
Comme par ce propos plein de bonne asseurance
Ce message à souhet je receu dedans moy,
Croyant l'heureux repos de ma longue esperance.

O soir heureux pour moy, ô moments bienheureux,
O place bienheureuse, où j'eu la hardiesse
Devant les yeux benins de ma douce maistresse,
De decouvrir à nu mon tourment amoureux.
Je sens, ce me dit-elle (ô propos doucereux!)
Quel est ton mal cruel, je cognoy ta detresse;
Je sçay ta ferme foy, ne crein que je te lesse
En mon amour souffrir plus long temps langoureux.
Sellant[1] ces mots humains, humaine elle me baise:
Mais pensez, amoureux, en quel heur, en quel aise,
Dessus l'heure[2], et l'oreille et la bouche j'avois.
Jamais, jamais ma bouche autre goust ne savoure,
Que de son doux baiser! Et jamais ne recoure
Jamais dans mon oreille autre son que sa voix[3]!

Dans les vergers de Cypre un autre meilleur coin
Que toy, coignet[4] aimé, plus propre ne se vante
A decouvrir l'ardeur qui les amants tourmente,
Quand Amour nos esprits travaille d'un doux soin.
Coignet, de mes amours ô fidelle témoin,
Ma Francine en ce lieu vit ma flâme evidante;
En ce lieu, me baisant de sa bouche odorante,
Elle écarta de moy toute douleur au loin.
Carreau, sur qui assis, sur mes genoux assise
Ma maistresse je tins doucement embrassée;
Chaise qui nous soutins entre tes bras heureux,

1. Scellant.
2. Sur l'heure.
3. V. A. Chénier, p. 247.
4. Diminutif de coin.

Chaise, carreau, coignet, si elle vous avise,
S'elle[1] daigne vous voir, mettez en sa pensée
Ce qu'en vous je luy dy de mon cœur amoureux.

Qu'on recompense bien le tourment de liesse
Au jeu divers d'Amour! Que c'est un grand plaisir,
Apres le doux ennuy de l'amoureux plaisir,
Dans les bras de sa dame oublier sa detresse!
Vienne à mes ennemis de vivre sans maistresse :
Au monde un plus grand heur je ne sçauroy choisir
Qu'aimer et d'estre aimé. Tant qu'on a le loisir
Il faut cueillir les fleurs de la belle jeunesse.
Sans les dons de Vénus s'il n'y a rien d'heureux,
S'il n'y a rien de doux en nostre fraisle vie[2],
Estanchon nostre soif du nectar amoureux.
Passon ainsi le temps, et quand le dernier jour
Banira de ce ciel nostre âge parfournie
Nous n'irons à regret au bienheureux sejour.

Mesmes, tandis qu'au ciel tu fiches ton esprit,
Des astres remarquant le cours et la puissance,
Sur les bords de ma Seine, à rien, las! je ne pense
Icy dessus le Clain, qu'à celle qui m'y prit.
De tout ce qu'elle fait le penser me nourrit :
Icy premierement j'eu d'elle cognoissance;
Là je l'ouy parler; icy elle me tance;
Elle m'œillade icy, là elle me sourit;
Gaye icy je la vy, là je la vy pensive;
Ici elle chantoit, là elle fut assise;
Icy elle dança, là elle fit un tour;
Là elle s'enfuït d'une course lascive;
Icy je luy contay l'amour qu'elle m'atise.
Mesmes, ainsi pensif je passe nuit et jour.

1. Si elle*.
2. Imité d'Horace, *Epit.*, I, vi,
65. La pensée est de Mimnerme; cf. A. Chénier, p. 169.

Ennuyé d'estre serf je cherchay liberté,
Et si tant que je l'en ; mais je ne pourroy dire
Combien la liberté en moy je trouvay pire
Que de vivre captif sous tant belle fierté.
Et comme de mon gré je m'en estois osté,
Je m'y remis encor ; et soit que mon martire
On se face plus doux ou tousjours plus s'empire,
Esclave je vivray d'une fière beauté.
Les chaines et les ceps [1] me plaisent davantage,
Que vivre en liberté delivre [2] du servage.
Me plaigne qui voudra, mais je m'estime heureux.
Y a-t-il bienheurté [3] qui a tous soit toute une?
Chacun se forge un heur [4]. Qui aime sa fortune,
Et qui en est contant, il n'est pas malheureux.

Francine, j'ay juré d'estre à jamais à toy ;
J'ay juré par mes yeux, par mon cœur, par mon ame,
Qui languissent pour toy dans l'amoureuse flâme,
Et par tous les ennuis qu'ils soufrent de leur foy.
Mais tu t'en ris, mauvaise, et le deuil j'en reçoy ;
Mauvaise, tu t'en ris, te disant estre dame [5]
De tout ce qu'ay juré, et tu me donnes blâme
D'avoir en vain juré ce qui n'est pas à moy.
Au moins, Francine, au moins, si miens je ne puis dire
Ny mon cœur, ny mes yeux, ny mon ame, ny moy,
Puissé-je dire mien mon amoureux martire !
Au moins mes pleurs soyent miens, mes soupirs, ma [tristesse,
Pour te jurer par eux, d'inviolable foy,
Jamais ne te changer pour une autre maistresse.

1. Entraves pour les criminels (L.; sa description dans N.).
2. Adjectif ; nous n'employons plus aujourd'hui que le participe délivré.
3. Bienheureté, félicité (N.; Joinville).
4. Virgile, *Egl.*, II, 63.
5. Maîtresse (La Fontaine, *Fab.*, VII, x).

O doux songe amoureux, qui alheure[1] plus coye
De cette heureuse nuit (quand je fermoy les yeux
Sous un somme plus doux) mes travaux ennuieux
Es venu consoler d'une soudaine joie,
En un tel paradis faisant que je me voye,
Tu fais que je beni mon tourment gracieux :
Et bien que tu sois faux, si t'aymé-je bien mieux
Qu'autre plaisir plus vray qu'en veillant on m'otroye[2].
Tant belle et tant humaine entre mes bras tu mis
Ma Francine ! O qu'estroit je la tin embrassée !
O comme mes travaux en oubly furent mis !
Que je me vangeay bien de tous les grands ennuis
Soufferts depuis le jour que je l'avoy laissée,
Ainçois[3] depuis le jour qu'à moy plus je ne suis !

Songe, qui par pitié m'as réscoux[4] de la mort,
Et qui m'as mis au cœur de mon mal l'oubliance,
De quel endroit du ciel en ma grand' doléance,
M'es-tu venu donner un si grand reconfort ?
Quel ange a pris soucy de moy ja[5] presque mort,
Ayant l'œil sur mon mal hors de toute esperance ?
Je n'ay jamais trouvé à mon mal allegeance,
Songe, sinon en toy en son plus grand effort.
Bien heureux toy qui fais les autres bien heureux,
Si l'aisle tu n'avois si pronte au departir,
Nous l'ostant aussi tost que tu donnes la chose ;
Au moins revien me voir, moy chetif amoureux ;
Et me fay quelquefois cette joye sentir
Que d'ailleurs que de toy me promettre je n'ose.

1. A l'heure.
2. M'octroie (L., hist.; Brach., Dict. étym.; Joinville).
3. Mais plutôt*.
4. Part. passé du vieux verbe rescorre, délivrer (N.; Roquef. Burg., II, 151 et 153; Joinville
5. Déjà.

Ainsi donc va le monde, ô estoyles cruelles !
Ainsi dedans le ciel commande la justice !
Tel decret maintient donc la celeste police !
Tel est le beau destin des choses eternelles !
Ainsi donc la fortune aux ames les moins belles
Qui fuyent la vertu se montre plus propice !
A celles qui bien loin se banissent du vice
Elle apreste tousjours mille peines nouvelles.
Et ne devroit-on pas de cette beauté rare
Et de ce bel esprit la divine excellance
Voir sur toute autre dame en honneur élevée ?
Mais le Destin l'empesche, et le monde barbare
Le souffre et le permet ! Ah ! siècle d'ignorance !
Ah ! des hommes pervers, ah ! raison depravée !

Si, apres que la mort nostre âge auroit finie,
Comme dit Pythagore, il estoit vray qu'alors
Les ames seulement faisant change de corps
Dedans des corps nouveaux ressayassent la vie ;
Sans que l'esprit changeast, retenant sa nature,
Soit qu'en un fier lyon il erre dans les bois,
Soit qu'en un rossignol il gringote[1] sa voix,
Ou soit qu'il ressuscite une autre créature ;
Si l'esprit tousjours mesme autre part renaissoit,
Saillant d'une demeure en une autre demeure,
Et si son naturel jamais il ne laissoit ;
Puisqu'à une tousjours j'ay l'esprit asservi,
Apres que les destins jugeront que je meure,
Tourtre[2] je revivrai, si jamais je revi.

Il n'est nulle douceur tant soit elle estimée
Qui peut donner confort à mon cœur desolé,

1. Il fredonne *.
2. Tourterelle *.

Pour de celle estre absent qui m'a tant affolé,
Que j'ayme et j'aymeray et j'ai si fort aymée.
Si je chante parfois, en tristesse dolente
Je traine ma chanson, pareille au triste chant
Que sur le sec rameau la tourtre se branchant
En veuvage ennuieux d'une voix triste chante.
Encor le plus souvent je ne sçauroy tirer
De ma gorge ma voix, qui tient à ma poitrine ;
Ni mesme un seul soupir je ne puis soupirer :
Ny la plume en mes doits ne fait plus son devoir
D'écrire le tourment que j'ay pour toy, Francine ;
En si piteux estat je suis pour[1] ne te voir !

Loir, qui lechant les pieds des conteaux Vandomois,
Menes ton eau tardive en la terre angevine,
Si quelquefois Ronsard à sa chanson divine
T'avoit fait arrêter tes flots ravis tout cois ;
Entone, je te prie, dans tes rives ma voix,
Que tristement je pousse, absent de ma Francine,
Et conduy-la si bien sur ton onde azurine
Que sa Cassandre l'oye[2] où bien souvent tu l'ois,
Quand du long de tes bords l'herbe verte elle presse,
Seulete rechantant les vers de son amant,
Qui comme moy se plaint, absent de sa maistresse.
Fleuve di luy pour moy : Tu n'es seule, Cassandre,
Qui consumes un autre et te vas consumant :
Francine, qui me prend à moi se lesse prendre.

Las ! que c'est un grand mal qu'aymer d'amitié vraye,
Et se voir esloigné d'un long departement[3]
De celle qu'un amant ayme parfaitement :
O qu'il cache en son cœur une cuisante playe !

1. A cause que je ne te vois pas (L. : Pour).
2. L'entendez.
3. Absence (L., étym.).

Helas! à mon grand mal cette douleur j'essaye,
A ma grand' perte, hélas! j'eprouve ce tourment!
Et si je ne veu pas chercher aucunement
De faire par moyen que ce doux mal je n'aye.
O qu'il est malaise, depuis qu'on a ployé
Dessous le joug d'Amour, de pouvoir s'en deffaire!
O qu'on y a le col étroitement hé!
Mais ô le doux travail quand deux, d'un mesme cœur,
Dessous le joug d'Amour, heureux, se peuvent plaire!
Puissions-nous essayer cette douce langueur!

Paris, mere du peuple, ô Paris sans pareille,
Mammelle de la France, ô ma nourrice chère,
Des Muses le sejour, et que te doy-je faire
Pour bien te saluer des villes la merveille?
Nulle cité du monde à toi ne s'apareille.
Mais, comme le soleil sur les astres éclere,
Tu luis sur les cites de la terre estrangere :
L'estranger qui te voit tout ravy s'emerveille.
O quel plaisir ce m'est apres neuf lunes pleines
Te revoir aujourd'huy! Pleust à Dieu, ville aimée,
N'avoir jamais change au Clain ta chere Seine!
Tel venin ne fust pas coulé dedans mes veines,
Telle flâme en mon cœur ne se fust alumée,
Mais, las! je ne languisse en si plaisante peine!

Mais sans m'en aviser serois-je miserable?
Si me tien-je content : car onques de ma vie
Je ne senty mon cœur empoisonné d'envie,
Et je loue les dieux qui me font enviable.
Un plus heureux que moy, en un œuvre admirable
De legitimes vers, son grand sçavoir deplie,
Et face une chanson de luy mesme acomplie,
Autant à l'ignorant qu'au sçavant agréable.

Quand est de moy, Nicot [1], je n'entrepren de faire
Plus que Dieu ne feroit, qui ne sçauroit complaire
A tous, soit qu'ou la pluye ou le beau temps il face.
Mon but est de me plaire aux chansons que je chante.
Je suis bien fort contant que chacun s'en contante ;
Si nul ne s'en contante il faut que je m'en passe.

— Mon Dieu, quel vent si chaud m'alene le visage [2] ?
— Nous sommes les Soupirs d'un qu'esclave tu tiens.
— Qu'entan-je ? ô douce voix, dou [3] est-ce que tu viens ?
— De Baïf, ton amant, nous portons un message.
— Que fait-il ? que veut-il ? — Il vit en ton servage,
Et veut ravoir de toy son cœur que tu retiens.
— Son cœur qu'il m'a donné? — Mais, si tu t'en souviens,
Tu promis de luy faire un plus grand avantage.
— Et qui l'a meu si tost de revouloir son cœur ?
— Outre ce que sans cœur il ne pourroit plus estre,
Son cœur s'est plaint à luy que tu luy tiens rigueur.
— Ne l'ay-je pas tousjours tenu comme le mien ?
Comment pourroy-je mieux luy donner à cognoistre ?
Amenez-luy mon cœur pour ostage du sien.

Si la grande faveur, Chapelain, que la Muse
Me faisoit dés l'enfance, eust esté poursuivie,
Lorsqu'elle detenoit mon ame à soy ravie,
De sa douce fureur en mon esprit infuse ;
Sans qu'Amour le mauvais, qui me guide et m'abuse,
Ainsi pour son plaisir eust debauché ma vie,
Tel œuvre j'eusse fait, qui portroit peu d'envie
A tel qui de ployer dessous l'age refuse.
J'usse (Apolon aidant) basty si dur ouvrage,

1. L'auteur du dictionnaire que nous citons souvent. Il n'avait que deux ans de plus que Baïf.

2. Dialogue entre Francine et les Soupirs de Baïf.

3. D'où.

Qu'il eust pu defier des foudres toute l'ire,
Et sur moy n'aboiroit d'envieux telle rage.
Mais Amour ne le veut, ny les beaux yeux de celle
A qui Amour donna de moy l'entier empire,
Qui ne permettent pas que ma flâme je cele.

Ronsard, que les neuf Sœurs et leur bande sçavante
Suit comme son Phebus, tousjours la mer Egée,
(Mesme tu l'as chanté) ne tempeste enragée [1] ;
Tousjours de vents hideux l'air horrible ne vente.
Mais le bouillant courroux de ton cœur ne s'alante [2]
L'an s'est changé depuis et point ne s'est changée
L'ire que tu conceus pour ta gloire outragée,
S'il est vray ce que ment une langue mechante.
Non, je n'ay point mépris, ny ne pourroy méprendre
Envers ton saint honneur : ma Francine j'en jure,
J'en jure ses beaux yeux, ses beaux yeux que j'adore.
Par toutes les neuf Sœurs, par ta belle Cassandre,
S'elle peut rien sur toy, je te pry, je t'ajure [3],
Ne hay plus ton Baïf qui t'aime et qui t'honore.

Doux dedain, douce paix qu'un doux courroux ameine,
Doux regard, doux maintien, doux parler, beauté douce,
Doux trait, que dans mon cœur Amour doucement pousse,
Douceur du doux brazier de l'amour toute pleine.
Ame, defâche toy, cesse ta plainte vaine
Et plus contre ton heur, folle, ne te courrouce ;
Mais remercie Amour qui choisist dans sa trousse
Le trait, qui d'un doux feu te tient en douce peine.
Peut estre un jour quelcun piqué de douce envie
En soupirant dira : Qu'en une douce flame

1. Ronsard, *Odes*, IV, XXI (imitant Horace).
2. Se modère (Roquefort).
3. On ne prononçait pas le *d* de adjurer ; cet exemple confirme ce que dit de Bèze (L.).

D'une tresdouce amour cét homme usa sa vie !
O beauté, seul honneur de la race mortelle,
(Dira l'autre) pourquoy du temps de cette dame
Ne naquis-je ou pourquoy du mien ne naquit-elle ?

LIVRE TROISIÈME[1]

. . . . . .[12]

Moy, qui devant que d'estre né
Avois esté predestiné
D'une dame poëte,
Dés mon enfance j'ay sonné
Une amour contrefaite[2],

Afin qu'un jour j'eusse le pris
Entre les amants mieux apris
A chanter leur detresse,
Si j'étois de l'amour épris
D'une vraye maistresse.

Amour, voulant à mon destin
Metre une fois heureuse fin,
M'a mené voir la belle
A qui deu je vivois, à fin
D'estre serviteur d'elle.

Et qui m'auroit bien fait quiter
Ma Seine sans la regretter
Ainsin abandonnée,
Venant sur le Clain habiter,
Sinon ma destinée ?...[54]

1. Comprend 23 pièces. 2. Feinte. Amours de Meline.

L'amour qui me tourmente
Je trouve si plaisant
Que tant plus il s'augmente
Moins j'en veux estre exemt :
Bien que jamais le somme
Ne me ferme les yeux,
Plus amour me consomme[1]
Moins il m'est ennuyeux.
Toute la nuit je veille
Sans cligner[2] au sommeil,
Remembrant[3] la merveille
Qui me tient en éveil,
Me representant celle
Que je voy tout le jour
De qui l'image belle
Travaille mon sejour.
Toute nuit son image
Se montre devant moy ;
Le trait de son visage
Tout tel qu'il est je voy.
Je voy sa belle bouche
Et je vois son beau sein,
Ses beaux tetins je touche
Et je baise sa main.
Le jour si ma maistresse
Favorable m'a ris,
Il faut que j'en repesse
Toute nuit mes espris.
Si d'une œillade gaye
Elle m'a fait faveur,
La nuit sa[4] douce playe
Me chatouille le cœur.

1. Consume*.
2. Sans pencher, sans m'incliner; sens premier (L.; étym.).
3. Remémorer (L.; Palsg., p. 474; J. Gl.).
4. Pr. empl. objectivement.

S'elle[1] égaye la place
De son bal gracieux,
Toute la nuit sa grace
Recourt devant mes yeux ;
Si en douce merveille
J'ay ouy sa chanson,
Toute nuit en l'oreille
J'en regoute le son.
O heureuse ma vie
De joüir d'un tel heur !
Non, non, je n'ay envie
D'avoir d'un dieu l'honneur,
Puisqu'à souhet je passe
Et la nuit et le jour,
Recueillant tant de grace
Du tourment de l'amour.

Que faites-vous, mes compagnons,
Des cheres Muses chers mignons,
Avous[2] encor en son absence
De vostre Baïf souvenance ?
Baïf, vostre compagnon doux,
Qui a souvenance de vous
Plus qu'assez, si une pucelle,
Sa douce maistresse nouvelle,
Qui l'étreint d'une étroite foy,
Le laisse souvenir de soy.
Mais le pauvrét qu'amour tourmente
D'une chaleur trop vehemente,
En oubly le pauvrét a mis
Soy mesme et ses meilleurs amis,
Et le pauvret à rien ne panse

1. Si elle.
2. A'vous, pour avez-vous, apocope très en usage dans l'ancienne langue, et qui, au XVIe siècle, était même admise dans le bon langage (Théodore de Bèze cité par Génin, Var., p. 225; J. Gl.).

Et si [1] n'a de rien souvenance ;
Mais seulement il luy souvient
De la maistresse qui le tient,
Et rien sinon d'elle il ne panse
N'ayant que d'elle souvenance...[10]
Ny le gargouillant ruisselét
Qui coulant d'un bruit doucelét
A dormir d'une douce envie
Dessus l'herbe verte convie ;
Ny par les ombreux arbrisseaux
Le doux ramage des oyseaux,
Ny les luts, ny les épinetes,
Ny les gaillardes chansonnetes,
Ny au chant des gayes chansons
Voir les garces [2] et les garçons
Frapper en rond, sans qu'aucun erre [3],
D'un branle mesuré la terre ;
Ny tout cela qu'a de joyeux
Le renouveau delicieux ;
Ny de mon Tahureau (qui m'ayme
Comme son cœur) le confort mesme,
Mon Tahureau, qui comme moy
Languist en amoureux emoy,
Sous une dame peu cruelle
Qui l'aime d'amour mutuelle,
Ne peuvent flater la langueur
Qui tient genné mon pauvre cœur... [20]
Celuy vrayment est miserable
Qu'Amour, voire estant favorable,
Rend de sa flâme langoureux :
Chetif, quiconq est amoureux !...[6]

O ma belle rebelle,
Las ! que tu m'es cruelle !

1. Et même, et encore.
2. Les jeunes filles (L., rem.); toutefois ce mot était déjà (Palsg., p. 229) synonyme de paillarde.
3. Commette une erreur, se trompe.

Ou quand d'un doux souris,
Larron de mes espris,
Ou quand d'une parolle
Mignardetement molle.
Ou quand d'un regard d'yeux
Fierement gracieux,
Ou quand d'un petit geste,
Tout divin, tout celeste,
En amoureuse ardeur
Tu plonges tout mon cœur.
O ma belle rebelle,
Las! que tu m'es cruelle!
Quand la cuisante ardeur
Qui me brusle le cœur
Fait que je te demande
A sa bruslure grande
Un rafraichissement
D'un baiser seulement!
O ma belle rebelle,
Las! que tu m'es cruelle!
Quand d'un petit baiser
Tu ne veux m'apaiser :
Mais par tes fines ruses
Tousjours tu m'en refuses,
Au lieu d'allegement
Accroissant mon tourment.
Me puissé-je un jour, dure,
Vanger de ton injure.
Mon petit maistre Amour
Te puisse outrer un jour!
Et pour moy langoureuse
Il te face amoureuse,
Comme il m'a langoureux
Pour toy fait amoureux!
Alors par ma vengeance
Tu auras connoissance
Quel mal fait, du baiser
Un amant refuser.

Et si je te le donne,
Ma farouche mignonne,
Quand plus fort le desir
S'en viendroit te saisir,
Lors apres ma vangeance
Tu auras connoissance
Quel bien c'est, du baiser
L'amant ne refuser.

Après les vents, après le triste orage,
Apres l'yver, qui de ravines d'eaux
Avoit noyé des bœufs le labourage,
Voicy venir les ventelets nouveaux
Du beau printemps; desja dedans leur rive
Se vont serrer les éclarcis ruisseaux.
Mon Dieu, pour moy cette saison n'arrive.
Le triste yver dure tousjours pour moy.
Si bien Amour de mon printemps me prive!
Bien que tout rit, rien de gay je ne voy :
Bien que de pleurs le ciel serain s'essuye,
Donner la fin à mes pleurs je ne doy.
Sans fin mes yeux versent leur triste pluye ;
Et quand chacun se montre plus joyeux,
C'est quand plus fort plus triste je m'ennuie
Sous la fraicheur des bois delicieux
Venus la gaye, et les Graces compagnes,
Et ses Amours font un bal gracieux [1].
Les Satyreaux aguetans des montagnes
Courent apres ; le gentil patoureau
De son flageol éjouit les campagnes.
Dans les bosquets sur le verd arbrisseau
On oit chanter en son caquet sauvage
Et plaindre Ityl le Daulien oyseau.
Le ciel en rit, la prée [2] et le bocage ;

1. Horace, *Odes*, I, IV.

2. Pré, au fém. *.

Et semble encor la naïade en ses flots
Trepignotant[1] dancer au doux ramage.
Mes chants plus gays ce sont tristes sanglots,
Et mon bal c'est de mille pas la perte,
Tous mes plaisirs mille espoirs vains et sots.
Le triste noir, c'est ma couleur plus verte ;
D'infinis maux je sen le renouveau,
Des biens je per toute fleur entrouverte.
Rien de printemps je n'ay, sinon le beau,
(Ains[2] mon yver et printemps de madame)
Dont je reçoy tousjours yver nouveau.
Doux son printemps, mais bruslante est la flame
Du chaud yver, qui me transist le cœur,
Par contréffort me martyrant mon ame.
A ta beauté du printemps la vigueur
Je parangonne[3] ; et les fleurs à tes graces,
A la saison de ton âge la fleur.
Mais en beauté le printemps tu surpasses :
A sa douceur cede ta cruauté ;
Ta cruauté de douceur tu effaces.
Quand m'attirant de douce privauté
Tu me contreins de te sentir rebelle,
Et t'éprouver contre ma loyauté
Par ton refus ingratement cruelle.

Pleurez, mes yeux, toy soupire, mon cœur.
Langue, plain toy de l'extrême rigueur
Dont me genne ma fiere dame :
Afin au moins, si je n'ay le pouvoir
Par mes sanglots à pitié l'émouvoir,
Que tout vivant sa fierté blame...[42]

Si quelque estoile en sa belle clarté
Donne valeur et grace et chasteté,

1. Dim. de trépigner.
2. Mais bien plutôt.
3. Je compare (L.; Paragonner dans N.).

Elle luysit[1] à ta naissance ;
Si quelque estoile en regard ennuieux
Respand en nous quelque maleur des cieux,
Son regard troubla mon enfance.

Non quand j'auroy de Petrarque les vers,
Sufisamment ne seroyent deconvers
Par moy tes honneurs et tes graces ;
Sufisamment par son humble chanter
Je ne pourrois au vray represanter
Tes cruautez et tes audaces.

Non quand j'auroy du rossignol la voix
Qui tous les ans plaint son Ityl au bois,
Mon mal assez je ne plaindroye[2].
Ny mon maleur de mes pleurs aprocher
Je ne pourroy, fussé-je le rocher
Qui en Sipyl sans fin larmoye... [12]

Infinis sont les maux que j'ay pour toy,
Ta beauté l'est, infinie est ma foy,
Sans fin mes esperances vaines :
Tu ne pourrois finir ma loyauté
Mais tu peux bien de douce privauté
Donner fin à toutes mes peines.

Francine, en vain je cherche en toy pitié,
En vain de toy j'atten quelque amitié :
Tu as la poitrine acerée ;
De diamant ton cœur est remparé.
Par trop je suis de mon sens égaré
Si j'atten la grace esperée.

Je n'auray point la grace que j'atten ;
Puis qu'il te plaist, je le veu ; mais enten

1. Ex. du passé défini (L.). Nicot, fautivement, Gr., p. 28 : Je luy.

2. Terminaison picarde de l'imparfait et du conditionnel, nécessaire ici pour la rime.

Que pour toy je souffre, inhumaine.
Si tu l'entens trop fier me sentiray,
Si tu le sçais heureux je souffriray
Prenant en gré toute ma peine.

. . . . . .[16]
Voy, le ciel rit à la terre
Serenant l'air d'un beau jour.
Voy, la terre fait l'amour
Au ciel, et de soy desserre
De son tresor le plus beau,
Pour doire[1] de son nossage
Étalant le renouveau
De son odoureux fleurage.
Les fruitiers de fleurs blanchissent,
Les prés se peignent de fleurs,
Et de flairantes[2] odeurs
Tout l'air embamé remplissent.
Oy les bruyants ruisselets,
Qui clair-coulans trepignotent[3];
Oy les chantres oyselets
Qui doucetement gringotent[4].
Voy, les oyseaux s'aparient,
Et du nectar amoureux
Enyvrez (les bien heureux)
Leurs amours dans les bois bruyent.
Voy sur cet arbre à desir
Ces tourtourelles mignardes
Sous un frissoneux plaisir
S'entrebaisoter tremblardes...[8]
Voy, Francine, voy, mignarde,
Ces vignes qui les ormeaux
Lassent de pampreux rameaux;

1. On prononçait douaire, et c'est sous cette forme que ce mot s'est conservé.
2. Fleurantes (N.).
3. Sautent*.
4. Fredonnent*.

Voy, m'amie, voy, regarde
Le lierre surrampant,
Qui de sa tortisse[1] chaisne
Embrasse alentour grimpant
Le tige aymé de ce chesne.
Quoy ? mignonne, toute chose
D'amour les dons sentira,
Toute chose en jouïra,
Et nostre amour se repose ?
Quoy ? folle, devant nos yeux
Verrons-nous que tout s'ébate,
Sans que leur jeu gracieux
A mesme plaisir nous flate ?
Qu'à plaisir tout se delie
Devant nos yeux, et que nous
Voyans leur plaisir tant doux
Crevions de jalouse envie,
Sans qu'employer nous osions
Le temps que la mort nous lesse,
Oysifs, sans que nous usions
Des dons de nostre jeunesse ?

BAÏF

Tandis que d'esperance
Mon cœur se nourrissoit
Et de la douce avance
De l'amour jouïssoit,
Vrayment nul amoureux
N'avoit plus d'heur que moy
Qui vivais plus heureux
Que le plus riche roy[2].

FRANCINE.

Tandis que ta Francine
Estoit ton seul soucy

1. Adj., qui se tord.

2. Imité d'Horace, *Odes*, III, IX.

Et qu'un autre plus dine [1]
Elle n'aymoit aussi,
Nos amoureux ébas
J'estimoy plus grand heur
Qu'une royne n'a pas
En sa riche grandeur.

BAÏF.

Mais depuis que je cesse
D'aymer et d'estre aymé,
Depuis que ma maistresse
Ne m'a plus estimé,
Et que je suis fuitif
Du lien amoureux,
Plus que le plus chetif
Je languis malheureux.

FRANCINE.

Depuis que d'estre aymée
Et d'aymer j'ay cessé,
Et comme une fumée
Ton amour s'est passé,
Et fuitive je suis
Du lien poursuivy,
Plus que dire ne puis
Malheureuse je vy.

BAÏF.

Quoy ? si l'ardeur premiere
Se rallumoit en nous,
Si l'amour coutumiere
Nous brusloit d'un feu doux ;
Quand Francine étandroit
Ses bras pour me ravoir,
Qu'est-ce qui me gardroit [2]
Sous elle me revoir ?

1. Digne *.

2. Forme syncopée, garderait.

FRANCINE.

Quoy ? si l'éteinte flâme
Dans nous se rallumoit,
Si son ame et mon ame
Un feu mesme enflamoit,
Quand Baïf voudroit bien
Se redonner à moy,
Qui romproit le lien
De nostre ferme foy ?

BAÏF.

Bien que tu sois plus dure
Qu'une roche à m'aymer,
Bien que tu sois moins sure
Que l'inconstante mer,
Si ne pourroy-je pas
D'une autre m'enflammer :
Jusques à mon trepas
Si voudroy-je t'aymer.

FRANCINE.

Bien que la girouéte
Si volage ne soit
Que ton ame sugéte
A tout ce qu'elle voit.
Bien que ton cœur n'est rien
De constance dans soy,
Si m'aymeroy-je bien
Vive et morte avec toy...[16]

Brun, si tu veux savoir comme aujourduy je vy,
Amour d'une beauté m'a tout à soy ravy :
Ou soit que le soleil le beau jour nous allume,
Ou soit que la nuit vienne, un doux feu me consume...[4]
Je meur de ne pouvoir acomplir mon desir,
De l'esperer aussi je reçoy grand plaisir :

Mais je ne pourroy pas bien au vray te le dire,
Que [1] c'est que j'ay le plus ou l'aise ou le martyre.
Quand je voy quelquefois ces beaux crespes [2] cheveux,
Que ny d'or ny d'ébenne apeler je ne veux ;
Car ils ne sont ny l'un ny l'autre, mais nature
Mesla des deux ensemble une riche teinture ;
Quand ces cheveux je voy, dont Amour m'apresta
Le bien heureux filét où pris il m'arresta [3],
Et quand je voy l'éclair et celle [4] belle flâme
De ces yeux azurins qui m'allumerent l'ame :
O que ne l'ay-je (di-je) en mes bras maintenant
Afin qu'entre mes bras ma maistresse tenant,
Tous ces cheveux tressez las à las je deffisse,
Afin que plus à clair ces beaux cheveux je visse ;
Afin que les tenant, de grande joye fou,
J'en fisse un beau lien alentour de mon cou,
Et que dans leurs chaisnons, par folatre maniere,
Je liasse à souhet ma gorge prisonniere.
O que ne l'ay-je (di-je) en mes bras maintenant,
Afin qu'entre mes bras ma maistresse tenant
Je peusse voir ses yeux de mes yeux face à face
Et comme en un miroir en eux je me mirasse.
Quand je regarde apres son beau front spacieux,
Front qui feroit trembler le plus audacieux...[4]
Je pense : aviendra point qu'une fois à mon aise
De plus pres ces beautez je contemple et je baise ?
Sur sa bouche vermeille, apres, fichant mes yeux,
Pense (me dit Amour) ses propos gracieux ;
Pense mille douceurs, mille odeurs nompareilles,
Qu'enferment là dedans ces deux roses vermeilles ;
Pense ce ris serain qui ces fleurs entrouvrant
Va deux rancs precieux de perles decouvrant ;
Ris qui à Jupiter raviroit son tonnerre,
Qui ouvre à qui le voit un paradis en terre...[28]
Mais, Brun, s'il faut parler des graces de l'esprit,

1. Ce qui, *quod*.
2. Frisés (L. : Crépu).
3. Image fréq. (Malh., 179).
4. Cette *.

Nature dans le sien toutes vertus comprit ;
Et celuy là vrayment aveugle on pourroit dire
Qui, voyant sa beauté, ne revere et n'admire
Comme moy son esprit, qui voit son doux parler
Comme un ruisseau de miel de sa bouche couler,
Qui soudain tout-ravy d'aise ne s'emerveille,
D'une ame decouvrant la celeste merveille ;
Et qui ne jugera, voyant ce beau dehors,
Estre cachés dedans quelques divins tresors
De sagesse et vertu. Rien Francine ne pense,
Ne fait et ne dit rien que la rare excellance.
Cette beauté, mon Brun, m'a tellement ravi
Que je n'ay peu rien voir, depuis que je la vy,
Qui ait ravy mes yeux ; je la trouvay si belle
Que depuis rien de beau je ne trouve aupres d'elle.
Je n'ay cessé depuis de mon amour chanter :
Et vrayment à bon droit je pourroy me vanter
D'estre heureux amoureux, si ma belle rebelle
Se montroit en amour moins cruelle que belle.

LIVRE QUATRIÈME[1]

. . . . . .[9]
Comme le pelerin qui part de sa maison,
Ennuié du sejour, pour un voyage faire,
Gayement de son gré part en gaye saison :
Premier que[2] d'estre las, de matin s'avoyant[3]
Entre ses compagnons sa maison il deprise,
Follement au plaisir du chemin s'égayant ;
Les premiers jours passez, quand ses genoux recrus[4]

1. Contient 15 pièces, stances ou chansons.
2. Avant que (L.).
3. Se mettant en voie, en chemin (N.; Roquef.).
4. Fatigués *.

Ne le peuvent porter, il conoist la sottise,
Regretant sa maison, alors qu'il n'en peut plus.
Ainsi celuy qui entre au passage amoureux,
Premier[1] ne trouve rien que douceurs amoureuses,
Et premier d'estre pris s'estime bien heureux.
Mais s'il va plus avant jusqu'à gouter d'aimer
Et n'estre pas aymé les rigueurs dedaigneuses,
Il trouvera l'amour plus que la mort amer...[54]
Il travaille nos cœurs de tourments infinis,
Et les maux que nous fait sa tenaille inhumaine
Par la mort seulement pourroyent estre finis.
Vien donc, mort desirée ; à toy j'ay mon recours.
Douce mort, vien finir et ma vie et ma peine
(Car seule tu le peux) par ton dernier secours.
Tu le peux seule, mort, si celle ne le veut
Qui vit de me tuer et qui rit de ma plainte
Et qui guerir mon mal mieux que toy seule peut.
Mais que sert qu'elle puisse ainsi me secourir
S'elle[2] ne peut sentir de pitié nulle ateinte ?
Où vivre c'est malheur, c'est grand heur de mourir.

Madame, pren pitié de la peine cruelle
Que je souffre pour toy : sinon, croy seulement
Que je souffre pour toy une detresse telle.
Mais sans sentir au cœur de pitié grande ateinte,
Croirois tu bien le mal de mon conu tourment?
Croiant donc mon tourment donne fin à ma plainte.
Las ! las ! soit que le jour ciel et terre éclercisse,
Je ne per un moment de plaindre et souspirer,
Soit que la noire nuit nos manoirs obscurcisse !
Je souspire sans fin, sans fin je me lamente,
Et je conoy mon mal tousjours plus s'empirer,
Plus je pense amortir le feu qui me tourmente.
Comme au vent des soullets lon voit dans la fournaise

1. D'abord *.
2. Si elle *.

Contre l'eau qu'on y perd, par un contraire effort
Plus vive s'enflâmer l'estincelante braise :
Ainsi le feu d'amour qui brusle dans mon ame
Contre tout mon secours tousjours se fait plus fort,
Plus je m'efforce en vain d'en esteindre la flâme.
Et quel gentil ébat exerce la jeunesse,
Que je n'aye essayé (mais en vain) pour tromper
L'ennuy de cet amour qui jamais ne me laisse?
Combien de fois cuidant[2] consoler ma pensée
Au son du violon ay-je voulu fraper
La terre sous mes pieds, d'alegresse forcée ?
Combien de fois cherchant la bande la plus gaye
De mes chers compagnons, ay-je voulu tacher
D'adoucir, mais en vain, mon amoureuse playe !
Combien de fois tout seul en ma chambre segrette
Ay-je empoigné mon lut m'en pensant defacher,
Sans en metre d'accord une corde seulette !
Combien de fois allant par les lieux plus sauvages[2],
Par les eaux, rochers, bois, ay-je perdu mes pas,
Trainant mon mal à l'ombre, aux antres, aux rivages !
Mais, mais, ny le dancer, ny des amis la bande,
Ny le lut, ny les chans, consolé ne m'ont pas :
Un bien autre secours mon triste mal demande !... [84]

Desja l'ombre deux fois et trois fois la lumiere
Ont couvert et montré au ciel nostre sejour,
Las ! trois jours et deux nuits desja s'en vont derriere,
Depuis que je ne vois la dame de ma vie.
Amour, hé, les amans vieillissent en un jour[3],
Quand à leurs tristes yeux les dames on envie !
O champs, vous jouissez maintenant de ma joie ;
Moy, avec sa maison je me plain douloureux
De l'heur que sa valeur nous oste et vous otroie[4].
Orfeline maison, de ton heur devetue,

1. M'imaginant*.
Le comp. pour le sup.
3. Théocrite, XII, 2.
4. Octroie*.

Tu es un pré sans fleur qui fanist[1] langoureux,
Et je suis un aneau dont la pierre est perdue.
Helas ! je ne voy plus la beauté qui pres d'elle
Fait qu'à mes yeux ravis rien ne semble estre beau.
Tout confort meurt en moy, tout dueil se renouvelle !
Amour, que fait Francine ? A t'elle souvenance
De son pauvre captif qui en tourment nouveau
De soy mesme est absent durant sa dure absance ?
Fay la se souvenir de la grande tristesse
Que j'ay ne la voyant ; remé devant ses yeux
Le mal de son amour qui jamais ne me laisse.
Tu as assez aux champs de quoy faire aparoistre
Combien me fait de mal son amour ennuieux,
Qu'elle alegera bien s'elle veut le conoistre.
S'elle voit la verdeur, que soudain elle pense
Avec mille regrets mes espoirs verdoyans
Qui me font pourchasser l'ombre de recompense.
Si d'un vent elle entend quelque siflante aleine
Par le fueillage espaix des chesnes se ployans,
Qu'il luy semble écouter les souspirs de mes peines.
Si quelque beau fleuron dessus l'herbe elle amasse
Qui à l'ombre nourry fleurisse vigoureux,
Qu'elle songe que peut la fraicheur de sa grace.
Et s'elle vient à voir quelque fleur fanissante
Sous les rayons bruslans du soleil chaleureux,
Qu'elle pense à ma vie en amour languissante.
S'elle voit des ruisseaux couler par la prairie,
Qu'elle pense les pleurs que je verse des yeux,
Ains[2] les tristes ruisseaux par qui s'enfuit ma vie.
Si sur la branche morte elle oyt[3] la tourtourelle
Sans compagne gemir son veuvage ennuieux,
Qu'elle pense le dueil qu'absent je fais pour elle...[30]

C'est trop chanté du tourment que j'endure
Pour ton amour en l'espoir d'un plaisir

1. Au neutre, pour se fanit, se fane (L.).
2. Mais bien plutôt*.
3. Entend.

Futur loyer de ma peine trop dure.
Il est saison ou jamais de choisir
Autre chanson que des gennes cruelles
Où je languy sous un bourreau desir.
Tousjours des vents les violentes aisles
N'effueillent pas les arbres verdoyans,
Qui sous Zephir prennent fueilles nouvelles ;
Tousjours fangeux les fleuves ondoyans
Ne noyent pas les prez, mais en leurs rives
Clairs quelquefois coulent s'ébanoyans [1].
Il ne faut pas que mes chansons plaintives
Durent tousjours ; autre plus plaisant son
Je veu mouvoir sur mes cordes captives...[12]
Langue, cesson, cessons de nous douloir ;
Et pour guerir et pour flechir madame,
Metons un peu mon mal à nonchaloir.
Mais quel éclair ne mourroit sous la flâme
De tes deux yeux, ains [2] deux astres jumeaux,
Qui par mes yeux éblouissent mon ame?...[15]
Mais quelle rose en la saison nouvelle
La plus vermeille égaleroit le teint
Qui rit vermeille en sa joue jumelle?
Quiconque a vu de l'yvoire entrepeint
D'un clair cinabre, ou des fueilles de rose
Sur la jonchée, un blanc d'un rouge teint,
De son teint frais il a vu quelque chose,
Mais non le vray, qui luit vermeillement
En mainte fleur sur sa face declose...[12]
O bien-heureux, bouche, qui te peut voir !
O demy-dieu, qui ta voix peut entendre !
Dieu, qui de toy le baiser peut avoir [3] !...[6]
Quelle serene eut onc la voix si douce
Que le doux chant qui de toy, bouche, sort,
Que ma maistresse en douce aleine pousse ?
Serene non, qui flatoit à la mort :

1. S'égayant, s'agitant (N.; Gachet, Gl. : se Banoyer).
2. Mais bien plutôt*.
3. Catulle, Ll, imitant Sappho.

Non, elle n'a la voix d'une serene :
Sa voix pourroit ressusciter un mort [1].
Qui la verroit guider en douce peine,
Encline [2] en bas, l'aiguille proprement,
Diroit soudain : Non, elle n'est humaine ;
Elle est déesse, elle l'est vrayement,
Elle est Pallas, c'est Minerve ouvriere
Qui de l'aiguille ouvre si dextrement...[12]
Qui la verroit entre mainte pucelle
Lier de fleurs un bouquet odoureux,
Quand elle sied de toutes la plus belle :
Telle est Venus en ses jardins floureux
(Ce diroit-il) entre les belles Graces
Liant de fleurs un houpeau [3] vigoureux.
Qui te verroit, maistresse, quand tu passes
Parmy la ville en grave majesté,
Comme d'un pas tout royal tu deplaces [4],
Diroit soudain, divine gravité
Telle Junon en son argien temple
Marche portant sa grave déité.
Mon œil mortel rien mortel ne contemple
En toy, déesse ; ô dame, si tu l'es,
De déité montre moy quelque exemple.
Avoir pitié, pardonner les forfaits,
Ouïr à gré la devote priere,
Ce sont vrayment des dieux les propres faits...[6]

Ou volez vous, abeilletes,
Baisant ces fleurs vermeilletes ?
Pourquoy vous amusez-vous
A cueillir vostre miel doux
Parmi tant de fleurs ecloses,
Parmi ce tim et ces roses,

1. V. Malherbe, p. 138.
2. La tête inclinée, baissée (Roquefort).
3. Bouquet (Pougens).
4. Tu changes de place, tu te déplaces (L., hist.).

Parmi ces lis épanis
Et parmi ce doux anis?
Acourez toutes, abeilles,
Dessus ces levres vermeilles
Où foisonne tout cela
Que vous cherchez ça et là.
Icy mille fleurs écloses,
Icy le tim et les roses,
Icy les lis épanis,
Et icy le doux anis
Dessus ces levres vermeilles,
Si vous y venez, abeilles,
Souëvement[1] d'un doux flair[2]
Ça et là parfument l'air.
Mais si vous venez, abeilles,
Dessus ces levres vermeilles,
Ne m'empeschez de ce bien,
Blondes, qui de droit est mien.
Permettez moy qu'à mon aise
Tousjours ces levres je baise,
Si je veux prendre le droit
Qui est mien en cet endroit.
Et ne sucez, abeilletes,
De ces levres vermeilletes
Toute la douce fraicheur,
De peur d'en fanir la fleur,
Et de peur que de m'amie,
Seche, la bouche blemie
Je ne trouve en la baisant;
Et qu'un guerdon[3] deplaisant
De vous l'avoir decouverte
(Las! à ma trop grande perte
Peu segret et peu jaloux)
Je ne recoyve de vous.
Hé, ne piquez, abeilletes,

1. Suavement, de l'adj. soucf * (N.).
2. Odeur *.
3. Récompense *.

Ces levreletes douilletes
De vos piquans ; car elle a
D'autres piquans que ceux la :
Dans ses yeux elle les garde;
De ses yeux elle les darde.
Hé, vos aiguillons serrez,
Si par ses fleurs vous errez :
Les siens piquent d'autre sorte ;
Leur playe la mort aporte.
Vous mourrez (bien je le sçay)
Si vous en faites l'essay.
Volez donques, abeilletes,
Par ces levres vermeilletes,
Mais volez y bellement[1],
Mais cueillez y doucement
La doucelete rosée
Qui de ces fleurs composée
Du miel qui s'en confira
Vos ruchettes emplira

Francine, en gaye mignardise,
Ça, banqueton d'une cerise,
Dont le banquet ne quitte[2] pas
A nul des anciens repas ;
Ny au festin qu'à Marc Antoine
Fit dresser l'amoureuse royne,
Ny à ceux que Crasse aprêtoit,
Ny à ceux dont Lucul trettoit
Ceux qu'il convioit à sa table.
Le nostre soit moins admirable
En excessiveté de frais,
En perte de couteux aprêts.
Quitton leur ed magnificence,
En richesse, en grosse depence ;

1. Adv. (Joinville). 2. Ne cède.

Mais, ma douceur, il ne faut point
De plaisir leur quiter un point.
Ça donc, en gaye mignardise
Banqueton de nostre cerise,
Meslant maint amoureux caquet
Parmy nostre plaisant banquet.
Il ne faut point pour la confire
D'ailleurs mille douceurs élire :
Le baiser la sauce sera
A laquelle on la mangera...[132]

Ma Francine, il est temps de te montrer au jour ;
Ma mignonne, il ne faut faire plus long sejour
En l'oubly paresseux : il est temps que ta gloire
Commence de gagner une belle memoire.
Il faut tout maintenant que l'on sache combien
Je me sen bienheureux d'estre plus tien que mien,
Et que de ce beau feu, que je cele dans l'ame,
Devant les yeux de tous luyse la belle flâme.
Francine, je sçay bien que tous ceux qui verront
Les vers que je t'ecry ne les approuveront ;
Aussi n'ay-je entrepris de me peiner de faire
Un ouvrage qui peust ensemble satisfaire
A mille jugements : s'y plaise qui voudra,
On s'y deplaise, ainsi qu'un chacun l'entendra,
M'amie, il ne m'en chaut : tel en pourra medire
Duquel on medira s'il entreprend d'écrire.
Le pis que l'on dira c'est que je suis de ceux
Qui à se repolir sont un peu paresseux
Et que mes rudes vers n'ont esté sur l'enclume
Remis assez de fois : aussi ma foible plume
Je creins de trop cruer [1], et je crein d'effacer
Et reffacer ma rime et de la retracer [2] :
Et pour n'en mentir point mes ongles je ne ronge [3]

1. Disloquer, briser (N.; Roquef.), exactement éreinter (L.).
2. Il se juge bien.
3. Horace, *Sat.*, I, x, 71.

Pour ragencer un vers que cent fois je resonge.
  Mais bien que je ne paisse estre si diligent
Qu'est un qui plus soigneux son stile va rangeant
Je ne le veu blâmer, mais grandement j'estime
L'ecrivain qui polist et repolist sa rime.
Si est-ce que je croy que le feu gracieux
Qu'Amour dans mon esprit aluma de tes yeux
A bien telle vertu que promettre je t'ose
Quelque honneur à venir des vers que je compose.

AMOURS DIVERSES

LIVRE PREMIER[1]

Amour desja cessoit de me faire la guerre :
Et les feux de Meline et de Francine esteints
Relachoyent mes esprits plus libres et plus sains ;
Et de ma liberté j'alloy reprendre l'erre.
Mais en celle saison que le ciel et la terre
S'entre-vont caressant d'un doux desir atteints,
Madalene[2] je vy. Las! Amour, que je creins
Que ton feu ne me brusle et ton las ne m'enserre.
Quand je vy ses beaux yeux, je dy : C'est ma Meline,
Tant ils sembloyent[3] aux siens ; quand sa bouche je vy
Et son ris qui me prit, je dy : c'est ma Francine.
Ainsi voyant Meline et Francine en vous, belle,
Ne faut s'emerveiller si vous m'avez ravy
Et si Amour au double en moy se renouvelle.

O donce voix des pensers messagere !
O quel pouvoir tes gracieux accents
Ont dessus moy ! ils ravissent mes sens :

1. Le livre I contient 82 pièces dont 60 sonnets.
2. Prononciation italienne
3. Ressemblaient *.

L'ame me laisse et s'en fuit estrangere.
Rien de si doux l'avete menagere
Ne recueillist des tuniers [1] fleurissants ;
Rien tant sucré ne nous sont fournissans
Les doux tuyaux des cannes de Madere.
O douce voix, qu'on cesse de vanter
Du vieil Orphé le merveilleux chanter,
Qu'on taise encor la meurtriere Sirene ;
Puis qu'en mourant de grand aise ravy
Pour remourir, en plaisir je revy
Par toy, voix douce, angelique, serene.

Gentil jardin, verd et fleury parterre,
Que Madelon (or pensant apar soy,
Ores chantant) pille d'un si beau doy,
Qu'il feroit honte aux roses qu'elle serre,
Dittes moy, fleurs (ainsi jamais la terre
Sous vous ne seche), ô belles, dittes moy,
En vous cueillant s'elle pense à ma foy :
Plaint-elle point la douleur qui m'enserre?
Dit-elle point, humaine : « Pleust à Dieu
Que mon amant arrivast en ce lieu !
De trop souffrir et de vivre il se lasse! »
Le dise ou non, d'icy je n'en oy rien ;
Mais elle fait de toy, je le sçay bien,
Un paradis où tout bon heur s'amasse.

La belle estoile amenant la lumiere
Chassoit desja les autres feux des cieux,
Et du soleil la jaune avancouriere [2]
Portoit le jour aux hommes et aux dieux,

1. Thyms. 2. L'aurore.

Quand le someil de son aisle legiere[1]
S'en vint flatter mes temples[2] et mes yeux,
Qui respandoyent de pleurs une riviere,
Gros de travail et regret ennuyeux.
Voicy, maistresse, un songe decevable
Qui te jetta dans mes bras, et soudain
Je te cuidoye[3] embrasser amiable,
Quand je senti de ton fantosme vain
Par ma poitrine une image effroiable
D'un froid serpent se glisser en mon sein.

Belle, je croy que soyez tant honneste,
Vous esloignant de toute mauvaistié[4],
Que vous auriez de ma langueur pitié,
Si je pouvoy vous en faire requeste.
Mais l'amour grand qui martelle ma teste
Ne me permet de dire la moitié
De mon desir, et, pour quelque amitié
Que me monstriez, tout muet il m'arreste.
Puis qu'un malheur ne veut que je le die,
Vous qui avez de ma mort et ma vie,
O ma princesse, en vos mains le pouvoir,
Regardez bien que[5] c'est que dire on n'ose
Au fait d'amour, et vous scaurez la chose
Que pour secours de vous je veux avoir.

Ce ne sont baisers que donne
Ma mignonne,

1. Dans ces sortes de mots, avant le XVIe siècle, l'*i* n'indique souvent que la valeur de l'*e*; *ier* alors sonnait *é*, legier, leger (Génin, *Var.*, 153-157; mais voy. Paris, *Saint Alexis*, p. 78 et suiv.). A l'époque de Baïf on prononçait cet *i* quand on le prépossait facultativement pour modifier la rime.

2. Tempes*.

3. Je m'imaginais l'embrasser Imparfait à forme picarde.

4. Malice, méchanceté* (Joinville).

5. Ce que, *quod*.

Mais quelque bien qui vaut mieux,
Lorsque sa bouche elle approuche
De ma bouche,
Jettant parfums precieux... [12]

Ceste divine ambrosie
Déifie
Celuy qui la peut gouster ;
Et nous peut ceste viande [1]
Si friande
Du rang des hommes ouster [2].

Ne m'en donne plus, maistresse,
Si déesse
Tu ne te fais avec moy ;
Car des dieux je ne veux estre
Dieu ny maistre,
Si ce n'est avecques toy.

. . . . . .[12]
La vierge est semblable à la rose [3]
Qui fleurist dans un beau jardin,
Sur l'espineux rosier declose :
Elle a la rosée au matin,
La terre, l'eau, l'air, le vent doux,
Qui leur favour luy donnent tous.
Le troupeau, ny la pastourelle
Ne la viennent point approcher ;
Maint gentilhomme et damoiselle
Espere d'un jour la toucher,

1. Terme général alors, tout ce qui sert à l'homme pour vivre, *vivenda*. V. Ronsard, p. 98 et p. 110. Richelet appelle des abricots « des viandes d'esté. » Encore dans Mme de Sévigné (L.).
2. Oter.
3. Imité de Catulle, LXII, 39.

Ou pour la flerer en la main
Ou pour s'en reparer le sein[1].
Mais de sa branche maternelle
On n'a si tost ravy la fleur
Que tout ce qui estoit en elle
D'amour, de grâce et de faveur,
Que de tous lieux elle avoit tant,
Elle pert tout en un instant.
La vierge aussi qui par megarde
Laisse cueillir sa tendre fleur
(Qu'il faut qu'aussi cher elle garde
Et que ses yeux et que son cœur)
Aussi tost perdus elle voit
Les cœurs des amans qu'elle avoit.

. . . . . .[12]
La vierge est semblable à la vigne[2]
Qui seule naist en lieu desert :
Ensemble elle a tige et racine;
Ses raisins souvent elle perd.
Nul vigneron n'en a soucy,
Nul seigneur ne s'y plaist aussi.
Mais quand sur une belle treille
Le maistre la fait redresser,
Un ombrage frais à merveille
Alentour elle vient pousser.
Alors dessous son pampre vert
Un chacun se met à couvert...[6]
La vierge aussi tant que seulette
Elle n'a point d'amy certain,
Nul ne l'aime d'amour parfette,
Tout son bien et plaisir est vain;
Mais s'elle a quelque ami fidel,
Au monde il n'est un plaisir tel...[12]

1. Sainte-Beuve, *Tableau*, p. 59. 2. Imité de Catulle, LXII, 49.

Toute gaye pensée en mon cœur passagiere[1],
Aussi tost elle y entre aussi tost elle en sort;
Si c'est de me ravoir, je la hay comme mort,
Et de la retenir vrayment ne me chaut guiere.
L'amoureuse langueur m'est si fort coustumiere,
Que ne sçachant que c'est d'aise et de reconfort,
Me consoler d'espoir est me faire grand tort,
Tant je hay le plaisir, tant la peine m'est chiere.
Mon cœur desespéré, fontaine de douleur,
Abisme de travail, le but de tout malheur,
Se nourrit de souspirs, regrets et doléance.
Le pauvre patient est certain de mourir
Quand il hayt plus[2] cela qui le peut secourir,
Haï de qui luy peut donner plus d'alegeance.

Que, franc de passion, par la seule lecture
De mes vers amoureux tu conçoyves l'amour,
Delbenne, il seroit vray que la nuit fust de jour,
La chaleur en hyver, en esté la froidure!
Trompe quelque apprenti; moy, rusé, je m'assure
Que du fils de Venus ton cœur est le sejour :
Les signes en sont clairs; ne va point alentour,
Confesse que tu sens l'amoureuse pointure.
En cet age garny[3] de toute gentillesse,
Une façon pensive, un parler à soupirs,
T'accusent de servir quelque belle maistresse.
Je prévoy bien qu'Amour et Venus et les Muses
Te dicteront des vers qui, pleins de chauds desirs,
Te convaincront de faux, descouvriront tes ruses.

1. Sur les mots passagiere, guiere, chiere, voy. p. 172.
2. Plus pour le plus.
3. Pourvu*.

Maistresse, ne cherchon preuve plus souveraine
A nostre affection, puis que le long espace
De cinq ans ne l'a peu démouvoir de sa place,
Et mille ans ne pourroient la rendre plus certaine.
Le temps en nous fuyant nos meilleurs jours emmeine,
Et pource[1] regardez qu'à vos yeux il ne pâsse
N'estant bien employé, mais que pour toute grace
Ainsi qu'il nous lairra[2], ne nous laisse que peine.
Rien n'est plus desplaisant que regretter son age :
On mesprise souvent ce qu'apres on souhette ;
Bien-heureux qui sçait prendre en temps son avantage.
Incontinent le bien en s'offrant se retire ;
Ne le refuson pas : et nostre amour parfaite
Et l'age bien-séant à ce bien nous attire.

Tout se ragaillardist en ce temps de vendange,
Mais le jeu plus plaisant[3] m'est amer desplaisir,
Et je suis ennuié des chansons de plaisir.
Où tout rit, de chagrin mon triste cœur se mange.
Que toute gayeté d'autour de moy s'estrange[4] :
Les plaintes et les pleurs il me plaist de choisir
Comme bien convenants à mon trop vain desir.
Que le dueil et l'ennuy de mon costé se range,
Puis que je suis absent d'avec celle que j'aime
Plus que mes propres yeux, sans qui rien je ne suis,
De laquelle estant loin je suis loin de moy mesme.
Mais en ce long malheur, maistresse, ne dedagne,
(Cela seul qui me reste et que faire je puis).
Que mon cœur et mon ame en tout lieu t'accompagne.

1. Pour cette cause (L.).
2. Sync., laissera (Palsg., p. 401).
3. Comp. pour superl.
4. S'éloigne (Roquef.).

Venus ouït ma plainte, Amour l'ouït aussi :
Tous deux me vindrent voir : les sores [1] passerelles
Tiroyent leur chariot hachant l'air de leurs ailles,
Qui tout à l'environ luisit [2] plus eclairci.
M'ayant ris doucement, Venus me dit ainsi :
Qu'as-tu, pauvre Baïf ? qui fait que nous appelles ?
Bien, si tu as servi deux maistresses rebelles,
Une nous te donnons plus encline à merci ;
S'elles te veullent mal, ceste-cy [3] t'aimera ;
S'elles t'ont à desdain, outre qu'elle t'estime
Ceste-cy son vouloir au tien conformera.
Donc, tres douce Venus, oste-moy vistement
Cet ennuyeux soucy qui me ronge et me lime,
Donne à mon triste cœur heureux contentement.

L'amoureux est chasseur, l'amour est une chasse :
L'un est apres ses chiens et ne songe autre chose ;
L'autre apres ses pensers sans relache compose ;
A la pluye et au vent et l'un et l'autre chasse.
Plustost que se souler l'un et l'autre se lasse :
Le chasseur est au guet, l'amoureux ne repose ;
L'un et l'autre une prise à la fin se propose,
Et souvent tout leur temps à la queste se passe.
Diane chasseresse au veneur donne aïde [4],
Et Venus flateresse à l'amoureux preside.
Diane porte l'arc, Venus aussi le porte.

1. Saures, de couleur jaune (L.; Roquef.).
2. V. p 154, note 1.
3. Celle-ci *.
4. Diérèse fréquente dans l'ancienne langue (R. de la R.) et qui s'est conservée dans le patois de Paris (L., étym.; Nisard, p. 168) et du centre (J. Gl.); toutefois au XVIe siècle ce mot était généralement prononcé en deux syllabes et rimait avec les mots en *ède* (Des Accords, Dict. des rimes).

Ils different d'un point : le chasseur est le maistre
De la prise qu'il fait; l'amoureux le pense estre,
Mais sa prise tousjours demeure la plus forte.

Ah ! Ronsard, mon amy, que je suis amoureux !
Ou soit que le soleil descende chez son hoste
Ou que l'aube venant les tenebres nous oste,
Outré de passions, je pasme langoureux.
O si, quand ta Cassandre en ton cœur desireux
Alluma ce beau feu sous ta senestre [1] coste
Qui remplit ton saint Loir de l'un à l'autre coste
Et qui par l'univers sema ton los heureux;
O si quelque remede, ô si quelque allegeance
Tu as jamais trouvée à ton gentil tourment,
Fay part à ton amy de ton experiance.
Non, ne me gueri pas : trop me plaist mon martyre,
Quoy? martyre, mais bien plein de contentement,
Pour si douce beauté que tout mon cœur desire.

Hier, cueillant ceste rose en autonne fleurie,
Je my devant mes yeux nostre esté qui s'enfuit,
Et l'autonne prochain et l'hyver qui le suit,
Et la fin trop voisine à nostre chere vie.
La voyant aujourduy languissante et fletrie,
Un regret du passé à plorer me conduit.
La raison que le dueil pour un temps a seduite
Juge que cet exemple à plaisir nous convie.
Belles, que vous et moy serons bien à reprendre,
Hé ! si le bien present nous dedaignons de prendre
Tant que voyans le jour icy nous demourons.
Las ! hélas ! chaque hyver les ronces effeuillissent,
Puis de feuille nouvelle au printemps reverdissent,
Mais sans revivre plus [2] une fois nous mourons !

1. Gauche, *sinistra*. 2. Du tout, jamais *.

Puis que nostre âge est de si peu de terme
Qu'il se finist souvent quand il commence,
Puis que l'Amour est de telle inconstance
Qu'il est moins seur quand il semble plus ferme ;
Que voulez-vous plus longuement attendre
A recevoir le bien qui se presente
De nostre foy desja si vehemente
Qu'elle ne peut d'avantage s'estendre ?
Or caresson gayement l'avanture
Qui s'offre à nous d'une amour assurée :
Qui peut jouïr, il est fol s'il endure.
L'occasion est de peu de durée :
Qui ne l'empoigne et qui ne s'en assure,
Elle est apres (mais en vain) desirée.

Que Venus m'est contraire et favorable,
En m'adressant mignone si traictable,
Mais, las ! trop jeune d'ans.
Elle veut bien à mon desir complaire,
Et n'y sçauroit encores satisfaire
Par la faute du temps.

Que pleust aux dieux que cinq de mes années
Se pussent perdre et luy estre données !
Je seroy trop heureux.
Car elle auroit ensemble le courage
Et le moyen, et bien convenant l'âge
Au plaisir amoureux.

Où maintenant nous ne pouvons que prendre
Les vains baisers, sans en devoir atendre
Qu'un desir plus cruel,

Lors nous pourrions au plaisir de la bouche
Joindre le bien qu'ont ceux que Venus touche
D'un vouloir mutuel.

Ah ! je crain fort quand tu seras plus meure
D'âge et de cors, que tes parents aleure[1]
Te soyent plus rigoureux.
Ah ! je crein fort que par eux renfermée
Dans la maison en vain tu sois aimée
De moy trop malheureux.

Ah ! j'ay grand'peur que quand l'âge parfaite[2]
Au jeu d'amour plus propre t'aura faite
Tu changes ce bon cœur.
Et si je vien devant toy comparoistre
Que lors feignant de ne plus me cognoistre
Tu me tiennes rigueur...[6]

Or attendant que l'âge te meurisse
Afin qu'un jour plus heureux je jouïsse
Du désiré plaisir,
Par les baisers vengeons nous de la perte
Que nous faisons pour ton âge trop verte
Qui nuit à mon desir.

Sus, baise moy, ô mon âme, ô ma vie,
Cent mille fois : encores mon envie
Ne s'en passera pas.
En attendant plus heureuses années
Faisons couler les plaisantes journées
En ces petits ébas.

A qui vous fait amoureuse semonce,
« Je ne veux point aimer, » c'est la response

1. A l'heure, alors *.

2. Souv. alors féminin *.

Celle jamais ne devroit estre belle
Qui à l'amour voudroit estre rebelle.
Est-ce bien fait le cœur des autres prendre,
Et sous l'amour ne se vouloir pas rendre?
Et vouloir bien de tous estre servie,
Ne voulant estre à l'amour asservie?
Ne soyez plus de l'amour dedaigneuse
Ou vous monstrez moins belle et gracieuse.
Pensez qu'Amour des plus grans se fait maistre,
Et le servir deshonneur ne peut estre.
Autant vaudroit estre mort que de vivre
Sans savourer les plaisirs qu'Amour livre.
Il faut aimer : la beauté, ny la grace,
Ny le sçavoir sans aimer n'est que glace.
Fors le plaisir, tout le reste est mensonge :
L'âge s'envole et passe comme un songe :
Donnez, prenez mutuelle plaisance,
Pour ne mourir en vaine repentance.

A vous, de qui l'esprit a de moy merité
Par ses rares vertus que soyez ma maistresse,
A vous, à qui je suis, ces poëtes j'adresse,
Present digne de vous pour leur divinité.
Comme la gente avette au plus beau de l'esté
Des fleurs tire le miel [1], l'amertume delaisse :
Par ces prez fleurissans, selon vostre sagesse,
Assemblez la douceur et passez la fierté.
Et quand vous choisirez une ame au vif atteinte
Par cet enfant archer, qui donte hommes et dieux,
Pensez que je vous fay de mon amour la pleinte.
Si le poëte monstre un cœur plein de constance,
Vous souvienne du mien ; et s'il espere mieux,
Que je puisse esperer en ma perseverance.

1. Horace, *Odes*, IV, II. Cf. A. Chénier, p. 200.

J'epan des yeux un fleuve douloureux,
Depuis le jour que je fu langoureux,
Pour avoir veu cette main blanche et nette
Qui de mon cœur tout autre amour rejette.
O bien-heureux ceux là qu'Amour conjoint
En un vouloir qui ne se change point,
Mais est constant à la mort et la vie
Et n'est rompu de soupçon ny d'envie.
Comme le feu par l'eau, comme la cire
Se perd au feu, je me sens deffaillir
Et ne veu point de ce lien faillir.
Le dueil m'est bien, et plaisir le martire
Il seme en mer et laboure l'arene
Et tend un rét d'une entreprise vaine
Contre le vent, qui fonde son attente
Au cœur leger d'une femme inconstante.

Qui t'oyt et voit vis à vis
Celuy (comme il m'est avis)
A gagné d'un dieu la place[1] ;
Ou si j'ose dire mieux
De marcher devant les dieux
Il peut bien prendre l'audace
Car si tost que je te voy,
Ma maistresse, devant moy,
Parler, œillader ou rire,
Le tout si tresdoucement[2]
Pâmé d'ébahissement,
Je ne sçay que[3] je dois dire.
Mon esperit[4] s'estourdist,

1. Catulle, LI. Cf. p. 164.
2. *Très* est un renforcement de l'adverbe (Burg., II, 265).
3. Ce que, *quod*.
4. Esprit (les deux dans N., L., hist.).

Et ma langue s'engourdist;
De feu tous mes sens bouillonnent.
Je sen mes yeux s'éblouir;
Ne pouvant plus rien ouïr
Mes deux oreilles bourdonnent.
Le trop d'aise t'est ennuy,
Tu te fais trop fort de luy,
En luy tu te glorifies :
L'aise a renversé les roys,
Leurs trosnes et leurs arroys [1],
En l'aise trop tu te fies.

-oo-

Neuville, il ne faut pas chercher la guerison
Du mal qui vient d'aimer aux chansons langoureuses
Des amans, les apasts des flâmes amoureuses,
Qui flattent en son mal nostre aveugle raison.
Premier [2] qu'estre surpris de sa douce traison [3]
Pour éviter d'Amour les fleches douloureuses
Elles povoyent [4] t'aider. O ames bienheureuses,
Qui par le mal d'autruy fuyez telle poison !
Ha ! si celle qui tient l'empire de ton ame
Porte avec son beau nom le dur cœur de madame,
Cher Neuville, ô quel feu tu t'en dois encourir,
Trop digne de pitié ! Si faut qu'à ta demande
Du remede d'Amour mon advis je te mande :
Le temps a fait le mal, le temps le doit guerir [5].

1. Tout l'appareil de leurs grandeurs (L.).
2. Avant que *.
3. Trahison *. Du Bellay et Ronsard ont aussi usé de cette licence (L., hist.).
4. Pouvaient.
5. Cf. Malherbe, p. 5.

LIVRE DEUXIÈME[1]

O le cruel enfant d'une mere benine,
Douce mere d'un fils remply de mauvaistié !
O amour, ô Venus, ô si quelque pitié
Des hommes peut toucher la nature divine,
Ne me guerroyez plus. Las ! Meline et Francine
Durant mes ans meilleurs m'ont assez guerroyé :
L'âge qu'à vous servir j'ay si bien employé
D'avoir quelque repos desormais seroit digne.
Que veux-tu faire, Amour, de cet arc et ces fleches ?
En mille et mille endroits mon cœur est entamé :
Le veux-tu battre encor dedans ses vieilles breches ?
Mais avec ton flambeau que penses-tu pretendre,
O Venus, sur mon cœur en poudre consumé,
Si tu n'as entrepris de brusler une cendre ?

Belle, lors que[2] je te voy,
Mon esprit et mon émoy
Tout soudain s'enfuit de moy :
En la sorte je m'oublie,
Je ne voy que toy, ma vie.
Belle, si je ne te voy,
Mon esprit et mon émoy
Tout soudain recourt à moy :
Tant ton amour me soucie,
Je ne voy que toy, ma vie.

Cinq cent baisers donne moy, je te prie,
Et non un moins, Catherine m'amie,

1. Contient 55 pièces dont 25 d'Estienne de la Boétie sonnets, parmi lesquels 6 sont 2. Éd. : *quand ;* vers faux

S'il en falloit[1] un seul baiser d'autant
(J'en ay juré) je ne seroy content.
Je ne veu point des baisers qu'à son pere
Donne la fille ou la seur à son frere :
Je veu de ceux que la femme au mary,
L'amie donne à son plus favory.
Tous les plaisirs de plus longue durée
Me sont trop courts : le long baiser m'agrée.
J'aime sur tout de baiser à loisir
Pour ne gouster un trop soudain plaisir.
Je ne veu point baiser, Catherinette,
D'une déesse une image muette :
Je ne veu pas une image accoller
Qui ne se bouge et ne sçauroit parler...[4]
Je veu parmy que facions à la guise
Des doux pigeons cent jeux de mignardise ;
Je veu parmy cet amoureux deduit[2]
Qu'en folatrant nous facions un doux bruit...[4]
Si ces baisers tu me donnes, ma vie,
Et si parmi tu souffres que manie
Ton rond tetin, il n'y a si grand roy
Que je ne vueille abandonner pour toy.

Belle en qui mon espoir se fonde,
Je me voy bien aimé de toy ;
Mais tu creins le babil du monde,
Je te jure, aussi fais-je moy.
Et pource regardons comment
Nous aimerons discretement...[6]
Si ton gentil cœur me desire
Quelque amoureux secret ouvrir,
Que ton œil un seul clin me tire,
Je le sçauray bien decouvrir.
Et tout ainsi que j'entendray

1. Manquait. 2. Plaisir, ébat.

La responsc je te rendray.
Tu pourras bien à la passade
D'un pié lascif le mien presser;
Tu pourras d'une prompte œillade
De loin me rire et caresser;
Mais gardons nous, pour faire mieux,
De plus de temoins que quatre yeux.
Mignonne, n'entre en jalousie
Si tu me vois baiser souvent
Puis l'une et puis l'autre saisie,
Autant en emporte le vent :
Ce sera pour dissimuler
Nostre amour que voulons celer.
Ma bouche sera sur leur bouche,
Mais j'auray bien le cœur ailleurs;
Ce baiser au cœur point ne touche,
Je t'en garde d'autres meilleurs :
La bouche à la bouche sera,
Le cœur au cœur s'addressera.
Menant ainsi l'amour, ma vie,
Des enquerantes nous rirons;
Et francs de soupcon et d'envie
Du bien d'aimer nous jouirons,
Nous mocquant des sottes qui sont
Jalouses du bien qu'elles n'ont...[6]

Qui ust pensé qu'Amour vainqueur
Ust peu rassujettir mon cœur
Aux loix d'une nouvelle amie ?
Quand je faisoy profession
De garder mon affection
En liberté toute ma vie?
Celle qui me tient asservi
M'ayant à moy-mesme ravi
Par ne sçay quoy que ne puis dire
N'a grand avoir ny grand beauté.

Encore moins de loyauté,
Et si[1] tient de moy tout l'empire.
Mes amis voyans ma fureur
Souvent me preschent mon erreur
Pour destourner ma fantaisie,
M'accusant de m'estre amusé
Pour me voir en fin abusé
D'une que j'ay trop mal choisie.
Ha, mes amis, où sont vos yeux?
Pourquoy est-ce que je voy mieux
Cela que ne pouvez conoistre?
Si comme moy le connoissiez
J'auroy grand peur que vous fussiez
Aussi navrez[2] que je puis estre.
Possible vous avez raison,
Mais il n'est aujourduy saison
De m'en faire la remonstrance :
Je me play trop en mon abus.
Tant plus vous me blasmez, tant plus
Amour prend sur moy de puissance.
Ma mignonne que j'aime tant,
Qui me viens l'esprit enchantant,
De qui l'amour si fort me donte,
Puis que tu es mon seul desir
Fay moy gouster tant de plaisir
Qu'il efface toute ma honte.

Le croyras-tu, Belleau, quand on te le dira,
Que je me soy remis sous le joug amoureux?
Mais il y a bien plus, car je suis tant heureux
Que de pareil labeur on ne m'econdira.
A porter ce doux joug ma belle m'aidera?
Nous sommes d'un amour elle et moy langoureux :
D'estre son bien-aimé si je suis desireux

1. Et pourtant. 2. Blessés*.

D'estre ma bien-aimée elle demandera.
Il est vray qu'un Vulcain blesme de jalousie,
Plus veillant qu'un Argus, contreint nostre desir
Et garde[1] que menions en bon heur nostre vie.
Mais puis que nos deux cœurs sont points[2] d'une sagette,
Malgré luy nous viendrons à l'amoureux plaisir,
Qui d'autant est plus doux que plus cher on l'achette.

Jamais longueur de temps, ny lointaine distance
Ny grace ny beauté d'un autre ne fera
Que te puisse oublier : mon amour durera
Tant que mon cœur fera dans mon cors demeurance.
Puis que tu me promés la pareille constance,
Tout le plus grand debat d'entre nous, ce sera
De surmonter[3] l'un l'autre à qui plus s'aimera,
Pour mieux entretenir nostre sainte alliance.
Il faut jurant la foy d'une amour mutuelle,
Moy de t'estre loyal, toy de m'estre fidelle,
Que l'un et l'autre cœur soit d'un trait entamé.
Je ne variray pas ; mais, belle, je te prie,
Pour faire une amitié parfaitte, ne varie :
Car je ne puis aimer si je ne suis aimé[4].

Las ! main, que lachement tu t'efforces d'ecrire
Ce mot qu'on dit dernier au facheux departir !
Mais si tu ne l'ecris, il me faudra partir
Sans que l'ose penser, ou que le puisse dire.
Mon cœur desja prevoit le dueil et le martire
De son maistre ancien et m'en vient avertir ;
Et de mon partement me tâche divertir,
Quand, faisant ce qu'il peut, chaudement il soupire.

1. Empêche.
2. Percés, de poindre.
3. Surpasser; fréq. dans Malherbe en ce sens. Surmonter est ici pour se surmonter.
4. Répétition ; voy. p. 95.

Or il est bienheureux, d'autant que je le laisse
Entre les belles mains d'une douce maistresse,
Et le destin cruel me force l'éloigner.
Las ! main, fay ton devoir. Tu ne veux donc écrire
Ce que n'ose penser, ma bouche ne peut dire?
Et je ne sçauroy mieux mon emmuy témoigner.

De l'aimable Cypris ô lumiere dorée [1],
Hesper, de la nuit noire ô la gloire sacrée,
Qui excelles d'autant sur les astres des cieux
Que moindre que la lune est ton feu radieux :
Je te salue, amy ; conduy moy par la brune
Droit où sont mes amours en de lieu [2] de la lune
Qui cache sa clarté. Je ne va dérober,
Ny pour d'un pelerin le voyage troubler ;
Mais je suis amoureux. Vrayment c'est chose belle
Ayder au doux desir d'un amoureux fidelle.

As-tu de savoir envie
Quelle vie
Je puis demener sans toy ?
Si le temps qu'au dueil j'employe,
Loin de joye,
Appeler vie je doy !...[12]

Sans toy m'est une journée
Une année [3] ;
Sans toy le ris m'est douleur ;
Sans toy la lumiere obscure ;
La verdure
Sans toi m'est noire couleur...[50]

1. Imité de Bion, XVI. Cf. ci-dessus p. 15.

2. Au lieu.

3. Virgile, *Egl.*, VIII, 45.

Parmy l'ennui que je souffre,
Rien ne s'ouffre[1]
Qui me martyrise tant
Comme si parfois je pense
Que l'absence,
M'amour, te travaille autant...[12]

O si l'heureuse journée
Retournée
Pour nous revoir peut venir,
De tant de peines souffertes,
Et de pertes
Esteignons le souvenir.

Desja me semble
Que tant je tremble,
Que je frissonne de plaisir;
Que je t'embrasse,
Que face à face
Je pasme donté du plaisir.

Ton sein je touche,
Tantost la bouche,
Tantost je te baise les yeux;
Las de délices
Et de blandices[2]
Nous devisons à qui mieux mieux...[12]

Aimons-nous, belle,
D'un cœur fidelle,
En malheur et prospérité :
Au feu l'épreuve
De l'or se treuve,
De l'amour en adversité.

1. S'offre. 2. Flatteries *.

O perle de vertu, ô belle fleur d'élite,
D'excellente beauté, de qui la douce vue
M'estoit un paradis : ô regret qui me tue
D'estre éloigné de vous, unique Marguerite !
O beau surjon[1] d'eau vive, où cherchoy allegeance
De la soif de l'amour qui me brule et ruine :
Je mourroy sans l'espoir de vous revoir benine,
Pour faire de mon sort une douce vengeance.
Las ! ne vous voyant point, heures me sont journées,
Et les jours me sont moys et les mois des années,
Tant je trouve ennuyeux le temps de mon absence.
Au moins que vous sceussiez que parmy ce malheur,
Maistresse, ne vous voir c'est ma plus grand douleur :
Possible m'en donriez[2] quelquefois recompense.

Toy, mignonne arondelle[3],
Voyagere[4] annuelle,
L'esté ton nid tu fais
Et tout l'hyver tu es
Invisible, et t'en fuis
Au Nil ou en[5] Memphis.
Las, mais Amour sans cesse
Son nid dans mon cœur dresse !
Un amour s'emplume or,
Un autre est œuf encor,
L'autre est ja my-éclos ;
Et, tousjours sans repos,
Des petits qui pipient
Béans dedans moy crient.

1. Sourgeon, source*.
2 Donneriez*.
3. Imité d'Anacréon, XXXIII. Cf. *les Chansonnettes*.
4. Voyageuse ;c'est le fém. de voyager ou voyagier que donne Nicot.
5. *En* pour *à* (L., rem. 4e).

Par les amours grandets
Les petits amourets
Sont nourris ; et, nourris,
Soudain font de petits
Une nouvelle engeance.
Et quoy ? Quand la puissance
De nombrer n'ha ma voix
Tant d'amours à la fois.

La grand' dame Cypris en mon dormant un jour [1],
Tenant de sa main belle [2] son jeune enfant Amour,
Qui en terre clinoit [3], me dict ceste parole :
Enseigne, amy pasteur, l'ayant à ton escole,
Mon Amour à chanter. Ainsin elle parla,
Me le laisse et s'en part ; mais, moy sot, tout cela
Qu'en pasteur je chantoy, je lui voulois apprendre,
Comme s'il ust voulu mon apprenti se rendre.
Je chantoy comme Pan trouva le chalumeau,
Minerve le flageol ; comme Apollon le beau
Fut trouveur de la lyre, et du doux luc [4] Mercure.
C'est ce que j'enseignoy ; mais il n'en avoit cure,
Et, me chantant luy mesme de sa mere les tours,
De sa mere et des dieux m'enseignoit les amours :
Et soudain j'oublioy ce que luy veux apprendre,
Et des chants amoureux me fallut entreprendre.

Des filles j'oy ce brocard [5],
Qui disent : « Tu es vieillard,

1. Imité de Bion, III. Cf. Ronsard, p. 158 ; A. Chénier, p. 101.

2. Dans ce vers et dans le vers 15 l'*e*, surabondant dans le premier hémistiche, n'est pas élidé ; cette licence, fréquente jusqu'à Marot, n'était plus permise du temps de Baïf. Cette pièce est sans doute de sa jeunesse (Quicherat, *Versif.*, p. 526 : cite Estienne Pasquier).

3. Se penchait.

4. Nicot : « Aucuns escrivent luth. »

5. Imité d'Anacréon, XI. Cf. *les Chansonnettes.*

Anacréon ; au miroir,
Le prenant, tu pourras voir
Que tes cheveux plus ne sont
Et que tout chauve est ton front. »
Quant à moy, si mes cheveux
Sont plus ou moins, je ne veux
Dire que j'en sçache rien;
Mais cecy je sçay fort bien,
Qu'au vieillard d'autant sied mieux
Suivre les esbats joyeux
Qu'il est de plus pres voysin
Du dernier jour de sa fin.

— —

LIVRE TROISIÈME[1]

. . . . . .[18]
Amour, tu n'es qu'une passion folle
D'une ame de loisir;
Qui sans raison la transporte et l'affolle
D'un excessif desir,
Qui vient sans peine
Prompte et soudaine;
Qui ne s'apaise
Qu'a grand malaise
Par mille ennuis pour un fraile plaisir...[18]

De nostre temps une grande princesse[2],
Des rares en beauté,
(Qui ne le sçait?) a senti ta rudesse
En toute cruauté :
Sa renommée

1. Contient 17 pièces dont 7 sonnets.

2. Marie Stuart. Passage digne d'attention.

Est diffamée ;
Fuitive elle erre
Hors de sa terre,
Deteste, haït, maudit sa royauté,

Criant partout : « Las ! que ne suis-je née
Fille d'un laboureur ?
J'usse vescu des grand's courts éloignée,
Et de si cher honneur.
Aise, contante,
Ferme, constante,
Je demeurasse
Heureuse et basse,
Franche d'espoir, de crainte et de malheur.

Tu meritois fortune plus heureuse
Pour ta grande bonté,
Roine, qui fus des vertus amoureuse,
Franche de volonté.
Mais le ciel brise
Toute entreprise :
La raison vaine
De l'ame humaine
Au bien et mal a souvent méconté...[9]

. . . . . .[24]
Flambeau de nos amourettes
Et nos douceurs plus secretes[1]
O le fidele temoin !
Beau flambeau, tu pris le soin
De nous prester ta lumiere
En celle[2] nuit la premiere
Que je vi madame à nu.
Belle nuit, si cher tenu
Ne me soit de nulle année

1. Comp. pour le superl. 2. Cette *.

Jour, qui vaille en sa journée
Avec son plus beau soleil
D'estre fait à toy pareil ;
Ny ne soit en nulle année
Un soleil d'une journée
Qui me soit, tant soit-il beau,
Si cher que tu m'es, flambeau,
Quand tu m'as fait un service
Qu'avec ta clarté je visse
Tant à clair les membres nus
De ma mignarde Venus...[32]
A l'heure entre-nous promise,
J'allay nus pieds en chemise,
Plein du brazier amoureux
Dedans le lieu bien heureux,
Je dy l'heureuse chambrete
Où dormoit ma Melinete,
Par une nuit de l'esté,
En son lit tant souheté...[28]
Sur le flanc droit mi-couchée,
Elle a la teste penchée
Dessus son bras replié.
Son bras rond et deslié
Touche d'une main rosine
La couverture voisine.
O comme je fus ravy
Quand son visage je vy !...[88]
Lors retenant mon aleine
Tout bellement[1] je my peine
De decouvrir tout cela
De beau que le drap cela...[32]
Mais paravant je m'approuche[2]
Pour le baiser de ma bouche :
Et faire tant je n'ay pu
Que lors je n'aye rompu
Le doux somme de Meline,

1. Tout doucement. 2. Je m'approche.

Qui à son reveil, benine,
Flambeau, ne refusa pas
De me prendre entre ses bras.
Et lors combien de delices
Et de jeux et de blandices,
Et combien de doux esbas
Nous fismes aux doux combas
De la douce mignardise
Qui nos tendres cœurs attise !
Tu le sçais, heureux flambeau,
Benin, amoureux et beau,
Qui de tes flâmes secretes
Luisis à nos amourettes,
Flambeau, témoin bienheureux
De nos secrets amoureux.

Te teray-je, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
O nid de mes amourettes !
Te teray-je aux chansonnettes
Que je chante redisant
Des amours le jeu plaisant ?
Toy, litelet, où j'oublie
Tout le malheur de ma vie,
Quand à mesme mille esbas
J'ay m'amie entre mes bras ?
Mais te pourroy-je bien taire,
Lit, que je voudroy bien faire
(Si je pouvois) d'un vers beau
Luire au ciel astre nouveau ?
Que n'en ay-je la puissance !
O que n'ay-je cognoissance
Des feux qui luisent ès cieux !
Sur toy seroient envieux
L'Autel, le Char et la Lyre,
Tel lieu j'oseroy t'eslire ;

Voire perdroyent leur renom
Les beaux cheveux que Conon
Fit luire en flâmes nouvelles
Enrichis d'estoilles belles.
Bien que, petit litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Ta simplelette courtine
Ne soit de toile argentine,
D'un drap d'or ou d'un veloux [1],
Ouvré dessus et dessous
De diverses broderies,
Recamé [2] de pierreries ;
Bien que riche tu ne sois
Comme sont les lits des rois ;
Bien qu'un empereur de Rome
Sur toy ne prenne le somme :
Si ne faut-il, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Si ne faut-il (si ma rime
Peut bien donner quelque estime)
Que moins estimé tu sois
Que ne sont les lits des rois,
Ou s'un [3] empereur de Rome
Dessur toy prenoit le somme,
Puis que donques, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Puis qu'en toy tant de delices,
Tant d'amoureuses blandices [4],
J'ay de l'amoureux deduit [5]
Recueilly toute la nuit;
Puis que moi et ma mignonne
(Qu'un mesme amour époinconne [6])
Avons cueilly toute nuit
De nostre amour le doux fruit,

1. Velours (N.; L., hist.; Des Accords le range parmi les rimes en *ous*).
2. Brode (Roquefort).
3. Si un.
4. Caresses *.
5. Plaisir *.
6. Éguillonne *.

Sons la vouste parfumée
Moy tenant ma mieux aimée,
Dessous ton ciel parfumé
Elle ayant son mieux aimé...[156]

Du soleil le flambeau
Ne m'oste l'obscurté[1];
De la nuit le bandeau
Ne m'oste la clarté :
Ou soit jour ou soit nuit
Janeton dans son œil
Mes tenebres conduit
Et conduit mon soleil.
Quand ses yeux pleins d'amour
Se detournent de moy,
Et fussé-je en plein jour,
La nuit noire je voy.
Quand ses yeux pleins d'amour
Se retournent vers moy,
Un serein et beau jour
En plein minuit je voy.

1. Obscurité (Palsg., p. 63).

LES JEUX[1]

EGLOGUES[2]

AU ROY

. . . . . [40]

Charle, bien que je vienne avecque ma musette,
Vestu en vilageois, dans le poing la houlette,
Affublé d'un chapeau, la surquenie[3] au dos,
Des guêtres sur la jambe, et chaussé de sabos,
Ta bonté pour cela ne laissera de prendre
En bonne part mon offre et sans me faire attendre
(Possible) tu voudras me departir de quoy
Je puisse m'adonner aux Muses à requoy[4].
Prince, ce que je veu n'est guere grande chose
Pour ta grandeur, qui fait que tout honteux je n'ose
Te demander si peu : ce peu qui ne t'est rien,
S'il te plaist l'ottroyer[5], me feroit un grand bien.
Je ne veu cent troupeaux en divers pasturages,
Je ne souhette point mille gras labourages,

1. Dédiés au duc d'Alençon.
2. Elles sont au nombre de 19.
3. Souquenille (Roquefort).
4. En toute liberté.
5. Octroyer; prononciation du XVIe siècle.

Ny des cousteaux[1] de vigne où cueillir mille muis.
Plus que ce qu'il me faut desirer je ne puis.
Je veu tant seulement pour un petit ménage
Une maison petite ; un petit pasturage
Pour un petit troupeau ; avec un petit clos
Un petit champ fertil pour en vivre à repos...[8]
O si je puis un jour avoir ma maisonnette[2]
En des chams qui soyent miens ; si, comme je souhette,
Par toy j'ai tant de bien, en l'aise où je seray
O les belles chansons qu'à repos je feray!
Alors j'oseray bien, ainsi que fit Titire,
D'une moins foible voix plus haut suget elire
Apres ces pastoureaux. Lors je diroy des cieux[3]
Les tournements certains, et qui cache à nos yeux
La lune deffaillante et qui la monstre entiere
Et qui fait apparoir[4] cornue sa lumiere,
Œuvres de la nature admirable en ses faits
De qui j'entreprendroy rechercher les effaits...[20]
Or s'il te plaist chasser la pauvreté chetive,
Qui retient les efforts de mon ame creintive,
Mon humble Muse alors brave s'enhardira
Et d'un plus grave son tes louanges dira.
Quand le repos heureux convenable à produire
Des fruits de plus grand pris me laissera deduire
Des vers à mon loisir polis soigneusement
A fin de contenter ton gentil jugement,
Alors j'invoqueray Apollon pour m'aprendre
Un chemin non frayé par où j'aille entreprendre
Un œuvre tout nouveau dont je te chanteray ;
Apollon à mon aide alors j'invoqueray,
Soit qu'il s'aille bagnant dans la belle eau de Xante,
Soit qu'il prenne le frais en la forest plaisante
Dont Parnasse est vestu[5] : l'ombre il delaissera,
Si Charle il m'oit nommer, le fleuve il quittera...[4]

1. Côteaux.
2. Horace, *Sat.*, II, vi.
3. Virgile, *Géorg.*, II, 475. Cf. La Fontaine, *Fab.*, XI, iv.
4. Apparaître (N.).
5. Sur cette forme antique d'invocation, voy. dans A. Chénier, p. 155, une note de Boissonade.

BRINON

. . . . . .[21]

Nymphes, quel mont lointain, quelle forest ombreuse [1],
Quel fleuve, quel rocher, quelle caverne creuse
Vous detint, quand Brinon d'amour tout éperdu
Son ame sanglotoit dessus l'herbe étendu ?
Estoyent ce les loriers dont Helicon verdoye,
Ou l'eau qui doucement au beau Permesse oudoye,
Ou l'antre desiré du roc Aonien,
Ou le sommet cornu du mont Parnasien ?
Car vous n'estiez alors sur les rives de Seine,
Où l'amant, languissant de l'amoureuse peine,
Couché piteusement, toute chose allumoit
De pitié, fors le cœur de celle qu'il aimoit.
Mesmes les genevriers et mesmes les espines
Plourerent son malheur ; les ondes argentines,
Qui nettes paravant couloyent par les ruisseaux,
Et crurent de leurs pleurs et troublerent leurs eaux...[112]

LES SORCIERES [2]

. . . . . .[12]

Il estoit nuit et les aisles du somme
Flatoyent desja toute beste et tout homme [3],
Faisant cliner [4] les astres par les cieux,
Non des amants les miserables yeux.
Nus pieds adonc [5] et toute detressée [6]

1. Imité de Virgile, *Egl.*, X.
2. Cf. Théocrite, *Id.*, II; Virgile, *Egl.*, VIII.
3. Cf. Ronsard, *Franciade*, I.
4. Baisser.
5. Alors.
6. Dont les tresses sont défaites, échevelée (L.).

Martine s'est aux charmes adressée.
Entre ses bras trois fois elle cracha,
Entre ses dents trois mots elle mascha ;
Et son rouet, qui par trois fois sejourne
Entre ses mains, par trois fois elle tourne :
Puis tout à coup et d'une mesme fois
Elle reprend son rouet et sa voix.

MARTINE.

Flammes du ciel qui suivez la charrette
De la nuit brune, ô vous bande secrette,
Les dieux des bois, ô vous nocturnes dieux,
O sous qui sont tous les terrestres lieux,
Tes aspres loix les Tartares escoutent,
Mesmes les chiens te craignent et redoutent
Quand des enfers sur la terre tu sors
Te pourmenant par les tumbes des mors,
O Proserpine, ô royne aux trois visages,
Des mots divins tu montres les usages,
Des jus espreins tu guides les effets :
Ren, s'il te plaist, ren mes charmes parfaits,
A fin qu'en rien ne cede ta Martine
Soit à Medée ou soit à Melusine,
Si je retiens mon Gilet de retour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
Toust se taist ore, ores les eaux se taisent,
Le bois se taist, les zefires s'apaisent,
Tout s'assoupit sous la muette nuit :
Mais mon ennuy, qui sans repos me suit,
Ne se taist pas au dedans de mon ame,
La tempestant d'une felonne flâme,
Qui tout mon cœur enveloppe alentour...[8]
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
Gilet me brusle et sur Gilet j'enflâme
Ce lorier cy : comme dedans la flâme
Il a craqué tout à coup allumé,
Et tout à coup je l'ay vu consumé,
Et n'a laissé tant soit peu de sa cendre :

En poudre ainsi Gilet puisse descendre
Estant repris du feu de mon amour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
  Ça cet oyseau, ça ce panier, Toinette :
Attache estroit ceste bergeronette :
De trois ribans[1] en trois nœus soyent liez
De trois couleurs ses aisles et ses pieds.
Lasse les fort et murmure en voix basse :
« Ce las d'amour contre Gilet je lasse. »
Contre Gilet lasse ce las d'amour...[24]
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
  Pren ceste aguille, et poin[2] ceste imagette,
Et dy : « Je tiens l'amoureuse sagette
Contre Gilet, de qui je poin le cœur,
Le meurdrissant d'amoureuse langueur. »
Gilet ainsi d'une pointure pire
Reçoive au cœur ce qu'on fait à la cire,
Navré[3] pour moy de la fleche d'amour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
  Porte dehors ceste poudre, serrée[4]
Là où s'estoit une mule veautrée,
Et jette la (mais ne te tourne pas)
Par sus ta teste en l'eau qui coule à bas.
Ne bouge, non : oy comme j'esternue
(Ce vienne à bien) : n'est-ce point la venue
De mon amy ? le dois-je croire ? ou bien
Ainsin amans font grand'chose de rien ?
Mais qui seroit à ceste heure par voye ?
Harpaut en vain du sueil de l'huis n'aboye :
Gilet revient bienheurer[5] mon amour.
Cesse, rouet, cesse ton roide tour.
  Ces charmes faits la sorciere Martine
Arreste là son rouet. Et Maupine
De l'autre part qui d'un saut s'élança
Nu chef, nus bras, ses charmes commença...[20]

1. Rubans *.
2. Pique *.
3. Blessé *.
4. Serrée dans les doigts, c'est-à-dire prise.
5. Rendre heureux *.

MAUPINE.

O ciel, ô terre, ô mer, je brusle toute[1],
Toute d'amour en larmes je m'égoute :
J'aime Nicot, Nicot ne m'aime point,
Et pour l'aimer je languis en ce point.
De ce Nicot la forte amour me domte.
Mais le felon de mon mal ne tient conte,
Qui ja[2] neuf jours, ingrat, passer a pu
Sans qu'une fois seulement je l'ay' vu.
Seroit-ce point autre amour qui le lie,
Et qui fait qu'ore[3] en la sorte il m'oublie ?
Je le sçauray, telles drogues je sçay
Dans ce pannier, pour en faire l'essay :
Ten-le moy tost, que j'y prenne, Michelle,
De frais pavot une fueille nouvelle :
Rien ne defaut que les mots à cecy.
Charmes, charmez mon amoureux soucy.
Ha, lasse-moy[4] ! je suis, je suis perdue !
Dessus mon poing ceste fueille étandue,
Las ! sous ma main frapante n'a dit mot[5].
(Quoy, tu t'en ris, ô meschante ?) Nicot,
A ce que voy, m'a donques delaissée ?
Donc il a mis en autre sa pensée ?
Mais pense-t-il en demeurer ainsi ?...[20]
Charmes, charmez mon amoureux soucy.
Tel soit Nicot, quel[6] pour la biche aimée
Le cerf en rut, et la forest ramée
Et la riviere et monts et plains[7] courant,
Sans reposer, forcené se mourant,
D'un feu caché se destruit et n'a cure
S'amenuisant[8] ny d'eau ny de pasture :
Mais furieux, sans repos, sans repas,
Suit jour et nuit sa biche pas à pas :

1. Horace, *Epodes*, XVII, 30.
2. Déjà.
3. Aujourd'hui.
4. Laisse-moi *.
5. Théocrite, III, 25.
6. Tel... quel, tel... que, *talis... qualis* (N.; L., hist.).
7. Plaines (L.).
8. Diminuant, dépérissant (Roquef. ; Joinville).

Tel soit Nicot, et, par telle folie,
Mis hors du sens et le vivre il oublie
Et le dormir, de mon amour transi.
Charmes, charmez mon amoureux soucy.
Pren ces deux cœurs d'un pair[1] de tourterelles,
Qui s'entre-aimans l'une à l'autre fidelles,
Voyans ce jour en un couple vivoyent,
Et d'arbre en arbre ensemble se suivoyent :
Tant que l'un vit l'autre vivant demeure
Sans divorcer : mais aussi tost que l'heure
A l'un avient, l'autre icy ne veut pas
De son confort survivre le trespas.
Ainsi Nicot m'aimant d'amour naïve,
Ferme, loyal, moy vivant, ici vive,
Et moy mourant, ne puisse vivre icy.
Charmes, charmez mon amoureux soucy.
Ne puisse y vivre, ains[2] desire la mort.
Ces cœurs, Michelle, enfile et lasse fort
De ce cheveu, disant : « Deux cœurs je presse
De deux amans d'une amoureuse lesse. »
Son cœur au mien accouplé soit ainsi...[20]
Charmes, charmez mon amoureux soucy
Mais folle moy[3], qui le temps et la peine
Ensemble per d'une entreprise vaine,
Tachant mouvoir un fier cœur, non de chair,
Ainçois[4], je croy, d'imployable rocher ;
Quand ma chanson, qui les astres arreste,
Retient les flots, accoise[5] la tempeste,
Sur ce felon de fer n'a le pouvoir
Pour à pitié de mon mal l'émouvoir.
La nuit s'en va : avecque la nuit brune
Dans l'Océan s'en va plonger la lune.
L'aube desja dechassant l'obscurté
L'air eclaircy reblanchist de clarté :
Le jour revient, non pas Nicot encore.

1. On trouve quelquefois ce mot au masculin (L., hist.).
2. Mais.
3. Tournure grecque.
4. Mais bien plutôt.
5. Apaise * (Palsgr., p. 488).

Contre le feu, las ! qui mon cœur devore
Ny jus ny mots ne peuvent rien aussi.
Charmes cessez, et cesse mon soucy.

LES AMOUREUX[1]

Paissez, douces brebis, ces herbeux pasturages,
Paissez et n'espargnez de ces chams les herbages :
Autant que tout le jour d'icy vous leverez,
Le lendemain autant vous y retrouverez...[12]
Tandis, me reposant dessous cette aubespine,
Sur ce tertre bossu, de ma chere Francine
Les amours à par moy seul je recorderay[2],
Et sur mes chalumeaux je les accorderay.
O ma belle Francine, et ne viendra point l'heure
Que nous facions tous deux aux chams nostre demeure,
Sans qu'ainsin estant loin tousjours de mes amours,
Et loin de tout plaisir, je me plaigne tousjours ?
Sans toy rien ne me plaist : maintenant toute chose
Devant moy par les chams à rire se dispose,
Et le soleil serein de cet autonne beau
Semble nous ramener encor un renouveau.
Ces costaux verdoyans de vignes plantureuses
Ne resonent de rien que de chansons joyeuses :
Par les granges on oit du matin jusqu'au soir
Geindre sur les raisins l'ecroue[3] et le pressoir,
Où le gay vendengeur de ses piés crasseux[4] foule,
Trepignant sur la met, la vendange qui coule...[6]
O si ces prez herbus, si ces forests ombreuses,

1. Comparez avec la deuxième églogue de Ronsard.
2. Je rappellerai à mon souvenir *.
3. Ecrou ; était féminin alors (N. ; L.).
4. Ce mot était alors d'un bon style. Voy. à ce sujet les remarques de Sainte-Beuve, ainsi qu'une note de Suard, dans le *Tableau de la poésie française*, 2e éd. p. 69 et 70.

Si ces ruisseaux bruyans, si ces cavernes creuses
Te pouvoyent agréer, si tu pouvois un jour
En ces chams avec moy faire un heureux sejour !...[12]
J'ay un bel antre creux entaillé dans la pierre,
De qui la belle entrée est toute de lierre
Couverte çà et là : trois sourgeons de belle eau
Sourdans d'un roc percé font chacun son ruisseau,
Qui d'un bruit enroué sur le gravois murmure,
Et va nourrir plus bas d'un préau la verdure.
De loriers tousjours verds y rendent un doux flair [1]
Faisans un tel ombrage et remplissent tout l'air.
Et j'ay là tout joignant un bien toffu bocage,
Où les rossignolets degoisent leur ramage,
Les gais rossignolets leur chanson au printemps,
Les petits oisillons leur ramage en tout temps.
Dedans cet antre cy tu ferois ta demeure,
Ma Francine, avec moy ; là tousjours à toute heure
Je serois avec toy ; et de nuit et de jour
Ou nous en parlerions ou nous ferions l'amour.
Le soleil, fust qu'il vint donner lumiere au monde
Au matin, fust qu'au soir il la plongeast dans l'onde
De son hoste Océan, ensemble il nous verroit,
Quand il s'iroit coucher, quand il se leveroit :
Il nous verroit ensemble au matin mener paistre
Dans les pastis herbeux nostre bestail champestre,
Le mener au matin quand il se leveroit,
Le ramener au soir quand il se coucheroit...[4]
Quelquefois cependant que [2] nos bestes paissantes
Brouteroyent par les chams les herbes verdissantes,
A l'ombre retirez (l'ombre nous chercherions
Tout l'esté, tout l'yver au soleil nous serions)
Nous redirions tous deux en gaye chansonnette
Nos heureuses amours sur ma douce musette :
De ma musette, moy, j'atremperoy [3] le son,
Toy, tu accorderois ta voix à ma chanson.

1. Une douce odeur (L. : Flairer, rem.).
2. Pendant que*.
3. Je mesurerais, moduterais*

Parfois tu chanterois, parfois comme envieuse
Sur ma douce musette, en façon gracieuse
Entrerompant son chant de ma bouche l'otrois [1],
Et sur ma bouche au lieu ta bouche tu mettrois.
Vostre grace, ô bons dieux, me soit tant favorable
Que je puisse jouir d'un heur si desirable !
O que cecy nous peust une fois avenir !
Lors je ne voudroy pas roy des rois devenir
Pour perdre ma fortune : Encores que la gresle
Me gatast blés et vins, encor que pelle-mesle
Tout mon bestail mourust, plus riche je seroy
(Ce me seroit advis) que le plus riche roy...[48]

PAN [2]

. . . . . .[16]

Menalcas et Mycon, pastoureaux d'Arcadie,
Virent Pan endormy : sur luy sa chalemie
A un rameau pendoit ; son chapeau de pin vert
En terre estoit coulé de son front decouvert ;
De sa main sa massue estait cheute en la place
Où le dieu s'estoit mis tout lassé de la chasse :
A l'ombre d'un sapin le sommeil l'avoit pris.
Là, ces deux pastoureaux endormy l'ont surpris
Et d'un accord tous deux le lier deliberent :
Soudain de hars d'osier, qu'à propos ils trouverent,
Le viennent garroter : Drymon aux longs cheveux,
La naïade Drymon se mét avecques eux ;
Et comme il commençoit d'entrevoir la lumiere,
Ses cornes et son front barbouille par derriere
Des meures qu'elle avoit. Luy, d'eux se souriant [3] :

1. L'oterais.
2. Imité de Virgile, *Egl.*, VI, avec intercalation de passages empruntés à Ovide et à Bion.
3. Fréquent au XVIe siècle sous la forme réfléchie.

« Pourquoy, ce leur dit-il, me venez-vous liant?
Enfans, desliez-moy. Pastoureaux, vous suffise
D'avoir conduit à fin vostre fine surprise ;
Deffaites ces liens ; enfans, pour ma rançon
La chanson vous aurez, c'est pour vous la chanson.
Car j'ay pour ceste-cy sa recompense preste.
Ils desfont les liens ; à chanter il s'appreste :
Alors vous eussiez veu tout autour de ces lieux
D'un branle sauteler nymphes et demy-dieux,
Dryades et satyrs dancer par les bocages,
Les naiades des eaux pousser leurs beaux visages
Hors des ondes, en rond se mener par la main
Et jusques au nombril decouvrir tout le sein.
Il chantoit de ce tout les semences encloses
Dans le chaos brouillé, source de toutes choses,
Le feu, l'air et la mer, et la terre, et comment
Tout ce qui vit se fait de chacun element...[16]
Il ajouste Venus d'Adonis amoureuse,
Comme son fils Amour la rendit langoureuse,
Quand, la venant baiser, sa gorge il effleura
D'un trait, dont le venin dans elle demeura [1].
Le coup n'aparoist point ; plus grande est la blessure
Que la montre n'en est ; petite est la pointure,
Mais le venin, coulant au profond de son cœur,
Peu apres decouvrit une grande langueur.
Adon a tout son cœur : de Paphe et d'Amathunte
Et de Cnide et d'Eryce elle ne fait plus conte.
Elle quitte le ciel, le ciel plus ne luy plaist.
Plus que le ciel Adon, son cher Adon, luy est.
Adon vange en Venus de sa mere l'outrage,
Venus à son Adon donne tout son courage,
Et le tient et le suit et ne fait rien, sinon
Que pour sembler plus belle au gré de son mignon.
Aiant le jarret nu, la robe recoursée [2]
Sur les hanches, ainsi que Diane troussée,
Elle accompagne Adon : à travers les halliers,

1. Imité d'Ovide, *Mét.*, X, 525. 2. Retroussée (Roquef.).

A travers les cailloux elle suit les limiers...[4]
Monts et bois elle brosse[1] : ah! que la ronce dure
Ne teigne de son sang la douillette charnure!
Ah! que les durs cailloux, s'elle haste ses pas,
Les plantes ne meurdrisse à ses pieds delicas[2]!
Assise quelquefois sous quelque frais ombrage,
Creintive prevoyant son ja prochain domage,
Elle advertit Adon, si pour l'en advertir
Son malheur trop voisin elle eust pu divertir...[8]
Adon ne laisse pas de croire son courage,
Et de l'épieu tousjours la beste plus sauvage
Il attend, tant qu'un jour un sanglier lui cacha[3]
Ses deffenses dans l'egne[4] et navré[5] le coucha,
Navré, las! à la mort. Voicy Venus atteinte
D'une grieve douleur, qui fait sa triste plainte :
Les bois et les rochers de son dueil langoureux
Respondent tristement à ses cris douloureux :
« Demeure, Adon, demeure, à fin que je t'acole[6]
Cette derniere fois, et que je me console
De ce dernier baiser : repren mon cœur, Adon;
Que je reçoive au moins de toy ce dernier don.
Baise moy cependant que ton baiser a vie,
Ains que[7] l'ame te soit entierement ravie.
De ta bouche en ma bouche avecque ton doux vent
Dans mon cœur je seray ton ame recevant.
Ton ame dans mon cœur pour confort de ma peine
Coulera doucement avecque ton aleine.
Par ce baiser aimé l'amour je humeray
Qu'à jamais dans mon cœur pour toy je garderay,
Pour toy, car tu me fuis; là t'en fuis sous l'empire
De ce roy sans pitié, roy de chagrin et d'ire;
Tu meurs, tu fuis, je vy et, pource que je suis
Exemte de mourir, te suivre je ne puis. »

1. Elle parcourt*.
2. Imité d'Ovide, *Mét.*, I, 508.
3. Enfonça (N.).
4. L'aine. On prononce ainsi dans le centre (J. Gl.), notamment dans le Berry (Jônain, Dict.).
5. Blessé*.
6. Imité de Bion, I, 45.
7. Avant que*.

Venus de ses doux yeux autant de pleurs larmoye
Qu'Adon perd de son sang, qui de sa playe ondoye,
Et tout degoutte en terre, où du sang et des pleurs,
A coup (miracle grand!), naissent de belles fleurs.
Lis de blanche couleur et blanches violettes
S'engendrerent en bas des claires larmelettes :
Du sang vermeil coulant tous fleurons vermeillets,
Roses teintes de rouge et de rouges œillets...[12]
Il chante, apres, comment de l'amoureuse rage
Pygmalion fut point, espris du propre ouvrage
Que ses mains avoyent fait : mourant il languissoit
Pour ne pouvoir jouïr dont[1] plus il jouïssoit.
Venus en ut pitié : un jour il s'émerveille
De son yvoire blanc qui prend couleur vermeille,
Et de ses bras qu'il sent mollement enfoncer
Sur l'yvoire attiedy, le voulant embrasser[2];
Son image prend vie : adonques il approuche
D'un baiser plus heureux la bouche sur la bouche :
La pucelle en rougit, et de ses yeux heureux
Aussi tost que le jour connut son amoureux...[16]
Puis il chante Amphion, qui au son de sa lyre
Bastit les murs de Thebe ; apres il vient redire
Les nosses d'Armonie et de Cadme, tous deux
Qui muez en serpents se trainerent hideux.
Le dieu chanta cecy, tout cecy de quoi l'âge
Abolist la memoire. Il chanta; le bocage
Retentit sa chanson jusqu'à tant que la nuit
Aux cieux, qu'il retenoit, ses estoilles conduit.

LES PASTOUREAUX

Sur les rives du Clain, deux pasteurs, qui bruslerent
De l'amour des deux sœurs[3], un jour se rencontrerent :

1. De qui, de celle dont.
2. Imité d'Ovide, *Mét.*, X, 282.
3. Jacques Tahureau (Jaquin) et Baïf (Toinet).

Chacun aimoit la sienne et bien diversement
Chacun en est traitté : l'un n'avoit que tourment
Sans pouvoir échauffer le cœur de sa cruelle ;
L'autre tenoit la sienne en flâme mutuelle...[12]
Et s'ayant decelé l'un l'autre leur amour,
Sur les rives du Clain ils s'assirent un jour
A l'ombre d'un peuplier ; et sonnans leurs musettes,
Là Jaquin et Toinet dirent ces chansonnettes,
Chacun de son amour deconvrant le souci.
Et commançant premier Jaquin chanta ceci :

JAQUIN.

Marion, ma douceur, plus fraiche que la rose,
Plus blanche que du lis la fleur de frais éclose,
Plus douce que le miel, pourroy-je plus tenir
De nos gentils esbats le plaisant souvenir?
Ny les baisers lascifs des tourtres[1] fretillardes
N'aprochent des baisers de nos bouches mignardes ;
Ny du lierre amy les forts embrassements
N'egallent de nos bras les doux enlassements.
Je n'aime sans party[2] : si j'aime bien ma belle,
Ma belle m'aime bien et ne m'est point rebelle.
Nymphes, vous le sçavez (qui doit le sçavoir mieux?),
Car vous aimez tousjours les plus sauvages lieux ;
Et vous l'avez pu voir par les lieux plus sauvages
Seulette me chercher. Vous, les obscurs ombrages[3]
Des bois les plus tofuz, vous, antres les plus creux,
Vous sçavez bien aussi nos plaisirs amoureux.
Combien de fois lassé du jeu des amourettes
M'at elle en son giron plein de fraiches fleurettes
Fait reposer la teste, et, pauvre pastoureau,
A la mercy des loups j'oublioy mon troupeau!
O, là, combien de fois, jurant les aimer mieux
Qu'elle n'aimoit les siens, elle a sucé mes yeux !
Ainsi jadis Venus d'amour humaine esprise
En son divin giron mignardoit[4] son Anchise!...[6]

1. Tourterelles *.
2. Sans partage.
3. Imité de Properce, I, XVIII, 19.
4. Caressait *.]

TOINET.

Francine sans pitié, plus que la mer cruelle,
Plus qu'une jeune poutre[1] et faronche et cruelle,
Plus dure qu'une roche, Amour incessamment
Croistra-il ta rigueur avecque mon tourment?
L'autre jour dans un bois comme tout triste j'erre,
Un grand chesne je vy embrassé de lierre,
Et deux tourtres dedans se baiser à l'envy :
Veu le dueil que j'en eu comme est-ce que je vy ?
Las ! j'aime sans party ; las ! j'aime une cruelle,
Ma cruelle me hait et m'est tousjours rebelle.
Nymphes, vous le sçavez (qui doit le sçavoir mieux?).
Car vous aimez tousjours les plus sauvages lieux
Et vous m'avez pu voir par les lieux plus sauvages
Seul m'en aller plaignant. Vous, les obscurs ombrages
Des bois les plus tofuz, vous, antres les plus creux,
Vous sçavez bien aussi mon tourment amoureux.
Combien de fois cherchant vos paisibles retraittes,
Lors que je decouvroy mes douleurs plus secrettes,
M'avez-vous ony plaindre, et, pauvre pastoureau,
A la mercy des loups j'oublioy mon troupeau !
Las ! ô combien de fois quand pres d'elle je passe
Je la voy destourner de moy sa fiere face !
Las ! ô combien de fois la cuidant[2] approcher
Je la voy des deux mains ses oreilles boucher !
Las ! en tel point me met sa rigueur imployable
Que j'espere la mort plus qu'elle secourable :
Voyez comment je suis malheureux amoureux,
Puis que la seule mort me rendroit bienheureux...[16]

DAMET

Muses, quel triste chant est-ce que vous ouïstes
Degorger à Damet ? car seules vous le vistes

1. Jument* (Br., Dict., p. 425). 2. Pensant, m'imaginant*.

Quand du haut d'un rocher sa chaine il maudissoit,
Lorsque d'un pleur depit son labeur il laissoit :
« Il faut donques, dit-il, qu'un autre de ma peine
Recueille tout le fruit ? il faut donc que ma plaine
Nourrisse un avolé[1] ? il faut qu'un estranger
Le clos que j'ay planté s'en vienne vandanger ?
Que tout devienne en friche et que rien ne rapporte !
Perisse par les chams toute semance morte,
Sans fueilles soyent les bois, les fontaines sans eaux,
Les vignes sans raisins, sans fruits les arbrisseaux ! »
Damet redit encor : « Sillons, chargez vos rayes,
En lieu de bon fourment, d'avoines et d'yvrayes !
Les prez se jaunissans meurent bruslez du chaud ;
Devant que d'estre meurs les fruits tombent d'en haut;
Sans grappes soyent les ceps, aux ruisseaux l'humeur faille,
La verdeur faille aux bois ! Ah ! il faut donc que j'aille,
Chassé de mon pays, d'autres terres chercher !
Ah ! mon bien de mes mains on me vient arracher !
Pour qui auray-je donc tant de vignes plantées ?
Pour qui auray-je donc tant de greffes entées ?
Un autre sans travail mon clos vendangera ?
Un autre sans travail tous mes fruits mangera ? »
Apres il redoubla : « Cessez, les doux zephyres,
Cessez, frais ventelets, et soufflez, tous les pires,
Et tout l'air infectez ; envenimez les eaux,
Empoisonnez les fruits, empestez les troupeaux !
Rien ne soit par les chams ny plaisant aux oreilles,
Ny agréable aux yeux ! Plus les roses vermeilles
Ne naissent au printemps ; plus de doucette voix
Des mignots oysillons ne resonnent les bois !
Corbeaux et chahuans y tiennent leurs parties !
Chams et prez soyent couverts de ronces et d'orties !
Par les chams desolez tout soit en toute part
Et horrible à ouïr et hideux au regard !
« Tout soit en feu partout ! ô forest la plus belle
Des plus belles forests, en la saison nouvelle

1. Un homme d'un autre pays (N. Roquef.), un intrus.

La nouvelle verdeur de tes souples rameaux
Tu ne secouras plus oyant mes chalumeaux;
Les petits ventelets ton verdoyant ombrage
Ne rafraichiront plus, quand la mutine rage
Des vents plus tempesteux te deracinera,
Quand la flâme du ciel ton bois ruinera.
Ta belle ombre cherra ; et toy encor plus belle,
Forest que j'aimoy tant, tu cherras avec elle.
De ton maistre ancien, ô bois jadis aimé,
Par ces vœux ennemis tu cherras enflâmé.
Tout soit en feu partout ! Du ciel l'ardente foudre
Devalant sur ton chef, forest, te face poudre !
Du pié jusqu'au sommet toute cendre sois-tu !
Rien que cendre ne soit tout ton bois abattu !
Lors par-my l'aspre flâme en tes branches esprise
Soufle violammant le vent siflant de bize !
De nuages éveux[1] le marin tenebreux,
L'autom de noirs brouillas couvre le ciel ombreux !
Jusqu'aux vignes des bois vienne du feu la rage ;
Tous les ceps ras à ras de la terre il sacage !
Que les feux par les vents à la ronde espandus
Saccagent tous les bleds dans les chams estendus !
Que des arbres le feu vienne aux espis descendre
Tant qu'il dégaste tout ! Que tout soit mis en cendre ;
Ma herse et ma charrue et leur joug et mes bœufs,
Et ma loge et mon tect[2] ! C'est la fin de mes vœux !... [56]
« O pauvres chams maudits, pauvre terre maudite,
Banny, necessiteux, pour jamais je vous quitte.
Chams jadis tant aimez, bois, fontaines, adieu !
Vous ne me verrez plus demeurer en ce lieu.
Car je m'en va bien loin plus outre qu'Eridane,
Ou sur les bords du Tybre, ou bien jusqu'à la Tane,
Chercher mon aventure ; et là je demourray,
Je vivray là bien loin, là bien loin je mourray. »

1. Pleins d'eau, aqueux (Palsg., p. 529 : Eaveux), du vieux mot français *eve*, eau (L.; R. de la R., 20690; Bart., Chr., 42, 22).

2. Toit, *tectum* (X.; Palsg., p. 251; J. Gl.).

ANTIGONE

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

FRAGMENT[1]

LE MESSAGER[2].

La voicy celle là qui a fait tout l'afaire[3].
Nous l'avons prise ainsi qu'elle enterroit son frere.
Mais où s'en est allé nostre roy ?

LE CHŒUR.

Le voicy,
Qui semble à point nommé s'en revenir icy.

CRÉON.

Qui[4] a til? s'est on mis en bonne diligence ?

LE MESSAGER.

Sire, il ne faut jamais perdre toute esperance
De chose que ce soit; car bien souvent on voit
Arriver ce de quoi moins d'attente on avoit.
Tantost épouvanté de vostre grand courrous
J'avoy presque juré ne venir devant vous :
Mais ce qu'avoy juré j'ay mis en oubliance
Pour la joie avenue outre mon esperance.
Et contre mon serment je vien, et vous ameine
Cette vierge qui s'est donné toute la peine
De cet enterrement : là où je l'ay surprise
Et non autre, mais moy sur le fait je l'ay prise.
Or, sire, maintenant icy je la delivre
Entre vos mains, à fin et que j'en soy delivre[5]

1. Le fragment que nous citons comprend du vers 584 au vers 470, éd. Didot.

2. Le messager, ou mieux le garde, amène sur la scène Antigone qu'il a surprise donnant la sépulture à son frère Polynice, malgré la défense faite par Créon.

3. Masc. encore à cette époque (N.; L., étym.; Palsg., p. 160; Joinville); fém. ci-dessous, p. 219.

4. Qu'y.

5. Delivré[s].

Et que vous en faciez selon droit et justice :
Car je dois estre absoust de tout ce malefice.

CRÉON.

Comment l'amenes-tu? où l'as tu pu surprendre?

LE MESSAGER.

Elle enterroit le mort puisqu'il vous plaist l'entendre.

CRÉON.

Sçais-tu bien que[1] tu dis? ou me le dis-tu bien?

LE MESSAGER.

J'ay vu qu'elle enterroit (et je n'en fau[2] de rien)
Le mort touchant lequel vous aviez fait l'édit
De point ne l'inhumer. N'est-ce pas assez dit?

CRÉON.

Mais comment l'a ton[3] vue et sur le fait trouvée?

LE MESSAGER.

Oyez comme il s'est fait. Depuis nostre arrivée
Au retour de ce lieu, apres que contre nous
Vous ûtes bien jetté vostre bouillant courrous,
Nous fîmes rejeter la poussiere du corps
Et le mîmes à nu. Nous nous metons alors
Un petit alecart[4] sur les proches colines
De peur que son odeur n'infectât nos narines;
Et de là nous guetions si personne y viendroit
Et si toucher au mort quelcun entreprendroit.
Là nous fumes au guet jusques environ l'heure
Que le soleil plus haut dessus nostre demeure
Enflamme l'air ardent, échaufe les ruisseaux,
Grille les blés aux champs, au bois les arbrisseaux.
Depuis quand ce grand chaud cessa d'estre si fort,
Nous vîmes peu apres la fille pres du mort
Qui gemissoit, semblable à la mere fachée
Des petits oisillons qui pleure sa nichée,
Qu'elle voit dans les mains du berger qui l'emporte.
La fille soupiroit, se plaignant en la sorte,
Quand elle vit le corps decouvert, denué,

1. Ce que, *quod*.
2. Et en cela je ne me trompe.
3. L'a-t-on.
4. Un peu à l'écart.

Et maudissoit ceux-là qui l'avoyent remué.
Apres, à pleines mains, de la seche poussiere
Le mort elle recouvre ; et tenant une eguiere,
De l'eau dessus le corps par trois fois elle verse.
Moy qui voy tout cecy j'accour à la traverse
Et la preu sur le fait. Elle, non étonnée,
Tout ce qu'auparavant en la mesme journée
S'étoit fait sur le mort, l'avoue sans contreinte,
Et n'en denie rien et n'en montre avoir creinte.
De la confession j'u plaisir et douleur,
Plaisir de me sauver de ce facheux maleur ;
Mais j'en reçu douleur pource que mes amis
Ainsi par mon moyen en peine je voy mis.
Toutefois je ne sçache amy de qui le bien
Je ne doive tousjours priser moins que le mien.

CRÉON.

Toy, toy, qui tiens penchant la teste contre bas,
Dy, le confesses-tu ou nies-tu le cas ?

ANTIGONE.

J'avoue l'avoir fait et je ne le vous nie.

CRÉON.

Quant est de toy, va ten où tu auras envie,
Absoust de ce forfait. Toy, qui as fait l'offense,
Dy moy sans delaier[1], sçavois-tu la deffense ?

ANTIGONE.

Ouy[2], je la sçavois et chacun comme moy.

CRÉON.

Et tu as bien osé faire contre la loy.

ANTIGONE.

Aussy n'étoit-ce pas une loy, ni donnée
Des dieux, ni saintement des hommes ordonnée.
Et je ne pensoy pas que tes loix peussent tant
Que toy homme mortel tu vinses abatant
Les saintes loix des dieux, qui ne sont seulement
Pour durer aujourd'huy mais eternellement.

1. Sans faire délai (N.; L. étym. de Delayer ; Joinville).

2. *Oui* était jadis de deux syllabes (Quich. Vers, p. 512).

Et pour les bien garder j'ay mieux aimé mourir
Que, ne les gardant point, leur courrous encourir ;
Et m'a semblé meilleur leur rendre obéissance
Que de creindre un mortel qui a moins de puissance.
Or si davant[1] le temps me faut quitter la vie,
Je le comte pour rien n'ayant de vivre envie,
Car qui, ainsi que moy, vit en beaucoup de maux,
Que perd-il en mourant sinon mille travaux !
Aussi ce ne m'est pas une grande douleur
De mourir, pour sortir hors d'un si grand malheur;
Mais ce m'ust bien été un plus grand deconfort,
Si, sans point l'inhumer, j'usse laissé le mort,
Duquel j'étois la sœur, fille de mesme mere :
Mais, l'ayant fait, la mort ne me peut estre amere.
Or si tu dis que j'ay follement fait l'offence,
Encor plus follement tu as fait la deffence...

LE BRAVE[2]

FRAGMENT

BONTAMS.

En toute affaire[3] d'importance
Ne peut mal faire pour autruy
Qui fait autant comme pour luy :
Nul ne plaint, s'il ne l'a sentie,
De son voisin la maladie.
Celuy qui n'ara[4] nullement

1. Avant.

2. Représentée devant le roi le 28 janvier 1567. Voy. l'introduction. Cette comédie est imitée du *Miles gloriosus* de Plaute, mais imitée très-librement. Le fragment que nous donnons correspond à la scène entre Péripectomène (Bontams), Pleuside (Finet) et Palestrion (Constant), vers 635 et suivants.

3. Féminin ici; masculin ci-dessus, p. 216, note 3.

4. N'aura (Burguy, I, 250).

Senty l'amour, malaisément
Supportera les amoureux,
Ny ne sçara[1] faire pour eux.
Quant est de moy, toute ma vie
L'enseigne d'amour ay suyvie ;
Encore sens-je dans le cœur
D'amour quelque chaude vigueur
Et ne renonce aux amourettes.
Vive encor l'amour des fillettes !
Ceste amour gaillarde et jolie
N'est pas en moy du tout tarie.

FINET.

Si le prône suit le proème[2]
Voyci un sermon de carême.

BONTAMS.

Si quelque bonne compagnie
S'assemble et dresse une partie,
Je ne suis des derniers en voye :
Je ne suis point un raba-joye.
S'il y a quelque mot pour rire
Je suis des premiers à le dire,
Toutefois sans blesser personne :
Car ce los[3] un chascun me donne
De celer ce qu'il faut celer
Et parler quand il faut parler.

FINET.

Je ne scé quand il seroit sage
S'il n'estoit sage de cet âge.

BONTAMS.

Je ne suis de ces vieux baveux,
Cracheux, tousseux, chagrins, morveux,
Qui vont bavardant sans repos
Et ne disent rien à propos ;
Ny ne suis de ces Montaignats,
Grisons, Bergamats, Auvergnats ;

1. Saura *. (N.; Roquef.; Palsg., p. 172).
2. Exorde, préambule, προοίμιον
3. Louange.

Mais j'ay cet heur que ma naissance
C'est Orléans le cœur de France.

FINET.

Je ne ser icy que de chifre :
Vela [1] Bontams qui se déchifre.

BONTAMS.

Si sçay-je plus d'un pain manger,
L'ayant apris à voyager
Les Itales et les Espagnes,
Hautes et basses Allemagnes.

CONSTANT.

O heureuse vostre vieillesse,
D'avoir passé vostre jeunesse
Si gaillardement! Je ne panse
Rien si doux, que la souvenance
D'avoir bien employé sa vie...

BONTAMS.

Avons [2] besoin d'un pelerin
Qui soit depit, rude et chagrin ?
Me voylà tout rebarbatif.
Avons besoin d'homme naïf,
Traictable, doux et gracieux ?
Encore le feray-je mieux
Avecque plus seraine face
Que la mer quand il fait bonasse.
Me voylà plus fier qu'un lion.
Me voyci plus doux qu'un mouton.
Je fay ce que je veu de moy.
Faut-il boire d'autant ? je boy.
Faut-il jouer ? faut-il quiller [3] ?
Sauter, dancer ou babiller?
Je suis prest : je joue, je quille,
Je saute, je dance et babille.

FINET.

C'est un vray Bontams [4] consomé

1. Voilà (L.; les deux figurent dans N.) ; se dit encore dans les provinces (J. Gl.).

2. Avez-vous*.

3. Jouer aux quilles.

4. Un vrai Roger-Bontemps.

Et n'est pas à tort surnomé...

BONTAMS.

Dieu mercy ! j'avoy prou de quoy
Pour épouser femme de biens
Et de maison : mais ces liens
(Tant soyent sacrez) de mariage,
M'en ont fait perdre le courage.
J'ay tousjours craint (et n'ay mépris)
En voulant prendre d'estre pris,
Ma vie estimant plus heureuse
De n'avoir une controleuse
De mes plaisirs, en ma maison.

CONSTANT.

L'homme plein de bonne raison
Et de bon sens ! Car vous prenez
Le mesme conseil que donez
A vos amis, seigneur Bontams.
Mais se voir force beaux enfans
N'est-ce pas une belle chose?

BONTAMS.

C'est bien une plus belle chose
De maintenir sa liberté :
Car quand auroy-je assez questé
Pour trouver une preudefame[1] ?
J'y perdroy mon corps et mon ame.

FINET.

Si en est-il[2] des preudefames :
Tout beau, sauvez l'honeur des dames.

BONTAMS.

Mais voudriez-vous que j'en prisse une
Qui me fust toujours importune ?
Qui, alors que je voudroy rire,
Voudroit tanser, me venant dire
De rage et depit transportée :
« Une telle est mieux habillée
Que je ne suis, et si n'est pas

1. Une femme de bien. 2. Pourtant il en est.

De tel lieu et n'en faites cas ;
Un tel traite mieux une telle ;
Une autre vous semble plus belle ; »
Qui, quand faudroit se mettre à table,
Ayant une bande honorable
De mes amis à festier[1],
Ne feroit que geindre et crier,
Contrefaisant de la malade,
Avecques une mine fade ;
Qui rebuteroit mes amis,
Qui attrairoit[2] mes ennemis ;
Qui par des graces trop poupines
Me planteroit le cœur d'epines,
Et semeroit dedans les cœurs
Des muguets amoureuses fleurs.

FINET.

Il n'y a ordre qu'on l'en tire :
Il faut qu'il acheve de dire.

BONTAMS.

Bref, la prison de mariage,
Pleine de despoir[3] et de rage,
Retient ceux qui sont pris dedans
Crians et plaignans tout le tams
De leur vie, qui n'est pas vie,
Mais plustost de mort une envie.
Et comme celuy[4] fou seroit
Qui de son gré se jetteroit
Dans les cachos des malheureux,
Ainsi seroit trop malheureux
Trop malheureux et moins que sage,
Qui entreroit au mariage,
Sçachant les malheurs, que je sçay
Par autruy, sans en faire essay.

FINET.

Un bel exemple prent en luy

1. Fêter (L., étym.).
2. Attirerait (N.; Roquef.; Joinville).
3. Forme syncopée, désespoir (Palsg., p. 514 : Desperer).
4. Pour celui-là.

Qui se chastie par autruy.

BONTAMS.

Et celuy qui ne voudra suyvre
Mon advis, qu'il s'en voise[1] au livre
Des quinze joyes[2] de mariage :
Il est fou s'il n'en vient plus sage.

L'EUNUQUE

COMÉDIE DE TÉRENCE

FRAGMENT[3]

CHEREAU.

En ce lieu n'y a til personne?
Je ne voy rien. De ça, personne
Ne me suit-il? Pas un du monde.
La joye dont mon cœur abonde,
Et dont je creve, se peut elle
Degorger? O dieu! elle est telle
Que maintenant j'endureroy
Qu'on me tuast et j'en seroy
Fort content, creignant que ma vie
Gaste de quelque facherie
Ce plaisir devant que je meure...

ANTIPHON.

Chereau, qu'as-tu à semiller[4]?

1. Qu'il s'en aille; forme ancienne et fréquente (Burguy, I, 281; Joinville); voy. Ronsard, p. 179.

2. Encore un exemple d'une syllabe féminine surabondante et que la prononciation ne doit pas faire sentir. Cf. p. 192, note 2.

3. Le fragment que nous donnons comprend du vers 549 au vers 607. Le manuscrit de *l'Eunuque* existe encore; voy. l'introduction.

4. A l'agiter, à frétiller (L.).

Qui t'a fait ainsin abiller?
Dont[1] es-tu si gay? que veux-tu?
Es-tu sage? C'est assez tu :
Parle sans tant me regarder.

CHEREAU.

Amy, Dieu te veule garder.
O l'heureux jour! Homme jamès
Ne vint plus à point que tu m'es.

ANTIPHON.

Conte moy que c'est, je t'en prie.

CHEREAU.

Écoute moy, je t'en suplie.
Ne conois-tu pas la maistresse
De mon frere?

ANTIPHON.

Quoy, Taïs? Est-ce?

CHEREAU.

La mesme.

ANTIPHON.

J'en sçavoy le nom.

CHEREAU.

On luy a donné un beau don
Ce jourduy d'une jeune fille.
Sçais-tu s'elle[2] est belle et gentille?
Il ne faut que je te la vante,
Antiphon : celuy qui me hante
Comme tu fais ne va doutant
Si je suis juge competant
D'une beauté. Je fu feru
Au vif pour cette-cy.

ANTIPHON.

Dis-tu?

CHEREAU.

Aussi tost que tu la verras
Je m'assure que tu diras
Qu'elle est entre les belles belle.

1. Pourquoi, d'où vient que *. 2. Si elle

A quoy tant de langage d'elle ?
J'en suis devenu amoureux,
Voyre amoureux le plus heureux
Qui fit oncq' l'amour à quelcune
A desir[1]. De bonne fortune
En nostre maison m'atendoit
L'eunuque que mon frere avoit
Naguiere à Taïs acheté,
Et qui pour lors n'avoit esté
Mené encores devant elle.
A Parmenon je me decele :
Le bon valet pour mon bien soigne[2] ;
Me donne un conseil que j'empoigne.

ANTIPHON.

Quel est-il ?

CHEREAU.

Pour plustost l'entandre
Ne me dy mot. C'estoit de prandre
Son abit, afin que me face
Mener et donner en sa place.

ANTIPHON.

En lieu de l'eunuque ?

CHEREAU.

Ouy da.

ANTIPHON.

A quelle fin tendoit cela ?

CHEREAU.

Demandes-tu ? A fin que pusse
La voir et l'ouyr, et que j'usse,
Mon Antiphon, l'heur et le bien
D'estre avec celle qu'aimoy bien.
Estoit-ce peu d'occasion ?
N'avoy-je pas bonne raison ?
A la dame je suis donné :
Me reçoit : soudain m'a mené
Chez elle aveeques joye grande :

1. Autant qu'il désire. 2. Au neutre (L.).

Cette fille elle recommande.

ANTIPHON.

A qui ? A toy ?

CHEREAU.

A moy.

ANTIPHON.

Vrement,
Elle estoit assez seurement.

CHEREAU.

Defend que pas un homme n'aille
Où elle sera, me la baille
A garder, ensemble m'enjoint
Que je ne m'en ecarte point.
Brief au cartier le plus segret
Seule avec moy seul on la met.
Moy d'une modeste façon
Baissoy la vue.

ANTIPHON.

O faux garçon !

CHEREAU.

« Je va souper dehors, » dit-elle.
Toutes les autres avec elle
Elle mene. Quelque badines
De chamberieres [1] bien peu fines
Pres la petite demeurerent.
Incontinent elles dresserent
Un bain, et moy de les haster
Pour les faire diligenter.
Tandis que le tout on apreste
La fille en la chambre s'arreste
A considerer un tableau
Où fut depeint un fait tres beau...
On a deja fét diligence
D'aprester le bain. On apelle
Pour s'aller bagner la pucelle :
Elle y va : elle s'est bagnée ;

1. Chambrières (L., hist.).

En la chambre elle est retournée ;
Elles la couchent dans un lit.
J'attan qu'on m'employe. On me dit :
« Hola, Dor, pran ce plumail [1]-cy,
Et cette fille evente ainsi
Ce pendant que nous bagnerons ;
Puis quand hors du bain nous serons
Tu te bagneras, si tu veux. »
Je le pran tout triste et piteux.

ANTIPHON.

Que j'usse voulu voir ta face
Effrontée, et de quelle grace,
Tenant ce plumail, tu luy fès
Du vent, grand asne que tu es.

CHEREAU.

A peine me fut dit cela
Qu'ensemble toutes les vela [2]
Se jetter dehors : elles vont
Au bain : un grand bruit elles font,
Comme lou fet si tost qu'on sent
La maistresse ou le maistre absent.
Ce pendant j'endor la mignarde ;
Puis je guigne ainsin et pran garde
A travers le plumail tres bien
Si tout autour tout estoit bien.
Je voy qu'à souhét tout se porte ;
Et moy de verrouiller la porte.

ANTIPHON.

Puis quoy ?

CHEREAU.

Quoy ? fat !

ANTIPHON.

Je le confesse

CHEREAU.

Volontiers que perdre je lesse
En ma bouillante affection

1. Éventail fait de plumes (L.). 2. Voilà *.

Une si courte ocasion,
Qui lors à moy se presentoit,
Une ocasion qui estoit
De moy aussi peu esperée
Qu'elle estoit bien fort desirée.
Vrêment j'eusse esté, vrayement,
Celuy que j'étoy feintement.

ANTIPHON.

En bonne foy tu dis vray : mès
A quand est-ce que tu remês
Le banquet d'hyer ?

CHEREAU.

Il est prest[1]...

1. Après *l'Eunuque, les Jeux* comprennent encore neuf pièces intitulées *Devis des Dieux,* imités de Lucien, et précédés d'une dédicace « aux roy et royne de Navarre. »

LES PASSE-TEMPS[1]

LIVRE PREMIER

A SA MUSE

Afin que les saucisses,
Les boudins, les épices,
Les capres, les pruneaux,
D'accoustremens nouveaux
N'ayent faute, sus Muse,
Qu'on me gaste, qu'on m'use
Mille et mille milliers
De rames de papiers,
Quoy que dire l'on t'ose
Que rien je ne compose,
En mon oisif sejour,
Qui vaille voir le jour;
Quoy que les vieux severes
Contrefaisans les peres
Ne veuillent approuver

1. Dédiés à Monseigneur le grand prieur.

2. Comprend 57 pièces diverses.

Ce que je puis trouver.
Pèr, Muse, toute honte,
Sus, Muse, ne tien conte
Des propos assottez
De ces vieux radotez [1].
Te donnent-ils salaire,
Que tu doives leur plaire?
C'est assez, tu te plais
En cela que tu fais.
Oubly leur moquerie,
De douce tromperie
En tes vers te flatant,
Que tu vas regratant
Sur tes papiers, aux heures
Que le moins tu labeures [2],
Donnant à ce plaisir
Le moins de ton loisir.
Puisqu'il te plait compose
Tous les jours quelque chose,
Gaste force papiers.
Et si ces bons gorriers [3]
S'en fachent, n'aye crainte
De répondre à leur plainte,
Puisqu'ils plaignent mon bien
Sans qu'il leur couste rien,
Que mien est le dommage,
Ains [4] mon grand avantage :
Car le temps qu'il faudroit
Passer en austre endroit,
Ou tenant la raquette,
Ou jouant la reinette,
Ou les dets maniant,
Et là Dieu reniant,
Sans que rien pis je face,

1. Radoteurs (L., étym.).
2. Travailles, c'est le même mot que laboures (Roquef.).
3. Superbe, orgueilleux (N, qui indique l'étym. γαῖρος; Roquef.; Palsg., p. 514, 529; Th. fr. Gl.).
4. Mais bien plutôt.

A ce jeu je le passe
Et ne pêr que le tems
En ces doux passetems.

AU ROY

ESTRENE

1570

Sire, comme les roys sont les mignons des dieux,
Aussi sont des grans rois les tous-divins poëtes,
Qui du vouloir divin sont les saints interprètes
Et qui chantent l'honneur des roys victorieux.
Si des dieux, gardiens des princes glorieux,
Implorez la faveur, vous, grand roy que vous estes :
Moy, poëte petit, faisant comme vous faites,
J'implore de mon roy le secours gracieux.
Ainsi vole tousjours devant vous la Victoire,
Les rebelles domtant : ainsi l'heureuse Gloire
De vous et de vos chefs couronne les beaux faits.
O mon prince, ô mon roy, ne rejettez ariere
Cet extreme recours de mon humble priere :
Ainsi les dieux amis vous donnent vos souhaits.

A MONSIEUR DE VILLEROY

SECRETAIRE D'ESTAT [1]

Comme sur le coupeau d'une grand'roche dure
Un pin enraciné demeure verdoyant,

1. Sur la devise de M. de Villeroy, qui est un sapin croissant sur les rochers, disant : *Per ardua surgo*, voy. dans l'Introduction la description du manuscrit n° 1663.

Soit que le chaud soleil de l'æsté flamboyant
Ramene la chaleur, ou l'yver la froidure ;
Tousjours planté debout, d'un fueillage qui dure,
Garde le bel honneur, et tousjours s'égayant
D'un fruit en ses rameaux sans cesse pomoyant,
Parmy aspres cailloux repousse toute injure.
Ainsin, ô Villeroy, planté non ébranlable
Aux plus hautes grandeurs de la perverse court,
Où les vices ont cours, te maintiens ferme et stable ;
Et maintiens la vertu qui seule te commande ;
Et recherchant l'honneur, où fraude règne et court,
Plus le vice y est grand, plus ta gloire en est grande.

DU PRINTEMS[1]

La froidure paressense
De l'yver a fait son tems :
Voici la saison joyense
Du délicieux printems.
La terre est d'herbes ornée,
L'herbe de fleuretes l'est ;
La fueillure retournée
Fait ombre dans la forest.
De grand matin la pucelle
Va devancer la chaleur
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur ;
Pour avoir meilleure grace,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que present elle en face
A son amy de sa main ;
Qui de sa main l'ayant ne

1. Dans ce petit chef-d'œuvre tout le fond du tableau, toute la partie descriptive est imitée de l'Idylle de Méléagre (*Anth.*, IX, 363). Les strophes 3, 4 et 5 sont de l'invention de Baïf.

Pour souvenance d'amour,
Ne la perdra point de vue,
La baisant cent fois le jour.
Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.
Voyez l'onde clere et pure
Se cresper[1] dans les ruisseaux;
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.
La mer est calme et bonasse;
Le ciel est serein et cler;
La nef jusqu'aux Indes passe;
Un bon vent la fait voler.
Les menageres avétes
Font çà et là un doux bruit,
Voletant par les fleuretes
Pour cueillir ce qui leur duit[2].
En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur:
C'est à fin qu'elles en facent
Du miel la douce liqueur.
Tout resonne des voix nettes
De toutes races d'oyseaux:
Par les chams des alouetes,
Des cygnes dessus les eaux.
Aux maisons les arondelles,
Les rossignols dans les boys,
En gayes chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix.
Doucques la douleur et l'aise
De l'amour je chanteray,
Comme sa flame ou mauvaise
Ou bonne je sentiray.
Et si le chanter m'agrée,

1. Se plisser*. 2. Convient*.

N'est-ce pas avec raison,
Puisqu'ainsi tout se recrée
Avec la gaye saison?

GOSSERIE CONTRE LE SONNET J. DU BELLAY

DES COMPARATIFS[1]

Beau belier bien beslant, bellieur, voire bellime
Des beliers les belieurs qui beslent en la France,
Qui d'un haut beslement effroyas l'ignorance,
Fortieur d'elle qui fut des fortieurs la fortime;
Belier, qui vas broutant de l'olive la cime[2],
Qui, à ton doux besler de doucime accordance,
Des neuf doctimes sœurs l'excellentime dance
Atraisnes[3] du coupeau d'Helicon le hautime;
Beau belier vaillantime à hurter de la teste,
Qui est hardieur de toy, ô gentilime beste,
Quand à hurtebelier tu eguises ta corne :
Tout le troupeau frizé de tes femmes s'arreste,
Ton berger ententif ta couronne t'appreste
Et d'un chaperon verd pour recompense t'orne.

AU ROY

Si les voeux et souhets, et les prieres belles
De tes loyaux sujets esperans un daufin,
N'ont eu pour cette fois leur souhetable fin,
Ne laisse d'honorer les Parques immortelles.

1. Nous ne citons ce sonnet que pour montrer que, contrairement à ce que l'on a dit, ce n'était aussi de la part de Baïf qu'un simple jeu d'esprit, une *gosserie*, comme il le dit. Il jou sur le nom de du Bellay.

2. Allusion à *l'Olive* de J du Bellay.

3. Entraines*, attires.

Charle, reçoy joyeux le present qui vient d'elles :
Vien ta fille cherir. C'est du vouloir divin,
Si, plus passionné que bien certain devin,
Accomplir je ne voy mes promesses fidelles.
Graces à Dieu tu vis, et vive se retreuve
Ton epouse, tous deux ayant fait bonne preuve
Que Dieu vous a benits de sa fertilité.
Vive Dieu et mon roy ! Mon chant d'avant naissance
Peut servir dedans l'an pour un daufin de France,
Qui naissant me fera chantre de verité.

LE CHUCAS [1]

Au temps jadis les oyseaux demanderent
D'avoir un roy, puis entr'eux accorderent
Pour commander d'eslire cet oyseau
Que Jupiter jugeroit le plus beau.
Ains que [2] venir au lieu de l'assemblée
Tous les oyseaux vont à l'eau non troublée
Des ruisselets se mirer et baigner,
Et leur pennage agenser et pigner [3].
Le noir chucas, qui n'a point d'esperance,
Va cauteleux loing aval des ruisseaux,
Sur qui flotoyent les pennes des oyseaux,
Qui audessus s'éplumoyent. Par malice
Va s'embellir d'un nouvel artifice.
En lieu secret, en un vallon ombreux,
Dans le courant qui n'estoit guiere creux,
Sur un caillou s'assiet et au passage
Guette et retient le plus beau du pennage
De tous oyseaux, qui plus haut se lavoyent
Pres des surgeons [4] d'où les eaux derivoyent :

1. Corneille. Cf. Ésope, Phèdre et La Fontaine : *Le geai paré des plumes du paon.*
2. Avant que.
3. Peignant.
4. Sources.

Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Avec le bec ouvrier s'en approprie,
Le joint, l'ordonne et l'accoustre si bien
Que d'arrivée[1] il semble du tout sien.
Ainsi vestu de plumes empruntées,
S'orgueillissant aux pennes rejectées
D'autres oyseaux, se trouve impudemment
Où s'attendoit le sacré jugement.
Là, Jupiter avec la compagnie
Des autres dieux sa presence ne nie;
A si haut faict les animaux ælez
De toutes parts y estoyent avolez[2].
Le chucas vient : et toute l'assemblée
De grand merveille est ravie et troublée,
Voyant briller son pennage éclairant
De cent couleurs, et luy vont deferant
Dedans leur cœur de rencontre premiere
La royauté : Jupiter n'eust plus guiere
Tenu sa voix et l'alloit declarer
Roy des oyseaux, sans pouvoir reparer
Ce qu'il eust dict : son arret ferme et stable,
A tout jamais demeure irrevocable.
Donc le chucas pour jamais s'en alloit
Roy des oyseaux, Jupiter y bransloit[3],
Sans la cheveche[4] : elle qui ne se fie
En ses bons yeux et ne se glorifie
En sa beauté, s'approche du chucas,
L'epluche bien : O le merveilleux cas !
Elle apperçoit la plume qui est sienne,
Crie et la prend : « Chacun de vous s'en vienne
A ce larron, chacun recognoistra
Ce qui est sien, le beau roy devestra
De sa beauté. » La cheveche escoutée
A grand risée à ce peuple aprestée.
Chacun y vient, sa plume reconoest,
Du bec la tire et le chucas devest.

1. Tout d'abord (L.).
2. Venus. V. p. 214
3. Inclinait.
4. Chouette.

Le fin larron, desponillé du panage[1]
Qu'il ha[2] d'autruy par la cheveche sage,
De tout honneur demeura dénué
Et son orgueil en mépris fut mué.

AU SIEUR MARCEL

Marcel, quittons la court et la tourbe confuse
De ce peuple importun, qui empresse[3] les grans ;
Relâchons nos esprits de travaux differens,
Toy chés toy, moy courant au giron de ma Muse.
Gardons que la splendeur en vain ne nous amuse :
Ce ne sont les vrays biens que les plus aparans.
Souvent tout luit dehors, que les soings devorans
S'acharnent dans le cœur qui se consume et s'use.
Doncques allons gouster du repos le plaisir,
Plaisir bien convenant à la fleur de ton âge,
Que la court fera croistre en croissant le desir.
Moy, je me sen déja bouillonner le courage
De bastir pour jamais, gravant à mon loisir
Le beau nom de ma royne au front de mon ouvrage.

Ainsi que le nocher battu de la tourmente,
Quand la mer a lâché sa fureur vehemente,
Voit de joye ravi le port tant souheté,
Lorsqu'il nage embrassant quelque bois secourable
Emprunté de sa nef, que Neptune effroyable
En pieces contre un roc sous le vent a jetté :

1. Penage, pennage, plumage.
2. On voit très-fréquemment au XVIe siècle l'*h* de *habere* reparaître à la 2e et à la 3e pers. du prés. de l'indic. du verbe avoir (Burg., I, 246; Amp. Form., p. 417, et la note de M. P. Meyer).
3. Qui s'empresse autour des grands (L., hist., ex. de Monstrelet).

Peu, trempez de la vague, en nageant se retirent,
Qui, jettans piés et mains droit à la terre tirent,
Et sauvez du peril viennent gaigner le bord.
Moy qu'une grand' tempeste est venue surprendre,
Tout ainsi je m'en vien entre vos bras me rendre,
Plein d'aise en vous voyant mon salutaire port.
Moy desirant payer le vœu de mon naufrage,
Je me consacre à vous d'un tres humble courage,
Offrant tout ce qu'ay peu de mon peril sauver.
O duc, noble fleuron de genereuse race,
Et clement et vaillant, faites moy tant de grace
Que daigniez d'œil serein me vouloir approuver.

DE SON AMOUR[1].

Je n'ayme ny la pucelle
(Elle est trop verte) ny celle
Qui est par trop vieille aussi.
Celle qui est mon soucy
C'est la femme desja meure[2].
La meure est tousjours meilleure :
Le raisin que je choisy
Ne soit ni verd ni moisy.

A MONSIEUR DU GAST

« Et bien que sont-ils devenus
Ces vers à la façon nouvelle[3] ?
Baif, nous n'en voyons plus nuls ;
Tu revien rymer de plus belle. »

1. Imité d'une épigramme d'Onesta (*Anthologie*, V, 20).
2. Mûre.
3. Ses vers mesurés.

— Gast, je sçay bien ce que j'en pense,
J'enten que[1] la mesure en vaut;
Mais je sçay que vivons en France
Où fait soudain froid et puis chaud.
Sçaches que du temps ne me chaut,
Pourveu que bien mon jeu je joue.
Par entre les singes il faut
Estre singe et faire la moue.

A MONSIEUR RAOUL MOREAU

LORS TRESORIER DE L'ESPARGNE

O des Muses aimé, de qui la main loyale
Et reçoit les tributs du François opulant,
Qui rendus tous les ans vont et viennent coulant,
Et depart[2] loin et pres la finance royale ;
Il plut à mon bon roy de grace liberale
M'ordonner quelque don, que par trop je fu lent
De retirer alors ; mais un mal violent
Me presse le poursuivre en ma perte fatale.
Car trois ans sont coulez, que banny de mon bien,
Je mange du passé quelque peu de reserve;
Tandis le huguenot fait son propre du mien.
Avoir recours ailleurs qu'à mon roy je ne puis,
Puisque j'ay perdu tout. Car Dieu le roy conserve,
Et moy comme poëte en sa tutelle suis.

AMOUR DEROBANT LE MIEL[3]

Le larron Amour
Deroboit un jour
Le miel aux ruchettes

1. Je sais ce que.
2. Partage, répartit
3. Imité d'Anacréon, XL. Cf. Ronsard, *Odes*, IV, p. 159.

Des blondes avettes,
Qui leurs piquans drois
En ses tendres doigs
Aigrement ficherent.
Ses doigs s'en enflerent;
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,
Dépit, s'en courrouce :
La terre repouce,
Et d'un leger saut
Il s'élance en haut,
Et vole à sa mere,
L'orine[1] Cytere,
Avec triste pleur
Monstrer sa douleur
Et faire sa plainte :
« Voy, dit-il, l'ateinte
Qu'une mouche faict;
Voy combien meffait[2]
Une bestelette
Qui si mingrelette[3]
Fait un mal si grand. »
— « De mesme il t'en prend[4]
(Venus luy vint dire
Se prenant à rire);
Bien qu'enfantelet
Tu sois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux :
Voy quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieux. »

1. Blonde.
2. Fait mal, est nuisible (Roquef.; Joinville).
3. Maigrelette (L.).
4. Impersonnellement avec *en* explétif (L. : Prendre, 64°).

DE GILLES BOURDIN

PROCUREUR GENERAL

Doncques, ô toy qui fus amy de verité,
Compagnon de vertu, ministre d'equité,
Et loyal et severe,
Dès le soir te couchant adieu tu dis au jour,
Pour devant le matin estre à l'autre sejour
Où tousjours il éclaire?

Ainsi du monde vain le siecle vicieux
Ne peut rien endurer de bon et precieux;
Mais la vertu rejette.
Le forfait se pannade[1], et l'indiscrette mort,
Epargnant les méchans, sur les bons son effort
Envieusement jette.

France, il te faut plorer! Paris, sois plein de cris.
Qu'on oye tous lamans[2]; qu'on ne voye qu'ecris
Par les tristes murailles,
Qui narrant ses vertus tirent soupirs et pleurs
Des passans attristez, et de justes douleurs
Ornent tes funerailles.

Bourdin fut des vertus l'amiable suport:
Des pauvres affligez le benin reconfort,
Le rempart de droiture
Qui pour rien ne branloit: courtois, officieux
Aux siens, aux étrangers humain et gracieux,
Liberal de nature;

Luy des Muses aimé, qui de rare sçavoir
Ornerent son esprit, et qui lui firent voir,

1. Se pavané (Littré). 2. Lamentations (les 2 dans N.

Des sa jeunesse tendre,
Leur non profane dance, et ouïr leur chanson ;
Qui soigneuses deslors à ce cher enfançon
Leurs regrets font entendre.

Mais cessons nos regrets, car Bourdin bien-heureux,
Je croy, ne prend plaisir à ce cry douloureux
Qui les larmes convie.
Heureux il a vescu, bien-heureux il est mort,
Qui s'est à son reveil trouvé dans l'autre port
De l'eternelle vie[1].

A MONSIEUR DE L'AUBESPINE

SECRETAIRE D'ESTAT

Aubepin florissant de fleurs blanches et nettes,
D'honneur et de vertu, si des Muses l'oyseau,
Le mignon rossignol, au mois du renouveau
Sur la branche asseuré redit ses chansonnettes ;
Me soit permis à moy le moindre des poëtes,
Que les neuf doctes sœurs abbreuvent de leur eau,
Or que l'an recommence un voyage nouveau,
Me couvrir ombroyé[2] de tes sainctes branchettes.
Là du ciel la faveur sa manne pleuvera[3],
Là soufflera zephir qui doucettement vente,
Là tout chantr' oysillon tes honneurs chantera.
De ton tige sacré loing tout orage soit !
Le serpent venimeux près ton arbre ne hante,
Qui la Muse et les siens amiable reçoit.

1. Cf. Malherbe, p. 281.
2. Ombragé *.
3. Fera pleuvoir (ex. de Ronsard, dans L.).

EPITAPHE

Icy gist d'un enfant la desponille mortelle.
Au ciel pour n'en bouger vola son ame belle,
Qui, parmy les esprits bien heureux jouissant
D'un plaisir immortel, loue Dieu tout puissant;
Et s'ebatant là sus d'une certaine vie
Au vivre d'icy bas ne porte pas envie,
Au vivre que vivons, douteux du lendemain,
Sous les iniques loix où naist le genre humain.
O belle ame tu es en ce tems de misere
Gayement revolée au sein de Dieu ton pere,
Laissant ton pere icy. Là, tu plains son malheur
Qui de regret de toy porte griefve douleur,
Qu'il témoigne de pleurs arrosant l'escriture
Dont il a faict graver ta triste sepulture.
Repose, ô doux enfant; et ce qui t'est ousté [1]
De tes ans soit aux ans de ton pere adjousté [2].

VOEU [3]

Ceste broche et ceste lardoire,
Et ceste lichefrite noire,
Ces cousteaux et ceste culier,
Cet evantoir, ce creux mortier,
Ce pilon à double caboche [4],
Ce coquemar [5], ce havet [6] croche,
Ces tenailles et ce trepié,

1. Oté.
2. Cf. A. Chénier, p. 295.
3. Imité d'une épigramme de l'Anthologie grecque, VI, 306.
4. A double tête.
5. Chaudière (N.; Palsg., p. 205).
6. Crochet (N.; Roquef.; Génin, Var., p. 357).

Et ces landiers[1] à double pié,
Ces hatiers[2], ces pale[3] et tourtiere,
Ces deux poiles, dont l'une entiere,
L'autre est trouée, et ce friquet[4],
Ce fourgon, ce jumeau chesnet,
Ceste gratuse[5], et ces boursettes
Aux espices, et ces pincettes,
Ceste grille et ce chauderon,
O Vulcain, des dieux forgeron,
Gillet cuisinier te dedie,
Pour plus meiner ce train de vie
Ne se sentant assez dispos,
Mais voulant passer à repos
Ce qui lui reste à vivre encore :
Et pource de ce veu t'honore
Te merciant du peu de bien
Qu'il s'est acquis par ton moyen;
Et te supplie qu'il te plaise
L'en faire jouïr à son aise,
Comme en travail par ton moyen
Il s'est acquis ce peu de bien.

LIVRE DEUXIÈME[6]

A SOY-MESME

Baïf, si tu veux scavoir
Quel avoir

1. Gros chenets de cuisine (N.; Roquef.).
2. Grands chenets faits pour supporter des broches (Roquef.; Laborde, Gl.).
3. Cuillere (N.).
4. Instrument large par le bout et dont on se sert pour retourner les poissons de friture (N.).
5. Rape (Roquef.).
6. Contient 83 pièces diverses, stances, sonnets, épigrammes.

Pourroit bien heureux te rendre
En ce douteux vivre cy,
Oy cecy,
Et tu le pourras apprendre.

O chetif, cet heur, hélas!
Tu n'as pas!
Hé, ta fortune est trop dure!
Mais ce qu'on ne peut changer
Est leger,
Si constamment on l'endure.

Un bien tout acquis trouver,
N'éprouver
Pour l'avoir aucune peine;
Un champ ne trompant ton veu;
D'un bon feu
Ta maison toujours sereine.

N'avoir que faire aux palais,
Ny aux plaids;
Loin de cour, l'esprit tranquille,
Les membres gaillards et forts,
En un cors
Bien sain, dispost et agile.

Caute simplesse[1] entre gens
Se rangeans
Sous une amitié sortable;
Un vivre passable et coy
A requoy[2];
Sans desguisure[3] la table.

Passer gayement les nuits
Hors d'ennuis,

1. Sage simplicité*.
2. Locut. adverb., paisiblement*; *coy* est le simple.
3. Sans apprêts (Roquefort).

Toutefois n'estre pas yvre;
Un lit qui ne te decoit,
Mais qui soit
Chaste, de noises delivre[1].

Estre content de ton bien,
Et plus rien
Ne desirer ny pretendre;
Sans souhait, sans crainte aussi,
Hors soucy
Ton heure derniere attendre.

AMOUR ECHAUDÉ

DU GREC DE DORAT

Amour un jour suivoit sa mère
Dans les forges de son beau pere,
Et s'apperçut d'un lingot d'or
Beau, luisant, mais tout chaud encor,
Bien qu'il n'en donnait apparance.
Le petit follement s'avance
Epris de la belle blondeur
De l'or qui jettoit sa splendeur,
Et sa main soudain en approuche,
Et de ses doigts tendrets le touche,
Qu'echaudez il en retira;
Et s'écriant se colera,
Tapant la terre de grand' rage
Qu'il enduroit en son courage,
Et comme forcené s'en prit
Au dieu Vulcain, qui s'en sourit[1],

1. Délivré, exempt[2].
2. Forme réfléchie, très-fréqu. au XVIe siècle et antérieurement (Burg., II, 259; Génin, Var., p. 445).

Et tout enragé l'injurie,
« Malheureux, plein de tromperie, »
Contre le fevre[1] s'écriant,
Qui le reflate en souriant :
« Mignon, à cet or tu ressembles,
Par dehors ainsi beau tu sembles ;
Comme cet or qui luit et cuit,
Ainsi ton feu caché reluit ;
De ce feu segret tu enflâmes
Des amoureux trompez les âmes.
Sçachant donc comme tu méfais[2],
Soufre ce que soufrir tu fais. »

GAILLARDISE

Du Turc ny de l'empire[3]
Le soin ne me martire ;
Des grands biens le soucy
Ne me ravit aussi ;
Envie en nulle sorte
Aux grandeurs je ne porte,
Ny aux pompeux arrois[4]
Des plus superbes rois... [26]
Bien fol est qui prend cure
De la chose future :
Qui sçait le lendemain ?
Sus, d'une ouvrière main[5],
Fay moy, Vulcain, sur l'heure,
Non une dure armeure[6]
D'un éclattant acier,
Non un large bouclier,
Non pas un simeterre :

1. Le forgeron*.
2. Tu fais le mal*.
3. Imité d'Anacréon, XV.
4. Équipages
5. Imité d'Anacréon, XVII.
6. Licence adm. p. la rime.

Qu'ay-je affaire à la guerre?
Plustost creuse forgeant
Une tasse d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle
Des meurdres outrageux,
Non les vents orageux,
Ny sur la mer chenue
Une effroiable nue,
Ny les mats éclattez
Par les flots écartez;
Mais des vignes rampantes,
Mais des grappes riantes,
Mais Bacchus couronné
De pampre, environné
De maint cornu satyre,
Qui le lourd asne tire,
Sur qui Silen monté
Se panchotte à costé.
M'amour y soit gravée
En argent élevée,
Et la belle Vénus
Et ses mignons tous nus.

A MESSIEURS LES PREVOST ET ECHEVINS DE PARIS

Messieurs, Baïf qui n'a ny rente ny office
En vostre prevosté, ne pas un benefice
En vostre diocese, et qui n'est point lié,
Mais s'il veut vagabond, ny mort ny marié,
Ny prestre, seulement clerc à simple tonsure,
Qu'il a pris à Paris avec sa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime et y tient sa maison,

En faisant son païs, non pour autre raison
Que pour libre jouïr d'un honneste repos;
Ce Baïf fait sa plainte et dit que sans propos,
Et sans avoir egard à son peu de chevance [1],
A sa profession et à sa remontrance,
Son voisinage veut le contreindre d'aller
A la garde et au guet, le voulant égaller
De tous points par cela au simple populaire,
Et contre son dessein l'attacher au vulgaire,
Duquel, tant qu'il a pu, il n'a n plus grand soin
En toutes actions que s'en tirer bien loin :
Et pource il a choisi aux fauxbourgs [2] sa retraite,
Loin du bruit de la ville en demeure segrette.
Ainsi dans vos maisons loge paix et planté [3],
Baïf, comme d'emprunt, soit du guet exemté.

Desja le doux printems nourrit et nous redonne
Apres le rude yver une gaye saison :
Le soleil chaleureux ément la fleurison
Des fruitiers promettans un plantureux autonne.
Naiade fait de fleurs mainte belle couronne,
Procne estant de retour maçonne sa maison :
Laisson, Grifin, laisson le concile [4] et faison
Un voyage à Mantone, à Vincence et Veronne.
Je fretille d'aller, je desire de voir
Les villes d'Italie et veu ramentevoir [5]
Les marques des Romains, jadis rois de la terre.
A Dieu, Trente pierreuse, à Dieu les monts chenus,
Qui environ cinq mois nous avez retenus,
Quand la France bouilloit d'une felonne guerre.

1. Bien, richesse (Palsgrave, p. 263; Joinville).
2. Voy. l'Introduction.
3. Abondance *.
4. Le concile de Trente. Cette pièce est ainsi antérieure à 1563.
5. Rappeler à mon souvenir *. Ce mot est sorti de l'usage au XVIIe siècle. « Il y a desja longtemps, dit Regnier-Desmarais (1706), au sujet des verbes *souloir, ramentevoir* et *chaloir*, qu'ils ne sont plus d'aucun usage. »

AMOUR OYSEAU[1]

Un enfant oyseleur jadis en un bocage
Giboyant aux oyseaux veit dessur le branchage
D'un houx Amour assis ; et l'ayant apperçu
Il a dedans son cœur un grand plaisir conçu :
Car l'oyseau sembloit grand. Ses gluaux il apreste,
L'attend et le chevale[2], et guetant à la queste
Tasche de l'asseurer[3] ainsi qu'il sauteloit.
Enfin il s'ennuya de quoy si mal alloit
Toute sa chasse vaine ; et ses gluaux il rue,
Et va vers un vieillard estant à la charrue,
Qui luy avoit appris le mestier d'oyseleur,
Se plaint et parle à luy, luy conte son malheur,
Luy monstre Amour branché. Le vieillard luy va dire,
Hochant son chef grison et se ridant de dire :
« Laisse, laisse, garçon, cesse de pourchasser
La chasse que tu fais, garde toy de chasser
Apres un tel oyseau, telle proye est mauvaise ;
Tant que tu la lairras[4], tu seras à ton aise,
Mais si, à l'âge d'homme, une fois tu atteins
Cet oyseau qui te fuit et de qui tu te plains
Comme trop sautelant, de son motif[5] s'apreste,
Venant à l'impourveu[6] se planter sur ta teste.

-oo-

Que nous vaut, Hennequin, par des rymes pleintives
De nostre cher païs les malheurs lamenter,
Sinon pour de plus fort nos douleurs augmenter,
Et les faire aprés nous miserablement vives ?
Le triste souvenir des fortunes chetives
Par condolence ira nos enfans tourmenter.

1. Imité de Bion, II.
2. Le poursuit (L., hist.).
3. De dissiper son effroi (N.).
4. Laisseras*.
5. *Sua sponte* (N.; L., hist.).
6. A l'improviste*.

Nos maux qui ne devoyent hors de nous s'eventer
Se devroyent estoufer dans nos fosses oysives.
Par nous qui nous pleignons en écrits lamentables,
Nos faits, nostre âge et nous, demourrons detestables,
Execrables, maudits à la posterité.
Je voy ce que je dy, je le sçay, je le pense,
Et ne puis n'encourir la mesme doléance :
Car les pleurs, Hennequin, sont pleurs d'adversité.

AUBADE DE MAY

Mere d'Amour, Venus la belle,
Que n'as-tu mis en ta tutelle
Du beau may le mois vigoureux?
Si l'avril a pris ton cœur tendre,
Au moins ton fils Amour dût prendre
Du doux may le tems amoureux.
May, qui non seulement devance
Avril en douceur et plaisance,
Mais qui seul encore vaut mieux
Que tout le reste que l'an dure,
Gâté de chaud ou de froidure,
Tant tu es doux et gracieux ;
May, le plus beau moys de l'année,
Montre la teste couronnée
D'un printems d'odorantes fleurs :
Mene ta bande d'alegresse,
Le Ris, le Jeu et la Jeunesse :
Chasse le soin et les douleurs.
Bien qu'Avril de Venus se loue,
Qui le celebre et qui l'avoue,
Si le surpasses-tu d'autant
Que le bouton clos de la rose
Est moindre que la rose éclose
Qui sa fleur au soleil étand ;

Dautant que la frêlle esperance
Est moindre que la jouissance,
Entre deux amans bien apris ;
Dautant que madame surpasse,
Parfête en toute bonne grace,
Les beautés de plus rare prix.

LA ROSE

Durant cette saison belle
Du renouveau gracieux,
Lorsque tout se renouvelle
Plein d'amour delicieux,
Ny par la peinte prérie,
Ny sus la haye fleurie,
Ny dans le plus beau jardin,
Je ne voy fleur si exquise
Que plus qu'elle je ne prise
La rose au parfum divin.
Mais la blanche ne m'agrée,
Blême de morte paleur,
Ny la rouge colorée
D'une sanglante couleur :
L'une de blêmeur [1] malade
Et l'autre de senteur fade,
Ne plêt au nés ny à l'œil.
Toutes les autres surpasse
Celle qui vive compasse [2]
De ces deux un teint vermeil.
La rose incarnate est celle
Où je pren plus de plaisir :
Mais combien qu'elle [3] soit telle
Si la veu-je bien [4] choisir.

1. Pâle couleur (N.).
2. Dispose, compose.
3. Bien qu'elle*.
4. Pourtant, je la veux bien.

Car l'une prise en une heure,
Et l'autre en l'autre est meilleure
Au chois de nostre raison.
Toute chose naist, define[1],
Tantôt croît et puis decline
Selon sa propre saison.
Je ne forceray la rose
Qui cache, dans le giron
D'un bouton etroit enclose,
La beauté de son fleuron.
Quelque impatient la cueille
Devant que la fleur vermeille
Montre son tresor ouvert;
Mon desir ne me transporte
Si fort que celle j'emporte
Qui ne sent rien que le verd.

VŒU[2]

Moy, Perrin, et ma Lucette,
Lucette et moy, son Perrin,
Prins d'amoureuse sagette[3]
Dessous un pareil destin;
Nous deux qu'un amour assemble,
O déesse des amours,
Te vouons ce lis ensemble
Et ce vif passe velours.
Comme la fleur immortelle[4]
De ce vif passe velours,
Nostre amour perpetuelle
Vive fleurisse tousjours.
Ainsi que l'autre fleur blanche
Luit en sa nette couleur,

1. Dépérit, meurt (N.; Roquef.).
2. Du Bellay, *Vœux rustiques*.
3. Flèche.
4. Amaranthe

Nostre amitié pure et franche
Blanchisse dans nostre cœur.
Ainsi que ces deux fleurettes,
Jointes d'un estroit lien,
Venus de ses amourettes
Joigne mon cœur et le sien.

DE ROSE

Ce n'est point la paquerete,
La marguerite, le lis,
L'œillet ny la violete,
La fleur où mon cœur j'ay mis.
J'aime entre les fleurs la rose,
Car elle porte le nom
D'une qui mon ame a close
A toute autre affection.
La rose entre les fleurétes
Gagne l'honeur et le pris :
Parfête entre les parfêtes
Est la Rose qui m'a pris.
L'autre rose l'on voit nestre,
Comme fille du printems,
Mais un printems prend son estre
De cette Rose en tout tems.
La miene, où qu'elle se place
Cent mille fleurs fêt lever,
Et, fust-ce dessus la glace,
Fêt un æté de l'yver.
Cette Rose tant émée
Comme l'autre ne sera,
Qui de matin estimée
Au soir se destimera.
Car l'autre rose fanie
Pourra perdre sa vigueur :

Tousjours la mienne épanie
Florira dedans mon cœur.
Amour de douce rosée
Cette Rose arousera
Quand ma compagne épousée
De maitresse il la fera.

D'UNE JEUNE FUIARDE[1]

Petite pouliche farouche,
Mais pourquoy de tes yeux pervers
M'aguignant[2] ainsi de travers,
Ne soufres-tu que je te touche?
Comme une genisse qui mouche
Tu sauteles par les prés vers :
Tu te pers ensemble et me pers
Ne voulant point que je t'aprouche.
Ne m'estimes-tu qu'une souche?
Crois-tu que je ne sçache rien?
Si fay, si fay : je m'entan bien
A mettre le mors en la bouche.
Je sçay comme c'est que l'on dresse
La cavale qu'il faut choier,
La domtant sans la rudoier;
J'en sçay la façon et l'adresse.
Je sçay manier à passades,
A saut, à courbetes, à bond,
A toutes mains, en long, en rond,
Et ne creindray point tes ruades.
Arreste, pouliche farouche,
Modere ta course et ton cœur;
Apran si je suis bon piqueur,
Et pran le mors dedans la bouche.

1. Imité d'Anacréon, LXI. Cf. Ronsard, *Odes*, IV, p. 146.

2. Me guignant, me regardant.

EPITAPHE

Icy dorment les cors des ames valeureuses,
Qui, cherchant se sauver entre les bien-heureuses,
Ont changé la mortelle en l'immortelle vie,
Se perdant pour leur Dieu, leur prince et leur patrie.

VŒU D'UN MIROIR A VENUS[1]

Moy qui pour mon folastre ris
En mon œilladante jeunesse
Avois à ma porte une presse
De jeunes amoureux épris,
A la princesse de Pafie
Ce miroer[2] voué je dedie;
Car telle qu'aujourd'huy je suis
Me mirer je ne voudrois onques,
Et telle que j'estois adonques[3]
Aujourd'huy me veoir je ne puis.

AU ROY

SUR LE ROMAN DE LA ROSE

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil roman, vous trouverez deduite

1. Imité d'une épigramme de Platon (*Anth.*, VI, 1).
2. Oe = oi.
3. Adonc, alors.

D'un amant desireux la penible poursuite,
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.
Paravant que venir à son bien destiné
Faux-semblant l'abuseur tâche le mettre en fuite,
A la fin Bel-Accueil en prenant la conduite
Le loge apres avoir longuement cheminé.
L'amant dans le vergier, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment souffrant peines diverses,
Ceult[1] du rosier fleuri le bouton precieux.
Sire, c'est le suget du Roman de la Rose
Ou d'amour épineus la poursuite est enclose,
La rose c'est d'amour le guerdon[2] gracieux.

LIVRE TROISIÈME[3]

DE L'AMITIÉ D'AMOUR ET DES MUSES[4]

Les Muses sœurs, Amour ne craignant pas
Bien que cruel, le suivent pas à pas,
Et de cœur franc le cherissent ; mais feignent
D'endoctriner, et mesme le dedaignent,
Qui veut chanter exempt de son flambeau ;
Ou, qui se met à quelque chant nouveau,
D'amour ayant sa chere ame agitée,
Elles vers luy toutes d'une boutée[5]
Prennent leur course, et temoing je seray
Aux yeux de tous que ce propos est vray.

1. Cueille (L., hist.; Burg., I, 527).
2. La récompense, le prix ".
3. Contient 97 pièces.
4. Imité de Bion, IV. Cf. Ronsard, *Odes*, II, p. 114 ; A. Chénier, p. 165.
5. D'une poussée (N.).

Car si quelque homme ou quelque dieu j'essaye
D'aller chanter, et ma langue begaye
Et je ne puis chanter comme davant ;
Mais si d'Amour je veu mettre en avant
Quelque ditier [1], une chanson gentile
Incontinent de ma bouche distile.

AU SIEUR SABATIER

COMMIS A L'ESPARGNE

Sabatier, adieu liberté :
L'an revient, revien à ta charge.
Il faut resider arresté
Sans courir au loin ny au large.
Tu t'es assez repatrié,
Vien le coul sous le joug remettre,
Pour tout un an estre lié
A conter, payer et promettre.
Quiconque [2] l'epargne nomas
Tu ne sçavois nommer les choses,
Car sous tel nom caché tu as
Tout le rebours que ne proposes.
En l'epargne on n'epargne rien :
Toute somme, avant qu'on l'aporte,
A desja tout prest le moyen
Par où vient qui soudain l'emporte.
Qu'est-ce de l'or et de l'argent ?
Qui les thesorise en est pale,
Du prince a donner diligent
Vive la grâce liberale.
Vive mon roy, qui liberal
Ses beaux présents ne me refuse :

1. Petite pièce poétique.

2. Quiconque tu sois, toi qui

Vivez, ô noble sang royal,
Qui daignez honorer ma muse.
Vos noms loucz on benira
Mille et mil e ans dedans mon livre ;
Vostre siecle heureux on dira
Quand vivoyent qui vous faisoyent vivre... [6]

A MADEMOISELLE ESPERANCE DE LA CROIX

Bien que la mort à ton bien trop contraire
T'ait eu un au donné plus d'un malheur,
T'otant celuy duquel tu estois sœur,
Ta chere mere, une fille et son frere ;
Retien tes pleurs, tes chauds soupirs fay taire :
Donne relâche, ô mere, à ta douleur.
Tes yeux essuye, allege ton doux cœur ;
Mê quelque fin à ta plainte ordinaire.
Les pleures-tu pour ce qu'ils sont là-haut,
Loin des malheurs de la vie mortelle,
A qui des pleurs des vivants il ne chaut ?
Les penses-tu par larmes secourir ?
Ne pleure plus ; la loy de Dieu est telle :
Soit tost, soit tard, nous vivons pour mourir.

EPITAPHE D'ANDRÉ NAUGER

Non tous, Nauger, non tous nous ne mourons,
Non, non, la mort n'emploie sa puissance
Sur nous, Nauger, qui avons l'assurance
Des vers par qui vivans nous demourons.
Tu vis encor quand nous rememorons
Tes chants bien faits ; et toy, qui de la France
Eus le tombeau, de Venize naissance,

Mort, mieux que vif, vivans nous t'honorons.
Ronsard, et moy Baïf, qui ta memoire
Solennisons, ce lorier, ce lierre,
Ces fleurs, ce miel, ce lait, ce vin nouveau,
Ronsard soigneux de ta vivante gloire,
Moy ton Baïf, né de la mesme terre,
Avec nos pleurs, donnons à ton tombeau.

A GUILLAUME DE GENNES

Gennes, vis-tu pas la rage
Des vents par l'air forcenans,
Ne sens-tu pas que nostre âge,
Les ans legers amenans
Avec eux, pour la jeunesse
Laissent l'oisive vieillesse ?
La neige nous amonneste,
Blanchissante par les chams,
Des grisons [1] qui nostre teste
Blanchiront en peu de tems :
Voy dans la triste froidure
La mort de nostre verdure.
Ne prenons soin de la guerre [2],
Ny de ce que le Turc fait :
Soit qu'au ciel monte la terre,
Soit que pour nostre forfait
Le ciel devalant [3] accable
Nostre race miserable,
Vivons delivres [4] de peine,
O Gennes, ne nous gennons [5],
Trompez d'esperance vaine :

1. Des cheveux gris.
2. Imité d'Anacréon, XV. Cf. p. 249.
3. Descendant *.
4. Libres *.
5. Ce vers vient à l'appui de l'ingénieuse conjecture de M. Blanchemain sur le vrai nom de Francine ; voy. une note de l'introduction.

Mais ce vivre demenons
Sans soin au jour la journée,
Peu soigneux de l'autre année.
Heureux celuy qui peut dire,
Gennes : je véquis hier ;
Et qui le passé martyre
Peut gayement oublier,
Eteignant des soins la troupe
Au vin qui flote en la coupe... [48]

A CHARLOTE[1]

C'est à faire aux mal aprises
N'estre point d'amour éprises,
Et ne se faire valoir ;
Et craindre tant d'une mere
La langue et l'œil trop severe,
Qu'on se mette à nonchaloir[2].
Le mignon de Cytherée
T'a, Charlotte, enamourée,
Et t'a fait jetter bien loin
Ton fil, ta soye et ta laine.
Tu as la poitrine pleine,
Pleine d'un bien autre soin,
Qui vient de la bonne grâce
De Camil que nul ne passe,
Soit à dresser un cheval,
Soit à sauter, soit à faire
Mille voltes pour te plaire,
Soit à bien dancer un bal.
Nul mieux de douce merveille
Ne sçait, enchantant l'oreille,
Tenir les esprits ravis,

1. Imité d'Horace, *Odes*, III, XII. Cf. A. Chénier, p. 149.

2. Qu'on différe d'aimer (R. de la R. dans Roquef.)

Quand il chante et son lut touche ;
Nul ne verse de la bouche
Un plus gracieux devis.

DU CONTENTEMENT

Qu'un autre se travaille affamé de richesse,
Afin que par monceaux les pièces d'or il trie ;
Qu'un autre usant ses ans en vaine idolatrie
Des seigneurs, dieux du monde, au talon face presse ;
Mais qu'une pauvreté suportable me laisse
En paisible loisir couler ma douce vie ;
Et toujours un bon feu dans le foyer me rie,
Et jamais le bon vin en ma cave ne cesse ;
Et que le doux lien d'une maistresse chiere
Des plus facheuses nuits la longueur acourcisse,
Et des plus troubles jours sereine la lumiere.
Ainsi, content de peu, sans qu'on me vît ny pleindre
De la necessité, ny louer l'avarice,
La mort je ne voudroy ny souhetter ny creindre.

AU SIEUR DE FAVELLES

SECRETAIRE DE MONSEIGNEUR LE DUC

Favelles, je me plains de quoy l'humaine race[1]
De vivre par deux fois n'a du ciel la faveur,
Afin que la premiere achevant en erreur,
En la vie seconde il fuist tel[2] disgrace.

1. Les deux quatrains sont dus à un souvenir de Bion, VI.

2. Tel, dans l'ancienne langue, n'avait qu'une terminaison pour les deux genres, comme *talis* en latin (Burg., I. p. 195; Amp., Form., p. 105; Génin, Var., p. 227)

Nous vivons incertains : nostre âge coule et passe
Que nous doutons encor du bien et de l'honneur.
Qui nous paist ? C'est l'espoir de quelque faux bonheur.
Mais davant qu'il avienne il faut que l'on trepasse.
O toy, que j'ai cognu droit, ouvert, sans feintise,
Qui rejettes au loin la fausse convoitise,
Bien apris de donner à tout son juste pris ;
Autant qu'avons vescu je souhette d'années.
Si pouvons l'obtenir des bonnes destinées,
Pour tenir le chemin que nous avons apris.

EPITAPHE DE RABELAIS[1]

O Pluton, Rabelais reçoy,
Afin que toy qui es le roy
De ceux qui ne rient jamais
Tu ais un rieur desormais.

LIVRE QUATRIÈME[2]

DES BIZERRES LIZEURS

Pour avoir la faveur, quel sujet doy-je élire ?
D'aller chantant de Dieu seroit trop dangereux ;
On me dira mondain si je fay l'amoureux ;
Chacun se piquera si j'écri la satyre.
Des tragiques mechefs on n'ose plus écrire
Pour n'ofenser les grans, qui les sentent sur eux ;

1. Cf. Ronsard.

2. Renferme 74 pièces.

Les devis pastoraux et les rustiques jeux
Sont frivoles sujets qu'on ne daigneroit lire.
La comedie aussi ne se peut recevoir
En langage françois : mais dittes pour n'avoir
La disgrace d'aucun, qu'est-ce que je doy faire ?
Si d'escrire aujourd'huy tu ne pouvois tenir,
N'entreprenant d'ateindre où tu ne peux venir,
Je te conseillerois en amy de te taire.

A PERRETTE[1]

Tu teins, Perrette, tes cheveux.
Mais c'est bien en vain que tu veux
Tâcher ainsi de faire prendre
A ta vieillesse un autre teint ;
Jamais de ton visage peint
Les rides tu ne feras tendre.
Tu as beau d'eau de lis user
Et de faire à t'enceruser
De ton visage un faux visage :
Tu ne fais rien que t'abuser,
N'en recevant nul avantage.
Tu pers et ton fard et ta peine.
Perrette, penses-tu par l'art
De sçavoir detremper le fard
Faire d'une Ecube une Helene ?

DU COURONNEMENT DE LA ROYNE

Reçoy dessur le chef la royale couronne,
O royne Elizabet. Vien, compagne à mon roy,

1. Imité de Martial, III, 43.

Entrer dedans Paris en somptueux arroy [1],
Confirmer les honneurs que la France te donne.
Vien donc à la bonne heure [2] : et toute faveur bonne
Du ciel pleuve sur toy ! Reviene avecque toy
L'abondance et la paix, la justice et la foy !
Que vos deux royautez tout bon heur enviromne !
Fleurisse entre vous deux en heureuse concorde
Et le regne d'Auguste et l'amour de Livie,
Qui du peuple françois banniront la discorde !
Desur les mécréans se decharge la guerre :
Qui l'aimera la sente au péril de sa vie !
La paix soit le doux neu du lien qui vous serre !

UN FAIT RICHE EN VIEILLESSE

Tandis que j'estois en jeunesse,
Je fu pauvre et je n'avoy rien ;
Et maintenant sur ma vieillesse
Je suis riche et j'ay trop de bien.
O vray Dieu, en tous deux combien
Suis malheureux ! Quand je pouvoy
Joüir des biens je n'en avoy ;
Et quand je n'ay plus la puissance
Ny l'âge pour la jouissance,
Riche, mais en vain, je me voy.

A CALLIOPE

Calliope, ô mon cher soucy,
Que j'ay dés ma première enfance

1. Équipage*. 2. Loc. adv., heureusement

Tant aimée, et qui m'as aussi
Tant aimé, que j'eu cognoissance
De vos segrets, ayant credit[1]
D'entandre les rares merveilles
Que de ses profanes oreilles
Le commun jamais n'entandit.
Quel oubli paresseux detient
En son œil mon âme étourdie?
Quel lien si pesant retient
Ma langue en ma bouche engourdie?
Qu'est peu[2] si à coup devenir
Le haut dessein de mon courage,
Qui menaçoit par son ouvrage
D'etonner le siecle avenir?
Rechaufe ma lente chaleur,
Et mon cœur paresseux anime
D'une si gaillarde fureur,
Que si tu ne me fais le prime[3]
Je ne reste pas à mépris
A la course où l'honneur s'emporte,
Mais si bien ma vigueur enhorte[4]
Que j'aye quelque digne pris.

POUR LA ROYNE DE NAVARRE

Vous qui au moys d'avril, quand tout se renouvelle,
Dans un préau riant ou parterre flory,
Choisissez un fleuron des Heures favory,
Voyés-vous une fleur plus que cette fleur belle?
Vous qui sur l'Océan tenez route nouvelle
A la terre qui prend nouveau nom d'Amery,
Ou vers le bord indoys, vites-vous onc chery

1. Ayant la faveur (N.).
2. Qu'a pu. Pouvoir prenait souvent jadis l'auxil. être (L., ex. de Commines et de Montaigne).
3. Le premier.
4. Exhorte.

Un plus beau parangon que cette perle belle ?
Au printems je la vy de roses entourée,
Comme un bouton de rose entre les autres fleurs,
Et la plus belle rose en étoit reparée.
En æté je la vy de perles decorée :
Les perles de dépit se fondirent en pleurs.
C'est la perle et la fleur des princes honorée.

LES MUSES[1]

Calliope inventa l'heroïque chanson,
Et Clion de la lyre enseigna le doux son ;
La voix tragique fut par Enterpe élevée,
Melpoméne premier[2] l'épinette a trouvée,
Des flutes les tuyaux Terpsichore entonna,
Eraton des grans dieux les louanges sonna,
La docte Polymnie acorda la cadance,
Polymnie à tous chans ajousta l'acordance,
Uranie chanta le bal que font les cieux,
Thalie du comic le jeu facecieux.

AU SIEUR OTTOMAN

Que cette folle rage, Ottoman, soit chassée,
Qui pour le mettre ailleurs te dérobe ton cœur :
Ne nourry de mensonge une vaine fureur,
Qui naist d'oisiveté dans l'âme aparessée.
Amour bannist de nous toute mâlle pensée,
Apastant[3] nos esprits d'une feinte douceur :
Amour nous envelope en sa plaisante erreur,

1. Imité d'une épigramme de l'*Anthologie*, IX, 504.
2. D'abord*.
3. Attirant*.

Où toute liberté se foule terrassée.
La beauté florissante est comme la vipere
Entre les belles fleurs, qui fait nouvelle peau
Quand le soleil plus dous ouvre la primevere.
Ha, malheureux l'amant, tant soit sa dame belle !
Plus elle a le corsage et le visage beau,
Plus de fausses traisons[1] en son cœur elle cele.

A BACCHUS

O doux pere Bacchus, Ariadne portée
Par tes lions rampans dans les astres des cieux
Témoigne que tu dois te montrer gracieux
A ceux qui de l'amour ont l'âme tourmentée.
La fumeuse liqueur que tu as inventée
D'un sommeilleux oubly puisse clore mes yeux,
A fin que ne pouvant de ma belle avoir mieux,
Au moins par ton nectar ma douleur soit matée.
Tousjours les sobres nuits des oisifs amoureux
Tourmentent les esprits, esperans et poureux[2],
Qui sont veillez à tour[3] de peur et d'esperance.
Ceux à qui tes presens ont échaufé le chef,
Ou dorment afranchis de tout triste méchef,
Ou veillent bien-heureux d'une riche asseurance.

DE JAN[4]

Jan sous cette biere close
Repose, si l'on peut bien
Sans faillir dire : Il repose,
D'un qui ne fit jamais rien.

1. Trahisons.
2. Peureux.
3. Tour à tour.
4. Peut-être Baïf lui-même.

A JACQUES PELETIER

Mais d'où vient cela, je te prie,
Peletier, que durant sa vie
Le poète mieux accomply
Ne se veoit jamais anobly,
Et bien peu souvent se voit lire,
Quelque beau vers qu'il puisse écrire;
Et que tousjours on prise mieux
Que les plus jeunes les plus vieux,
Bien que des jeunes l'écriture
Ait plus exquise polissure,
Encor que les vers plus âgez
Trainent des flots plus enfangez?
Peletier, est-ce que l'envie
Accompagne l'humaine vie,
Qui aussi tost sa rage éteint
Que la vie a son but ateint?
N'est-ce point qu'à regret on laisse
Ce qu'on ayme dés la jeunesse,
Et qu'on ne peut mettre en oubly
Ny delaisser son premier ply?
Son aage[1] se moquoit d'Homere;
On lisoit Enne le vieil pere,
Que Rome avoit Maron vivant.
Jamais comme l'âge suyvant
On n'a vu que le present âge
Donnast l'honeur et l'avantage
A qui, le meritant, vivoit,
Aussi grand que le mort l'avoit.
Mais quoy que ce soit, petit livre,
Pour moy ne te haste de vivre :
Je ne suis pressé d'avoir nom
Puisque tant couste le renom.

1. Lisez âge; aa = â.

A HENRY ESTIENNE[1]

Donc, Estienne, tu te redonnes
A ta vile, et tu abandonnes
Des chams le sejour gracieux?
Donc le repos solacieux
De nos chams plus ne te recrée,
Mais le bruit de Paris t'agrée.
Comme tu as bien merité,
Jouy du bien de ta cité :
Tousjours à tes oreilles tonne
Le tonnelier coignant sa tonne;
Le taille s'en vienne tailler
La pierre pour te reveiller
Le matin, et qu'au soir t'essourde[2]
Le son de quelque cloche lourde;
Le charretier le long du jour
Criant ne te donne sejour[3],
Importun devant ta fenestre,
Et ce quand plus tu voudrais estre
En repos pour joüir des dons
Que des Muses nous pretendons.
Et si tu vas parmi les rues,
Sois, tant que point ne te remues,
De crieurs de lieu[4] empressé;
Ou le solliciteur pressé
Donne tel coup en ta poitrine
Qu'il t'en face plier l'echine;
Le portefange tumbereau
Souillé de fange ton manteau;
Rencontre une charogne morte
Que loin en la voirie on porte;
Trouve quelqu'un de peste atteint

1. Cf. Horace, *Sat.*, II, VI; Boileau, *Sat.*, VI.
2. Subjonctif présent du verbe essourder, rendre sourd (N.).
3. Repos*.
4. Fiente (N.; L., étym.).

Qui sur la siviere se plaint :
Endure des maux plus de mille
Ordinaires dedans la ville ;
Soule toy de tous les ennuis
Qu'on y a les jours et les nuits ;
Tandis qu'aux champestres delices
Mon Dorat et moy, loing des vices
Qui foisonnent dans les citez,
De sainte fureur incitez,
Nous nous jouons, au populaire
Nous plaisans sur tout de deplaire,
Qui meprisant la verité
Va béant à la vanité.
Il nous plaist chercher les montagnes
Et loing de là voir les campagnes :
Aux campagnes nous descendons
Dou [1] les montagnes regardons.
Tantost par la verdure gaye,
Couvers de la palle saussaye,
Nous allons pourmener nous deux
Alentour de ces prés herbeux,
Où paissent les vaches penchantes [2]
L'herbe lentement arrachantes,
Tandis que les gais pastoureaux
Font retentir leurs chalumeaux.
Au son les gentes pastourelles
Foulent les herbetes nouvelles,
Trepignans d'un folastre pié,
En un rond par les mains lié.
Souvent pour à leur ris entendre
Le bestial [3] nous voyons tendre
Leurs mufles levez pour les voir
Sans des prez se ramentevoir [4].
Et pour mieux les heures seduire
Nous avons coustume de lire

1. D'où *.
2. Qui se penchent.
3. Bétail *.
4. Se souvenir *

Ou les vers qu'Ovide a sonnez
Ou ceux qu'Horace a façonnez,
Où les raillardes chançonnetes
Que le Syracusain[1] a faittes,
Ou du berger latin les chants
Qui montre le labour des chams.
Tantost mucez[2] dans un bocage,
Tantost du long d'un frais rivage
Sous l'ombre palle aux saules vers,
Nous pourpensons quelques beaux vers
Qui defiront bien les journées,
Les mois et les longues années,
Si une des neuf doctes sœurs
Les a confis de ses douceurs.
Si quelque repentir, Estienne,
Te remord, qu'aux chams on revienne,
Qu'on lesse en son adversité
Avec ses troubles la cité.

LIVRE CINQUIÈME[3]

A MONSIEUR DE GRAMMONT

Las! las! par les mois les années,
O Grammont, et par les journées
Les mois se derobent glissant;
Les jours par les heures échapent;
Par moments les heures se frapent;
Et nous en allons perissant[4].

1. Théocrite. Ensuite Virgile.
2. Muchés (Palsg., p. 581).
3. Contient 19 pièces.
4. Imité d'Horace, *Odes*, IV, VII.

Ce n'est rien nostre âge fuiarde :
C'est un point, si on la regarde
A l'égard de l'éternité.
Depuis qu'une fois morts nous sommes,
Aussi morts que les premiers hommes,
Avons fait le cours limité.
Mais nous, à qui la foyble vie
Passe et vole si tost ravie :
Nous que Dieu doua de raison,
Pour nous servir à nous conduire,
Ce peu que le jour nous doit luire,
N'en usons en nulle saison...[96]

AVANTURES DES DAMES

Puis que demandez par plaisir
L'avanture[1] au ciel ordonnée,
Sçachez que vain est le desir
Qui veut forcer la destinée.
Qu'heureuse seroit vostre vie
Si pouviez seule la mener :
Fuiez, fuiez la compagnie
Qui tant de maux doit amener.
Vous faites refus de vostre aise
Et pourchassez vostre maleur :
Gardez qu'un jour ne vous deplaise
Ce qui plaist tant à vostre cueur.
Vostre beauté qui est si fiere
Rabaissera fort son courage,
Quand une volonté legiere
Vous bridera du mariage.
Haïssant celuy qui vous aime,
Un qui vous hait allez aimer :
Autant fait de profit qui seme

1. Le sort, l'avenir.

Dedans les vagues de la mer...[16]
  Les fleurs de vostre prime vére
Vous n'avez pas laissé fleurir,
Ny vos fruits en été meurir :
L'hyver vous ne sçaurez que faire.
  Vous vous alaitez d'esperance
Vous consumant d'un vain desir :
Faute d'avoir bien sceu choisir
Vous tomberez en repentance...[40]
  Vous ne sçavez cueillir les fleurs
Que vostre beau printemps vous donne ;
Mais les fruits en seront meilleurs
Que vous cueillirez en autonne.
  Que vous estes bien deplorable
De ne sçavoir le bien choisir !
Fuiez le plaisir miserable
Qui n'aporte que deplaisir.
  Vous jouirez, je le devine ;
Le danger est à l'environ.
La rose n'est point sans épine
Ny l'avéte sans piqueron.
  Vous œilladez, vous souriez,
Et n'aimez rien que vous, mignonne,
Si vous ne vous apariez
Tirant à tous n'aurez personne...[20]
  Usez de l'heur en la jeunesse,
Vous ferez bien si m'en croiez :
Vous aiderez de la sagesse,
Mais que sur l'âge vous soiez...[12]
  Où fuiés-vous, pauvre étrangere,
Cherchant à vostre âme repos ?
Pensez vous estre assez legere
Pour un qui porte æles au dos ?...[4]
  Vous vous plaignés des inconstans
Dont la flamme tost allumée
Ne dure que bien peu de temps.
Aimez, si voulez estre aimée...[14]

A MONSIEUR GARNIER

CONSEILLER AU SIÉGE PRÉSIDIAL DU MANS

Encores nous oyons[1] les furies d'Ajax,
Et les cris depiteux de l'accort[2] Promethée,
Et le jaloux courroux de l'ardante Medée,
Et du chast Hippolyt l'execrable trespas.
Au théatre françois, gentil Garnier, tu as
Fait marcher gravement Porce à l'ame indomtée :
Si la Muse gregeoise est encor escoutée,
La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.
Où que tu marcheras, sous tes piés de la terre
Puisse t'encourtiner le verdoyant lierre,
Pour l'honorable pris de ta grave chanson.
Garnier, sois honoré (s'il reste dans la France
Pour les rares ouvriers honneur et recompance)
Comme des Muses sœurs le plus cher nourrisson.

A MONSIEUR DE MARCHAUMONT

SECRETAIRE DES FINANCES

Clausse, j'ay fait un bien gros livre :
Son bon ange sçait s'il doit vivre.
Mais tel par mon âge passé,
Pour du tout ne vivre inutile,
Et m'essayer en divers stile,
Je l'ay fait et puis ramassé.
Tel qu'il est pour mien je l'avoue.
Sans qu'on m'en blame ou qu'on m'en loue

1. Entendons.

2. Avisé, clairvoyant*.

Il me plaist l'envoyer au jour ;
Mes vers tels qu'ils sont je ne cache,
Et veu bien que mon siecle sçache
Qu'ils ont fait par trop long sejour.
Quatre fois cinq et trois années
Se sont par les mois retournées,
Depuis que je l'ay commencé [1] ;
Mais un destin à moy contraire
Jusques icy n'a pu distraire
Que ne l'ay plustost avancé.
Il faut que non ingrat je chante
Comme la fortune mechante
M'en a distrait par pauvreté,
Qu'ainsi par Charles debonaire
Et ses bons freres, et leur mere,
Moy liberalement treté,
J'ai receu le loisir et l'aise
(Soit que l'œuvre plaise ou deplaise)
De recueillir tout mon labeur ;
Qui est tel que j'ose bien dire,
Qu'il se peut faire un amas pire
Plustost que d'en faire un meilleur.
Il y a du bon en l'ouvrage
Qui peut contenter le plus sage ;
Il y en a de moins parfait
Qui trouvera bien à qui plaire ;
Il y en a qui ne vaut guiere :
Un livre autrement ne se fait [2].

1. En 1549

2. Imité de Martial. I, 17

LES MIMES[1]

ENSEIGNEMENTS ET PROVERBES

LIVRE PREMIER[2]

Vraye foy de terre est banie,
Mensonge les esprits manie :
Tout abus regne autorisé.
Pour bonne loy passe le vice;
Sans balance va la justice ;
Honneur et droit est méprisé.
C'est estre fol que d'estre sage
Selon raison contre l'usage.
Ceux qui m'entendent m'entendront.
O fils de Dieu verité mesme,
Maints se vantent de ton saint cresme
Qui loin ny pres ne s'en oindront...[21]
Ah! tous ceux-la, Seigneur, qui disent :
« Seigneur! Seigneur! » qui authorisent
Sous ton nom leur impiété,

1. Ainsi nommés par imitation des mimes antiques, sortes de petits poëmes à la fois moraux et satiriques, et où un enseignement moral se développe souvent au moyen d'une petite fable dramatique. Les Mimes renferment 1660 sixains (9960 vers), divisés en 4 livres, dont deux parurent du vivant de Baïf.

2. Le livre I se divise en 8 pièces.

Ne sont pas tiens ; mais ils se jouent
De ton nom, quand de toy s'avouent,
Pallians leur mechanceté.
Dressans une maline école.
Ils font une vaine parole
De ta vraye et droite raison,
Et la corrompent à leur guise,
En font trafic et marchandise
Par barat[1], feintise et traison[2].
Toy qui es doux et pitoyable,
Te font un tyran effroyable,
Inhumain, cruel et sanglant.
Toy qui es la mesme innocence,
Le roy de paix et de clemence,
Te font outrageur violant.
Toy qui es ami de droiture,
Te font le dieu de forfaiture.
Toy qui es sourgeon[3] d'amitié,
Gage d'amour et de concorde,
Te font le fuzil de discorde[4]
Et de brutale inimitié...[48]
O religion mal-menée,
Les mondains qui t'ont profanée
Te tiraillent à leurs plaisirs :
Le tyran qui mal te manie
En establit sa tyrannie ;
Le peuple ses trompeurs desirs.
Sous ton sain nom tout se renverse.
L'avare l'avarice exerce,
L'inhumain l'inhumanité,
L'yvrongne son yvrongnerie ;
Le brigand la briganderie,
L'impudic l'impudicité...[6]
Donques tu n'es plus qu'une fable,
O religion venerable,

1. Tromperie (N.; L., étym. de Baraterie).
2. Trahison*.
3. Source*.
4. Comp. avec Ronsard, *Misc des misères du temps*

Un nom feint, masque de vertu,
Sous lequel le vice ordinaire
Deborde le monde à mal-faire!
Religion sainte où es-tu?
  Où es-tu religion sainte?
Quelle bonne ame au vif attainte
De te garder se vantera?
Mais qui tenant la loi benigne
De Jesus Christ, en estant digne
Le nom de chrestien portera?...[54]

. . . . . .[60]
  Rien ne craint l'estat en concorde.
Ce qui plus oste la discorde
C'est la crainte de l'estranger.
Ne resou rien à la volée.
Depuis qu'elle est à la meslée
Bataille ne peut se ranger.
  Qui fait hostilité l'endure :
Plus vault à repousser l'injure
Qu'à la faire l'homme de cueur.
Qui à rien qu'au public ne tire
Les cueurs des hommes il attire.
Qui se borne soit le vainqueur...[12]
  La vertu des rois c'est sagesse ;
L'honneur c'est la sage vieillesse ;
La force, l'amour des sujets ;
La joy', le jeune âge sans vice ;
La charge, l'entiere justice ;
La richesse une ferme paix...[54]
  Bien juger appartient au sage.
Le peuple est maistre du langage.
Chacun vault où il est prudent.
Nul à l'autre ne fait apprendre
Ce qu'il n'ha ni ne sçait comprendre.
L'erreur des grands va nous perdant...[18]

Vertu fait la vie meilleure,
Vertu c'en est l'ancre plus seure,
Que nul fortemps[1] ne forcera.
Ne songe ce qui n'est à faire.
Fais beaucoup et ne promé guere.
Aime ton peuple, il t'aimera...[12]
Efforce toy de si bien faire
Qu'en bien faisant tu puisses plaire
A tous non seulement à toy.
Un bon roy Dieu nous represente.
Le roy, c'est une loy vivante :
Tant la loy peut avec le roy.
Prou de sens en peu de langage.
Le fou se perd là où le sage
En peu de mots le vray deduit.
D'un petit glan sourd un grand chêne :
Petits chainons font la grand chaîne.
Petit labour porte grand fruit.

. . . . . .[108]
Belles fleurs naives et franches,
Qui florissiez nettes et blanches[2],
Fermes en fidelle candeur,
Le sceptre d'or entre vos fueilles
Droit s'ëlevant, haut à merveilles,
Jettoit unè grand' resplendeur.
La blancheur s'est faitte sanglante ;
En noirceur hideuse et dolante[3]
L'or du sceptre s'est obscurci.
Vos fueilles sont toutes fletries ;
Vos beautez se sont defleuries ;
Vostre pouvoir s'est raccourci.
Mais quand avec la primevere
Un soleil qui meilleur eclere

1. Fort temps, temps difficile. Fort a le sens de difficile, de rude (N.; Roquef.; L., 12°).
2. Les fleurs de lis.
3. Lamentable (L., hist., ex. de J. Marot).

En douce paix vous rejoindroit,
O blanches fleurs, gaies, nouvelles,
Plus que jamais floririez belles ;
Vostre honneur au loing s'étendroit...[66]

. . . . . .[24]
Le souffreteux est miserable.
Et le trop riche est enviable.
Puissé-je vivre entre les deux !
Au moyen mon desir je fiche.
Pour ne me voir ny gueux ny riche
J'eli mon aise au milieu d'eux.
Le bien-fait receu rememore ;
Qui peut te faire bien, honore ;
Applaudi l'homme de valeur.
Insolent ne soit qui prospere ;
Au malheur ne te desespere :
Pour peu bonheur, pour peu malheur...[144]
Majesté sans force n'est seure :
De mal-avis[1] malheur demeure.
Aise et mal se suivent de pres.
Tant ne vaut victoire esperée
Que la bonne paix assurée.
Appaise Dieu, commence apres.
Nul grand estat de paix n'a joye :
Car si dehors il ne guerroye,
L'ennemi trouve en sa maison.
De trop d'aise la negligence ;
De negligence l'insolence :
D'insolence maux à foison.

O déesse de grand'puissance[2]
A qui rendent obéissance

1. Imprudence, témérité (N.; Roquef.).

2. Imité d'Horace (*Odes*, I, xxxv), qui imitait Pindare.

Les habitans du monde bas ;
Toi qui es tout aussi tost preste,
Comme de les hausser au feste,
De les jetter du haut en bas ;
O toy, qui maistresse te joues
A faire les sceptres des hones,
Tirant le pauvre du fumier ;
Qui renverses en funerailles
Les grands trionfes des batailles,
Perdant leur orgueil coustumier ;
Le craintif ouvrier de la terre
Devotieux te vient requerre[1] ;
Le Portugois, qui ses vaisseaux
Met sur la mer en equipage,
Pour faire avare un long voyage
Te doute[2], ô la royne des eaux...[18]
Bonne esperance et la foy rare
Peu souvent d'avec toy s'egare,
Couverte d'un blanc vestement ;
Combien que, laissant ennemie
Des puissans la douteuse vie,
Toy, tu changes d'acoustrement...[6]
O déesse vien secourable :
Et fay le mutin miserable
Qui s'éleve contre mon roy,
Contre le felon favorise
De mon juste roy l'entreprise
Et chasse des siens tout effroy.
O la honte de nos furies !
O l'horreur de tant de turies
De citoyens à citoyens !
Quelle façon d'indigne outrage
Ne court forcenant de nostre âge
Contre le droit de tous liens ?
L'hoste desloyal vend son hoste ;
Ce temps maudit des maris oste

1. Requerir (Joinville). 2. Te redoute (Joinville)

Et rompt la saincte liaison ;
Rien n'a valu le nom de pere,
Ny de fils, rien le nom de frere,
Pour garantir de la traison...[36]
O Dieu, dors-tu, quand le parjure,
Orgueilleux en son ame impure,
Brave l'innocent outragé ;
Le déloyal hautain prospere ;
Les bons, desquels tu te dis pere,
Quittent leur païs sacagé ? [42]
O vray Dieu, si nous, pauvres hommes,
L'ouvrage de tes mains nous sommes,
Si tu es tout bon, tout puissant;
Si tu veux et tu peux bien faire,
D'un œil clement et salutaire
Voy, voy ton peuple perissant...[18]
La paix bonne et l'amitié belle,
Non haine et discorde mortelle,
Accompagnent ta royauté ;
Doncque, bon Dieu, nos cueurs inspire
D'un meilleur esprit, et retire
Nos mains de toute cruauté.
Empesche nos erreurs de croistre ;
Fay que tous puissions te cognoistre,
Si ta grandeur nous le permet ;
Ou garde que par ignorance
Ne nous perdions à toute outrance,
Mal qui sous ton nom se commet.
Par ta saincte et clemente grace
De nos fils amende la race,
Ramenant un siecle plus doux ;
Repurgeant nos pechez, emonde
Le plant vicieux de ce monde ;
Oste l'ensanglanté courroux.
Des pervers le dessein foudroye;
La jeunesse à la vertu ploye ;
Aux vieux donne un doux reconfort ;
Ta clairté sur mon roy rayonne ;

Fay qu'un bon conseil l'environne,
Le tenant droiturier et fort...[12]

. . . . . .[30]
Tout l'esté chanta la cigale[1] ;
Et l'hyver elle eut la faim vale :
Demande à manger au fourmi[2].
« Que fais-tu tout l'esté ? » — « Je chante. »
— « Il est hyver : dance faineante[3]. »
Apprend des bestes, mon ami...[6]
On chaud ou froid, ou lâche ou lie.
Tu as beu le bon, boy la lie.
Soy bon ou vaurien tout à fait.
Vivre n'est sinon un passage.
Au sortir des plaids lon est sage.
Prou de parolles, point d'effét.
Ne gosse en choses d'importance.
Des maulx passés la souvenance
Donroit[4] un plaisir merveilleux !
Mille chagrins pour une joye.
Qui ne voudra rompre, qu'il ploye :
Dieu punira les orgueilleux...[18]
Le lion et l'ours se liguerent ;
Une proie ensemble questerent :
La prennent, en sont en debat.
Le renard leur querelle avise ;
A l'emblée emporte leur prise :
La mange durant leur combat[5].. [6]
Qui rit le matin le soir pleure.
Pour payer tout une bonne heure.
Coc chante ou non, viendra le jour.
Un grand feu sourd d'une bluette.

1. Imité d'Ésope. Cf. La Fontaine.
2. Alors masculin (Littré, *Hist. de la langue fr.*, II, p. 157).
3. Prononcez *fainante*.
4. Donnerait.
5. C'est la même fable que *l'Ane et les deux voleurs*.

Par un trou la digue est defette.
La mule perd l'emble au sejour...[12]
Qui tient la poesle par la queue,
Ainsi comme il veut la remue,
L'oste du feu, la met au feu,
Fricasse comme bon luy semble.
Un os à deux mastins ensemble,
Combien qu'il soit gros, est trop peu...[6]
De hannetons la bonne année.
Je hay la beauté profanée :
Ce qui est rare ha plus de prix.
Le doux refus l'appetit donne.
Le don qui à tant s'abandonne
Trop difamé tombe à mépris...[12]
Jadis la tortue maufette [1]
Pressa l'aigle qui la rejette
De la faire voler par l'air [2].
Par force il l'emporte et la lasche.
D'en haut elle fond et s'écache,
Paiment d'avoir voulu voler.
Un cerf, borgne d'un œil, viande
Du long d'une rivière grande.
L'œil borgne il tenoit devers l'eau ;
Sus la terre du bon œil guette,
D'où plus il creignoit qu'on l'aguette.
Par le fleuve avale [3] un bateau.
Un arbalestrier de là tire
Au cerf une tranchante vire [4],
Qui les costes luy traversa.
Mal ne luy vient d'où se defie,
Mal luy avient d'où plus se fie
Et d'où moins de mal il pensa.
Un autre cerf fuit l'enceinte
D'aucuns veneurs, et par contreinte

1. Mal faite (Roquefort).
2. Imité d'une fable de Pilpay. Cf. La Fontaine, *la Tortue et les deux canards.*
3. Descend.
4. « Est une espèce de traict d'archaleste, dit Nicot, lequel tiré vole comme en tournant. »

Dans la caverne s'est jetté
Du fier lion qui le dechire.
En vain d'un malheur se retire
Qui tumbe dans l'autre apprestè ..[6]
  Regarde davant et derriere.
Au soleil ne porte lumiere ;
Ne verse de l'eau dans la mer.
Freslon la cigale n'apelle
Au prix de la chanson plus belle.
Veux-tu cueillir ? te faut semer...[24]

A MONSIEUR DE VILLEROY

  Quand je pense au divers ouvrage
Où j'ai badiné tout mon âge,
Tantost epigrammatisant,
Tantost sonnant la tragedie,
Puis me gossant en comedie,
Puis des amours petrarquisant ;...[6]
  Je ri de ma longue folie
(O Villeroy, de qui me lie
L'amiable et nette vertu)
Et je di voyant ma fortune,
Maigre s'il en fut jamais une,
Je suis un grand cogne festu,
  Qui cogne, cogne, et rien n'avance.
J'ay travaillé sous esperance ;
Les rois mon travail ont loué,
Plus que n'a valu mon merite :
Mais la recompense est petite
Pour un labeur tant avoué.
  Puisque je n'ay crosse ny mitre,
Puis que je n'ay plus que le tiltre
D'une frivole pension,
Bonne jadis, aujourd'huy vaine,

Qui m'emmuselle et qui me meine
Pour m'accabler de passion ;
Doncques le mieux que puisse faire,
C'est me tromper en ma misere,
Maladif pauvre que je suis.
Voire au milieu de mon martire
Me faut essayer la satire.
Souffrir et taire je ne puis.
Tout le premier essay je trace
Sur un discours joyeux d'Horace,
Patron satiric des Latins.
Depuis, d'une façon nouvelle,
En des vers que mimes j'appelle,
J'ose attaquer les plus mutins...[24]

. . . . . .[66]
Es-tu courtisan ? tu souhettes [1]
Ta maison : et puis tu regrettes
La cour, te trouvant seul chez toy.
Es-tu aux champs ? tu veux la ville.
En la ville, ô ame labile !
Quand seray-je aux champs à requoy [2] ?...[66]
Une espece y a de folie
Qui regne en cette humaine vie,
De gens qui craignent de bruncher
En beau chemin : qui fouls s'effroyent
De feux et d'eaux que point ne voyent,
Mourant de peur d'y trebucher.
Une autre sorte est en usage
Bien diverse et de rien plus sage,
Qui à travers rochers et feux,
A travers estangs et rivieres
Brusque se donne des carrieres,
Sage à luy, pour tous furieux.

1. Imité très-librement d'Horace, *Sat.*, I, 1.

2. A repos, expression que Baïf emploie souvent aussi.

Bien que sa maistresse ou sa mere,
Sa sœur ou sa femme ou son pere,
Ou ses amis luy crît tout haut :
Garde ! voyla une grand fosse !
Plus pres de luy la voix on haulse,
Plus il est sourd, moins lui en chaut.
D'erreur à ceste-cy pareille
(Que nul de vous s'en émerveille)
Le commun des hommes se deut [1].
Carcasset est fou qui s'endette,
A fin d'avoir dont il achette
Cent mille anticailles qu'il veut...[12]
Boguin est bien fort habile homme
Qui ne donroit pas une pomme
Qu'il n'en sceut r'avoir son denier.
Et Fabi c'est une grand'beste
Qui jour et nuit se rompt la teste
A rimailler. Le sot mestier !...[12]
Mais ceux que sur tous je deplore,
A qui deux drachmes d'ellebore
Plus qu'aux autres faut ordonner ;
Voire à qui faut, pour leur suffire,
Toutes les isles d'Anticyre,
Où croist l'ellebore, donner,
Sont les malades d'avarice,
D'impieté mere nourrice,
Qui ne croiront autre malfait
Sinon que leur tas diminue,
Et pourveu qu'il leur croisse à vue
Estiment vertu le forfait...[120]
Bien qu'en mon long propos je tire,
Le milliesme je ne puis dire
Des fadézes du genre humain.
Mais, car il est fou qui s'oublie,
Mon doux maistre je vous supplie
Mettez icy l'œil et la main.

1. Se plaint, du verbe se douloir (Burguy, II, 112).

Parce qu'on dit que tous les hommes
De nature ainsi faits nous sommes,
Qu'un bissac au cou nous portons,
Poche davant, poche derriere [1].
Davant (c'est l'humaine maniere)
Les fautes d'autruy nous mettons.
Derriere nous jettons les nostres.
Voyans clair aux pechez des autres,
Aux nostres avons les yeux clos.
Si jamais vous ay fait service
Qui vous ait pleu, voyez mon vice
En la poche dessur mon dos.
Je n'y voy poche ny pochette :
Sont abus : ou tu es poëte,
Ou bien tu as de l'avertin [2].
Tous sommes fouls. O fouls, j'ordonne
Que le grand au petit pardonne ;
Car chacun ha son ver coquin [3].

LIVRE DEUXIÈME [4]

Joyeuse, cependant que j'use
Du doux reconfort de la Muse,
Cherchant de tromper ma douleur,
Si je puis quelque ouvrage faire
Qui doive profiter et plaire,
Quelque bien revient du malheur.
Le terme escheu, la rente est due.
En fin sonne l'heure atendue.
Faites moissons, les bleds sont meurs.
Tems de travail, tems de s'ébatre ;

1. Imité de Phèdre, IV, x. Cf. La Fontaine, *la Besace*.
2. Ou bien tu es fou.
3. Ver solitaire.
4. Le livre II se divise en 15 pièces.

Tems de paix et tems de combatre.
Amandons nos mauvaises meurs...[24]
  Garde ta robe, oste la tache.
Le mauvais sarcleur tout arrache.
Bon berger tond, n'escorche pas.
Etein dans la maison voisine
Le feu qui chez toy s'achemine.
Tu creus[1] ton heur et te trompas...[24]
  Le renard sçait force cauteles.
Le herisson fait ruses telles,
Se couvre et s'enclost dans sa peau.
Singe aux laqs ne se laisse prendre.
Le liepard[2] feignant mort s'étandre
Atrape un singe bien et beau...[12]
  Recours à Dieu : l'ancre est rompue,
Longtemps ha[3] la voile abatue ;
La tourmente s'augmente fort.
Les mariniers perdent courage.
La nef s'ouvre : un commun naufrage
Est de touts le seul reconfort...[102]

  La Valette, nous voyons naistre
Le lyon du lyon pour estre
Noble entre tous les animaux ;
L'egle de l'egle genereuse
Portant la rasse[4] valeureuse
Voler hautain sur les oiseaux.
  Toy, fils d'un guerrier capiténe,
Ses vertus acquises sans péne
Tu fais reluire en tout bon heur.
Mais l'amour qu'aux lettres tu portes

1. Passé défini du verbe croire.
2. Léopart (les deux formes dans N.; L., hist. et étym.).
3. Longtemps il y a, depuis ongtemps ; l'ancienne langue supprimait l'*y* dans ces sortes de phrases (Burguy, I, 257 ; Génin, Var., p 186).
4. Comme dans Ronsard, *c* et *ss* permutent souvent ensemble.

Te doit combler en toutes sortes
Du los d'un immortel honneur.
  C'est pourquoy dedier je t'ose
Des vers qu'à l'escart je compose
Recueillant des fleurs du sçavoir
En des tortis[1] liés sans ordre.
Contre qui viendroit pour me mordre,
Amy des Muses, fay toy voir...[36]
  Nul n'est si ferré qui ne glisse,
Si bon pilot[2] qui ne perisse,
Ne[3] si beau que plus beau ne soit,
Ne si bon chartier qui ne verse,
Ni fort si fort qu'on ne renverse.
Qui plus se plaist, plus se deçoit.
  Nul si fin que femme n'assote.
Plus frapez, plus bondist la plote[4].
Tai toy du mal, dy bien du bien.
Croy sagesse, excuse folie.
Sac demy plein à l'aise on lie.
Asne vieil ne vaut plus à rien...[60]
  L'homme propose et Dieu dispose.
Nul n'est heureux en toute chose.
Force n'est droit et fait le droit.
Qui fait folie et la publie
Est fol d'une double folie.
Le fol prend l'envers pour l'endroit.
  S'endetter fait le libre esclave.
Vin s'abonist en fraische cave :
Bon vin s'aigrist en chaud celier.
Vigne double si elle est close.
Chiche plaideur perdra sa cause.
Le temps est un bon conseillier...[18]
  Bon marché nostre argent atire.
Plus on defend, plus on desire.

1. Couronnes, guirlandes*.
2. Pilote (les deux dans N.).
3. Ni.
4. Pelote (N. préfère plote, mais en vue d'une fausse étymologie). Syncope ancienne (Palsg., p. 196) et fréquente (Nisard, *Patois de Paris*, p. 249).

Ce qui plaist est demi-vendu.
Serrure quitte[1] à la coignée.
Vertu se cache dedaignée.
Mal faire n'est pas defendu...[12]
Tout s'endure, si non trop d'aise.
Douce pluie un fort vent apaise.
Ce sont deux promettre et tenir.
En longs plaids advocats vendangent.
Sont erignes[2] qui s'entremangent.
Pensons que devons devenir...[12]

Desportes, avec la prudence
Mettons à profit la science.
Plus de sens et moins de savoir.
Car ceux à qui manque sagesse
Perdent souvent faute d'adresse
Le plaisir, l'honneur et l'avoir.
Tien pour vray ce que je propose.
En tout ce qui est nulle chose
N'est plus ancienne que Dieu,
Qui eternel davant son âge
Sans estre d'aucun parentage
Est pere de tout en tout lieu.
Rien de plus grand tu ne dois querre[3]
Qu'est le lieu qui le monde enserre,
Auquel se contient l'univers ;
En rien plus de beauté n'abonde,
Qu'en la grande beauté du monde
En soy beau, parfait et divers...[12]
Rien n'est plus commun qu'esperance
Qui là où n'est rien qu'indigence
Daigne bien venir abiter.
Rien ne se voit plus profitable

1. Cède.
2. Transposition de sons, pour *iregnes* (L., étym. de Érigne), araignées (L., étym.).
3. Ancien infinitif, auj. quérir (Joinville).

Qu'est la vertu, seule valable
Pour toute chose aprofiter[1]...[6]
  Si davant que venons à naistre
Nous sçavions ce que devons estre,
Nous pririons Dieu ne naistre point.
Mais depuis que sommes en vie
Fuïr la vie est grand'folie :
Le sage la laisse en son peint...[12]
  Plaisir déplaist à qui s'en soûle.
Il vit prou bien qui tousjours roûle.
L'envie aux grands, l'heur aux moyens.
Jamais plus pauvre ne puis estre
Que je fu quand Dieu me fit naistre.
S'ils font empirer, fi des biens !...[18]
  Il n'est riche qui du sien n'use.
A l'ami secours ne refuse.
Plaisir contreint ce n'est plaisir.
Garde toy de vouloir vengence
D'un qui sans y penser t'offense.
Le tort se mesure au desir...[18]
  Quel honneur font les armoiries
Que l'on traine par les voiries ?
Vertu les races anoblist.
Qui hait la vertu se degrade.
Noblesse ne gist en bravade.
Vice la noblesse abolist.
  Le peuple d'obéir ne tarde
A la loy, quand le grand la garde
Qui premier la met en avant.
Toy qui es roy, si tu veux vivre
Aimé, servi, de peurs delivre[2],
Bien obéi, redi souvent.
  Aimer son peuple et clement estre ;
Son estat garder ou l'acroistre ;
L'humble choier, le fier domter ;
Haïr le meurtre, oster le vice,

1. Faire profiter.

2. Délivré, libre.

Regner en paix, faire justice,
C'est par où faut au ciel monter.
Mais que peuvent les lois vendues
Où les bonnes meurs sont perdues ?
Où rien ne regne que l'avoir ?
Où l'impudence on authorise ?
Où sans la fraude lon meprise
Et la sagesse et le sçavoir ?
Toute licence debordée
Court à son mal outrecuidée.
A qui plus loise [1] que raison
Osera plus qu'il ne luy loise.
Garde tes lois, terre françoise :
C'est de tes mauls la guerison...[60]

Do, posseder de quoy bien faire
Et le pouvoir et ne s'y plaire,
Si ce n'est mesfait, c'est forfait.
Autant vaudroit qu'il fust à naistre
Qui seulement pour soy pense estre,
Et sinon à soy ne bien fait.
Des Muses le serviteur sage
Qui porte leur docte message,
Ne doit pas en estre envieux ;
Et s'il ha quelque savoir rare
Ne faut pas qu'il en soit avare :
Mais le départe [2] gracieus,
La plus part d'une mode ouverte,
L'autre part de façon couverte,
Selon la force des cerveaux.
Je hai la science muette,
Et n'aime le savant qui jette

1. A qui plus il est permis. Loise est le subj du verbe loisir, unipers., imd. prés., loist, *licet*, imp., loisoit, *licebat;* il est permis, concédé (N. ; Roquef.; R. de la R., 19650; R. de T., 15277, forme Léir; Burg., II, 173 ; sa conjug. dans la *Gram. de Du Guez*, éd. Génin, p. 1004).
2. Partage.

Ses marguerites aux pourceaus...[12]
  Le grand Nil, qui l'Egypte engresse
Du limon qu'aus terres il lesse
En se debordant par moyen,
Si trop petite il fait sa crue,
Ou si croissant trop il se rue,
Il fait plus de mal que de bien...[12]
  En nos maisons les arondeles
Ont fait leur nid : mais peu fideles
Ne nous visitent qu'au doux tems.
L'esté faut-il? plus n'y sejournent.
Passé l'hyver elles retournent [1]
Quand nous retournons au printems.
  Le grand et cruel crocodile
Soufrira qu'un petit trochile
Dedans sa gueule se paistra :
Non qu'il l'aime pour luy bien faire :
Mais bien pour en avoir à faire
A curer ses dents le lairra...[6]
  O vin, je te blâme et te loue.
Qui à toy se frote et se joue
Reçoit déplaisir et plaisir.
Tu es bon et mauvais ensemble :
Et pour dire ce qui m'en semble
Ne puis t'aimer ni te haïr.
  Qui te blâmeroit à outrance ?
Qui te louroit, vin, sans offence
Ayant quelque moyen sçavoir ?
Tu fais devenir le gueu prince ;
Tu fais paroistre gros le mince;
Deux soleils pour un tu fais voir...[56]
  Las ! souvent la griève famine
Ou l'ardante soif extermine
Les chantres innocents oiseaux.
Les plantes qui portent olives,
Fruits profitables, sont tardives :

1 Elles reviennent.

Tost sont venus steriles sauls [1].
Formis d'Inde, bestes taquines,
Qui l'or tiré des riches mines
Avares crueles gardés [2],
Que sert l'or en vostre puissance,
Si n'en ayans la jouissance
Les autres vous en engardez?
Des plus grands cedres qui florissent
Les fruits ne boutent [3] ni meurissent ;
Petits portent fruits sans florir.
La figue douce rien ne flaire [4].
Le coing aspre au goust ne peut plaire ;
Mais l'odeur le fait requerir...[66]

Je suis malheureux secretaire [5] :
Villeroy, je ne puis me taire :
Sans gages cinq ans sont passez.
Mais si valons nous quelque chose,
Et librement dire je l'ose,
Ne devrions pas estre cassez...[138]
De nostre temps le monde honore,
Admire, loue, sert, adore
L'homme de neant [6] s'il ha de quoy,
Si du vertueux il avise
Quelque soufréte [7], il le deprise.
Je m'en tien, je sçay bien à quoy...[6]
O Villeroy, je quier richesse.
Si je n'ay aquis la sagesse,
A peine puis-je l'aquerir.
Houer [8] ne puis : l'age me domte :

1. Saules; forme qui a persisté jusqu'au XVIe siècle (N.; L., étym.).
2. Allusion à une fable antique. V. Properce, III, XIII.
3. Ne poussent.
4. Ne sent*.
5. Au sens primitif, confident*.
6. Monosyl. Cl. p. 285.
7. Indigence*.
8. Manier le houe (Roquef.; Palsg., 516).

Mandier ce m'est trop de honte.
Pitié, de male faim perir.

Graces à mon roy debonnaire,
Son regne un siecle nous vient faire,
Cheverni, rare en son bonheur,
Où le bon, sans douter [1] le pire,
Peut sentir ce qu'il veut, et dire
Tout ce qu'il sent dedans le cueur.
Qui ne sçait le chemin qui mene
A la grand mer pour guide prene
Le courant de la premiere eau,
Et qu'aval la rive costoye,
Il s'en ira la droite voye
Se rendre en la mer bien et beau...[6]
Celuy qui plus sçait moins presume,
Et qui moins sçait d'orgueil s'enfume.
A touts deplaist qui seul se plaist.
Il se cognoist, qui bien se mire.
Qui bien se cognoist, ne s'admire.
Qui ne s'admire, sage il est.
Bons levriers sont de toutes tailles.
Où le grain bon, bonnes les pailles.
Bons maistres bons valets feront.
Toreau court où la vache beugle.
Si l'aveugle meine l'aveugle
Au fossé tous deux tumberont.
Enfans d'Adam tretouts [2] nous sommes
Nez à faillir, malheureux hommes,
Nez à bien faire si voulons.
Nul ne vit qui n'ait quelque vice.
Et touts enclins à la malice
De trop nous aimer nous doulons [2].
Il n'a creinte qui ha proueesse :

1. Redouter *. Génin, Var., p. 454; Montaigne).
2. Tous en général (Roquef.; 3. Gemissons.

Qui n'a creinte ne sent tristesse :
Qui ne sent tristesse est heureux.
Le sage à qui rien n'est nuisible,
Sans s'ébranler gaillard paisible,
A pair [1] d'un dieu va vigoureux.
Mais je demande que veut dire
Que touts hommes jusques au pire
Admirent, louent la vertu,
L'exaltent, et la magnifient;
Honorent, voyre déifient
Celuy qui s'en est revetu.
La vertu en leurs rois souhettent.
Promts et volontiers se soumettent
A ceux qu'ils jugent vertueux.
S'ils ont different, les en croyent.
Leur conseil et leur avis oyent,
Et vont comme à l'oracle à eux.
Et nul ne dira qu'il ne sente
En luy mesme, quand il la vante,
De vertu quelque sentiment;
Mais bien qu'une estime il en face
Comme de chose qui surpasse
Ce qu'on prise communément,
Toutefois plus tost il desire
Tout autre chose qu'il n'aspire
A estre homme bon et entier :
Fera tout plus tost que de tendre
De tout son estude à se rendre
Atrempé [2], sage et droiturier.
Quoy faisant et promt et docile,
Il en deviendroit plus abile,
Pour de sa personne ordonner
Et pour mener mieux son ménage,
Et pour regir tout un vilage
Voire une cité gouverner.
Il sçauroit porter la richesse

1. A l'égal (N.).

2. Moderé, *temperatus* (N

Et la soufrete [1] ; auroit l'adresse
D'entretenir et ses amis
Et ses parents ; à pere et mere
Les devoirs deuz sçauroit bien faire ;
Voire à Dieu comme il est permis.
  Mais touts, les uns suivent la guerre,
Les autres labourent la terre,
Aucuns en marchandise vont ;
Qui exerce la medecine,
Qui fait le fait de la marine,
Et beaucoup d'autres metiers font.
  Les uns de la maçonnerie
Les uns de la charpenterie,
Qui de chanter, qui de plaider.
Mais la plus part de touts qui sçavent
Mieux faire leurs metiers, ne sçavent
En l'heur ni au malheur s'aider.
  Car presque touts sont miserables.
O si, comme ils sont raisonnables,
Ils suivoient la droite raison,
S'abituans à l'exercice
De la vertu loing de tout vice !
Heureux seroient dans leur maison.
  Heureux seroient dedans leur ville.
Chacun d'eux apart plus abile
Heureux en soy mesme seroit.
Car qui seroit et bon et sage
Constant de sens et de courage
Bien aimer de Dieu se feroit.
  Qui bien aimé de Dieu peut estre,
Il sçait bien la raison cognoistre,
Il est droiturier, il est saint,
Il est sage et pour dire en somme
Celuy vrayment est heureux homme
D'un heur qui n'est fresle ni feint.
  Il se peut faire que l'on meine

1. Indigence (N.; L., étym de Souffreteux; Joinville).

Bien justement la vie humaine
Sans advocat ni laboureur,
Sans maçon, sans apoticaire,
Ni medecin et sans notaire ;
Sans loy tout iroit en erreur.
Qu'il ne soit vray, les Scythes vivent
Qui rien que nature ne suivent
Sans bastir, planter ni semer.
Mais là où manque la justice,
On ne vit là que dans le vice,
Sans s'entraider ni s'entraimer...[6]
Là, la vie est malencontreuse,
Toute la cité malheureuse ;
Là, torts, outrages et debats ;
Là, la religion est nulle ;
Là, la vertu loing ou recule ;
Là, le respet est mis en bas.
Qui n'est cordonnier et achette
La chaussure qu'un autre a faite
Fort bien s'en acomodera.
Qui ne laboure ni boulange
D'un boulangier le pain qu'il mange
A son besoing achetera.
Mais celuy qui n'a preudhomie,
D'autruy ne peut aider sa vie :
Rien d'autruy ne mét à profit.
Nul droit à propos ne sçait prendre ;
Nul droit à propos ne peut rendre.
Dieu le laissa quand il le fit...[6]
Qui n'a ni maison ni ménage
Ni cheval en cherche à louage
Ou l'emprunte de qui en a ;
Mais qui n'a bon sens en sa teste
En recouvrer n'est chose preste [1].
Nul jamais bon sens ne dona...[30]
Vertu ne gist pas en parade

1. Aisée, qu'on a à sa disposition *.

Comme une vaine mascarade,
Où dehors tout est reluisant.
Vertu est d'or toute massive,
Non contrefaite, mais naïve,
Sous la raison se conduisant.
  Philosophie en est l'ecole,
Non pour en faire une parole.
A vertu faire, non parler.
La vertu, prou l'ont en la bouche;
A peu la vertu le cueur touche :
C'est ce qui fait tout mal-aler.

  Le sage doit sage paroistre
Haut et bas ; grand le grand doit estre
Et fust-il au fond d'un cavein.
Bellievre, qu'honneur accompagne.
Le nain, fust-il sur la montagne,
Ne sera pas autre que nain.
  O si j'avoy de la richesse,
Autant que la juste sagesse
En souhete pour son besoing,
Je ne fuiroy la compagnie
Des plus grands, où je hai ma vie,
Honteux m'en retirant bien loing.
  Au milieu d'eux haute la face
Je diroy d'une franche audace
Ce qui me poise sur le cueur :
Mais combien que le vrai j'entende,
Pauvreté dure me commande
Cacher ce que j'ay de meilleur.
  Muet je suis, et n'ose dire
Que nostre infortuné navire
Court par les vagues emporté.
Déjà la voile est abatue ;
Nul matelot ne s'evertue ;
L'eau perd l'un et l'autre costé.
  Ah ! que c'est chose malaisée

La mer, par la pompe épuisée,
En la grande mer reverser.
Aucuns dorment ; autres se cachent ;
Nuls ne comparoissent, qui sachent
Le peril pressant repousser.
  Les bons mariniers qui bien sussent
Y remedier s'ils y fussent,
Sont jettez dehors du vaisseau.
Eux pillent tout comme corsaires.
Outrage conduit les afaires.
Tout flote à la merci de l'eau.
  L'ordre est perdu. Plus le partage
Egalement ne s'y menage.
Rien en commun n'est manié.
Faquins commandent ; et les pires
Audessus des bons font les sires.
Je crein fort que tout soit noyé...[42]
  Nostre France est tousjours la France :
Mais des hommes la mesme engeance
Change de façons et de meurs.
Un tems le peuple y fut sauvage :
Depuis par un plus doux usage
François polis se font meilleurs.
  Est-ce pas une chose estrange,
Par un soudain et nouveau change,
Que les mauvais deviennent bons?
Et puis par un siecle execrable
Des bons la race abominable
Suivre les perverses façons?...[50]
  Impudence a chassé Justice.
Vertu fait joug dessous le vice ;
Temperance nous ha quitez.
Foy, la déesse venerable,
Charité douce et secourable,
Avec les bonnes déitez,
  Vers le ciel ont pris leur volée,
Laissant la terre desolée
En proye à l'outrage plus fort.

Esperance, déesse bonne,
Seule nous demeure et nous donne
Quelque amiable reconfort.
C'est, ou que la guerre cruelle
D'une vengeance mutuelle
Ce malin siecle abolira,
Ou que par le destin celeste
Un homme de Dieu cette peste
D'un saint remede guerira [6]
O qui sera ce brave prince
Qui roy de plus d'une province
Les peuples unis reglera,
Chassant des humains toute injure,
Tenant main forte à la droiture,
Qui les mechans debellera [1] ?
Qui premier par un clair exemple,
Ouvrant à Dieu son digne temple,
Voura l'honneur saint qui est du?
Abolissant et l'heresie
Et l'idolatre hypocrisie,
Qui le vrai devoir a perdu ?...[30]

En bon gueret bonne semence
Rapporte fruit en abondance,
O Mollan, amy de vertu.
En lieu de la semence vraie
Mauvais terroer [2] donne l'yvraie.
J'ay semé, cueillir puisses-tu.
Sous le soleil rien n'a durée ;
Nulle chose n'est assurée ;
Tout se change, tout s'entrefuit.
Faut mourir qui ha pris naissance,
Celuy finira qui commence.
L'un achevé, l'autre où poursuit.
L'un montre ce que l'autre cache ;

1. Vaincra, *debellare* (N.). 2. Terroir, selon la prononc.

L'un a planté, l'autre l'arrache.
Ce qu'avons de grand soing dressé
Nous renversons par un caprice.
Nous levons un neuf edifice,
Abatons le vieil delessé...[12]
Aucunefois d'amour extrême
Nous aimons, et la chose mesme
Que nous aimons alons haïr.
Nous guerroyons à toute outrance :
Nous nous joignons par aliance
Ce que nous alions envahir.
La guerre estoit, la paix est faite.
Que l'homme ait tout tant qu'il souhaite :
Comment se peut il contenter
Entre choses tant variables,
Contraires, pareilles, muables,
Faites pour l'homme tourmenter?...[24]
Nul ne prevoit son avanture :
Et s'il la prevoit d'aventure
Que luy profite la prevoir?
Nul n'est si puissant qu'il évite
Le sort où lon se precipite.
Rien ne vaut prevoir sans prouvoir [1]...
Ce qui plus l'esprit me travaille,
C'est lors que je pense qu'il faille
Que les bons soufrent tous les maux
Deuz [2] aux méchants : et qu'au contraire
Les biens, deuz aux bons pour bien faire,
Se donnent aux plus déloyaux.
Le méchant, qui n'a point de cesse
De mal faire, croist en richesse ;
Tout luy succede à son souhet.
Le bon de bien faire prent peine :
Et semble que sa peine est vaine,
D'autant que fortune le haït.
Du méchant je sçay, quoy qu'il semble

1. Pourvoir, *providere* (N.). 2. Dus.

Que tout bon heur chez lui s'assemble,
Que ce bien n'est pas le vray bien.
Mesme les beaux jours de sa vie,
Auxquels le peuple porte envie,
En l'eternité ne sont rien.
Ce n'est qu'une ombre qui tost passe.
Pour les biens la mort ne fait grace ;
Bons et mauvais passent le pas.
Si sçai-je que l'heur veritable
Atend celuy qui droit et stable
Revere Dieu jusqu'au trespas... [102]

Jeune Lansac, dés ton enfance,
Fuiant le chemin d'ignorance,
Apren de choisir la vertu.
De ton pere la preudomie,
La valeur de ton frere amie
Sans estre piqué verras-tu?
A toy qui as l'ame bien née
De beaux patrons environnée,
Rien ne peut estre malaisé;
Mais en tout tes desirs tempere.
Douteux le trop savoir modere
Retenu pour n'estre abusé.
Eusses-tu pour voler des ælles
Jusqu'aux demeures éternelles,
De Dieu ne cherche la grandeur.
Dieu tout sçavant, tout bon, tout sage
Emplist le tout de son ouvrage
D'incomprenable resplendeur.
Dieu desur tout honore et prise,
A fin que Dieu te seignorise [1].
Si Dieu se fait seigneur de toy,
Dessus toutes choses quelconques
Seigneur seras. Honore donques

1. Te gouverne; subj. de seignorir (Roquef.; Palsg., p. 695).

Ton Dieu, ton seigneur et ton roy.
  L'honneur plus grand[1] que puisses rendre
A Dieu sera de bien aprendre
A le cognoistre et l'imiter,
Combien qu'il soit inimitable
Et rien ne soit du tout semblable
A luy qu'on ne peut limiter...[162]
  Estime ton corps la vêture
De ton ame, et ton ame pure
Du haut Dieu le temple honoré.
Tien donque ton corps net de blâme
Puis que c'est l'abit de ton ame,
Temple où Dieu veut estre adoré.
  Elevant à Dieu ton courage
Commence par Dieu ton ouvrage.
Sans Dieu ne te faut rien oser.
Mesme davant que prendre aléne,
De Dieu la bouche et l'ame pléne
Vien du labeur te reposer.

LIVRE TROISIÈME[2]

. . . . . .[42
  Peu vaut raison contre la force.
Nous n'en prenons sinon l'escorce :
Raison est l'ame de la loy.
C'est loy la raison naturelle.
En la royauté bonne et belle
La loy vivante c'est le roy...[50]
  C'est grand mal desobéissance.
Qui baille au meschant la puissance
Baille l'espée au furieux.

1. Cet emploi du comparatif chez les poëtes du XVIe siècle pour le superlatif est fréquent 2. Se divise en 7 pièces.

Qui bienfait honore et chastie,
Il entretient l'humaine vie.
Où les bons regnent tout va mieux.
La guerre civile ruine
Les deux partis, quand elle fine [1],
Perdant et qui gaigne et qui perd.
Concorde fait les beaux affaires [2] :
Discorde fait toutes miseres,
De grands maux le presage appert [3]... [30]
Homme, ne fais à nul injure :
Marche pensant toute droiture,
Dit Hipparche en son monument.
Sans droiture peu vaut vaillance;
Où tous tiennent juste balance
Vaillance ne sert nullement.
Chacun vante sa mercerie [4].
Chacun son mal tresmauvais crie.
Il n'y a mal sans quelque bien.
Rien ne vouloir trop, l'heur consomme :
Tout autre chose sert à l'homme,
L'homme à l'homme ne sert de rien.. [12]
Prou de fureur la mort encourent;
Peu de raison à la mort courent.
Vivre n'est vivre seulement.
Bien-heureux qui bien mourir ose.
Bien vivre est beau. C'est peu de chose
Vivre tellement quellement.
De la vie où tout mal s'appreste,
Telle est quelquefois la tempeste
Que la mort en est le doux port.
Qui traisne sa vie en misere
Sans à soy ny autre bien faire
Serait plus heureux d'estre mort.
Grande honte aux hommes deust estre
Tous animaux naissans cognoistre

1. Cesse, de finer, finit*.
2. Masculin encore à cette époque. V. p. 216, note 3
3. Apparait (Palsg., p. 104 Joinville).
4. Marchandise, *merx*.

Ce qui leur sera sain ou non,
Fors l'homme seul, dont la naissance
Foible et nue est sans cognoissance
De ce qui doit lui estre bon...[36]
  Contre femme point ne debattre.
Les valets yvres point ne battre,
Pour ne sembler yvre comme eux.
Son pareil prendre en mariage.
Qui s'allie à plus haut parage,
Se lie à maistres outrageux...[48]

. . . . . .[18]
  O verité, concitoyenne
Des bons dieux, à toy je me tienne,
Faisant mon seur appuy de toy :
Toy ne permets que je chancele
Par le faux ; le vray ne me cele :
Tout le droit chemin meine moy...[12]
  C'est une bien grande sottise,
Et j'oseroy dire bestise,
Vivre homme, et vivant ne sçavoir
Quel est le vray devoir de l'homme.
C'est la bestise à la grand'somme[1],
Sçavoir et manquer au devoir...[6]
  Je ry. O que c'est grand'folie
Que d'aller au prix de la vie
Encontre le cours du marché.
Quand le vice la vertu brave,
La vertu se cache en la cave,
Le vice on haulse recherché.
  Vivons, vivons, c'est la coustume :
Apres la douceur l'amertume :
Laissons passer les plus chargez.
Qui fait bien perd et grace et peine.

1. Commune au grand nombre.

La presse des plus forts m'emmeine,
Les bons s'en vont descouragez...[36]
Qui a peut en avoir encore.
Qui n'en a point nul ne l'honore,
Fust-il Orphée ou Arion.
Sçavoir ne vaut sans artifice.
L'estat, l'office et benefice
Viennent de là par fiction.
Qui ne sçait contrefaire et feindre
N'y peut parvenir ny atteindre.
Reva-t'en si tu es naïf.
Tu es ouvert, franc, debonnaire :
Et pource tu ne saurois plaire.
Que feras-tu, pauvre Baïf ?
Nul tout à fait tu ne courtises.
Tu hais de souffrir leurs vantises.
Tu n'as nul espoir qu'au bon roy.
Ton esprit en vain tu travailles,
Et penses tu bien que tu vailles
Qu'un roy se souvienne de toy?
Resoù toy la cour plus ne suivre ;
D'ambition plus ne t'enyvre ;
C'en est fait : tu n'y vaux plus rien.
Retire toy ; passe t'en donques :
Et raccourci tes robes longues
Et de la cour n'atten du bien...[24]

. . . . . .[12]
Puisque les propos veritables
Ne sont ouïs, contons des fables ;
Possible on les escoutera.
Esopet les fit par l'oracle
Pour en riant faire miracle
En l'esprit qui les goustera.
Un loup, ayant faict une queste
De toutes parts, en fin s'arreste

A l'huis d'une cabane aux champs,
Au cry d'un enfant que sa mere
Menaçoit pour le faire taire
De jetter aux loups ravissans[1].
Le loup qui l'ouit en eut joye
Esperant d'y trouver sa proye :
Et tout le jour il attendit
Que la mere son enfant jette.
Mais le soir venu, comme il guette,
Un autre langage entendit.
Car la mere qui d'amour tendre
Entre ses bras alla le prendre,
Le baisant amoureusement
Avecques luy la paix va faire :
Et le dorlotant pour l'attaire[2]
Luy parle ainsi flateusement :
Nenny, nenny, non, non, ne pleure :
Si le loup vient, il faut qu'il meure ;
Nous tûrons le loup s'il y vient.
Quand ce propos il ouït dire,
Le loup grommelant se retire :
Céans lon dit l'un, l'autre on tient.
Une autre d'une autre maniere.
Un serpent avoit sa taniere
A l'huis d'un paisan bucheron[3] ;
L'enfant du paisan ne s'avise
Qu'il marche la beste surprise,
Qui le mordit par le talon.
Le venin dans les veines glisse ;
Et soudain sa froide malice
Montant jusqu'au cœur l'estouffa.
L'enfant mourut : le pauvre pere
Et de douleur et de colere
Contre le serpent s'eschaufa.
Pour vanger son fils, sa congnée

1. Imité d'Ésope. Cf. La Fontaine, *Fab.* IV, XVI.
2. Le faire taire.
3. Imité d'Ésope.

Il a sus le champ empongnée,
Se plante au goulet[1] du serpent.
Et tant attendre delibere
Que celle[2] mechante vipere,
S'elle[3] sort, il tue[4] l'attrapant.
Elle de son meffait coupable,
Cauteleuse et non decevable,
Guette autour devant que sortir.
Le pere, hastif de vengeance,
Un coup de sa congnée elance
Cuidant[5] la beste mipartir.
Mais il la faillit ; car la teste
De la beste à se plonger preste
Dedans le trou se recacha.
La congnée à faute chassée
D'une taillade en long tracée
La roche du goulet trencha.
Ceste vermine ainsin evite
La vengeance et la mort subite.
A jamais du juste courroux
La marque sus le trou demeure
Qui l'advertist qu'il ne s'asseure.
Aussi ne fait le serpent roux.
Car par le conseil de sa femme
Le paisan le serpent reclame
Et le recherche à faire paix,
En mettant devant la taniere
De celle vipere meurtriere
Du pain et du sel tout exprés.
Mais le serpent qui ne s'y fie.
Caché dedans son trou luy crie :
Jamais la paix je ne croiray
Tant que la sepulture proche
De ton enfant, et sus ma roche
Ce grand coup marqué je verray.

1. A l'entrée du trou.
2. Cette *.
3. Si elle.
4. Syllabe féminine surabondante.
5. Pensant.

Maintenant je diray la fable
Du sot cheval et miserable
Qui sa force ne cognoissoit[1] :
Que le cerf, avec l'avantage
De sa ramure, d'un gangnage[2]
Leur commun herbis[3] dechassoit[4].
S'en vanger le cheval desire :
Qui droit à l'homme se retire
Et devers luy ayant recours
Lui conte le tort qu'il endure,
Et luy requiert de telle injure
La raison avec son secours.
L'homme trompeur luy va promettre,
Si le cheval se laisse mettre
Un frein en la bouche, et s'il veut
Qu'armé dessus le dos luy monte,
Et qu'il le meine et qu'il le donte,
Que du cerf vanger il se peut.
Le badin[5] cheval s'y accorde :
Luy tarde que son mors ne morde.
Mais si tost que le mors eut mors[6],
Tant s'en faut que du cerf se vange,
Que l'homme l'asservist et range
Esclave à jamais par le mors.
O que partout l'âge où nous sommes
Ceste fable vraye atteint d'hommes !
Un vieillard fut qui grisonnoit
Amoureux de deux concubines[7],
Toutes deux mauvaises et fines
Ausquelles il s'abandonnoit :
L'une vieille, l'autre jeunette ;
L'une faulse, l'autre saffrette[8].

1. Imité d'Ésope. Cf. La Fontaine, IV, XIII.
2. Se disait de tout champ où croissent toutes sortes de blés, etc.
3. Paturage (Roquef.).
4. Chassait, expulsait (N.).
5. Sot, peu raisonnable (L.).
6. Mordu, part. passé de mordre (Burguy).
7. Imité de Phèdre. Cf. La Fontaine, I, XVII.
8. Vive, pétulante (N.; Roquef.; ex. de Pasquier, *Col. d'amour, la Jeunesse*, éd. 1610, p. 245).

Quand la jeune le peut tenir,
Oste le poil blanc qui la fasche ;
La vieille tout le noir arrache :
Et le front chauve devenir.
Trois bœufs dedans un paturage
Paissoient d'accord ; et nul outrage
De beste qui fust n'enduroint[1]
Tant qu'ils vesquirent en concorde.
Entre eux se fourre la discorde :
Loups et lions les devoroint[2].
Un de nuict les hauts cieux regarde
Et les astres[3] ; et par mégarde
Dans une fosse creuse cheut.
Un passant l'oit qu'il se lamente ;
Entend sa cheute et sa descente ;
Et s'en rit quand la cause il sceut.
Tu es là fort bien par ta faute,
Toy qui levant la veue[4] trop haute
Au dessus de toy regardois.
Curieux de chose couverte,
D'une fosse à tes pieds ouverte
Nonchalant tu ne regardois.
Un porc-espy (belle devise
Du roy Louis, roy d'entreprise,
Pere du peuple surnommé)
Porc-espy, nourry dans l'Afrique,
Porte mainte fleche qui pique,
De sa nature ainsin armé,
Qu'en se herissonant il lanse
Contre qui vient luy faire offense.
Le loup qui ce porc aguettoit
Luy conseille qu'il se descharge
De tant rude et pesante charge,
Puis que nul besoin n'en estoit[5].

1. Enduroi'nt, enduroient.
2. Imité d'Ésope.
3. Imité d'Ésope. Cf. La Fontaine, *Fab.*, II, XIII.
4. Syllabe féminine destinée à être syncopée dans la prononciation.
5. Imité d'Ésope.

Mais quand il en auroit affaire
Qu'il reprist l'espy salutaire.
O loup, j'en ay desja besoin,
Dit le porc-espy, tout asteure[1].
Du loup la rencontre n'est seure
A qui a ses armes au loin.
Le herisson estoit en peine
Où se loger; la marmoteine[2]
Il pria le vouloir loger.
Ce fut aux mois de la froidure,
L'hiver quand la saison est dure.
Elle accorda le heberger[3].
Ainsi le meine en sa taniere,
Où l'hoste nouveau ne fut guiere
Que son hostesse ne faschast,
Avecque son escarde[4] droite ;
Car la place fut si estroite
Qu'il falait que lon se touchast.
La marmote pria son hoste
Le lendemain mastin qu'il s'oste
De son logis. Le herisson
Qui trouve la maison fournie
De ce qu'il faut, tresbien luy nie
Et luy chante une autre chanson :
Si quelcun en ce lieu s'offense,
Qu'il s'en aille, je l'en dispense,
Quant à moy je ne bougeray.
Si loger en ce lieu t'est peine
Tu peux desloger, marmoteine :
De l'hyver n'en deslogeray.
L'aigle fondant cruelle et fiere
Au sortir de la rabouliere[5]
Avoit troussé des lapereaux :
Et sur un haut chesne en son aire

1. Adv. à cette heure (N.; Palsg., p. 142).
2. Marmotte (L., étym.)
3. Imité d'Ésope.
4. Écharde (L., étym.).
5. Ou caterolle, petit creux où les lapins gitent et font leurs petits (N.).

Les avoit portez pour en faire
Gorge chaude à ses aiglereaux [1].
La haze la prie [2] les luy rendre.
L'aigle pitié n'en daigne prendre,
Mais d'orgueil se va surhausser.
La haze tous connils [3] assemble,
Et fait qu'ils s'en vont tous ensemble
L'arbre de l'aigle dechausser.
Tant grattent, tant rongent, tant minent
Que tout le chesne ils deracinent :
L'arbre la nuict tombe poussé
Au premier vent. L'aigle endormie
Et sa couvée y perd la vie
Parmy le branchage froissé.

. . . . . .[120]

La renarde et l'aigle vont faire
Amitié. L'aigle fit son aire
En la sime d'un arbre haut;
Au pié de l'arbre la renarde
Un buisson fort espais regarde
Où son terrier gratter luy faut [4].
La renarde en fin devient pleine;
Fait ses petits. En mesme peine
En mesme temps l'aigle se veit :
Alla couver et la couvée
S'esclost au soleil esprouvée.
Oyez ce qui s'en ensuivit.
La renarde un jour fut en queste :
Et se fioit la sotte beste
Que l'aigle ses petits gardast,
Ou qu'elle attendist le partage
Du commun butin et carnage
Ou qu'elle en ayant les aidast.

1. Imité d'Ésope.
2. Syllabe surabondante.
3. Lapin, *cuniculus* (N.).
4. Imité d'Ésope.

L'aigle eut faim. De son aire advise
Les renardeaux, en fait la prise ;
Avec ses aiglereaux s'en paist.
La renarde estant revenue
Trouve son engeance perdue ;
Sçait comment et fort s'en desplaist ;
Et, bien que ses petits lamente,
Plus que leur perte la tourmente
Le desespoir de s'en vanger.
Ce qu'elle peut en sa detresse
De maudire l'aigle ne cesse,
Qui ses petits a peu manger.
Bientost apres hors d'un vilage,
Non loin de là, selon l'usage,
Une chevre on sacrifioit.
L'aigle fond devant le mystere :
Emporte le ventre en son aire
Avec un charbon qui ardoit.
Il ventoit ; de mainte buchette
De bois sec son aire estoit faicte :
Le feu s'y prend à tous les bouts.
Les aiglereaux tombent de l'aire :
En la presence de leur mere
La renarde les mange tous...[60]

. . . . . [144]
O ma mie tant tu es belle !
Sans tout cela de beau qu'on cele.
Tes yeux, ce sont yeux de coulons [1] ;
Tes cheveux sont troupeaux de chevres ;
C'est escarlate que tes levres ;
Tes dents sont tropeaux [2] de moutons [3] :
Moutons qui apres la tondure
S'en viennent lavez de l'eau pure,

1. Pigeon (N.; Joinville).
2. Troupeaux[1].
3. Imité du Cantique des cantiques.

Fans de portieres[1], tous gemeaux.
Ta joue ny blesme ny fade,
C'est une piece de grenade ;
Tes deux tetins sont deux chevreaux :
Ces deux chevreaux gemeaux bondissent
Entre les beaux lis qui florissent
Blancs le matin au poinct du jour.
Tu es toute belle m'amie.
En toy n'a tache ny demie.
Vien donque, vien donque, m'amour...[6]

. . . . . .[108]
Une chau-souri cheut en terre[2].
La belette en ses dents la serre
Qui ne pardonne à nul oyseau :
Oyseau je ne suis, ce dit-elle,
Souri je suis. Se disant telle,
Elle se sauve bien et beau.
Une autre fois recheut en terre.
Le chahuan, qui fait la guerre
Aux souris, la chau-souri prend.
Souri je ne suis, ce dit-elle,
Mais oyseau. Par telle cautelle
Le chahuan sauve la rend.
La tiercefois recheut en terre.
Le chat la prend, qui fait la guerre
Autant aux oyseaux qu'aux souris.
La chau-souri n'a plus d'excuse,
Qui perd sa finesse et sa ruse
Entre les pattes du chat gris...[65]

1. « Est la femelle qui porte des petis. » N.

2. Imité d'Ésope. Cf. La Fontaine, *Fab.*, II, v.

LIVRE QUATRIÈME[1]

. . . . . .[18]
O Dieu, que n'eû-je l'ame vile ?
Que ne naqui-je mal-abile,
Lourd et grossier d'entendement ?
Long temps ha[2] ma fortune faite,
J'eusse trouvé quelque retraite
Pour vivre à mon contentement.
Je n'aimeroy point l'accointance
Des personnages d'excellence,
De beaux arts la vie honorans.
Je ne me pleusse à tenir table
A la compagnie agréable
Qui chasse les soins devorans.
Je n'eusse gousté la musique,
Ornement de l'art poetique,
Douce compagne de nos vers.
Je n'eusse point voulu parestre,
Ny recherché ne me veisse estre,
Pour mon renom, d'hommes divers.
Mon nom, pour nos belles merveilles,
Ne fust venu jusqu'aux oreilles
Des plus grands, dont je suis cognu.
Loin de faveur, loin de disgrace,
Content de ma fortune basse,
Je me fusse en mon coing tenu...[120]

. . . . . .[168]
O sang royal, doux et bons princes,
Vous les gouverneurs des provinces,

1. Comprend 8 pièces. 2. Longtemps il y a *.

Qui des grans honneurs avez part,
Officiers de la couronne,
Justiciers, tous d'une ame bonne
A ces advis ayez esgard.
Voyez de la France les larmes.
N'esmouvez les iniques armes
Pour à nos maux remedier :
La France est assez ruinée :
Treve luy doit estre donnée :
Dieu la sçait assez chastier.
Les armes tant soyent de justice
Ne font qu'ensemencer le vice,
Aux troubles civils mesmement.
Vous sçavez les autres reprendre :
Reprenez vous ; si ferez prendre
Le chemin de l'amendement.
Ostez de vous toute avarice,
Ostez le luxe, ostez le vice,
Ostez la fausse ambition,
Ostez les debors[1] deshonnestes
Qui nous font pires que les bestes ;
Ostez mauvaise affection.
Ainsi vous appuirez l'empire ;
Ne souffrirez que rien empire ;
Donrez[2] exemple de tout bien.
Autrement je voy tout en proye,
De quoy l'estranger aura joye,
Non le naturel citoyen.

Je n'entan point la ligue sainte ;
Mais je ne puis n'en avoir creinte.
Car bien souvent la sainteté
Cache l'impieté couverte :
Bien souvent la justice ouverte
Enclost la grand'mechanceté.

1. Débordements. 2. Donnerez *.

Je ne fu jamais heretique ;
Je suis chretien catholique,
Et j'aprouve la papauté ;
Mais j'aborre la tyrannie
Et fui la rebelle manie
Qui rompt la juste roiauté.
La roiauté juste j'apelle
Qui de race continuelle
Dure establie au sang françois,
Sans rechercher son origine,
Puisque par la grace divine
Ils regnent recens d'une voix.
O papauté, donne toy garde
Que le feu justement ne t'arde [1],
Que tu commences d'alumer :
Tant que de paix tu fus nourrice,
Dieu t'a esté doux et propice :
Dieu t'a fait sur tout estimer.
Mais tu n'emeus jamais la guerre
Entre les princes de la terre
Que tu n'ais couru grand hazard.
Pense à l'avis que je te jette,
Ni devin, ni fils de prophete :
A quoy ne faut avoir égard...[156]

1. Te brûle *.

ÉTRÉNES

DE POÉZIE FRANSOÈZE[1]

Al moker

Ri t'an, je m'an ri : make t'an, tu ęs mokė.
Le vręje ęręę, bien le ęręant l'ę travė ;
Le droęt aprandras aprenant d'un droęt dezir,
Non pas à l'ęrrer t'astinant, męs a laber :
Par bien aprandre konprenant, e puis jujant.
Si bien tu m'antans, tu ne t'an saroęs[2] mokėr :
Si mal tu m'antans, t'an mokant tu ęs moke.
S'ęt pęrte (dis-tu) tut le tans k'on męt isi.
Non, non, se n'ęt pęrt' anploier le tans, du s'ęt
K'on pet resortir plus savant de kęlke vręę[3].
La vręiė rezon nėglijė' l'ęrrer atręt[4].
A pėine parra rezonėr d'un fęt pluhat,
Ki mal dresė fat męmez an son alfabęt :
Al dabl' apęrsoęt un lėtrė d'un nonlėtrė.
Ri t'an, je m'an ri : make t'an, tu ęs mokė.

1. Voy. dans l'Introduction le titre et la description de ce livre publié en 1574.

2. Sarois, saurais.

3. Vrai, vérité (L., hist.).

4. Attire, du verbe attraire

L'A B Ç

du langaje fransoçs [1].

a. b. ç. d. e. è. ę. f. g. j. h. i. k. l. ł. m. n. ṇ. o. œ. p. u. r. s. t. u. v. z. e.

S'ansuivet lęs noms è valers dęs lętres mavęles : ç pur ch, chè [2]*; e brięf* [3]*; e komun* [4]*; ę long* [5]*; lęs troçs sont œ mat onętetè; g, gè, pur gu; j, jè, pur i konsone; ł, ęle, pur ill : męrvęle, eł; ṇ, ęṇe, pur gn : diṇe; o brięf : hote, trotèr; œ long* [6] *: kaze, at; u pur ou : kurir, nurrir; s ne çanjera de son; v, vè, pur u konsone : vivre; e pur eu : bef. ef, nef, eł.*

Ami lèkter, sans l'ęgzakte ękriture konform'œ parlèr an tus lęs èlèmans d'iselui, lètre pur son, u voęièl u konsonant, l'art dęs vęrs mezurès ne se pet règlèr ni bièn trètèr; è pur se ne t'èbaï ni rejęte męs suporte la nuveatè.

Briève rezon dęs mètres de se livre : lęs vęrs a roç, d'E'ziode, Pitagoras, Fakilidęs è Namaçe sont daktilikes ęraïques ęgzamètres. [Etc , etc.]

Ami lèkter kontante toç de sesi attandant plus èspręs avęrtisemant k'i t'ęt prèparè, tant sur la prononsiasion fransoęze ke sur l'art metrik.

1. Le système de Baïf n'est autre, sauf quelques légères modifications, que celui de P. Ramus, dont la *Grammaire* avait paru à Paris, en 1572. Voy. Ch. Livet, *la Grammaire et les grammairiens du* XVI*e siècle*, p. 176

2. Dans les *Psaumes*, Baïf emploie partout *ch*, mais dans les *Chansonnettes* il revient au *ç*.

3. Dans Ramus, cette lettre représente l'*é* fermé.

4. Dans Ramus, cette lettre indique l'*è* ouvert.

5. C'est l'*e* muet dans Ramus. V. Livet, p. 204

6. Dans les *Psaumes* et dans les *Chansonnettes*, Baïf, au lieu de ce signe, s'est servi de la forme cursive de l'oméga.

Ùs lizers

Ianbikes trimètres.

Pervu ke fransoçs nè lu soçs, fransoçs de ker,
Fransoçs de parlèr, pran se livr', è bièn le li :
Dèpaze fièrtè, honte, hèine, lâçetè,
Anvi, de l'çrrer nerrisières : bièn liras.
Se n'çt ke fransoçs tut se k'il te sanble voçr
D'ètranj' à tçs ies. Kar si ves non astinè
Çèrir la rezon, tièn l'avuras, tçl k'il çt,
Naïf, si l'ater parle ton parlèr naïf.
Ù dinze lizer, toç saçant mies k'il ne sçt,
L'ater te supli lui vuloçr montrèr se mies.
Repran, saçant plus, un ki moèins ke toç sara [1] *:*
Apran, saçant moèins, d'un ki plus sara ke toç.
Kurtoès ètranjièr, toç ki d'un pront hassebçk [2]
Suloçs dèprizèr natre lang' è nas ècris,
Dçs lçtres voèiant lçs divçrs antassemans,
Pansant truvèr là kçlke langaj' ostrogat :
Voèsi le fransoçs non dèçizè mçs naïf,
Nonbres, kulant bièn, à pronoksèr non skabres,
A lire non dur, non malçzè, mçs fasil,
Mçs dus è plçzant, tçl k'il çt, non dèpravè.
Ù dokte lizer, bièn ke natre lange soçt
Vulççr' ojurdui, lçsse-z-an le vièl dèdèin :
E'voç la marçèr paz apas dçs bons Grèjoçs.
De tçl parangon plçzir è prufit resoç.

1 Saura. 2. Hochement de tête.

CHOIX DE POÉSIES INÉDITES

LES PSAUMES[1]

PSAUME VIII

Domine Dominus noster.

Seigneur, notre Seigneur,
O que ton nom est grand par sus toute la terre!
Le los de ton honeur
Est par dessus le ciel qui tout le monde enserre.
Le los de ton pouvoir,
La bouche des enfans qui sont à la mammelle
Le fait ouïr et voir
Davant tes ennemis pour domter le rebelle
Et le vangeur defait.
Moi, je contemplerai des cieux le bel ouvrage
Tel que tes doits l'ont fait,
La lune et les flambeaux dont tu fis l'equipage.
Qu'est ce l'home mortel,
Que tu as bien degné en avoir souvenance?
Le fils de l'home est tel,
Et si[2] l'as visité de ta gran providence.

1. Manuscrit 19140. 2. Et pourtant.

Un peu moindre qu'un dieu
Tu l'as rendu, l'ornant d'honeur et gloire grande.
Tu l'as mis au milieu
Des euvres de tes mains pour [1] seigneur qui commande.
Tout à ses pies soumis,
Hardes [2], haras, troupeaux, et les bestes sauvages,
En son pouvoir tu mis,
Oyseaux qui hantent l'air et poissons des rivages.
Tu le fis possesseur
De tout ce qui des mers par les grans routes erre.
Seigneur, notre Seigneur,
O que ton nom est grand desus toute la terre !

PSAUME XIX (XVIII)

Cœli enarrant gloriam Dei.

Les cieux de Dieu racontent la grandeur.
Leur etandue en toute resplendeur
De ses mains l'euvre anonce.
Le jour au jour sans fin en tient propos :
Aussi la nuit à la nuit sans repos
La science en denonce.

Ils n'ont ni voix ni parole ; nul son
D'eux ne s'entand ; mais leur belle façon
Court par la terre toute.
De bout en bout de l'abitacle rond
Du monde bas leurs paroles courront,
Que tout le monde écoute.

Il mit aus cieux la tente du soleil,
Dou va sortir eclerant et vermeil,
Come de sa chambrette

1. En qualité de (L., ex. de Vertot et de Montaigne).

2. Troupeaux de bêtes sauvages (N.; L.; Roquef.).

Sort un épous; comme l'home gaillard
Qui va courir, pour se haster il part
Tant que sa course est fête...

Du Seigneur Dieu la bone creinte soit
Et pure et nette : elle point ne deçoit;
Elle est a jamais stable.
Le jugement du Seigneur, verité,
Est juste et droit, plein de toute equité,
Plus que l'or souhetable,

Plus que ne sont les joiaux plus requis,
Plus dous que n'est le miel le plus exquis
Que de la gaulfre on tire.
Ton servant même en est amonèté [1] :
Un bon loier pour cil [2] est aprèté
Qui les garde et desire...

PSAUME XXIII (XXII)

Dominus regit me.

Le Seigneur, il est mon pasteur :
Je n'aurai point disette.
En lieus d'herbage gras et seur
Placera ma logette.
Aupres des eaux me menera,
Où tout repos pour moi sera.

Il pose mon âme à recoi [3] :
Par chemin droit me méne.
Son nom me tiendra toujours coi;

1. Admonesté; prononciation du XVIe siècle.
2. Pron. démonstratif, celui (N.; Burg., I, 149; Joinville).
3. Dans la paix, dans la tranquillité*.

Et ne me donrai péne,
Me falût-il passer au val
D'ombre mortelle, d'aucun mal.

Puis que d'avecque moi tu es,
Ta verge et ta houléte
Me conforteront m'étant pres,
Quelque part que me méte.
Davant moi que tu soigneras,
Ma table de mets chargeras,

A la vue[1] de mes ennemis ;
Et d'huile precieuse
Le baume sur ma teste mis
La rendra gracieuse ;
Et de vin qui regorgera
Mon hanap toujours plein sera.

Ta douceur et benignité,
Tous les jours de ma vie
Vers moi de liberalité
Partout sera suivie.
Puis du Seigneur dans le palais
Abitant serai pour jamais.

PSAUME XXXI (XXX)

In te Domine speravi.

O Seigneur, en toi seul j'espere,
Jamais ne me lesse abontir.
Par ta droiture debonére
Vien me sauver et garentir.

1. Encore un *e* muet surabondant V. p. 192, note 2.

Encline vers moi ton oreille ;
Haste toi de me delivrer.
Sois-moi un roc fort à merveille,
Maison forte où me retirer.
Tu es ma bone forteresse ;
Tu es mon roc et mon donjon :
Pource condui moi et m'adresse
Pour la gloire de ton saint nom.
De quelque ré que l'on me tande
Dévlope moi. Mon pouvoir as ;
Mon âme en ta main recomande :
Seigneur, vrai Dieu, tu me sauvras.....
De douleurs ma vie est usée ;
Mes ans s'écoulent en sanglos ;
De pechés ma force épuisée,
Et je sen broiés tous mes os.
Pour mes ennemis me faut estre
Un mepris ; mesme à mes voisins
Une horreur, si je veu parestre :
Me voians, s'en fuient malins....
Sauve moi donc et me délivre
De la main de mes ennemis,
Et de ceux qui à me poursuivre
Sans nulle raison se sont mis....

PSAUME XXXIV (XXXIII)

Benedicam Dominum in omni tempore

En chacun tems le Seigneur je lourai ;
Toujours son los en ma bouche j'aurai ;
Mon âme en Dieu se tiendra glorieuse ;
Les affligés l'oiront d'âme joieuse.
Magnifiés avec moi le Seigneur ;
Surhausson tous son nom et son honeur.

Dieu je requier lors que je suis en péne :
Et m'exaussant hors toute peur m'emméne....
L'ange de Dieu se campe autour de ceus
Qui le creindront ; les sauve aiant soin d'eus.
Goustés, voiés, que Dieu est debonére !
L'home est heureux qui au Seigneur espére.
O tous ses saints, cregnés le Dieu treshaut :
A ses creintifs jamais rien ne defaut[1].
Les lionceaux soufriront la famine :
Nul bien ne manque à qui vers Dieu chemine.
Venés, enfans, et m'oiés ; du Seigneur
Vous aprendrai la creinte en tout honeur.
Quiconque[2] veus ici longuement vivre
Et voir tes jours en tout bon heur se suivre,
Garde et refrein ta langue de tout mal ;
Soit le parler de tes lévres loial ;
Et fai le bien et du mal te retire ;
Mantien la paix et la cherche et desire.
Les yeux de Dieu aus justes pourvoiront ;
Leurs oraisons ses oreilles oirront.
Sur qui mal fait, du Seigneur est la face ;
Et leur memoire hors de terre il éface....

PSAUME XXXVIII (XXXVII)

Domine ne in furore.

Seigneur, en ta fureur ne me vien pas reprendre :
Ne vien en ton courroux comte me faire rendre
De ce que j'ai failli.
Tes fleches trop avant dedan moi descendues,
Et tes pesantes mains desur moi étandues,
Mon cœur m'a défailli.

1. Ne manque. 2. Quic. tu sois, toi qui.

Je n'ai desur ma chair nulle entiere partie;
Par ton ire sur moi trop griéve apesantie,
En tous mes pauvres os,
(De mes pechés commis tant est grosse la somme,
Tant est grief mon forfait), o moi, malureux[1] home!
Je n'ai paix ni repos....

Las! j'en suis tout vousté; mon echine courbée
Je n'en puis redresser; ma face en est plombée;
Triste on me voit marcher.
D'une fiévreuse ardeur mes entrailles bouillonent;
De grand mal que je sen tous mes membres s'étonent,
Rien n'est sain de ma chair....

Mon cœur mal asseuré deçà delà tournoie.
Ma force m'a lessé; m'abandonant m'éfroie
De mes yeus la clerté.
Amis et compagnons loin de mes coups se tienent,
Mes plus proches perdus aupres de moi ne vienent,
Me lessent écarté....

Ne me lesse, o Seigneur, en si grande misére.
O mon Dieu, loin de moi ne va pas te retrére[2]:
A toi seul j'ai recours.
Donc de me subvenir fai toute diligence;
Hâte toi pour mon bien; à mon aide t'avance,
Seigneur de mon secours.

PSAUME XXXIX (XXXVIII)

Dixi : Custodiam vias meas.

Je parloi de regler ma maniere de fére.
Ma langue il faut hier,

1. Malheureux. Prononciation qui était d'usage aux XVIe et XVIIe siècles (Nisard, *Pat. de Paris*, p. 175; Racan, *Vie de Malherbe*).

2. Retraire, retirer (N.; L.; Roquef.).

Et ma bouche garder d'une bride ordinére
Pour ne point s'oublier.
Où sera le méchant, toujours en sa presence
Muet m'arresterai ;
Et là même du bien, le passant sous silence,
Tresbien je me terai.
Cependant ma douleur s'egrissoit davantage,
Et mon cœur s'enflammoit ;
Et dedans moi tandis que rungeoi[1] ce langage
Un gran feu s'alumoit.
A la fin pour parler ma langue je delie.
O Seigneur montre moi
Le terme de mes jours, et combien doit ma vie
Durer en tel émoi.
Donques tu as borné de tous mes jours l'espace
Dans un petit empan?
Mon âge est come rien, si bien je le compasse[2],
Si pres de toi l'étan.
Quelque home que prenions, pour vrai[3] c'est peu de chose,
Quoi que puissant il soit.
En tenebres marchant l'home vain se propose
Des ennuis qu'il reçoit,
Tésaurise et ne sçait pour qui c'est qu'il amasse.
Et qu'aten-je, o Seigneur,
Maintenant? Mon espoir certes en toi je place,
Sans qui n'ai rien de seur.
Donque delivre moi de toutes mes offenses ;
Et ne me baille pas
Pour oprobre à ces fouls, homes pleins d'insolences.
Pour estre leurs ébas....
Oi donques, o Seigneur, ma devôte priére ;
Des oreilles reçoi
Ma dolente clameur ; aus pleurs de ma misere
Sourd ni muet ne soi ;
Car davant toi je suis un pelerin qui passe :

1. Au sens figuré de ruminer (L., étym. de Ronger).
2. Je le mesure.
3. En vérité (L. : Vrai, 17e).

Je suis un étrangér
Comme ont jadis eté les estocs[1] de ma race,
Un pauvre passagér.
Detourne toi de moi : ci[2] me lesse reprendre
Mes esperits[3] tolus[4],
Davant qu'au gran chemin des morts me faille rendre
Pour ici n'estre plus.

PSAUME XLIII (XLII)

Deus auribus nostris audivimus.

Nous les avons ouï de nos propres oreilles :
Et nos pères, o Dieu, les euvres non pareilles
Que tu fis de leur siecle, et paravant bien loin,
De les nous raconter de tout tems ont u soin.
Tu chassas de ta main nations étrangéres,
Et plantas en leur lieu les bandes passagéres
De nos premiers aieus. Les peuples dépeuplas :
Pes notres en un rien le peuple retriplas.
Ce ne fut leur epée[5] dont la terre couquirent :
Ce ne fut par leur bras qu'à sauveté[6] se mirent ;
Mais ce fut par ta dêtre[7], et ce fut par ton bras
Et par ton clair regard, pource que les émas...
Mais tu nous a chassés, et de honte confus ;
Et par mi notre camp tu ne demarches plus.
Mais davant l'ennemi nous fais tourner visage,
Et nos plus grans heineux emmenent le pillage.
Et de nous tu as fait comme on fait des moutons,
Et nous a répandus par mi les nations.

1. C'est-à-dire les ancêtres, ceux qui sont la souche (N.; L.; Roquef.).
2. Ici (L., hist.).
3. Esprits *.
4. Ravis *.
5. *E* muet surabondant; voy. p. 192, note 2.
6. En sureté (N.; Roquefort; Joinville).
7. Droite, destre, *dextra*. Pron. du XVIe siècle.

Ton peuple tu vendis, sans mulle estime en fére,
Au premier qui ofrit à vil pris sans enchere....
Si de notre gran Dieu le non tresvenerable
Avions mis en oubli, si d'un cueur variable
Nos âmes nous ouvrions pour nous aler ranger
A rendre tes honeurs à un Dieu étranger,
Dieu le scauroit-il pas sans autre enqueste fére ?
Car il conoist des cueurs la pensée [1] plus segréte.
Mais tous les jours pour toi somes tués, menés
Et tenus pour troupeaux à la mort destinés.
Debout : pourquoi dors-tu ? Seigneur, ci te reveille,
Ne nous rejéte pas, ni toujours ne someille.
Quoi ? nous cacher ta face ? Et pour quoi t'oubli's-tu
Du mechef et tourment qu'avons tant combatu ?
Notre pauvre âme gît en la poudre couchée
Et la poitrine avons à la terre atachée.
Leve toi ; secour nous ; te prene volonté
Nous venir racheter par ta grande bonté.

PSAUME XLVIII (XLVII)

Magnus Dominus et laudabilis.

Le seigneur est tresgrand : sa grande majesté
Est grandement louable en sa sainete cité
Et montagne sacrée.
C'est l'honeur et plaisir des terres que Sion,
Et la ville qui est devers septentrion,
Où le grand roi s'agrée.

Dieu s'est de ses maisons declaré protecteur,
Quand les rois assemblés s'en vindrent tous d'un cueur
Contre la ville sainte.
Si tost qu'ils l'urent vue ils furent étonés,

1. *E* muet surabondant ; voy. p. 192, note 2.

Ebaïs, éfroiés ; et s'eut sont retournés
Pleins de soudaine creinte.

Come la peur qui vient au travailler[1] d'enfant,
Une creinte soudéne en fraieur les surpraud
Qui romt leur entreprise ;
Come quand le vent d'æst soufflant impetueus
De l'ecumante mer sur le dos fluctueus[2]
Les naufs[3] de Tarse brise.

Tout ce qu'au paravant nous avious bien conceu
Pour nous estre predit, nous l'avons aperceu
Dans la cité divine,
Dans la cité du Dieu des batailles, du Dieu
Nostre Dieu souverain, qui a muni ce lieu
Contre toute ruine.

Nous avous pourpensé[4] ta bonté, Dieu tresbon,
Au milieu de ton temple. O Dieu, come ton nom
S'épand par tout le monde,
Ainsi l'honeur et los par toi bien merité
Remplit toute la terre, et c'est pour l'equité
Qui en ta main abonde.

Le saint mont de Sion s'en est tout éjouï.
Les filles de Juda de grand aise ont joui
Que ta droiture aporte.
Environés Sion ; alés tout alentour ;
Considerés la ville et comtés chaque tour :
Voiés come elle est forte !

Prenés garde à ses murs, à ses chateaus aussi,
Afin que vous puissiés avertir de ceci
Votre race future.
Ce Dieu c'est notre Dieu, qui nous preservera,
Qui, tant que nous vivrons, par tout nous guidera
Desous sa garde sure.

1. Au travail (Joinv. dans L.).
2. Agité, *fluctuosus**.
3. Navires*.
4. Médité*.

PSAUME LXI (LX)

Exaudi Deus deprecationem meam.

Écoute ma clameur, ô Dieu,
Entan à ma priere.
Hors de ma terre et de mon lieu
A toi criai naguiere.
Lors ton cœur s'en aloit pâmé :
Quand sur la haute roche,
Apres que je t'u reclamé,
Me mis où peur n'aproche.
Car mon esperance tû es,
Et ma tour d'assurance,
Où l'ennemi ne peut jamais
Faire aucune nuisance.
Fai que j'abite pour toujours
Ta demeure eternelle ;
Fai que je trouve mon recours
Alabri[1] de ton aile.
Tous mes veus exaussés tu as
Avec tout avantage.
A qui creint ton nom tu donas
Son certain heritage.
Ajoûte jours sur jours au roi,
Alongeant ses années,
A plusieurs siecles de par toi
Heureusement donées.
Que davant Dieu soit il séant[2]
Sans fin davant sa face ;
Ta verité le recréant,
Le conserve ta grace.

1. A l'abri. V. p. 25, note 5.

2. Que devant Dieu il soit assis.

Ainsi ton nom je chanterai
Te celebrant sans cesse,
Et de mes veus m aquiteray
Sans qu'un seul jour je lesse.

PSAUME LXVIII (LXVII)

Exurgat Deus et dissipentur.

Que le Seigneur se levant-sus s'i boute[1],
Ses ennemis furont à vau de route[2].
Tous ses haineus davant sa face épars
Pleins de fraieur courront de toutes pars.
Comme le vent soufle à rien la fumée,
Comme à l'ardeur d'une flamme alumée
La cire on voit qui s'écoule et se fond,
Davant ses yeux les méchans ainsi font.
Mais davant Dieu les bons se réjouissent,
Et sautelans de grand joie bondissent.
Or, sus, de Dieu les louanges chantés,
A son saint nom pséaumes[3] presantés.
Loués-le lui qui sur les cieux abite,
Le decorant du surnom qu'il merite,
De l'eternel souverain créateur.
C'est lui qui est des veuves protecteur.
C'est lui qui est des orphelins le pere,
Combien qu'es cieus sa sainteté repére[4].
C'est celui[5] Dieu qui repeuple à foison
De beaus enfans la deserte maison ;
Qui hors des ceps[6] les prisoniers délivre ;

1. S'y boute, s'y pousse, s'élance contre eux.
2. En pleine déroute (L.).
3. Prononciation fautive (L., étym.).
4. Repaire, habite, de l'ancien verbe repairer (N. ; Roquef. ; Palsg., p. 582).
5. Ce (L., hist. de Celui).
6. Entraves ?.

Qui aus deserts les rebelles fait vivre.
Quand, Seigneur Dieu, ton peuple tu menois
Par les deserts, davant tu cheminois.
La terre adonc[1] s'étone toute emue :
Autour de toi le ciel degoute et sue,
Dieu d'Israel, tremblant tout ébaï,
Comme aussi fit le mont de Sinaï.
Tu fis largesse à ton cher eritage,
Et l'arosas de pluie à l'avantage :
Et s'il étoit mal empoint ou lassé
Tu l'as toujours doucement soulassé...
On a peu voir la pompe solemnelle
Et l'ordre, o Dieu, que lon tenoit en elle :
La pompe sainte et magnifique arroi[2],
Faits à l'honneur de toi, mon Dieu, mon roi.
Des chantres fut la bande la premiere ;
Et les joueurs la suivoient par derriere :
Au milieu d'eus les puceles aloient
Qui de tambours resonans cimbaloient...

PSAUME LXIX (LXVIII)

Salvum me fac Deus.

Sauve moi, Seigneur Dieu ; flot sur flot jusqu'au fond
De mon âme penétre.
Je suis au plonge entré dans un bourbier profond :
Rien de ferme à me metre.
Je suis venu tumber dans un abîme creus
Sous des vagues profondes,
Où le courant des eaus dans un goufre hideus
M'acable et couvre d'ondes.
Je suis las de crier, mon gozier alteré

1. Alors.
2. Equipage, appareil*.

Est sec ; de tant atendre
De mon Seigneur mon Dieu le secours esperé
S'éblouit mon œil tendre...
O Dieu, exausse-moi, come plein de bonté,
Plein de misericorde.
Regarde desur moi, et la grande planté [1]
De tes pitiés m'acorde.
Ne detourne ton œil de dessus ton servant,
Car le maleur m'opresse.
Rachéte moi, sauvé pour tous mes ennemis :
Car tu sçais bien la honte,
L'injure et la vergogne en laquelle ils m'ont mis ;
D'eus touts tu sçais le comte.
L'outrage injurieus m'a broié tout le cueur :
J'en ai fait doléance.
J'atendoi que queleun vînt pleindre ma douleur :
Mais pas un ne s'avance.
J'atan des consoleurs [2] : un seul ne s'est treuvé.
De fiel ils me repessent ;
Et de vinaigre m'ont en ma soif abreuvé ;
Nu de secours me lessent...
De leurs yeux aveuglés qu'ils ne puissent rien voir !
Fai que les reins leur faillent !
Ton ire épan sur eus ; tes fureurs fai mouvoir ;
Tes fureurs sur eus aillent !
Leurs palais soient deserts ! Nuls ne soient abitans
Dans leurs manoirs qu'ils lessent !
Car celui que frapas ils sont persecutans :
Tes blessés ils reblessent.
Mé leur mechansetés desur mechansetés !
N'entrent en ta droiture !
Du livre des vivans et justes rejetés,
Que tous on les rature !...

1. Abondance *.

2. Consolateur (L., étym.).

PSAUME LXXI (LXX)

In te, Domine, speravi.

J'ai mis en toi mon esperance :
Que je n'en soi pas rebouté[1].
Seigneur, donc moi délivrance
Selon ta justice et bonté.
Ten-moi l'oreille pour m'entandre :
Veuilles en ta garde me prendre...
Sortant du ventre de ma mere
Je te fu du tout dedié ;
Et davant qu'autre chose fére,
Sur toi je me suis apuié.
Mais de ta grand'bonté benine
Quelle louange seroit dine[2] ?...
Sur mes viens ans ne m'abandone
Lors que ma force vieillira.
Adonques ton secours me done
Quand ma vigueur défaillira :
Ne me delesse pas à l'heure[3],
Mais sois moi mon escorte seure.
Car mes ennemis qui m'aguetent
Cherchans du tout[4] m'exterminer
Tienent leur conseil et là trètent
Le complot de me ruiner ;
Et pleins de rancune et d'envie
Vont machinant contre ma vie...
Sans user de science aquise
Aus faits du Seigneur j'entrerai,
Et de toi seul l'aiant aprise

1. Rebouter est le même que rebuter (L.).

2. Digne, selon la prononciation, non pas générale et constante, mais fréquente de ce mot au XVIe siècle, surtout en poésie, à la rime.

3. Alors *, expression qu'on trouve encore dans Malherbe.

4. Entièrement *.

Ton équité je chanterai.
Tu m'as instruit dès ma jeunesse
Pour t'exalter en ma vieillesse.
Mais aujourdhui sur ma vieillesse
De toi je ne sois pas quité,
Davant que tes honeurs je lesse,
Gravés à la posterité,
Tes faits et ta force admirable.
Qui peut estre à toi comparable?...
Lors ta lonange magnifique,
Saint d'Israel, j'entonerai
Sur les instruments de musique,
Qu'en ton honeur je sonerai,
Acordant à leur harmonie
L'hymne de ta grace infinie.
Mes levres fremiront hâtives,
Quand je viendrai me presenter
Avecque mes chansons naïves
Afin de ta gloire chanter.
Mon âme, par toi rachetée,
De plaisir sera transportée...

PSAUME LXXIII (LXXII)

Quam bonus Israel Deus.

Dieu certes est gracieux
A son peuple israelite;
A qui d'un cueur franc evite
Le chemin des vicieus.
A peu [1] que mon pié branlant,
Qui de sous moi ne s'assure,
D'une fautive glissure

1. A petit, peu s'en faut (L., Burguy, Gl., p. 286; Palsgrave, hist., ex. de Du Bellay; Roquef.; p. 771).

N'ait trompé mon pas coulant,
  Quand mon cueur fut irrité
Par une jalouse envie,
Sur ceus de mauvaise vie,
Voiant leur prosperité ;
Voiant qu'ils ne soufrent pas
Les liens de la mort blême ;
Mais toujours en santé même
S'entretienent gros et gras.
  De rien ne sont tourmentés,
Et des malines fortunes
Qui sont aus autres communes
Vivent du tout exemtés.
C'est pour quoi chacun d'eux est
Ceint d'orgueil et gloire véne ;
Et d'une fierté hauténe
Come d'un abit se vest.
  Ils sont si gras que leurs yeux
Quasi point ne s'aperçoivent :
Ainsi des biens ils reçoivent
Plus qu'ils ne veulent et mieus.
Mais toute méchanseté
Part de leur langue immodeste,
Qui contre le roi celeste
Ses blasfémes a jeté.
  Par ce monde spacieus
Leur langage vont épandre :
Voire ont entrepris d'étandre
Leur bouche jusques aux cieus.
Puis ton peuple, qui ceci
Se fére en la sorte avise,
Béant apres leur vantise
S'enyvre d'un vain souri.
  Ils osent bien murmurer :
Le haut Dieu, plein de puissance,
S'il en avoit conoissance,
Le pourroit-il endurer ?
Voiés, ceus ci sont pervers ;

Et toutefois en ce monde
Tout bonheur chés eus abonde,
Les comblant de biens divers.
Donque je travaille en vain
D'entretenir l'innocence ;
En vain donc de toute offense
J'ai refreint et cueur et main,
Puis qu'en ces troubles je suis
Puis que chaque matinée
A tout maleur destinée
M'aporte nouveaus ennuis ?...

PSAUME LXXVIII (LXXVII)

Attendite populus meus.

Oi, peuple mien, tes oreilles debouche ;
Sois ententif aus propos de ma bouche
Pour te narrer hauts faits je l'ouvrirai,
Secrets cachés du vieil tems je dirai,
Ceus qu'avons peu sans nos peres comprendre,
Et ceux encor qu'ils nous ont fait aprendre,
Les racontant. Nous faudrions au devoir
S'à[1] nos enfans ne les faisions savoir.
Sus, dison donc aux âges ensuivantes
De notre Dieu les louanges vivantes,
De sa vertu les merveilleus effets,
Et deduison ses memorables faits...
Au pais gras du roiaume d'Egypte,
Dedans le cham de la ville Tanite,
Il fit jadis miracles aparents
Davant les yeus de leurs premiers parents.
Il departit[2] la grande mer profonde

1. Si à.

2. Partagea*.

Pour les passer par le milieu de l'onde.
Des deus côtés il enjoignit à l'eau
De se dresser en un double monceau.
Les encouvrant d'un gros nuage vide
Les conduisoit de jour leur seure guide ;
Toutes les nuits soigneus les conduisoit
A la clarté d'un grand feu qui luisoit.
Ouvrant le roc dans le desert sauvage
Il leur fournit un goufre de bruvage[1],
Faisant couler come fleuves les eaus
Qui gazouilloient courant par les ruisseaus.
Mais pour cela de pecher ne cesserent ;
Car le Treshaut aus deserts courroucerent
Quand revoltés de leur cueur en dedans
L'osent tenter à manger demandans...
Lors toutefois les nues il enhorte[2],
Ouvre du ciel la flamboiante porte
Et fait plouvoir la manne desur eux,
Manne du ciel le froument savoureus...
O que de fois le bon Dieu courroucerent
Par ces deserts ! ô come ils l'ofenserent
Quand les tentans ils purent bien oser
Au saint d'Israel certain but imposer !...
Encor apres le Seigneur offenserent
Et les acords de sa foi delesserent,
Se forvoians, come des arcs fautifs[3],
De leur vrai but quand et ceux[4] de jadis.
Ils ont de Dieu la gran fureur ateinte,
Dressans autels à mainte idole feinte :
De quoi brulant en son esprit jalous
S'enflamma tout de haine et de courrous...
Les jeunegents par les guerrieres flammes
Sont dévorés : vierges soufrent difames[5] ;
Au fil du fer prestres passent meurdris;

1. Chang. de l'*eu* en *u* comme dans malheur (L., hist.) V. p. 331.
2. A precédé exhorter (L.; les 2 dans N. et dans Palsg., p. 341).
3. Pron. *fauti, jadi*. Cf. le Tableau de la pron. franc.
4. Avec ceux *.
5. Infamies (N.; Palsg., p. 213).

Veuves n'ont tems de plorer leurs maris.
Lors le Seigneur tout ainsi que d'un somme
Se réveilla, comme feroit un homme,
Preus, belliqueus, courageus et vaillant,
D'un vineus somme en sursaut s'éveillant...
David son serf les troupeaus souloit paistre;
Mais du bergeail [1] l'a retiré pour estre
Dessur Jacob, son vrai peuple ancien,
Sur Israel, ore [2] heritage sien.
Lui maintenant les conduit et les méne
Selon que porte une sagesse lumméne;
Et de ses mains les méne sagement
D'un cueur entier et soigneus jugement.

PSAUME LXXXI (LXXX)

Exultati Deo adjutori nostro.

A Dieu notre suport faison joieuse feste,
Et qu'au Dieu de Jacob de chanter on s'apreste
A haute et pléne vois.
Le séamme [3] prenés; que le tabour résone;
Qu'avéque le dons lut le sistre bruiant sone,
Reprenant à la fois.

S'éclate [4] le cornet à la lune nouvelle;
Soit au jour ordoné la feste solennelle
Du sacrifice du:
Car c'est une facon à Israel donée;
Droit au Dieu de Jacob, qui de régle ordonée
Lui doit estre rendu...

1. Bercail (L., hist.).
2. Maintenant.
3. V. p. 757, note 5.
4. Pour éclate (L.; Malh.).

PSAUME LXXXIV (LXXXIII)

Quam dilecta tabernacula tua.

O Seigneur Dieu des armées
Combien doivent estre émées
Les maisons que tu choisis.
Seigneur, mon âme est ardente,
De grande amour défaillante,
Pour entrer en ton logis.
Mon cueur et ma chair outrée,
D'une joie déclarée,
S'égaient au Dieu vivant.
La paisse[1] a bien sa retréte,
L'aronde sa maisonéte,
Où leurs petits vont couvant,
Dessur tes autels logées,
O le Seigneur des armées,
Qui mon roi, qui es mon Dieu.
Heureus, qui ta maison hantent !
Continument ils te chantent,
Et te louront en ce lieu...

PSAUME LXXXVIII (LXXXVII)

Domine Deus salutis meæ.

O Seigneur Dieu, ma defance,
De jour et de nuit j'avance
Mes complaintes davant toi.
Davant toi mon cri parviene ;

1. Passereau (L., étym.; J. Gl.).

Pour ouïr l'oraison miene
Ton oreille preste moi.
D'ennuis j'ai l'âme remplie;
Et ma deplorable vie
Du cercueil touche le bord.
Ceux qui me voient me tienent
Du nombre de ceus qui vienent
A la fosse de la mort.
Je suis à lhome[1] semblable,
Qui méhegné[2] miserable
N'a ni force ni vertu;
Et je suis comme délivre[3]
De tout le souci de vivre,
Entre les morts abatu,
Qui dorment en sepulture,
Et des quels vive ne dure
Nulle souvenance ici,
Et que ta main abandone
Sans que plus elle se done
De leur sauveté[4] souci.
Dans une fondriere creuse,
Au fond d'une fosse ombreuse,
Je me trouve abandoné,
Où ton ire bouillonante
De tous ses flots m'étonante
M'a par tout environé.
Mes amis de moi départent[5] :
Tu fais que loin ils s'écartent
Prenans de moi grand horreur.
Je suis pris de telle sorte
Que tout m'est clos, et j'en porte
Les yeux ternis de douleur.
Tous les jours devers toi, Sire,
Ouvrant mes mains me retire,
Et j'implore ta vertu.

1. L'homme.
2. Mehaigné, brisé, rompu (N.; Roquef.).
3. Délivré*.
4. Sureté, salut*.
5. S'éloignent*.

Et bien? quelles grans merveilles,
Quelles euvres non pareilles
Entre les morts feras-tu?
Pourront bien les morts reprendre
Leur premier estre, pour rendre
A ton nom honeur et los?
Publiront-ils ta droiture,
Ceus qui dans la sepulture
Par le trepas sont enclos?
Par mi tenebreus ombrages
De tes merveilleux ouvrages
Le bruit sera-t-il ouï?
Ou ta justice dans terre,
Qui dedans soi rien n'enserre,
Si non des choses l'oubli?
Mais, o Seigneur, je t'implore.
Ma clameur davant l'aurore
Te priant s'adresse à toi :
Quoi? tu me reboutes[1], Sire?
Las, o mon Dieu, ne retire
Ainsi ta face de moi.
M'amenuisant[2] de detresse,
J'ai langui des ma jeunesse,
En ces ennuis tourmenté.
Pour tes terreurs tout en pène,
Tout douteus je me deméne
De troubles agravanté[3].
Las! ces angoisses profondes,
Et de tes courrous les ondes
M'acablant me font bruncher[4].
Tu as fait mes amis mêmes,
Bien loin de mes mauls extrêmes
En tenebres se cacher.

1. Tu me rebutes*.
2. Me diminuant de, diminuant par suite de détresse*.
3. Aggravé (N. donne les deux formes).
4. Broncher (L., hist.).

PSAUME XC (LXXXIX)

Domine refugium factus es.

Seigneur, tu es pour nous une retréte
A jamais de tout tems.
Les monts n'étoient ; la terre n'etoit féte,
Ni le rond ni les ans ;
Mais tu es Dieu davant que siecles fussent,
Apres eus tu seras ;
Le cours qu'ils out les siecles ælés n'ussent,
Sans qu'ordonés les-as.
En rien tu peus l'home broié reduire,
Car tout pouvant tu es.
En poudre sont, et puis tu viens leur dire :
Retournés, o mortels.
Davant toi sont mille ans une journée
Qui deshier s'enfuit,
Soudain passant come tôt va finée[1]
La veille d'une nuit.
En les hâtant tu en fais une ondée :
Ce n'est d'eus qu'un someil,
Par un matin come l'herbe coupée,
Tournés en un clin d'œil.
L'herbe au matin et verte et florissante
Se ravigourera[2] :
Au haut du jour seche se fanissante
Elle se fauchera.
Par ton courrous tous epâmés nous sommes,
Par ton ire bouillant
Tous etonés, toi de nous pauvres hommes
Les fautes recueillant.
Davant tes yeus tu mets en pléne place
Nos maleureus peché;

1. Finie *.

2. Re et avigourer (Burg.).

Tu mets au jour de ta flambante face
Nos méfaits plus cachés[1].
Par ton courrous vont toutes nos journées
A néant s'écouler ;
S'en vont finir nos meilleures années
Plus tôt que le parler.
S'il faut compter tout le cours de notre age
Ce seront septante ans,
Ou si voulez en mettre davantage,
Huytante[2] en est le tans ;
Mais tout l'orgueil des meilleures années
C'est travail et tourment :
Coulant soudain elles seront tournées,
Nous passés vitement...

PSAUME XCIII (XCII)

Dominus regnavit.

Le Seigneur est roi, se vêt de grandeur ;
Le Seigneur se vêt et ceint de valeur.
Du monde a fondé la belle rondeur
Pour ne branler point[3].

Des lors établi fut ton trône à point ;
Des jamais tu fus. La fureur époint[4]
Les fleuves émus, qui d'un choc conjoint
Haut ont elevé,

Les fleuves émus treshaut ont levé
Leur bruit violent ; d'un cours relevé
Les fleuves émus haut ont surlevé
Leurs flots tempêteus :

1. Comp. pour le super.
2. Quatre-vingts (L.).
3. Curieux système de rimes.
4. Pique, excite, de époindre.

Sur le bruit des eaux les plus merveilleus
Les flots de la mer sont les plus afreus.
Mais le Seigneur est sur tous valeureus
Qui regne la sus.

Car à tout jamais tes paches[1] conçus
Sont vrais et certains, loiaument[2] reçus.
Toute sainteté, Seigneur, à jamais
Siéd à ton palais.

PSAUME XCVII (XCVI)

Dominus regnavit : exultet.

Le Seigneur est regnant : soit la terre en liesse ;
Toutes isles par tout en facent alegresse.
Nuages orageus sont alentour de lui ;
Droit et justice font de son trone l'apui.
Un feu davant lui marche afin qu'il en fondroie
Tout autant d'ennemis qu'il trouvra[3] dans la voie.
Le monde tout autour de ses eclairs luira ;
La terre les voiant de peur se tapira.
Come cire fondront davant Dieu les montagnes ;
Davant le grand Seigneur fondront larges campagnes.
Les ciens ont sa justice anoncé : sa grandeur
Tous les peuples l'ont vue en sa gloire et splendeur.
Tous ceus qui abusés les idoles implorent,
Qui font gloire de quoi dieus de neant[4] ils adorent,
Soient de honte couverts. O vous tous autres dieus
Venés vous prosterner à ce Dieu glorieus.
Sion oit[5] la nouvelle, et s'en est réjouïe ;

1. Ancien français, formé régulièrement de *pactum*, pacte (L.; Roquef.; D. de Trévoux).
2. Loyalement.
3. Syncope de l'*e*.
4. Monosyll.; cf. p. 285 et 297 Dissyll. à la p. précédente
5. Entend.

Les filles de Juda la nouvelle ont ouïe
De tes droits jugements, ô Seigneur, et se sont
Toutes mises en joie et grande feste font.
Car, ô Seigneur, tu es treshaut sur toute chose,
Quoique haute elle soit, qui sur terre repose;
Et tu t'es rehaussé en gloire grandement
Sur tous les dieus qui sont desous le firmament.
Qui le Seigneur aimés, haïssés la malice.
Le Seigneur gardera favorable et propice
Les âmes de ses bons et les delivrera
De la main des mechans qui les outragera.
Aus justes aujourdui la lumiere est semée;
Aus homes de cueur droit la joie est consommée.
O justes, au Seigneur demontrés gaieté,
Et joieus recordés l'heur de sa sainteté.

PSAUME CII (CI)

Domine exaudi orationem meam,

O Dieu exausse ma priere,
Ma clameur viene jusqu'à toi.
Ton visage tournant arriere
Ne retire pas hors de moi.
Aus jours de la saison maline
Devers moi ton oreille encline[1].
Et de m'ouïr te diligente
Au jour que je vien t'apeler.
Come la fumée écoulante
Mes beaus jours se vont écouler;
Et come le feu tout en cendre
Mes os consumés se vont rendre.
Mon cueur, come l'herbe fletrie,

1. Penche*.

Frapé se fletrit asseché.
De manger mon pain je m'oublie,
Tant je suis grievement touché ;
Et pour les plaints[1] qui du cueur vienent
Par tout à la peau mes os tienent.
Au pelican je va semblable
Qui abite dans le desert.
Au hibou je suis comparable,
Qui tout le jour se tient couvert.
Je veille et va seul me retraire
Come un triste oiseau solitaire.
Mes ennemis me font outrage,
Toujours d'injures m'agassant :
Ceux qu'ils haïssent par grand rage
Sur mon patron vont maudissant.
Cendres j'ai pour pain avalées ;
Larmes en mon vin j'ai meslées.
De ton ire c'est à la face,
En presence de ta fureur.
Tu m'avois haussé de ta grace,
Tu m'as bessé par mon erreur.
Come l'ombre, s'enfuit mon âge
Et je fani comme l'herbage.
Toi, Dieu, à tout jamais tu dures :
Ta memoire dure à jamais.
Leve toi pour voir nos injures :
Ta cité soigne desormais.
Il est bien tems qu'on la sequeure[2] :
Le jour échét[3], en voici l'heure.....
Long tems a[4], la terre tu fondes ;
Et c'est l'ouvrage de tes mains
Les cieux, qui de leurs voûtes rondes
Couvrent le manoir des humains.
Ils periront : Toi perdurable
Tu demeureras ferme et stable.....

1. Plaintes *.
2. Secoure (Roquef. ; R. de la R. ; Ville-Hardouin, ed. N. de W., ad v. Secoure ; Burguy, I, 325).
3. Echoit.
4. Longtemps il y a *.

PSAUME CIV (CIII)

Benedic anima mea Domino.

Vien, mon âme, louer le Seigneur : O Seigneur,
Mon Dieu, que tu es grand, qui de gloire et d'honeur
T'es orné, t'es vêtu, qui d'une clarté pure
Te vas emmanteler[1] come d'une veture.
Ainsi qu'un pavillon le ciel il etandit;
Dans les celestes eaus sa chambre suspandit;
Son chariot roial sur les nuages mène;
Sur les æles du vent volant il se pourmène.
Qui fait ses messagiers les soufles ; son sergeant
Le feu qui flambe et brule ; et qui le tout rangeant
La terre en bas fonda d'une fermeté stable
Pour ne se mouvoir plus, non jamais ébranlable,
Qui come d'un abit (l'eau même s'epanchant
Sur les monts) se couvroit, l'abime la cachant :
Mais quand tu les tansas, les eaux qui s'en fuïrent
De ton tonerre creint au son s'évanouirent.
Lors se haussent les monts, lors s'abessent les vauls
Aux lieus que tu fondas. Et tu bornas les eaus
De limites[2] certains que plus n'outrepassassent
De peur qu'une autre fois la terre ne cachassent.
Fontaines fit saillir, qui devindrent torrans
A travers le milieu des montagnes courans.
C'est pour aler fournir les bestes de bruvages :
En leur soif s'atendront. Là les asnes sauvages,
Pres de là les oiseaus du ciel leur repere ont
Qui leur ramage[3] bruit sur les branches diront.
C'est lui qui des haus cieus rigole[4] les montagnes ;
Qui du fruit de tes faits reus soules les campagnes.
La terre rand le foin pour bestes assouvir,

1. Envelopper*.
2. Masc. au XVIe siècle (L.).
3. Ramager.
4. Sillonne de rigoles.

Les herbes et les blés pour à l'home servir ;
De la terre tirant le pain à son usage,
Le vin pour ejouïr du mortel le courage ;
  L'huile pour rafreschir son visage luisant ;
Le pain pour afermir son cueur s'amenuisant [1].
Les arbres du Seigneur de sève se remplissent :
Les cedres qu'au Liban il planta reverdissent :
  Où airent [2] les oiseaus chacun en sa saison,
Où la cigogne fait aux sapins sa maison.
Il donc les hauts monts aus chamois ; il a fête
Aus rochers souchevés [3] des connils [4] la retréte.
  Il fit la lune expres pour departir [5] les ans.
Le soleil scait où doit se coucher en tout tems.
Adonc se fait la nuit quand epart [6] les ombrages :
Et c'est quand sortiront toutes bestes sauvages,
  Quand à la proie vont les lionceaus rugir [7]
A Dieu s'il leur voudra leur viande élargir [8].
Si le soleil se leve elles vont coutumieres
Se retrére et gister au fons de leurs tanieres.
  L'home va travailler : sa besogne entreprand,
Et jusques à la nuit au repos ne se rand.
Seigneur, ô que tu fais d'euvres, tout en prudence !
Pléne la terre tiens des faits de ta puissance,....

PSAUME CXII (CXI)

Beatus vir qui timet Dominum.

L'home est heureus qui le Seigneur revére,
Et se plaît fort en ses comandements.

1. Diminuant, s'affaiblissant*.
2. Nichent, en fauconnerie (N.).
3. Creusés au-dessous du roc (D. de Trévoux; L.).
4. Lapins*.
5. Diviser, partager*.
6. Il étend, repand (Roquef.).
7. Demander en rugissant à Dieu s'il..
8. Accorder (L.).

Sa race ferme en la terre prospére;
Les bons auront de bons événements.
D'honeurs et biens sa maison se releve,
Et sa justice eternele sera.
Aus bons lumiere en tenebres se léve;
Clement, piteus et droit se montrera.
Emable il est, l'home qui secourable
Fait volontiers du bien et du plaisir.
Il parle nét, et d'un jugement stable
Tient des propos qu'a propos scait choisir.
L'home de bien, jamais il ne varie,
Et pour jamais aquerra bon renom;
Ne creindra point que de lui mal on die,
Et quoi qu'il oie, il tiendra toujours bon.
Son cueur est promt; au Seigneur il espere.
Son cueur est ferme et ne branlera pas,
Tant[1] qu'il ait vu sur ses ennemis fére
Ce qu'il souhéte et qu'il les voie bas.
Il distribue, aus necessiteus donc,
Et sa justice à jamais durera.
Sa corne hausse en une gloire bone
Et le pervers tout depit le verra;
Et le voiant bouillonera de rage,
Et grincera des dents et se fondra,
Remors[2] d'un vérs en son triste courage.
Tout le desir des pervers se perdra.

PSAUME CXXV (CXXIV)

Qui confidunt in Domino.

Ceus qui au Seigneur se confient,
Fermes come un mont de Sion,
Jamais ne branlent ni varient.

1. Jusqu'à ce que (L., 16e). 2. Remordu *.

Jerusalem êt entourée
De montagnes alenviron
Qui la tienent bien assurée.
Le Seigneur vaut une ceinture
A jamais de murs et rempars
A son cher peuple qu'il enmure[1].
Car le Seigneur sur le partage[2]
Des justes ne lessera pars[3]
Les pervers avoir avantage,
Ni leur sceptre tant que par creinte
Les gents de bien souillent leurs mains
En chose non juste et non seinte.
Seigneur, veulle donc bien faire
Aus gents de bien, homes humains,
Aians cueur droit et debonaire.
Mais quiconc mechamment forvoie,
S'adonant à perversité,
Le Seigneur le perde et renvoie
Avec les ouvriers de malice
Qui exercent l'iniquité !
La paix sur Israel florisse !

PSAUME CXXXI (CXXX)

Domine non est exaltatum.

D'orgueil, Seigneur, ni mon cueur ni mes yeus
Ne se sont point elevés gloriens.
Je n'ai marché, ni en grande arrogance,
Ni en excès par dessus ma puissance.
Si humble et dous je n'ai toujours eté ;
Si jamais j'ai mis mon âme en fierté ;
Mais s'elle n'êt paisible et sans cautele,

1. Qu'il entoure de murs, fig.
2. Patrimoine (L.).
3. Après sous-entendez : sur lesquelles il laissera.

Comme l'enfant sevré de la mammelle ;
Mon âme, elle êt dedans moi delivré
De tout orgueil, comme l'enfant sevré.
O Israel, sans jamais ailleurs tendre,
Dorenavant faut au Seigneur s'atendre.

PSAUME CXXXVII (CXXXVI)

Super flumina Babylonis.

Nous repandions, assis près des rivieres
De Babilon, nos larmes coutumieres,
Toutes les fois qu'il nous resouvenoit
De toi, Sion ; et lors nous convenoit
Nos instruments de musique suspendre,
En leur saussaie, aus saulles pour t'atendre.
Or, quand ceus là qui deplaisants nous firent,
De leur chanter par plaisir nous requirent,
Disant ainsi : « Chantés-nous de Sion
Par passetems quelque belle chanson ; »
Quoi? dîmes-nous ? du Seigneur Dieu nous fère
Chanter l'honeur en la terre étrangére !
Si je te puis oublier de ma vie,
Jerusalem, que ma main tout oublie !
Ma langue soit tenante à mon palais,
Si je ne tiens ta memoire à jamais ;
Si je ne fai monter par toute voie
Jerusalem au somet de ma joie.
Du cruel jour de Jerusalem tiene,
Des fils d'Edom, ô Seigneur, te souviene,
Come ils faisoient quand on la détruisoit :
« Razés, razés (par entre eus se disoit)
Et fouillés jusqu'aus fondements sous terre,
Tant qu'il n'y ait plus pierre desur pierre. »
O Babilon, la pauvre miserable !

Heureus sera qui du mal execrable
Que tu nous fais le loier te rendra.
Heureus celui qui tes petits prendra
Dentre tes mains (et le tems en aproche)
Pour les meurtrir jetés contre la roche.

-ɔc-

PSAUME CXLIV (CXLIII)

Benedictus Dominus Deus meus.

Beni soit Dieu ma roche et forteresse,
Qui au combat mes bras et mains adresse,
A la guerre mes doits,
Lui mon apui, mon fort, ma citadele,
Lui qui m'eleve et de mort me rapéle,
Lui qui èt mon pavois.

J'ai mis en Dieu toute mon esperance ;
Le peuple mien sous mon obéissance
Il lui plut de ranger.
O mon Seigneur, l'humène créature
Vaut-elle bien que d'elle tu ais cure?
Que dégnes y songer?

L'home n'èt rien que vanité : son âge,
Ses ans et jours sont une ombre volage
Qui passe d'un vol promt.
Seigneur, sous toi les cieux bessés encline [1],
Ci [2] descendras. Touche des monts l'échine,
Monts touchés fumeront.

Eclére eclers, et me les éparpille;
Darde tes dars, et tous me les gaspille :
D'en haut ta main ten-moi.

1. Abaisse *. 2. Ici *.

Delivre-moi : retire-moi des ondes,
De la hideur[1] de ces vagues profondes
Qui me couvrent d'éfroi.

Delivre moi de la main violante
De ces malins, engeance forlignante,
Enfans de l'etranger.
Leur bouche fausse enfante menterie :
Leur fausse main brasse la tromperie ;
Leur fait èt mensonger.

Que notre race en sa jeunesse belle,
Come un beau plant d'arbres, se renouvelle[1]
Et nos filles seront
En nos palais les colonnes rangées,
De chapiteaux cizelés ouvragées,
Qui d'honeur s'orneront.

Qu'il n'y ait coing en nos maisons heureuses
Qui ne soient pleins, les terres plantureuses
Rendant de toutes parts
Des fruits divers ! Que nos troupeaus foisonnent
Tous à miliers : voire à dix miliers donnent
Le bergeal[2] à nos pares[3],

Nos bœufs chargés de gresse aus paturages !
Murs non rompus, sans breche, ni pillages :
N'i[4] soient exil ne cris !
O peuple heureus qu'un tel heur accompagne !
Le peuple heureus qu'un tel Dieu ne dédagne,
Son Seigneur de haut pris !

1. Vieux mot formant aujourd'hui néologisme (L.).
2. Le bercail*.
3. Pron. *par*. V. le Tableau de la pron. franç.
4. N'y.

PSAUME CXLVI (CXLV)

Lauda, anima mea, Dominum.

Le Seigneur Dieu, ô ma chère âme, loue.
Tant que vivrai je loûrai le Seigneur
Et dirai son honeur.
Tant que serai au seul Dieu que j'avoue
Je veu psalmer. Ne vous confiés-pas
Aux princes d'ici bas.

Ne veuillés pas metre votre fiance
Sur les humains, qui n'ont ni seureté
Pour eus, ni sauveté [1].
L'esprit sort d'eus ; en terre, sa nessance,
Le cors retourne : et tous leurs desseins lors
Meurent avec le cors.

Bien heureus est qui a pour sa retréte
Le dieu Jacob, qui espere en tout lieu
Sur le Seigneur son Dieu,
Qui fit les cieus et qui la terre a fête
Et tout cela que la terre et les cieus
Contienent dedans eus;

Qui à jamais sa verité fait vivre,
Qui fait justice aus pauvres oprimés,
Qui pait les afamés.
Le Seigneur Dieu les enchênés délivre ;
Le Seigneur Dieu les aveugles fait voir,
Tant est grand son pouvoir.

Le Seigneur Dieu les abessés reléve;
Le Seigneur Dieu tient les justes bien chers,

3. Sécurité, salut *.

Garde les étrangers ;
Suportera[1] le pupil et la véve[2],
Et detruira tout le train des méchans,
En méchef trebuchans.

Mais le Seigneur qui son empire éléve,
Ton Dieu, Sion, d'âge en âges sera :
A jamais reguera.

1. Soutiendra.
2. Vefve, veuve (Roquefort; Burg., II, 369; L., et la remarque de Vaugelas sur la prononciation).

CHANSONNETTES[1]

LIVRE PREMIER[2]

Vus me tuès si dusemant
Avçke turmans tan-bènins,
Ke ne sç çœze de duser
Plu-duse k'çt ma duse mœrt.
S'il fœt murir, mœron d'amur.
Si glories je suis d'èmèr,
E' tant satisfçt, tant ures
Ke je prizz' un de mçz annuis
San-mille biens d'un'œtre mèin.
Puis ke si dusemant je mer
Avçke turmans tan-bènins
Je ne ççrç' œkune duser
Plu-duse k'çt ma duse mœrt.

1. Les chansonnettes sont en vers mesurés; mais dans plusieurs Baïf a heureusement tenu compte du nombre des syllabes: ce sont donc en quelque sorte des vers blancs, qui ne manquent ni de grâce, ni de charme. Nous commençons chaque livre par une pièce imprimée avec les caractères particuliers dont se servait Baïf. Transportant d'ailleurs toutes ces pièces du système de Baïf dans le système orthographique ordinaire, nous avons rétabli partout l'orthographe moderne. V. la description du manuscrit 19140.

2. Le livre I contient 77 pièces

Vous me tuez si doucement
Avecque tourmens tant bénins
Que ne sais chose de douceur
Plus douce qu'est ma douce mort.
S'il faut mourir, mourons d'amour.
Si glorieux je suis d'aimer
Et tant satisfait, tant heureux
Que je prise un de mes ennuis
Cent mille biens d'une autre main.
S'il faut mourir, mourons d'amour.
Puisque si doucement je meurs
Avecque tourmens tant benins
Je ne cherche aucune douceur
Plus douce qu'est ma douce mort.
S'il faut mourir, mourons d'amour.

Si belle vous me semblez
Plus que l'étoile, qu'on voit
L'aube du jour devancer.
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

Ainsi de votre beauté
Puisse la fleur se garder
Contre l'outrage des ans.
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

Puis que ses yeux attrayants
D'une mignarde douceur
M'ont d'amour outrenavré[1],
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

1. Blessé outre mesure.

Puis que ce vis[1], qui tant plaît,
Doux et serein me perdant
Grande faveur me promet,
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie...

Couchés dessus l'herbage vert
D'ombrage épais encourtinés[2]
Écoutons le ramage[3] du rossignolet.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Là, rien qu'amour ne nous dirons ;
Là, rien ne nous ferons qu'amour,
Chatouillés et piqués de desir mutuel.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Dedans ce peinturé préau
Les fleurs, levant le chef en haut,
Se présentent à faire chapeaux et bouquets.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Le ruisselet y bruit et fuit,
Nous conviant au doux repos;
Les abeilles y vont, voletant, fleuretant.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La tourterelle bec à bec,
Femelle et male, nous présents,

1. Visage (N.; L., étym.; Palsg., p. 158).
2. Enveloppés *.
3. L'*e* muet compte dans le second hémistiche; il en est de même au 3e vers de la 3e et de la 5e strophes : ce qui, du reste, ne rompt nullement l'harmonie du vers (Quich., *Versif.*, p. 322 et suiv.).

Frétillante de l'aile se baise en amour.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Les oisillons joints deux à deux
Font leur couvée au nid commun :
Et du jeu de l'amour ne prenons les ébats.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La terre gaye épand[1] le sein
Au germe doux qui vient d'en haut,
Du ciel amoureux qui sur elle se fond.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Babillarde, qui toujours viens
Le sommeil et songe troubler
Qui me fait heureux et content,
Babillarde aronde, tais-toi[1].

Babillarde aronde, veux-tu
Que de mes gluaux affutés
Je te fasse choir de ton nid?
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que coupant ton aile et ton bec
Je te fasse pis que Térée?
Babillarde aronde, tais-toi.

Si ne veux te taire, crois-moi,
Je me vengerai de tes cris,
Punissant ou toi ou les tiens.
Babillarde aronde, tais-toi.

1. Tend, ouvre.

2. Imité d'Anacréon, XII.

Crie contre tel qui heureux
En amour, veillant, à cœur soûl
De sa belle prend le plaisir.
Babillarde aronde, tais-toi.

Ne sois envieuse sur moi
Qui ne puis jouir que dormant
Et ne suis heureux que songeant.
Babillarde aronde, tais-toi.

LIVRE DEUXIÈME[1]

Je t'ëime, jantil ogzeœ
Ki t'an reviens le printans
Çè-nus refgre ton ni ;
E' puis l'ivgr te pgrdant
Drogt sur le Nil tu t'an vas
Devgr le Kgr à Mènfis.
Mgs œ dedans de mon ker
Amur se niye tujurs.
A un petit kupidon
La plume pusse dgja,
L'œstr' ankor gt dedan l'ef,
L'œstr' à demi se montrant
Dehœr la kœke s'ekloot,
E' lg petis kupidons
Tujurs i kriët un kri
Le bgk ugrt è beïant...

Je t'aime, gentil oiseau[2]
Qui t'en reviens le printemps

1. Contient 61 pièces.

2. Imité d'Anacréon, XXXIII.

Chez nous refaire ton nid,
Et puis l'hiver te perdant
Droit sur le Nil tu t'en vas
Devers le Caire, à Memphis :
Mais au dedans de mon cœur
Amour se niche toujours.
  A un petit Cupidon
La plume pousse déjà ;
L'autre encore est dedans l'œuf :
L'autre à demi se montrant
Dehors la coque s'éclôt ;
Et les petits Cupidons
Toujours ils crient un cri,
Le bec ouvert et bayant...

O chère sœur, tu m'as donc
Laissé dedans le bourbier
Du monde vain et trompeur !
Au ciel ton âme montant
En terre laisse ton corps...
  Adieu, soulas et plaisir,
Je vis de pleurs et sanglots.
Je hais du jour la clarté ;
Sans toi le jour ce m'est nuit.
  Et quel remède à ces maux !
L'espoir de mort me restant
Me fait la vie [1] supporter,
Croyant qu'après ses ennuis
La mort à toi me joindra.

  Si foi se doit ajouter
Aux changements du vieux temps,

1. Baïf écrivait *vi;* l'e muet disparaissait.

Les dieux souvent déguisés
Pour leurs desirs accomplir
Diverses formes ont pris :
Qui d'un taureau, qui d'un bouc,
Qui d'un cheval au beau crin,
Qui d'un satyre cornu,
Comme ils se sont avisés.
  Qu'autant je pusse qu'un dieu
Pour à souhait me changer
Afin d'avoir privauté
De celle qui me tient pris !
Sentir soudain me voudrais
Son beau collet de réseuil [1]
Afin que pusse toujours
Toucher sa joue et son sein !
  Sentir soudain me voudrais
Ruban de ses cheveux tors,
Afin que pusse toujours
Etre enlacé de son poil !
Sentir soudain me voudrais
Le gant qui garde ses doigts,
Afin que fusse partout
Toujours tenu de ses mains.
  Sentir soudain me voudrais
Jartière [2] pour la jarter,
Afin d'étreindre et serrer
Sa belle grève [3] alentour.
Sentir soudain me voudrais
Chemise mise à son dos
Afin de mieux retâter
Son bras, sa cuisse, son flanc.
  Mais quand de ces privautés
Me montrerait se facher,

1. Réseau, filet ; tout tissu où il y a des mailles (Roquefort), comme la dentelle ou la guipure (L., étym., où un ex. de Descartes reproduit cette forme).

2. Dans les mots *jartière*, *jarter*, nous conservons l'orthographe de Baïf pour la mesure du vers.

3. Jambe.

Comme excessives pour moi,
Tant seulement je voudrais
Etre un patin de ses pieds,
Afin qu'heureux me rendant
Sur moi la belle marchât.
Car, belle, j'aimerais mieux
Me voir foulé de ton pied
Qu'aller, par autre porté,
Fut-ce au plus haut de son chef !

LIVRE TROISIÈME[1]

Lg filles vont te çantant :
Anakréon, tu g viel ;
Pran ton mirogr, tu vgras
Ke tg çeves n'i son plus ;
Tu as le front èçœdè.
Ke sg-je mog si j'g plus
Mon pogl u si ne l'g poëint ?
De tut sela ne m'an çœt.
Un poëint je sg ke tant plus
Le viel se dogt tenir gg
Plus nœtre vî s'akursit,
Un poëint je sg ke tan moëins
Le vigl se dogt atristèr
Moëins nœtre fin sera loëin.

Les filles vont te chantant[2] ;
Anacréon, tu es vieux ;
Prends ton miroir, tu verras

1. Contient 64 pièces.

2. Imité d'Anacréon, XI.

Que tes cheveux n'y sont plus :
Tu as le front échaudé.
Que sais-je moi si j'ai plus
Mon poil ou si ne l'ai point !
De tout cela ne m'en chaut !
Un point je sais que tant plus
Le vieux se doit tenir gai
Plus notre vie[1] s'accourcit ;
Un point je sais que tant moins
Le vieux se doit attrister
Moins notre fin sera loin.

-><-

Ainsi que dans le jardin
D'herbes et fleurs bigarré
Celle à qui suis amassait
Roses et lis de ses doigts,
Elle trouva Cupidon,
Dans une rose dormant[2].
Or le bouquet ajençant
Elle lia de son poil
Et, de l'étreinte surpris,
Enveloppa Cupidon.
Lui s'éveilla de sursaut :
D'ailes et bras et de pieds
Il se débat, s'élançant
Tel qu'un hagard nouveau pris.
Et du premier se fâcha
Quand ne se peut dépêtrer
Lui qui tout autre domptait
Et ne fut onque dompté.
Mais, retenu par un pied,
Quand il se fut rassuré,
Il reconnut le blanc sein
Et le teton jumeau, rond,
Tel que sa mère avoûrait,

1. V. la note. p. 368. 2. Cf. *Anth.*, *Pl.*, 388.

Et le visage et l'œil beau
Né pour y prendre les dieux ;
Et de sa bouche sentit
Milles[1] odeurs s'épartir[2]
Qui d'Arabie l'heureuse
Afadirait la moisson.
Lors, s'écriant, dit ainsi :
Va, mère, chercher ailleurs
Autre nouveau Cupidon ;
Autre que moi te suivra.
Voici le siège où ton fils
L'empire sien a planté.

Viens, mort, à mon secours viens ;
O mort, secours, je t'en prie.
— Je t'oy, je viens, que veux-tu ?
— O mort, je suis tout en feu ;
J'attends de toi guérison.
— Et qui t'a mis tout en feu ?
— L'enfant qui porte brandon.
— Que puis-je faire pour toi ?
— Fais-moi mourir je t'en prie.
— Mourir te fais tous les jours.
— Non, fais que j'aie senti.
— Amant, demande à ton cœur.
— Mon cœur, serais-tu bien mort ?
— Mort aussitôt, soudain vif.
— O pauvre cœur, que dis-tu?
L'humain qui meurt renaît-il ?
— Moi seul, je nais étant mort,
Ainsi que fait le phénix
Dedans le feu renaissant.

1. L's a été ajoutée par Baïf. 2. Se répandre *.

ODE[1]

RITHMÉE[2] A LA FRANÇOISE ET MESURÉE A LA GRECQUE ET LATINE

Cĕ pĕtĭt diĕu | chŏlĕre, ārchĕr, | lĕgĕr ōiseāu,
A la parfin | ne me lerra | que le tombeau,
Si du grand feu | que je nourri | ne s'amortit | la vive ardeur.

Un esté froid, | un hyver chault | me gelle et fond,
Mine mes nerfs, | glace mon sang, | ride mon front;
Je me meurs vif, | ne mourant point; | je seiche au tems | de [ma verdeur.

Sote, trop tard | à repentir | tu te viendras;
De m'avoir fait | ce mal à tort | tu te plaindras :
Tu attends donc | à me chercher | remede au jour | que je [mourray?

D'un amour tel | meritoit moins | ta loialté
Que de gouster | du premier fruit | de ta beauté :
Je le veus bien, | tu ne veus pas; | tu le voudras, | je ne [pourray.

1. Cette ode ne fait pas partie des *Chansonnettes*. Nous l'avons extraite du manuscrit 1718. Elle est en vers mesurés et rimés; et elle est remarquable en ce que Baïf, tout en mesurant ses vers à l'antique, a cependant tenu compte de la position de l'accent, ce qui lui donne une harmonie que beaucoup de vers réguliers n'ont pas.

2. Ainsi s'exprime le manuscrit; *rithmée* c'est-à-dire *rimée* (L., hist. de Rhythme et de Rime)

VERS LATINS DE BAÏF[1]

O duro miseroque nate seclo.
Ingratoque rudique et infaceto,
Prodi, parve liber, tribus relictis
Domi fratribus in sinu parentis :
Audax pro quibus inde sorte missus
Hoc solus dubium facis periclum.

Si te Pieridum (quod opto!) alumni
Rarique et celebres viri probarint,
Vulgo ne studeas placere multum :
Sat doctis placuisse magna laus est.

At lucem tolerare si valebis,
Fratres postmodo te (tuo periclo
Certi ferre diem) sequantur omneis.
Sin, in perpetuas eant tenebras.

1. Ces vers ne sont pas inédits; mais nous profitons de l'espace qui nous reste pour donner un spécimen des vers latins de Baïf. Cette pièce est la deuxième des *Carmina* publiés en 1577.

TABLEAU

DE LA PRONONCIATION FRANÇAISE

AU SEIZIÈME SIÈCLE

D'APRÈS LES

ÉTRÈNES DE POÉZIE FRANSOÈZE

ET LE MANUSCRIT DES PSAUMES ET DES CHANSONNETTES

Nota. — Se reporter à la description du manuscrit, et, p. 525, au tableau des lettres employées par Baïf. Au lieu du signe qui représente *au* dans les *Etrènes*, il s'est servi, dans son manuscrit, de l'oméga en lui donnant une forme cursive. Les groupes *ai*, *oi*, *ei*, sont toujours séparables (*ra-ion*, *lo-ial*, *loë-ial*) ; mais parfois *ei* = *ë* (*ei-më*), et *ein*, *en* = *in* (*dë-dein*, *bien*).

Les chiffres romains correspondent aux pages non numérotées des *Etrènes;* les chiffres arabes, suivis d'une des deux lettres *a* et *b*, renvoient aux folios numérotés des *Etrènes;* les chiffres arabes, quand ils ne sont suivis ni d'une lettre ni d'un signe, sont les numéros des *Psaumes* (première version en vers mesurés) ; les chiffres arabes suivis du signe ' sont les numéros des *Psaumes* (deuxième version en vers mesurés) ; les chiffres arabes accompagnés d'un des chiffres [1] [2] [3] renvoient aux trois livres des *Chansonnettes*.

---

a é è. — Ayant : *aiant*, XI, 15 ; *çiant*, 59 ; *aiès*, 68 ; *çiès*, 31, 66 ; *çie*, 57. Agneau : *èçeos*, 57 ; *èçeo*, 118 ; *èinçeos*, 44. Agnelet : *èinçelçs*, 66, 114. Bizarre : *bizçre*, XXI. Chacun : *çâkun*, 8a, 17b, 12, 55 ; *çakune*, 59[2] ; *çë-kun*, III, 17b, 104, 57[1]. Chaque : *çëke*, 5a, 7b, 15a, 69 ; *chëkefoçs*, 9 ; *châke*, 12. Charnel : *chçrnçl*, 65. Clarté :

klęrtè, XI, 4. Compagnon : *konpaṇon*, 26. Égayer : *s'ègaians*, 3a ; *ègaiès*, 52, 52′ ; *ęggièr*, 45′ ; *s'ęggiant*, 10a ; *s'ęggra*, 35, 55 ; *s'ęgroęt*, 14. Épervier : *ęparvièr*, 4a. Essayer : *èssęie*, 17a. Fané : *fenès*, 90, 92. Frayeur : *fraier*, XXIV, 27, 49, 55 ; *frgier*, 4, 48. Marquer et remarquer : *marke*, 122 ; *remarke*, 25[5] ; *remęrka*, 50[5] ; *remęrkès*, 3[2]. Montagnard : *montènars*, 50, 50′. Montagne : *montaṇe*, 15, 148, 77[1] ; *montèṇe*, 106. Ouailles : *ęęles*, 4b, 13a. Payer : *pęièr*, 5a, 49, 49′ ; *k'il pęie*, 16b ; *pę*, 16a ; *paièr*, 41 ; *paiant*, 31 ; *paiès*, 65. Pays : *pais*, 9a, 45, 58[1]. Rayon : *raion*, XXIII, XXV, 12b, 19. Tanière : *tęnière*, 104.

ai ei é i. — Aimer : *j'ème*, XXII ; *èmant*, XXII ; *èimè*, X ; *èmeront*, 10a. Baigner : *bèiṇant*, X. Balayure : *baliures*, 119. Enseigner : *ansèṇèr*, 25, 78 ; *ansèiṇe*, 25. 119 ; *ansèṇemans*, I. Faisant : *fęzant*, 8. Haine : *hèine*, 25. Haïr : *hait*, 11 ; *hęt*, 5 ; *hęra*, 6a, 72[1] ; *hęront*, 21. Meilleur : *milęr*, III, XIX, 16, 64[1], 1[2] ; *mèilęr*, 77[1]. Néant : *nèant*, 33, 97 ; *niant*, 33. Peine : *pène*, 8a. Plaisir : *plęzir*, 11b. Règne : *ręṇe*, V. Reine : *rèine*, I ; *roęne*, 42[2]. Seigneur : *sèiṇęr*, 2, 7 ; *monsèiṇęr*, I ; *siṇęr*, VI, XXVIII, 1 ; *monsiṇęr*, XX ; *męz siṇęrs*, VI ; *siṇęrizèr*, 14b ; *siṇęriront*, 49. Trahison : *traizon*, XI, 82, 47[2] ; *trèizon*, 5, 35, 8[2]. Trahir : *trait*, 15. Traître : *trèitre*, XXII ; *trèitremant*, 12.

e. — Femme : *fame*, 4b. Neuni : *nani*, 28[1].

e é è. — Démener : *demenès*, 60. Demeurer : *dèmere*, 11b. Désespoir : *dezèspoęr*, 11[2]. Désir : *dezir*, 21, 28 ; *dèzir*, 16b. Étrenner : *ètrenèr*, *ètrenant*, XXX, Félon : *felon*, 3a, 3b. Frère : *frère*, XXI ; *frgre*, 12a, 16b, 122. Péché : *pechè*, 19, 25,51 ; *pèchè*, 130. Pécheur : *pecher*, 51. Père : *père*, 16b ; *père è mgre*, 14b, 16a, 19a, 59[1] ; *pęre*, 19a ; *pęre è męre*, 27. Prêté : *pretè*, XXVI, Querelleux : *kèrèles*, XXIV. Rareté : *raritè*, 119. Recéler : *reselant*, 16b. Retentir : *retantir*, 20 ; *rètantir*, 18. Sereine : *sèrèine*, 31. Trébucher : *trebuchant*, 9.

o, — Chuchotter : *chuchetoçt*, 41′ ; *chuchetans*, 41.

o ô. — Alors : *alœrs*, 22. Avorton : *avœrton*, 58. Bords : *bœrs*, 72. Dehors : *dehœrs*, 51. Doctrine : *doktrine*, 19′ ; *dœktrine*, 49. Encore : *ankar*, XVII. Estoc : *estœk*, 35. Flajol (flageolet) : *flajœl*, 59[1]. Force : *farse*, XVI. Forfait ; *farfçt*, XVII ; *fœrfèters*, 1. Fort : *fœrt*, 22. Forteresse : *fœrtrèse*, 51. Frivole : *frivœle*, 4. Horreur : *ærrer*, XXIII ; *œrrer*, 25. Hors : *hars*, III, IV. Hostie : *œstie*, 40 ; *ostie*, 20′. Idole : *idœle*, 135. Lors : *lars*, IV. Lorsque : *lœrke*, 51. Mauvais : *mavçs*, *movçs*, 12b. Mordre : *mardre*, X. Mort : *mart*, XIII ; *mœrt*, 51 ; *mœrtçls*, 22. Noble : *nable*, X, XVII. Note : *nate*, 10a. Notre et votre : *natre*, XIV ; *nœtre sinçr*, 8 ; *vatre*, IV, XXII. Obliger : *j'ablije*, IV ; *ablijè*, VI. Obscur : *oskur*, *oskursit*, 1a ; *œskur*, 11, 16 ; *œskurtè*, 88. Observer : *opsçrvant*, 15a ; *œpsçrve*, 119 ; *œssçrvera*, 19. Offrir : *s'œfre*, 52. Or : *ar*, XI ; *œr*, 21. Ordure : *œrdure*, 24. Oreille : *œrçle*, 5. Orgueil : *orgeł*, XX ; *œrgeł*, 10, 17, 56. Orné : *arné*, XV. Orphelin : *arfelin*, XIII. Paupière : *popière*, 20b, 152. Pauvreté : *povretè*, 12a. Petiot : *petiates*. 8b. Pioche : *piaçe*, 8a. Porc : *pœrk*, 80. Port : *part*, IX. Portail : *pœrtał*, 100. Possible : *passible*, IV. Proche : *praçe*, 14b. Propice : *prœpise*, 25. Reproche : *repraçe*, XII ; *reprœche*, 31, 42, Robe : *rœbe*, 22. Roc, roche, rocher : *rœk*, 42 ; *rok*, 78 ; *rœche*, 18, 31, 78 ; *rochèr*, 27, 40, 104, 114. Rossignol : *rœsiṇol*, 60[1] ; *rəsiṇal*, 4a ; *rœsiṇœl*, 44[1]. Sort : *sœrt*, 22. Trop : *trap*, V. Vignoble : *viṇœble*, 10a.

ui u i. — Aiguillon : *ègiłon*, XXI. Aiguiser : *èguizèr*, 7a, 55 ; *raguizèr*, 7. Cuider et outrecuider : *kuide*, 127, 42[2] ; *kude*, 49 ; *kudant*, 35[2] ; *kudoç*, 31, 51′ ; *se kudoçt*, 49 ; *ətrekudè*, 17, 106 ; *ətrekudanse*, 6b. Lui : *li*, XXIV, 2a, 20a, 21, 59[1] ; *à li*, 95 ; *chè li*, 49 ; *pər li*, 49 ; *sur li*, 8 ; *è ne li fat*, 12a ; *de li mçme*, 2b ; *selila*, 19b. Ruisseau : *ruseœ*, 46. Vide : *vuide*, 37.

eu u é i. — Abreuvé : *abrevè*, 60, 80, 13[2]. Boire, je boirai : *je burç*, 30[1] ; *bura*, 110. Breuvage : *brevaje*,

16′. Buveur : *bever*, 50′. Cueillir : *kełir*, 64[1], 19[5]; *akełit*, 27 ; *rekełir*, XI, 68 ; *kułir*, XVII ; *kułant*, 2[5]; *kułirg-je*, III ; *kułirons*, 60[1] ; *rekułir*, IV. Élu : *èle*, 50′. Émeute : *èmete*, 18′. Ameuté : *amutè*, 59, 59′. Feuille : *fełe*, 20[2] ; *èfełè*, 71[1] ; *fèłè*, 118 ; *fèłu*, 52′ ; *fèłaje*, 104, 44[5]. Heureux : *eres*, XI, 12a, 1, 32 ; *ures*, IX, XII, 12a, 8, 19, 32 ; *erezemant*, 1. Heurter : *ahurtèr*, 44. Jeune : *jene*, 144. Jeunesse : *jenèsse*, 25′ ; *junèsse*, 129. Malheur, malheureux : *maler*, 12b, 18 ; *maleres*, 13b, 57 ; *malures*, 14a, 2, 37 ; *malereté*, 55′ ; *malurtè*, 53. Mûr : *mer*, 72[1]. Œillet : *ełęs*. 46[1], 30[5] ; *ułęs*, 29[1], 26[2]. Orgueil : *orgeł*, XX, 17b, 10, 36, 86, 36′ ; *orgęł*, 17′. Orgueilleux : *orgiłes*, XXIV, 36 ; *œrgiłes*, 68, 73. S'enorgueillir : *t'anœrgèłi-tu*, 52 ; *s'orgèłir*, X. Sureté : *surtè*, 78 ; *sereté*, 18, 18′, 39[2]. Valeureux : *valeres*, 89 ; *valures*, XXII, 14b, 8, 89.

eu ou o u. — Approche : *aprœche*, 119. Arquebuse : *arkebus*, 51[2] ; *arkebuzièr*, 21[3]. Autel : *œtęł*, 118 ; *utęł*, 66. Bourrasque : *bœrraske*, 82 ; *borraske*, 107. Colombeau : *kulonbeœ*, 55′. Croupe : *krœpe*, 31[5]. Demeurer : *demerera*, 101 ; *demœrra*, 112. Égosiller : *ègusiłèr*, 37. Fleur : *fler*, XXIII, 68, 103 ; *flœr*, IV ; *fleron*, 59[1] ; *flœron*, 77[1] ; *flœrętes*, 2a ; *flerira*, 103 ; *florit*, 92 ; *florira*, 72 ; *florisant*, 15[2] ; *flœretant*, IV. Froment : *frœmant*, 72. Fluet, *flœt*, 19b, 9 Langouste : *languste*, 105. Offrir : *s'œfre*, *t'ufriront*, 51. Ouest : *œst*, 48, 50. Pleurs. pleurer : *plers*, 80 ; *plorèr*, 27[1], 9[2]. Pleuvoir : *plœvœr*, 11 ; *plœvera*, 9b. Poignée : *pœnęe*, 72. Pologne : *Pulone*, I. Rosée : *rœzèe*, 133 ; *rœzèe*, 110 ; *arrœzè*, 23. Seigneur : *sinęrize*, 22 ; *sinęrizèr*, 14b. Soleil : *sułęł*, IV, XI. Trouver : *trœvèr*, *treve*, 21. Volonté : *vułontè*, 1a, 2b.

on un. — Broncher : *brunchèr*, 18, 62, 107. Tombeau : *tunbeœ*, 5, 16, 88. Tomber : *tunbè*, XVIII ; *tunberont*, 14 ; *tunba*, XX.

oin. — Foin : *foein*, 10b ; *fein*, 37, 102.

aon, — Faon : *fan*, 28.

er ier. — Archer : *archièr*, 127. Boucher : *buchièr*, 44. Cher : *çèr*, xv, 19, 50, 66, 86 ; *çièr*, xiii, 7. Danger : *danjèr*, 25, 31 ; *danjièr*, xi, 66. Étranger : *etranjèr*, 54′ ; *ètranjièr*, iv, 69. Enchère : *anchière*, 44. Léger : *lejièr*, 17a. Rocher : *rochèr*, 74, 104, 40′ ; *rochier*, 27, 61, 114.

e ajouté ou supprimé. — But : *bute*, 21. Chevreau : *çerreæ*, 10a ; *çevereæ*, 9b. Développer : *dèvlopera*, 25. Envelopper : *s'anvelopa*, 9 ; *anvelopè*, 44 ; *s'anvlope*, 35 ; *m'anvlopoçt*, 22. Erner : *çrenès*, 69. Esprit : *èsprit*, xxv, 25 ; *èsperit*, xxiv, 19, 106, 19′, 62′, 77′. Forteresse : *fœrtrèse*, 31, 59. Futur et condit. de la 1re conjugaison : *abandonras*, 16 ; *anjandrras*, 15b ; *aportront*, 15b ; *chantrç*, 57 ; *contrç*, 2b ; *demurra*, 112 ; *j'invokrç*, 55 ; *jetront*, 22 ; *lavra*, 12b ; *levra*, 10a ; *montrront*, 10b ; *œtrç*, 91 ; *regardra*, 10b ; *rejetroçt*, 12a ; *se vantront*, 38 ; *vizitra*, 11. Israel : *israçl*, 69, 78 ; *iseraçl*, 68. Larcinier : *larresinant*, 6a. Levrier : *leverièr*, 40². Malcurté : *malerté*, 37 ; *malereté*, 55. Ouvrier : *uverièr*, 125. Quérir : *krir*, 48¹. Sureté : *sereté*, 18′, 39² ; *surté*, 78. Voici, voici : *vesi*, 110 ; *velesi*, 118.

oi oy. — Angoisse ; *angoèsse*, 6 ; *angoçsse*, 31. Antoine : *Antoène*, i. Armoire : *armoçre*, 45. Avoir : *avoçr*, 11a. Boire : *boçre*, 10a ; *boèvant*, 16². Bois : *boçs*, x, 7b. Boite : *boçte*, 2b. Boyau : *boèioo*, 50². Choisir : *choçzir*, 25 ; *çoèzi*, iv. Choix : *çoçs*, 7b. Choyer : *choèiè*, 155. Cigogne : *sigoène*, 104. Citoyen : *sitoièn*, x, 148 ; *konsitoièn*, xi. Cognée : *koènée*, 74. Connaître : *konoçtront*, v. Courroie : *kurroç*, 17a. Courtois : *kurtoçs*, vi. Croissant : *kroçssant*, 15b. Croître : *kroçtre*, 58 ; *akroçtre*, 37². Croyant : *kroiant*, 5a. Dégoiser : *dèçoèzant*, 8b. Déployer : *dèploèians*, xii ; *dèplièr*, 104. Devoir : *devoçr*, xiv. Dévoyer : *dèvoiè*, *dèvoèiè*, 119. Doigts : *doçs*, 8. Droit : *droçt*, ii ; *droçs*, xvii. Effroi : *èfroç*, 14 ; *efroiè*, 6 ; *èfroèièr*, 10. Éloigner : *èloçneront*, 64 ; *èloçne*, 22 ; *èloèinçè*, 71. Employer : *anploièr*, ii ; *anploçie*, 10a, 15b. Empoigner : *anpoènant*, 8a. Encoignure : *ankonçure*, 118. Envoyer : *anvoiè*, vi ; *anvoèiera*, 57. Espoir : *ès-*

poçr, v; *dezèspoçr*, XII, 15a. Faible : *foçble*, XXIII; *foèble*, 6; *s'afoèblit*, XX. Fétoyer : *fçtoèiant*, XVIII. Foisonner : *foèzone*, XIV. Foudroyer : *fudroièr*, 5a. Foyer : *foièr*, 12a; *foèièr*, 10a. Française : *fransoçze*, I. Froid : *froçd*, 8b. Gloire : *gloçre*, XX. Hoirie : *oçrie*, 69. Hoyau : *hoèiw*, 18a. Joie : *joçie*, 2 : *joçe*, 98. Joignant : *joçant*, 11b, 1; *joèçnant*, 24. Joyau : *joioo*, 19; *joèiw*, 20b. Joyeux : *joies*, 4a, 13, 35; *joèies*, XIX, 8b, 35. Loi : *loç*, VI, 17. Loisir : *loèzir*, V. Loyal : *loèial*, XVII, 4, 72[1]; *loèioos*, 31; *dèloial*, 28. Loyauté : *loiatè*, 3b, 12, 74[1]; *dèloioatè*, 5. Loyer : *loièr*, V, 18; *loèièr*, IX, XVII. Mâchoire : *machoère*, 3. Manoir : *manoçr*, 26. Mémoire : *mèmoçre*, 6. Miroir : *miroçr*, 20b. Mitoyen : *mitoièn*, 13b. Moi : *moç*, III; *moçmçme*, IV. Mois : *moçs*, XIII. Moisson : *moèsson*, 7a; *moèsoneras*, 8b. Moite : *moçte*, 8a. Moitié : *moètiè*, 76[1]; *mitiè*, 1b, 9b, 55. Monnaie : *monoç*, 68. Moyen : *moièn*, XXII; *moèièn*, 12a; *moèiènès*, XXII. Nettoyer : *nètoèièr*, 119; *nètir*, 51; *nèti*, 73; *nètiras*, 12b. Noir : *noçr*, 9a; *noçrsi*, 20b; *noçrté*, 60[1]; *noçrâtre*, 3b. Noise : *noçze*, 13b. Oiseau : *oèzeaw*, XVIII, 5a. Oisif : *oèzif*, XV, 40. Oisillon : *oziçon*, 17a. Ombroyer : *ombroiè*, 65, *ombroçras*, 10 b. Ouïr, oyant : *oiant*, 1a; *oèiant*, 6. Pitoyable : *pitoiable*, 59, 72. Ployer : *ploièr*, 47; *ploçras*, 10b : *plièr*, 106, 17[2]. Poids : *poçs*, 16a, 17a, 58. Poignant : *poçant*, 45. Poil : *poçl*, 3b. Poisson : *poèson*, 8. Poitrine : *poçtrine*, 2a; *poètrinne*, 22'. Proie : *proçie*, 17. Rasoir : *razoçr*, 52. Roide : *roède*, 5b. Roi : *roç*, I, XVII. Royal : *roial*, XIV, XXVIII; *roèial*, XVII, 45. Royaume : *roiame*, V, XV, 22; *roèioome*, 102; *rèoome*, 68. Royauté : *roiatè*, XVII, XIX, 18, 45; *rèoatè*, 18'. Soigner : *soçèr*, 7a; *soçeront*, 6b; *soèçnant*, 7b. Soigneux : *soçes*, 1b, 3a, 13b, 22; *soèinçes*, XXVIII, *soèçnçes*, 10a, 69, 119. Soir : *soçr*, 55. Témoigner : *tèmoçèr*, XXII. Témoignage : *tèmoçaje*, 4a; *tèmoèçnaje*, 22. Terroir : *tçrroçr*, XXIV. Toile : *toçle*, 2a. Tournois : *turnoçs*, 11a. Verdoyant : *vçrdoèiant*, 52. Voici : *voèsi*, XXXI, 22; *vesi*, 11, 22, 110; *velesi*, 118. Voie : *voçie*, IV, 12a; *voçe*, 12a. Voilà : *voçla*, 104; *vela*, 7. Voile : *voçle*, IX. Voisin : *voèzin*, 1b, 51. Voix : *voçs*,

17. Voyage : *voëiaje*, XVIII, 11a. Voyant : *voiant*, III, 1a ; *voëiant*, XVII, XXI, XXXI, 17a. Terminaisons dans les verbes : *akroçt*, XV ; *s'analoçt*, XVII ; *apçrsoçt*, II ; *konoç*, 12a ; *kroçs*, 7a ; *ëfroioçt*, 18 ; *ëççioçt*, XVII ; *ëççroçt*, 14 ; *ansëçeroç-je*, 11a ; *ëtoçt*, IV ; *fçzoçt*, 5a ; *jaisoçt*, 2b ; *mëtroçs*, 11a ; *urroçt*, XV ; *pçrdoçt*, III ; *voioçt*, 31 ; *voëioçs*, XXVIII ; *vudroçs*, 11a.

b. — Absence : *absanse*, 37[2] ; *apsanse*, 47[1] ; *apsant*, 58[5]. Absoudre : *apsudre*, 7, 32, 51. Jacob : *jakob*, 14′, 20′ ; *jakop*, 14′, 44 ; *jakoop*, 47. Observer : *j'oopsçrve*, 119 ; *opsçrvant*, 15a ; *oossçrvera*, 19.

c. — Secret : *segrçt*, 25, 51 ; *segrçtemant*, 67[1]. Secrétaire : *segretçre*, I. Second : *segond*, XIV, 3a.

d. — Sud : *sut*, 11b.

g. — Agravanté : *akravanté*, 44.

h non aspirée. — Héros : *dçz ëras*, XXI, 14b. Huit : *l'ut*, 15a.

l non mouillée. — Gentille : *jantile*, IV, 5b.

l mouillée. — Connil : *kunil*, 104. Esseuil, *ësel*, 11b. Genou : *jenul*, 22, 86 ; *jenus*, 106. Métal : *mëtal*, 12. Péril : *përil*, XXIV, 11b, 6. Portail : *portal*, 100. Siller : *silas*, XVI ; *silës*, 70[1]. Sourcil : *sursil*, 101.

mm mn. — Condamner : *kondannër*, VI, 37. Flamme : *flamme*, 45[1]. Hymne : *inne*, IV, 1a, 11a, 22′. Immortels : *inmortçls*, 14b, 15a. Mammelle : *mammçle*, 22. Somme : *somme*, 14b. — Voy. **n** nasale.

gn. — Bain : *bëin*, 52[1]. Bénin : *bëniu*, XXVIII. Besoin : *bezoëin*, 6a, 16b, 10, 54. Bréhaigne : *brëhëin*, 107 ; *brëhçne*, 115. Cygne : *sine*, 34[2]. Dédain : *dëdëin*, 44 ; *dëdëin*, 73. Dessein : *dësëin*, V, 77. Digne : *dine*, XIII, XXXI, 28. Feignant : *fçniant*, 1a ; *fçniant*, 5b, 8b, 15a. Gain : *gëin*, 10b ; *gëin*, 1a, 10b. Loin : *loëin*, IX, XII, 7a, 10, 13, 22, 55. Magnifier : *manifiant*, 40. Maligne : *maline*, 36, 55[1]. Plaindre : *je me plain*, 37[1].

Poing : *poëiŋ*, 59[1]. Signe : *siŋe*, 74. Soin : *soëiŋ*, 36, 7b ; *soëin*, 19b. Témoin : *tèmoëiŋ*, 6b, 89.

n nasale. — Besogne : *bezoŋe*, I ; *bezonŋe*, 5b, 7a. Couramment : *kuranmant*, 45′. Devoir, doit : *Diw te doëint*, 20. Enivrer : *anivrant*, 65 ; *anivrè*, 36. Ennemi : *anemi*, XI, XXIII, 5b, 3, 6, 18, 8′ ; *annemi*, XXXV, 7, 18 ; *ènemi*, 6′, 7′. Ennui : *annui*, XVII. Flamme, *flanme*, 45[1], 48[2] ; *anflanmant*, 35[2]. Gagner : *ganŋèr*, XVII, 12 ; *ganŋè*, IX ; *ganŋant*, V ; *reganŋe*, 9b. Méchamment : *mèchanmant*, 44 ; *mèchantemant*, 74. Prendre, pris : *prins*, 5, 105. Révèremment : *rèvèranmant*, 5. Tambour : *tanbur*, 150, 16[5] ; *tabur*, 81. Tintamarre : *titamâre*, 42.

, pour prou. — Pourchasser : *prwchasset*, 71 ; *prwchasant*, 38′ ; *pwrçassant*, 9[5]. Pourpenser : *prwpansa*, 2b ; *prwpansions*, XXVI ; *pwrpanseront*, 35′. Profiter : *pwrfitèr*, 52, 52′. Promettre : *pwrmçt*, 50[1] ; *pwrmçsse*, 118. Portrait : *protrçt*, 49[2].

Lettre double sonnant. — Bucheron : *buççeron*, X. Coucher : *kwchèr*, 28. Riche : *riççe*, XX. Risée : *rizzèe*, 22. Toujours : *tujjurs*, 21. Futurs, après syncope de l'**e** : *montrront*, 10b ; *anjandrras*, 13b.

x. — Exalter : *ègzalton*, 34 ; *èkzalton*, 34′. Exaucer : *ègzwssera*, 4 ; *èkzwsse*, 34′. Exécuter : *èksèkutèr*, 21, 82. Exercer : *ègzgrse*, XXIX, 14b, 37 ; *èkzgrse*, 37′. Exercite (armée) : *èkzgrsite*, 59. Expirer : *èspireront*, 104. Expliquer : *èsplikerç*, 49, 49′. Exploiter : *èsplogte*, XXV. Exprès : *èsprçs*, 78, 106. Exquis : *èskis*, 17a, 9, 64, 139, 75[1]. Extirper : *èkstirpè*, 21, 37, 104 ; *èstirpant*, 21′.

Chute des consonnes. — Consonnes initiales. — Psaume : *sèome*, 1. Psalmodier : *salmodiè*, 135. — **Consonnes médiales.** — Abstenir (s') : *s'astenir*, 3a. Adversité : *avçrsitè*, 41, 59, 9′. Arbre : *âbre*, 9b, 10a, 13a, 1, 104, 77[1], 36[5]. Aspect : *aspçt*, 69, 44′. Dextre : *dçtre*, 16. Épouvanter : *èpwantant*, 29. Festoyer : *fçtoëiant*, XVIII. Lorsque : *larke*, XVII, 9a ;

lœrke, 51′; *lœrske*, 51. Mander : *manra*, 10, 108. Marbre : *mâbre*, 75[1], 54[2], 9[3]. Mauvaistié : *movgtié*, 12b, 6. Obscur : *oskur*, 1a, 3b; *œskur*, 11; *oskursil*, 1a; *œskurté*, 88. Observer : *œssgrvera*, 19. Obstiner : *astiné*, XXXI; *astinant*, II; *œstiné*, 4′. Ost : *l'œst*, 22, 74. Presque : *prgke*, 38, 38′. Quelconque : *kekonk*, 11a. Quelque : *kglke*, XIII, XVI, XXII, 6b; *kéke*, V, XV, 2b, 8, 54[1]. Quelquefois : *kglkefoçs*, XXII; *kékefoçs*, 6a, 10b, 57′. Quelqu'un : *kélkun*, 87; *kékun*, 5a, 18a, 27[3]. Rescoux : *rékŭ-moç*, 7; *rékus*, 106. Respect : *réspgt*, 12a. Respecter : *réspgkte*, 14b. Resplendeur : *réplander*, X, 18, 45. Resplendir : *réplandir*, XIV, 29, 29′. Sanctuaire : *santugre*, 20, 24′. Sept : *sgt*, 79, 40[2]; *sétiéme*, 12. Somptueux : *sontues*, XVIII, 16[2]. Soustraire : *sutrgt*, 16a. Subtil : *sutil*, XXV, 20[2]. Tect (toit) : *tgt*, 139. Victuaille : *vitâle*, 4b, 5b. — **Consonnes finales.** — Avec : *avgk*, 19b, 72; *avgk moç*, 23; *avç dons*, 72; *avç toç*, 80; *avç lui*, 23[2]. Il : *il fat*, 2a; *il pgie*, 16b; *il fera*, 1; *il m'anfonset*, 22; *i forsa*, X; *i komande*, 2a; *k'i la fasse*, 2a; *éinsi k'i fat*, 5a; *i konviènt*, 13b; *i remâ*, 17b; *i feront*, 5; *i me dit*, 2; *k'a-t-i fgt*, 11; *i ne panset*, 49; *sont-i pâ*, 56; *i t'a plŭ*, 85; *i dizet*, 94. Leur : *lerzies*, XXIII; *le vgrs*, IV; *le roç*, XVII; *le frontière*, XIX; *le mers*, 4b; *le tgrre*, 4b; *le frœodes*, 5; *le part*, 11; *le propos*, 19; *le chars*, 20; *le kris*, 22; *le ker*, 51; *le noms*, 49; *le plers*, 80. Pluriel des substantifs et des adjectifs. Arcs : *ars*, XXV, 11, 57, 46, 46′. Autels : *utgs*, 51′. Bœufs : *bes*, 1b, 7b, 8, 66. Bords : *bœrs*, 72. Boucs : *bus*, 50, 66. Bourgs : *bœrs*, 42[3]. Bouts : *bus*, 72. Captifs : *kaptis*, 107. Ceps : *sçs*, 105. Cerfs : *sçrs*, 5[2]. Chefs : *chés*, 66, 74, 110. Chétifs : *chétis*, 105. Craintifs : *kréintis*, 20a. Crocs : *krœos*, 22. Cruels : *krugs*, 91, 144, 53[3]. Dards : *dars*, 57. Doigts : *doçs*, 8. Fautifs : *fœtis*, 46[2]. Flancs : *flans*, 71. Flatteurs : *flatcs*, 12. Les Gentils : *lg jantis*, 9, 110, 44′. Grecs : *grés*, III, IV. Hanaps : *hanas*, 75. Inutiles : *inutis*, 22[2]. Lascifs : *lasis*, 22[2]. Luths : *lus*, 55, 57. Marcs : *mars d'œr*, 119. Massifs : *masis*, 5a. Maternels : *matgrnçs*, 71. Méchefs : *méçgs*, XIV, 14a. Mortels : *mœrtgls*, 22,

119 ; *immortçls*, 14b, 15a ; *mœrtçs*, 16, 82, 5[2], 22[5]. Naïfs : *nais*, 119. Naufs : *nas*, 3b, 11a. Nerfs : *ngrs*, 37[1]. Nets : *nçs*, 68. Neufs : *nes*, IV. Nids : *nis*, 5b. Outils : *utis*, 7. Parcs : *pars*, 50. Parts : *pars*, 60. Plaintifs : *plèintis*, 80. Pupils : *pupis*, 68. Perennels : *pèrannçls*, 9b. Solennels : *solannçs*, 27. Soleils : *sulçs*, 42[2]. Statuts : *status*, 18, 111. Vingt : *vin*, 68.

Note additionnelle. — Consulter encore à l'Index suivant les mots : Ajurer, Amonêté, Brunchcr, Bruvage, Bute, Chamberiere, Dêtre, Diue, Douray, Esperit, Fautifs, Fourment, Gangner, Gardroit, Grecs, Jadis, Jarter, Malureux, Merquer, Miroer, Otrois, Otroyer, Pares, Plote, Rétreindre, Séaume, Seurté, Terroer, Traison, Trouvra.

INDEX

DES MOTS EXPLIQUÉS DANS LES NOTES

NOTA. — L'astérisque indique qu'un mot figure dans l'index qui suit les *Poésies choisies de Ronsard*.

A

A pour de*, 18, 55, 109.
Aage, 270.
Abord, 84.
Accoiser*, 205.
Accort*, 276.
Accourre, 79.
Acort, 48.
Acquester (S'), 71.
Adjousté, 241.
Adonc, adouques*, 79, 257.
Afaire, 216, 219.
Alfronté, 56.
Age*, 45.
Agravanté, 548.
Aguigner, 115.
Aide, 57, 177.
Aînçois*, 81, 141.
Ains*, 31.
Ainsin, 55, 154.
Ains que*, 210.
Aint, 5.
Airer, 555.
Aist Dieux (Se m'), 104.
Ajurer, 146.
Alabri, 536.
Alantir (S'), 146.
Alecart, 27.
Alenvers, 31.
Alenviron, 108.
Aleure, 180.
Allieure, 141.
Alme, 9.
Amenuiser (S'), 204.
Amonêté, 327.
Amoureau, 107.
Aparesser, 5.
Apaster* 268.
Apoltroni, 5.
Apostrophe supprimée, 25.
Apparoir, 200.
Appert (Il), 308.
Approucher, 173.
Aproliter, 294.
Aquerre, 87, 122.
Ara (Il), 219.
Aroit (Il), 51.
Ardre*, 56.
Armeure, 248.
Aronde*, 11.
Arrivée (D'), 257.
Arroy, 185.
Aspresses, 75.
Asseurer, 251.
Asteure, 515.
Atracien, 109.
Atraisner*, 255.
Atrempé, 299.
Atremper, 122, 124, 207.
Attaire, 511.
Attraire, 225.
Aucun, 75.
Auton, 61.
Avaler*, 286.
Avant-chenu, 101.
Avete*, 65.
Avolé, 214, 257.
Avous, 149, 221.
Avoyer (S'), 80, 160.

B

Badin, 515.
Bailler, 72.
Barat, 279.
Bayer, 72.
Beau (Tout), 51.
Beccer, 108.
Bellement, 167.
Bergeail, 545.
Bergeal, 560.
Bestial*, 50, 272.
Betail, 50.
Bienfaitis, 79.
Bienheurer*, 205.
Bienheurté, 140.

Blandice, 27.
Blandir*, 18.
Blasoneur*, 107.
Blêmeur, 255.
Bobancer, 65.
Bord (A)*, 84.
Borde, 88.
Borrasque, 8.
Boutée, 258.
Brancher, 108.
Bransler, 237.
Brebiette, 26.
Brieveté, 6.
Brosser, 19, 210.
Brosses, 5.
Bruire, 125.
Bruncher, 548.
Bruvage, 344.
Bucheur, 114.
Buie, 32.
Bute, 106.

C

C, ss, 291.
Cabinet, 1.
Caboche, 244.
Cacher, 210.
Calfreté, 66.
Caut*, 100.
Cautelle*, 27, 101.
Cavein, 10.
Celle*, 24, 58.
Celui, 337.
Celui pour celui-là, 225.
Ceps, 140.
Cestuy-ci, 15.
Cette-cy, 133.
Cetui-cy*, 44.
Ceult (Il), 32, 258.
Chaille (Il me), 121.
Chalemie, 11.
Chamberiere, 227.
Chapeau*, 67.
Chapelet*, 28
Chef (A), 29.
Cheun, 15, 101.
Chet (Il), 58, 82.
Chevaler, 251.
Chevance, 250.
Cheveche, 257.
Chier, 175
Chucas, 256.
Ci, 333.
Cil*, 327.
Cligner, 148.
Cliner, 192.
Coche*, 23.
Coignet, 138.
Combien que, 233.
Comparatifs, 233.
Comp. pour sup. 162, 176, 194, 307, 330.
Compas (Par), 41.
Compasser, 233, 332.
Consoleur, 339.
Consommer*, 98, 148.
Contrefait, 147.
Convoyer, 80.
Coquemar, 244.
Coquin (Ver), 290.
Coral*, 100.
Coulon, 317.
Counil, 316.
Coupeau*, 120.
Couple, 114.
Court*, 66.
Cousteau*, 200.
Crasseux, 206.
Credit, 267.
Crespe*, 159.
Cresper*, 234.
Croistre*, 88.
Crope*, 82.
Cropir, 3.
Cuider*, 20, 33.
Cure, 98.

D

Dam, 81.
Dame, 140.
Darde, 74.
Davant, 33, 34.
De pour que, 102.
Dea, 117.
Debander, 132.
Debeller, 59, 304.
Debors, 320.
Deceu, 133.
Dechasser, 313.
Dedagner, 126.
Deduit*, 183.
Defourrer, 11.
Dehacher, 110.
Delaier, 218.
Delivre, 68, 140.
Definer, 254.
Delonger, 67.
Demourée, 30.
Departement, 143.
Departir*, 13, 42. 41.
Deplacer, 48, 163.
Desavancer, 119.
Desguisure, 246.
Despoir, 223.
Desseigner, 48.
Destre, 81, 103.
Dètre, 333.
Detressé, 201.
Deut (Il se)*, 289.
Deux (Je me), 101.
Deuz, 305.
Devaler*, 103.
Devers, 82.
Dieux, 104.
Difame, 344.
Ditier, 113, 258.
Dme*, 133, 323, 340.
Doire, 133.
Dolant, 281.
Donray (Je)* 30, 78.
Dont, 96, 108, 223.
Douleuser (Se), 90.
Douloir (Se), 34.
Douter*, 283.
Duire*, 4, 89.
Du tout*, 41.

E

E syncopé*, 5, 157, 208, 314, 331.
E final supprimé, 112.

E, surabondant à l'hémist., 192, 221, 312, 314, 316, 528, 555, 554, 568; comptant à l'hémistiche, 565.
Elanoyer (S'), 161.
Eclater (S'), 45.
Eschauffaut *, 122.
Echet (H), 555.
Ecroue, 206.
Egne, 210.
Elargir, 40, 555.
Embler *, 82, 156.
Emmanteler *, 554.
Emmurer *, 557.
Emoyer, 17.
Empaumons, 58.
Empresser, 258.
Emprise *, 20.
En pour à, 191.
Enclin *, 165.
Encourtiner * 22, 565
En de lieu, 189
Enhorter, 267, 544.
Ententif *, 80.
Enteser, 58.
Entrer impu *, 55
Epartir, 555.
Époint *, 550.
Erignes, 295.
Erner, 168.
Errer, 150.
Erreur, 109.
Escarde, 515
Escondire, 18.
Escroué, 12.
Esperit, 182. 555.
Essourder, 271.
Estoc *, 555.
Estranger (S'), 176
Estulé, 41.
Et si *, 17.
Etour, 59.
Eu (rimes en), 155.
Eure (rimes en), 157.
Euvre, 16.
Evantoir, 116, 228.
Eveux, 215.
Exceler, 81.

F

Faillir *, 76
Faineant, 285.
Fanir *, 165.
Fautifs, 544.
Festier, 225.
Fetis, 45.
Feuvre, 80
Fevre, 248
Fieu, 271.
Fin (faire), 52
Finer *, 508.
Flair *, 207
Flairer *, 155, 297
Flouet, 6.
Fluctueus *, 555
Fortemps, 281.
Fourment, 46
Fourmi *, 285.
Friquet, 245.
Fuitif *, 14, 45
Fumiere, 90.
Fût, 58.

G

Gangnage, 515
Gangner, 5.
Garce, 150.
Gard, 112.
Gardroit 116, 157
Garny *, 175.
Gast, 11, 89
Gentil *, 157
Gorrier, 251
Goulet, 512
Gousset, 70.
Grapeau, 11.
Gratuse, 215.
Grecs *, 4
Greve *, 569.
Grief, 54
Gringoter, 142, 155
Grison, 261.
Guerdon *, 22, 118
Guerdonner, 51.
Guerdonneur, 21.
Guiere, 175
Guimple *, 85
Guiterre *, 48, 124

H

Ha (H), 56, 258
Harde, 526.
Hatier, 245.
Haussebec, 524
Havet, 244
Herbis, 515.
Heure (A la bonne) *, 266.
Heure (A l'), 540.
Heure, 57.
Hideur, 560.
Hocher, 89
Honer, 297
Houpeau, 80, 165.
Humeur *, 7, 10.
Hurt, 54
Hurter *, 26
Huytante, 540

I

I, y, 560
I devant l'e, 10, 172.
Imparf, 145, 154, 172
Impourveu (A l'), 251
Inutil, 2
Ire, 65.
Iregne, 70
Isnel, 67.

J

Ja *, 100
Jadis, 544
Jarter, 569
Jartiere *, 569

L

Labourer, 251.
Lacene, 17.
Lairre, 176.

Lairray (Je), 26
Lamans, 242.
Landier, 245.
Lasser, 85, 204.
Lé, 81.
Legier, 10, 172.
Liepart, 291.
Lieu (En de), 189.
Limite, 551.
Loiaument, 531.
Loise (Il), 295.
Lon, 25.
Longtemps a, 291.
Los*, 220.
Luc, 192.
Luysit (Il), 154, 177.

M

Mais que (L., étym.), 275.
Mal-avis, 282.
Malureux, 531.
Marmoteine, 515.
Maufette, 286.
Maumené, 19.
Mauvaistié*, 172.
Mechance, 69, 91.
Mechef*, 58.
Meffaire, 241, 248.
Méhegné, 547.
Mentir (Se), 75.
Mercerie*, 508.
Merquer, 9, 15.
Mes, mais, 128.
Mignarder*, 212.
Mingrelet, 241.
Miroer, 257.
Mors, 515.
Motif (De son), 251.
Mucer, 275.

N

N euphon., 55.
Naufs, 14, 535.
Navrer*, 125.
Ne, ni*, 54.
Neant, 297, 531.
N'en, 55.
Nice, 81.
Nicette, 105.
Nonchaloir, 262.
Nouailleux, 117.
Nouer*, 51, 82.
Nuble, 46.

O

Obscurté, 198.
Œuvre*, 2, 16.
Oindre*, 25.
Ombroyer, 25, 245.
Onq*, 111.
Ores*, 51.
Ores que, 80.
Orin, 241.
Ost, 25.
Otrois (J'), 208.
Otroyer, 141, 162, 199.
Ouffrir, 122, 190.
Oui, 218.
Oust, 91.
Ouster, 175.
Outeron, 11.
Outrenavré, 564.
Ouvrer, 1.

P

Pache, 531.
Pair, 205.
Pair (A), 299.
Paisant, 10.
Paisse, 546.
Pale, 245.
Panage, 258.
Pannader (Se), 242.
Parangonner, 155.
Parc, 560.
Pardurer, 26.
Parfin (A la), 55.
Partage, 557.
Partement, 78.
Partir*, 15.
Party, 212.
Passagier, 175.
Patin*, 570.
Pendant, 125.
Perruque*, 22.
Petit (Un), 56.
Peu (A), 541.
Peult (Il), 20.
Peupleux, 85.
Pigner*, 79, 256.
Pilot, 105, 292.
Piolé, 8.
Plains, 204.
Plaints*, 55, 535.
Planete, 9.
Planté, 50, 61.
Pleuvoir, 242.
Plote, 292.
Plumail, 228.
Plus, 56, 178.
Plus pour le plus, 175.
Point*, 152, 188.
Poison*, 62.
Portiere, 518.
Possible, 95.
Pour, 107, 145, 526.
Pource*, 176.
Poureux, 14, 260.
Pourpenser, 6, 555.
Pourpris*, 29.
Pourvoir, 505.
Poutre*, 215.
Pouvoir, 267.
Povoir, 185.
Prée*, 152.
Premier*, 16.
Premier que, 160.
Prend (Il t'en), 241.
Prest*, 501.
Preudefame, 222.
Prime*, 267.
Proëme, 220.
Pron. démonst. empl. pour l'adj.*, 24.
Pron. empl. objectivement, 148.
Prouvoir, 505.
Pséaume, 557.

Q

Quant et, 152, 344
Que *, 159.
Querre, 295.
Qui, qu'y, 216.
Quiller, 221.
Quitter, 167.

R

Rabouliere, 345.
Radoté, 251.
Raincelet, 44, 146.
Ramage, 334.
Ramentevoir *, 250
Rancueur *, 5, 58.
Rasse, 291.
Ravigourer, 319.
Rebouter, 340.
Recamé, 197.
Recorder *, 206.
Recourser, 31, 209.
Recreu, 74.
Recru *, 160.
Remembrer, 148.
Remors, 336.
Repérer, 337.
Repos (A), 288.
Requerre, 283.
Requoy (A)* 86, 246, 288.
Rescoux, 141.
Reseul, 369.
Retourner, 296.
Rétreindre, 101.
Retrère, 331.
Riban *, 79, 203.
Rigoler, 334.
Rithmé, 375.
Rosoyant, 44
Rouer *, 8, 14, 35.
Rouseau, 58.
Rousoyant *, 80.
Route, 51, 337.
Ruisseau, 19.
Runger, 332.
Russeau, 19.

S

S, x, 345.
S'a, 345
Saffrette, 345.
Safran, 78
Sagette *, 251.
Sagetter, 30.
Sante, 92.
S'aucune, 42
Saul, 297.
Sauveté, 335.
Scara (Il), 220.
Scaroit (Il), 15, 322.
Scofion, 127.
Séant, 336.
Séaume, 345.
Secretaire *, 297.
Seignorir, 306.
Se our *, 271.
Sejour (A) *, 66.
S'elle, 28.
S'aller, 178
Sembler *, 170.
Semiller, 224.
Senestre *, 178.
Sentement, 104.
Sequeure (Il), 335.
Serien, 79.
Serrer, 205.
Seur *, 137.
Seurté, 31, 65.
Si (Et), 17.
Siller *, 35.
Simplesse *, 18, 85.
Si que *, 104
Soigner, 226.
Somme, 309.
Sor, 177.
Souchevé, 335.
Soucy, 80.
Souëvement, 166.
Soufrete, 297, 300.
Soulas, 96.
Soulasser, 86.
Soûler, 37.
Souloir, 30.
Sourdre *, 60.
Sourgeon, 25.
Sourjon, 84.
Sourire (Se) *, 208, 247
Soutenement, 96.
Soutraire, 101
Succes, 45
Suivir *, 76.
S'une, 104.
Surattendre, 29.
Surgeon *, 256.
Surjon, 191.
Surmonter, 188.
Surquenie, 19, 199.

T

T'amie, 105
Tançon, 76.
Tandis *, 80.
Tant que, 356
Tapir, 105.
Tard *, 8.
Tect, 215.
Tel, 265.
Tel quel, 204.
Temple *, 67, 100, 172
Terroer, 304.
Tette, 15.
Tessier, 70.
Tige *, 115.
Timiers, 171.
Toffu, 48.
Tolu, 85, 335.
Torner, 9.
Tortis *, 115.
Tortis *, adj., 29, 156
Tost, 110.
Tour (A), 269.
Tourtre *, 142, 212
Tout (Du) *, 41.
Travailler, 335.
Trac *, 5.
Tracer, 116.
Traison, 76, 185.
Trepignoter, 135.
Très, joint aux adj., 58, 298; joint aux adv., 182.

Tretouts, 298.
Tropeau, 317.
Troppe *, 72.
Trouvra (Il), 331.
Turquois *, 30.

U

Ust (Il), 3.

V

Vau de route, 337.
Veigner, 35, 79, 85.
Vela, 221, 228.
Veloux, 197.
Verdeur, 1.
Verrin, 39.
Vertugade, 79.
Véve, 362.
Viande *, 173.
Vire, 286.
Vis, 365.
Vivre, 64.
Voise (Il s'en) *, 224.
Voyager, e, 48, 191.
Vrai, 322
Vrai (Pour), 332.

Y

Y retranché, 291.

INDEX

DES AUTEURS CITÉS DANS LES NOTES

Anacréon, 120, 191, 192, 240, 248, 256, 261, 366, 367, 370.
Anthologie, 105, 128, 235, 239, 241, 257, 268, 371.
Apollonius de Rhodes, 30.
Bacchylide, 70.
Bellay (Du), 231.
Bion, 13, 180, 189, 192, 208, 210, 231, 238.
Boileau, 69, 271.
Cantique des cantiques, 317.
Catulle, 107, 161, 173, 174, 182.
Chénier (André), 13, 42, 63, 85, 97, 129, 128, 138, 139, 181, 192, 238, 262.
Ésope, 256, 285, 311, 313, 314, 315, 316, 318.
Fontaine (La), 34, 200, 236, 285, 286, 290, 311, 313, 314, 318.
Hésiode, 120.
Horace, 14, 39, 63, 65, 66, 122, 139, 146, 152, 156, 168, 181, 200, 201, 262, 271, 273, 282, 288.
Martial, 265, 277.
Marulle, 120.
Méléagre, 133.
Mimnerme, 139.
Moschus, 55, 78.
Onesta, 239.
Ovide, 18, 40, 97, 208, 209, 210, 211.
Phèdre, 256, 290, 313.
Pilpay, 286.
Pindare, 282.
Platon, 237.
Plaute, 219.
Properce, 212.
Ronsard, 13, 48, 50, 70, 102, 120, 146, 192, 201, 206, 210, 256, 258, 261, 279.
Sappho, 164.
Sophocle, 216.
Térence, 224.
Théocrite, 34, 162, 201, 204.
Tibulle, 50, 113.
Virgile, 11, 16, 70, 74, 118, 121, 140, 189, 200, 201, 208.

TABLE

Avertissement. v

Jean-Antoine de Baïf, sa vie et ses œuvres. ix

Appendices. — I. Bibliographie des œuvres de Baïf. xxxiv

— II. Œuvres inédites et manuscrits. . . xxxviii

POÉSIES CHOISIES DE J.-A. DE BAÏF

Au roy. 1

Les Poëmes. — Livre I. 7

— Livre II. 23

— Livre III. 27

— Livre IV. 40

— Livre V. 49

— Livre VI. 57

— Livre VII. 60

— Livre VIII 69

— Livre IX. 78

Les Amours. — A monseigneur le duc d'Anjou. 95

— Amours de Méline. — Livre I. . . . 96

— — Livre II. . . . 109

— Amours de Francine. — Livre I. . . . 119

— — Livre II. . . . 132

— — Livre III . . . 147

— Livre IV . . . 160

Les Amours. — Amours diverses. — Livre I. 170
— — Livre II. 184
— — Livre III. 193

Les Jeux. — Églogues. 199
— Antigone. — Fragment. 216
— Le Brave. — Fragment. 219
— L'Eunuque. — Fragment. 224

Les Passe-temps. — Livre I. 230
— Livre II. 245
— Livre III. 258
— Livre IV. 264
— Livre V. 273

Les Mimes. — Livre I. 278
— Livre II. 290
— Livre III. 307
— Livre IV. 319

Étrènes de poézie fransoèze. 322

CHOIX DE POÉSIES INÉDITES

Les Psaumes. 325

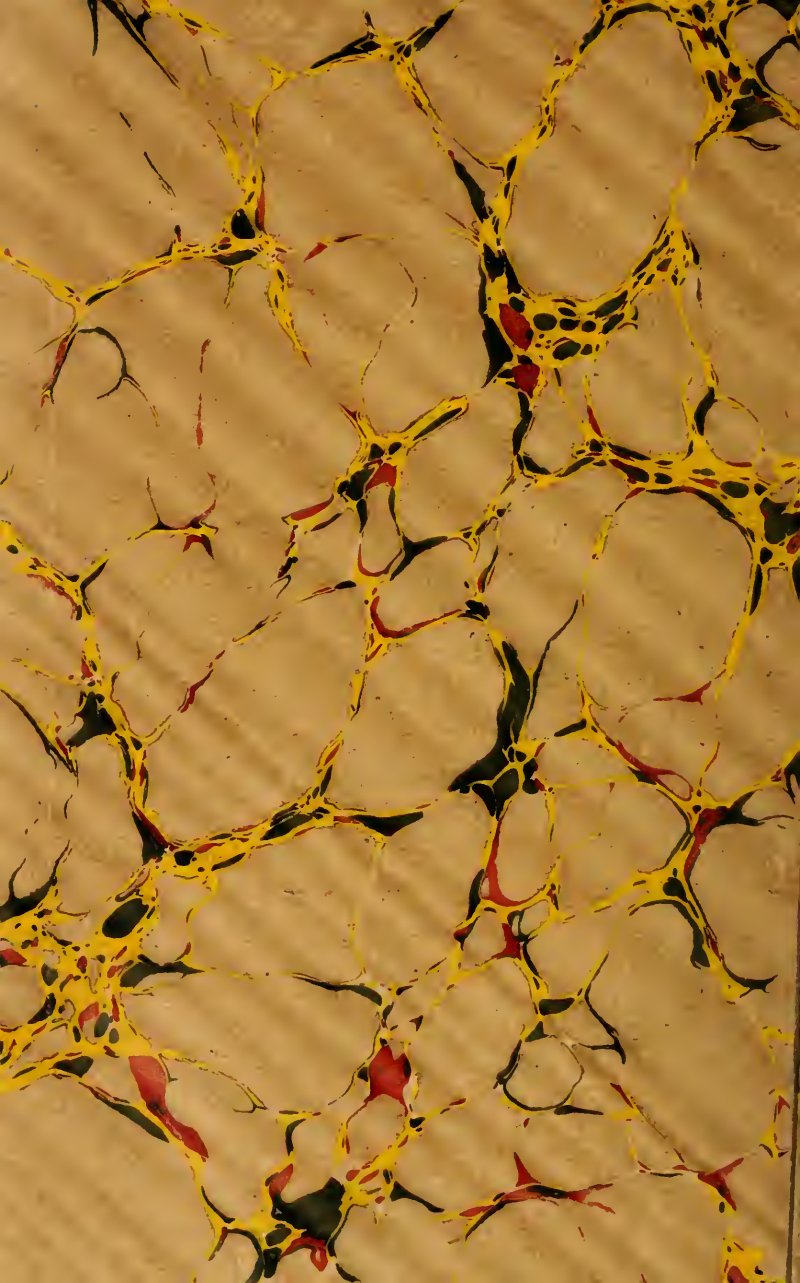
Les Chansonnettes. — Livre I. 365
— Livre II. 367
— Livre III. 370

Ode en vers mesurés et rimés. 373

Vers latins de Baïf (non inédits). 374

Tableau de la prononciation française au seizième siècle. 375
Index des mots expliqués dans les notes. 385
Index des auteurs cités dans les notes. 390

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



PQ
1665
A6
1874

Baïf, Jean Antoine de
Poésies choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY